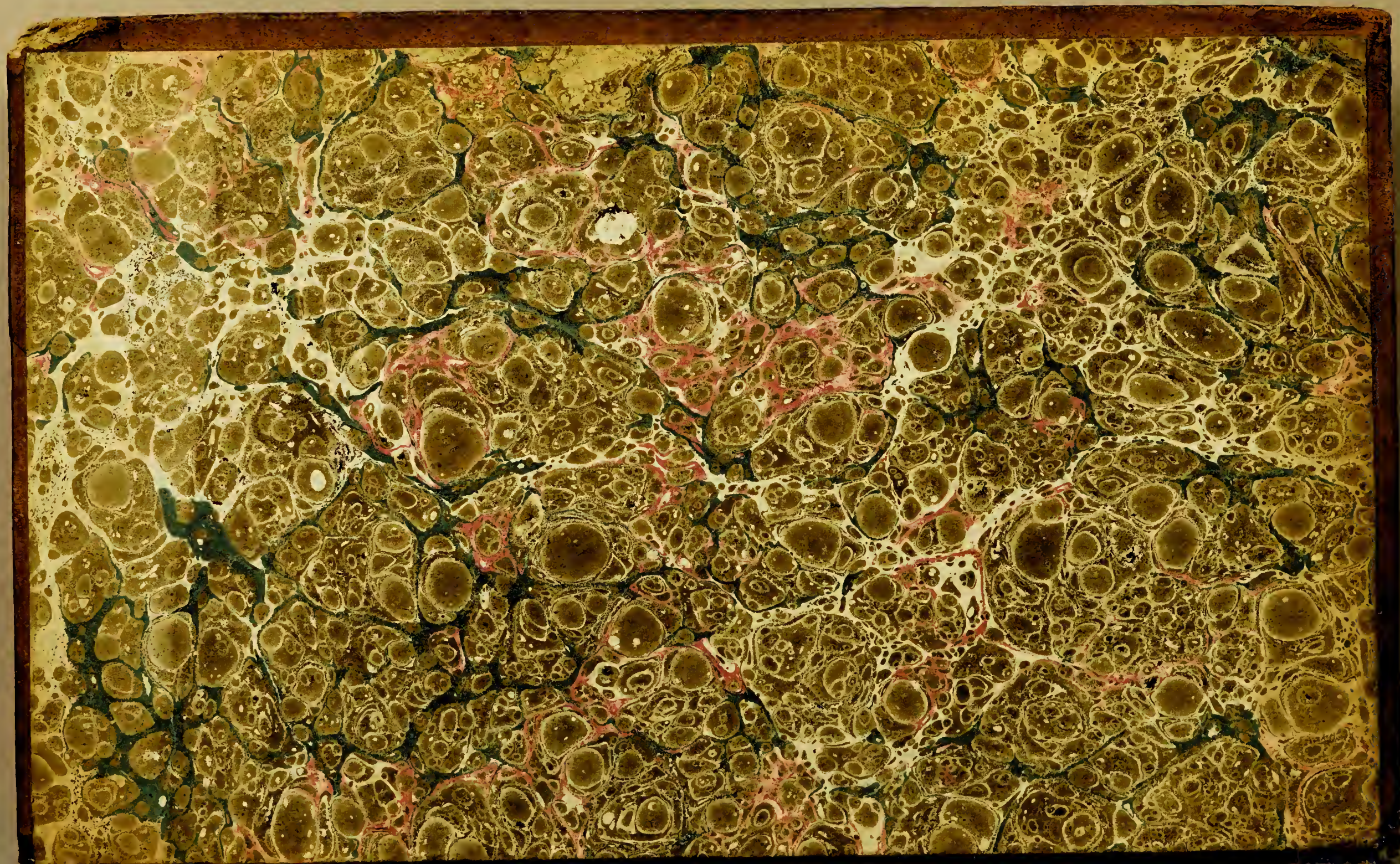

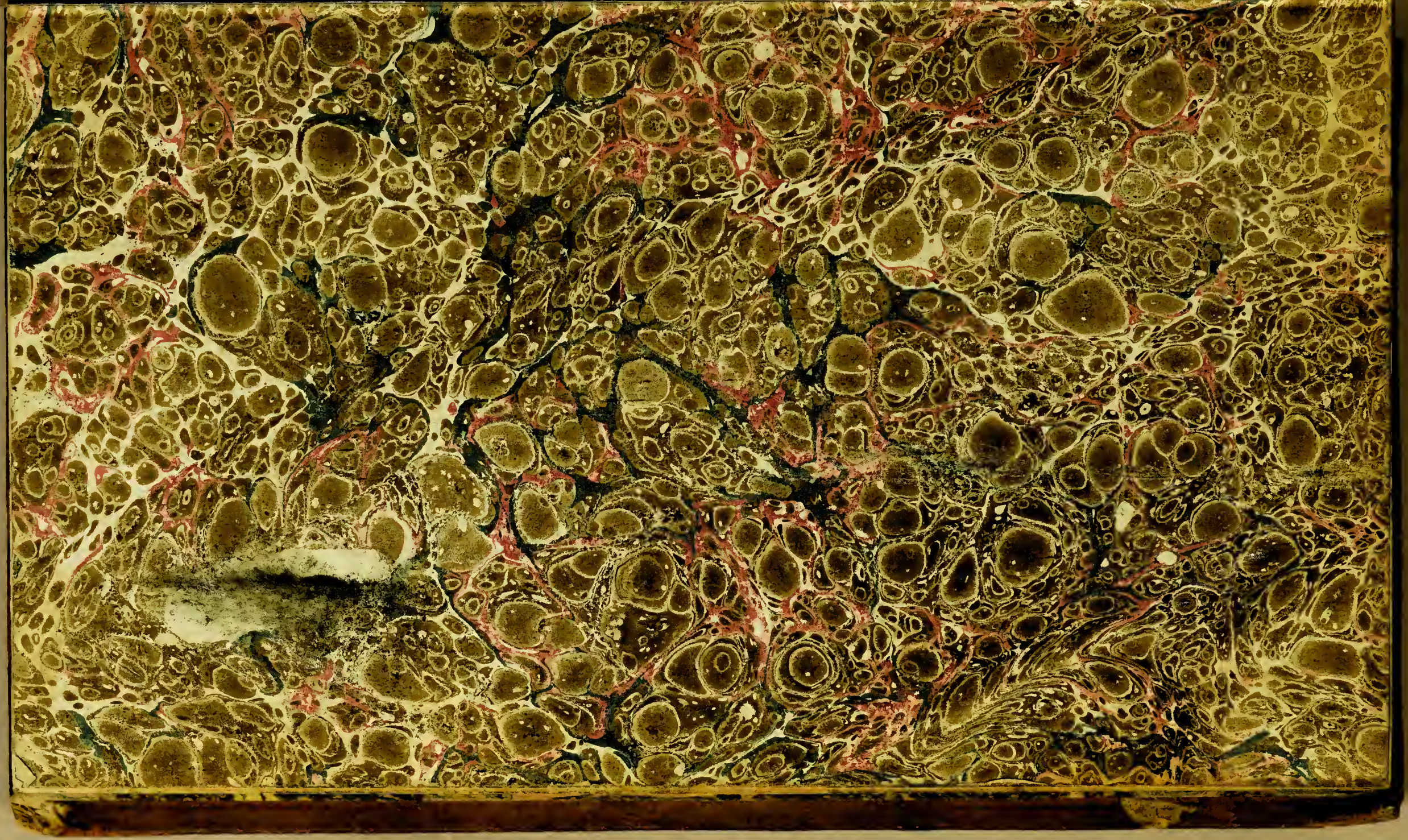

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins-St.-Jacques*. Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, le 4e. le 1er. novembre 1808, et le 5e. le 1er. janvier 1809, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Idem,	Renault.	*Clermont*,	Rousset.
Caen,	Mannoury.	*Tours*,	Pescherard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Idem,	Cartoux.	*Liège*,	Colardin.
Bordeaux,	Melon.	*Idem*,	Desoer.
Idem,	Bergeret.	*Cologne*,	Keil.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bonzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscou,	Bouvat.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	ve. Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Jour.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

BRUN

RPJCB

T. 8. Frontispice

JACQUES COOK,

Né à Marton *dans la province d'* York *le* 27 *8.bre* 1728,
massacré dans la baie de Karakakooa *le* 14 *fev.r* 1779.

Gabriel Sc.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

RÉDIGÉE ET ORDONNÉE

PAR

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR Mr. BANCAREL.

TOME HUITIÈME.

PARIS.

Fr. DUFART, père, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1809.

RPJCB

COLLECTION ABRÉGÉE
DES
VOYAGES
ANCIENS ET MODERNES.

NOTICE
SUR LA VIE DE JACQUES COOK.

Les voyages qu'on va lire, fournissent des matériaux trop précieux pour l'histoire de l'espèce humaine, et ont inspiré assez d'intérêt à toute l'Europe, pour faire désirer de connoître la naissance et les premières aventures du marin qui les dirigea. Nous allons donner ici le précis des premières années de la vie de ce célèbre navigateur : le terme de ses glorieux travaux, les circonstances de sa fin tragique, et les honneurs qu'il reçut après sa mort, se trouveront naturellement placés dans son troisième et dernier voyage.

Jacques Cook naquit à Marton, village de la province d'York, dans le comté de Durham,

le 27 octobre 1728. Son père et sa mère étoient domestiques d'un fermier, mais ces domestiques se distinguoient par leur honnêteté, leur constance dans le travail, et leur sobriété. Ils eurent neuf enfans, et Cook fut élevé comme devoit l'être le fils d'un valet de ferme, père d'une nombreuse famille ; la maîtresse d'école de son village, lui apprit à lire : il avoit huit ans lorsque son père fut établi dans la ferme d'Ayry-Holme, dont le possesseur fit apprendre à écrire au jeune Jemmi, dans l'école d'Ayton.

A peine entré dans sa treizième année, il sortit de la maison paternelle, et fut placé chez un mercier, établi à Staith, ville connue par ses pêcheries ; mais la nature ne l'avoit pas destiné à ce genre d'occupation ; la vue de la mer, des vaisseaux qui entroient, qui sortoient du havre, la conversation des gens de mer, firent naître en lui des désirs qu'il n'avoit point éprouvés encore : ses regards se tournoient sans cesse vers la mer ; bientôt le dégoût lui rendit son état insupportable ; il sortit de chez son maître, et s'engagea pour servir comme mousse, pendant le terme de sept ans. Il monta sur un vaisseau qui faisoit le commerce de charbon, et qui appartenoit à deux quakers. Le terme écoulé, il servit comme matelot, devint ensuite contre-maître, puis patron d'un des navires de ses anciens maîtres.

Rien n'annonçoit alors ce qu'il seroit un jour; il s'instruisit, mais dans son état il est difficile que les distinctions soient sur les traces du génie pour l'exciter; il auroit fallu du génie pour entrevoir le sien. Les observations qu'il put faire en voiturant son charbon, ne pouvoient alors être utiles qu'à lui.

La guerre s'étant déclarée en 1755, entre l'Angleterre et la France, Cook se trouva sur la Tamise au moment de la presse des matelots; ce moyen d'appeler les citoyens au service de la patrie paroîtra toujours odieux, même à ceux qui ont le désir, et l'on pourroit dire, le besoin de la servir. Cook voulut d'abord lui échapper; mais il sentit qu'il y réussiroit difficilement, et il s'offrit de lui-même à la marine royale, où il espéra trouver, et où il trouva en effet sa fortune. Il monta sur l'Aigle, qui peu de mois après passa sous le commandement de sir Hugh Palliser, capitaine expérimenté et brave, qui bientôt distingua Cook; tous les officiers louoient son intelligence, son activité, son courage, et le capitaine en fit un ami. Il auroit voulu l'élever au grade d'officier, comme on l'en sollicitoit; mais il n'y avoit pas assez de tems qu'il servoit pour qu'on pût le nommer, sans exciter des plaintes : il crut devoir se borner à lui faire obtenir la commission de maître d'équipage; là;

disoit-il, il perfectionnera ses talens, il les fera connoître; là il pourra se montrer digne de confiance aux yeux de tous ceux qui le connoissent.

Il devint donc maître d'équipage, et monta sur un vaisseau nommé *le Mercure*, destiné pour le Canada : il joignit la flotte de l'amiral Saunders, qui, de concert avec le général Wolf, assiégeoit Québec. Les Français avoient toujours craint la navigation du fleuve Saint-Laurent où la flotte se trouvoit alors, et ils avoient inspiré leurs craintes aux autres nations : il parut nécessaire de le sonder avec soin entre l'île d'Orléans et la rive du Nord, où l'on vouloit amener des vaisseaux pour attaquer les batteries françaises, qui découvroient et commandoient le camp des Anglais.

Ce fut Cook qui en fut chargé; il y travailla durant la nuit, mais à la septième il fut découvert, et les Français rassemblèrent des canots et des sauvages pour le surprendre, l'enlever ou le poursuivre : il s'enfuit à force de rames; les ennemis ramèrent plus vivement encore : déjà ils alloient l'atteindre, et pour leur échapper, il n'eut que le tems d'échouer sur le rivage de l'île d'Orléans, et de s'élancer sur la terre qu'il touchoit à peine, que l'ennemi remplissoit sa chaloupe; elle fut amenée en triomphe

aux Français; mais Cook étoit au milieu de ses compatriotes : il porta bientôt à son amiral une carte du canal, exacte et aussi complète que si elle eût été l'ouvrage du tems et de la plus grande tranquillité : il y avoit plus; elle étoit bien dessinée, et Cook n'avoit jamais appris le dessin.

Le soin, l'exactitude avec laquelle il avoit exécuté cette commission, lui en fit donner une seconde; ce fut de faire une carte du cours du même fleuve, de Québec jusqu'à la mer : il mit, à remplir cet objet, la même activité, la même attention que dans la première; sa carte fut faite, publiée, et c'est celle encore qui guide les navigateurs au travers des bancs et des écueils qui obstruent la navigation du Saint-Laurent (1).

Cook passa ensuite sur le Northumberland, vaisseau qui faisoit partie de l'escadre stationnée à Halifax (2), où elle passa l'hiver; notre marin y eut quelques heures de loisir, et sut se les rendre utiles : ce fut dans ce tems qu'il essaya de lire et d'entendre Euclide, qu'il voulut connoître, et il fit des progrès dans l'astronomie. Il

---

(1) *Voyez* le cours de ce fleuve, tome I, page 425. *Voyez* aussi la carte de l'Amérique septentrionale.

(2) Dans l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse.

trouvoit peu de secours dans le lieu où il étoit alors; mais il faisoit aussi un meilleur usage de ceux qui étoient à sa portée : d'autres travaux succédèrent; il partit avec une division de la flotte destinée à reprendre Terre-Neuve sur les Français : cette île fut reprise, et Cook fit le plan du havre et des hauteurs de Placentia; ce travail lui mérita l'estime de l'amiral Graves, devenu gouverneur de l'île, et la connoissance de son caractère y ajouta encore. Aussi, lorsqu'à la paix, cet amiral fut renvoyé dans Terre-Neuve (1), avec la commission de faire lever le

(1) L'île de Terre-Neuve a été découverte en 1496, par Sébastien Cabot, fils d'un Vénitien, nommé *Jean Cabot* ou *Cabota*. Le 14 juin de cette année, Sébastien Cabot, qui avoit deux frères nommés *Jean* et *Sanchez*, découvrit une terre qu'il nomma *Baccalaos*, parce qu'il trouva, dans ces parages, une quantité immense de morues. C'est de là que les Allemands et les Hollandais ont formé leur mot *kabbeljau* ou *morue*. On croit que la première terre que Cabot découvrit dans ces contrées, fut la pointe de Terre-Neuve, appelée *cap Bona-Vista*. Elle n'est pas éloignée de l'île de Terre-Neuve. Les habitans que Cabot trouva dans ces régions, étoient couverts de peaux d'animaux. Il vit aussi quelques cerfs et des ours blancs, qui prenoient dans la mer les morues. Les oiseaux de ces parages étoient des faucons noirs, des perdrix et des aigles de la même

plan des côtes de cette île intéressante pour le commerce, il pria Cook de l'y accompagner, et d'aider à l'exécution de ses projets. Ce jeune

---

couleur. Il remarqua que ces habitans avoient beaucoup de cuivre. La morue est si abondante à Terre-Neuve, qu'il y a des années où les Européens en ont chargé sept mille tonneaux.

Selon Jean Reinhold Forster, la découverte de Terre-Neuve dateroit d'une époque bien plus éloignée : elle remonteroit vers l'an 1001. Ce savant raconte qu'un Islandais, nommé *Herjof*, de la race de ces Danois ou Norwégiens, connus sous le nom de *Normands*, qui avoient déjà porté le ravage et la désolation sur les côtes de France, de l'Ecosse et de l'Irlande, avoit coutume de faire tous les ans, avec son fils Biorn, un voyage dans différens pays, pour commercer. Vers l'an 1001, étant partis d'Islande pour le Groenland, leurs vaisseaux furent séparés par une tempête ; les rafales transportèrent Biorn hors de sa route. Il se trouva vers le 49e degré de latitude-nord, au sud-ouest de l'ancien Groenland ; ce qui est précisément la latitude de l'île de Terre-Neuve, ou enfin de quelque lieu de la côte du nord du golfe Saint-Laurent. Il trouva un jour, dans les bois, un Allemand nommé *Tyrker*, qui s'étoit perdu, mais qui étoit très-content, parce qu'il avoit trouvé des raisins dont, disoit-il, on faisoit du vin dans son pays. Il revint en Islande, après avoir donné à ce pays le nom de *Winland*.

Thorfin, autre Islandais, descendant du roi Regner Lodbrok, partit ensuite pour le Winland, avec des

marin s'étoit marié, il y avoit peu de tems, à une femme aimable; mais il ne balança pas à la quitter pour remplir ses devoirs.

---

meubles, des troupes, soixante-cinq hommes et cinq femmes, pour y établir une colonie. Les naturels du pays étoient de petite stature. Leurs barques étoient couvertes de cuir : ils donnèrent à ces Normands, en échange pour quelques marchandises, leurs plus belles fourrures. Ces Indiens auroient bien voulu avoir des armes, mais Thorfin avoit expressément défendu de leur en fournir. Les Normands restèrent trois ans dans ce pays; et, après avoir rassemblé une grande quantité de fourrures, Thorfin revint au Groenland.

Il paroît, par les détails que nous venons de donner, et qu'on nous pardonnera sans doute, à cause de leur importance, que les anciens Normands, à parler strictement, ont découvert les premiers l'Amérique, et cela, près de cinq cents ans avant que Colomb y eût abordé en 1493, et que Sébastien Cabot eût reconnu Terre-Neuve en 1496; mais ces faits authentiques, incontestables et recueillis, selon M. Forster, en 1705 et 1706, dans un grand nombre de manuscrits islandais, par Thormod Thorfœus, Adam de Breme, et plusieurs autres écrivains dignes de foi, ces faits, dis-je, ne peuvent pas ravir à Colomb la gloire et le mérite de sa découverte. Voici les motifs dont j'appuie mon opinion. Il est d'abord très-vraisemblable que les Normands, en pénétrant jusqu'à Terre-Neuve, n'ont pas plus pensé être dans le Nouveau-Monde, que Bering lorsqu'il vint la

Il eut le titre d'ingénieur, et leva d'abord les plans de Saint-Pierre et Miquelon, petites îles cédées aux Français par le traité de paix, et dont ils devoient bientôt rentrer en possession; ils n'y furent rétablis que lorsque Cook eut fini son ouvrage.

L'année suivante, sir Hugh Palliser fut nommé gouverneur de Terre-Neuve et du Labrador; cet ancien protecteur de Cook ne l'oublia pas alors, il le fit nommer ingénieur de la marine pour cette partie des possessions anglaises, et le destina au travail utile, nécessaire même, de rectifier les erreurs des

---

première fois dans le détroit du Nord-Ouest, qui porte son nom. D'ailleurs, en 1492, cette navigation des Normands étoit oubliée ou inconnue. Elle étoit ignorée des Génois, des Portugais, comme de Ferdinand et d'Isabelle. Si on eût alors soupçonné en Europe l'existence de l'Amérique, Colomb eût-il essuyé les refus de sa patrie et du Portugal? eût-il éprouvé tant d'obstacles à la cour de Castille, pour y faire adopter son plan? eût-il aussi couru le danger d'être précipité dans la mer par ses compagnons de voyage, irrités contre lui de se trouver dans des mers inconnues, pour chercher un nouvel hémisphère auquel ils ne croyoient pas? Voilà bien des preuves sans réplique, que l'Amérique n'étoit pas connue au quinzième siècle, et qu'il ne restoit aucune trace, en Europe, de l'ancienne navigation des Normands à Terre-Neuve.

cartes de cette partie de l'Amérique; erreurs dangereuses et souvent funestes aux navigateurs.

Ses cartes sont encore aujourd'hui les meilleures dont les marins se servent ; elles guidèrent le ministère anglais dans le dernier traité de paix , et prouvent son infatigable activité, son exactitude et son intelligence. Il étendit les connoissances qu'on avoit sur l'intérieur de Terre-Neuve, où des vues de fortune ne peuvent conduire; il y découvrit de nouveaux lacs, et pendant trois étés, il s'occupa sans cesse de la carte générale qu'il en a donnée. Il n'étoit pas si entièrement voué à cet objet qu'il ne pût s'attacher à d'autres; aussi fit-il dans ce même tems un mémoire qui fut inséré dans les Transactions philosophiques, sous le titre d'observation d'une éclipse de soleil, à Terre-Neuve, le 5 août 1766, avec la longitude du lieu, déduite de cette observation ; et ce mémoire prouva ses progrès dans l'astronomie.

Tels furent ses premiers pas dans la carrière qu'il a remplie ensuite ; déjà elle s'ouvroit devant lui, déjà le goût des découvertes alloit lui ouvrir la barrière : ce goût s'étoit ranimé après quelques instans de lassitude, et le commodore Byron venoit de faire le tour du Monde; Wallis, Carteret, Bougainville le parcouroient encore, quand on forma le projet de faire

observer le passage de Vénus sur le disque du soleil par des astronomes; passage qu'on ne pouvoit bien observer que dans la mer du Sud, dans les îles Marquises, où dans celles qu'Abel Tasman avoit découvertes et nommées, connues aujourd'hui sous le nom d'*îles des Amis*. La société royale montra dans un mémoire au roi, combien cette observation seroit utile pour perfectionner l'astronomie, et demanda qu'il fût armé un vaisseau pour remplir ce but, aux frais de la nation; le roi accueillit le mémoire, et invita la société à choisir les observateurs qui devoient se transporter à la mer du Sud.

D'abord M. Dalrimple fut choisi pour diriger l'expédition. Il étoit bon astronome lui-même, excellent géographe, et membre de la société royale; mais une difficulté que la société ne put lever, ne lui permit pas d'accepter : il vouloit être promu au grade de capitaine de vaisseau, sans lequel il ne pouvoit commander à un équipage de la marine royale, sans lequel encore il ne devoit pas se hasarder dans les mers inconnues d'un autre hémisphère, au risque de n'être ni écouté dans ses avis, ni obéi dans ses ordres.

Le chef de l'amirauté rejeta cette demande raisonnable, et jura qu'aucune raison ne lui feroit jamais signer une commission de capitaine

à un homme qui n'étoit pas marin. Dalrimple la demandoit comme une condition sans laquelle il ne partiroit pas, et cette opposition laissa tout en suspens. Le secrétaire de l'amirauté, Stephens, proposa de choisir Jacques Cook : il étoit marin; il avoit servi avec succès comme ingénieur-géographe ; il pouvoit être utile à l'astronomie par ses connoissances dans cette science. Il fut nommé avec le titre de lieutenant, le 25 mai 1768. Hugh Palliser avoit aidé à cette nomination ; il aida encore à faire le choix d'un navire, de concert avec le nouveau lieutenant : ils en trouvèrent un dans la Tamise, qu'ils nommèrent l'*Endeavour* ou l'*Entreprise;* il étoit de trois cent soixante-dix tonneaux.

Tandis qu'on l'armoit, Wallis arriva dans les Dunes, et apprit que l'île la plus favorable à l'expédition qu'on méditoit, étoit celle à laquelle il avoit donné le nom de *Georges III;* et l'île O-Taïti fut donc déterminée pour le principal objet du voyage. Cook devoit aussi s'occuper à perfectionner les découvertes déjà faites, et à leur en ajouter de nouvelles. On nomma M. Green pour remplir le but astronomique, et MM. Banks et Solander se joignirent à lui pour l'Histoire naturelle. Le vaisseau partit le 26 août 1768. Nous allons donner un précis de ses voyages.

PREMIER

PREMIER VOYAGE DE JACQUES COOK.

Ce voyage est rempli de faits intéressans : en l'extrayant, on a tâché de lui faire perdre le moins possible, et nous avons même essayé d'en augmenter l'intérêt par des notes. On sent que le navigateur Cook a eu des secours dont étoient privés ceux qui l'ont précédé dans la même carrière : les savans Banks et Solander s'embarquèrent avec lui, et ont enrichi son journal de leurs observations. Le premier est aujourd'hui président de la société royale de Londres ; il étoit avide de connoissances, aimoit la gloire, et surtout celle qui étoit utile à sa patrie. Le second est un Suédois, élève de Linnæus; et c'est dire en quel genre de connoissances il excelloit. Laissons parler notre célèbre voyageur.

Je reçus ma commission le 25 mai 1768, et je montai sur le vaisseau *l'Endeavour*, qui étoit alors dans le bassin de Deptford : il ne fut prêt à mettre à la voile que deux mois

après. Je descendis la rivière le 30 juillet, et jetai l'ancre le 13 août dans la rade de Plymouth : nous en partîmes par un vent favorable. Peu de jours après, des oiseaux que les marins anglais appellent *les poules de la mère Carey*, et qu'on nomme en France *les très-grands petrels*, *briseurs d'os*, *les quebranta-huessos* du Buffon de Sonnini, nous présagèrent une tempête. Elle se déclara bientôt, et nous força de ne conserver que nos basses voiles : elle nous emporta un petit bateau, et noya trois ou quatre douzaines de volailles, que nous regrettâmes plus que le bateau.

Le 2 septembre, nous vîmes la terre entre les caps Finistère et Ortegal : les jours suivans nous observâmes quelques animaux marins singuliers ; tels étoient une espèce d'oniscus, attaché à une méduse ; un animal de figure angulaire, long de trois pouces, traversé de part en part par un trou, ayant à ses extrémités une tache noire qu'on crut être son estomac : quatre de ces animaux se tenoient ensemble quand ils furent pris, et sembloient n'en former qu'un ; mais, lorsqu'on les eut jetés dans un verre d'eau, ils se séparèrent, et nagèrent avec vivacité : leur couleur, semblable à la pierre précieuse nommée *dagysa*, leur fit donner ce nom. Ils s'attachent ensemble,

et brillent des plus belles couleurs. On en prit une autre espèce qui ressembloit à l'opale, et on lui donna le nom de *carcinium opalinum* : l'un d'eux vécut plusieurs heures dans un verre plein d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, et déployant à chacun de ses mouvemens les couleurs les plus vives et les plus variées. Nous prîmes aussi divers oiseaux que Linnæus n'a pas décrit; on leur donna le nom de *motacilla velificans*; l'un d'eux étoit si fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

Le 12, nous découvrîmes les îles de Porto-Santo et de Madère (1); nous jetâmes l'ancre le lendemain dans la rade de Funchal, où nous perdîmes notre contre-maître : en relevant l'ancre pour la porter plus au midi, le cable le jeta dans la mer, et il fut entraîné avec l'ancre; on la releva promptement, mais trop tard encore : le corps remonta sur l'eau, embarrassé dans le cable; il étoit sans vie.

L'île de Madère, vue de la mer, présente un très-bel aspect : les flancs des collines sont

---

(1) Porto-Santo est une île de huit lieues de long sur trois de large : sa population ne s'élève qu'à cinq à six mille ames. Elle se trouve au nord-est et à seize lieues de Madère.

couverts de vignes, jusqu'à la hauteur où l'œil peut distinguer les objets; ce n'est que dans les lieux qu'elles ombragent et sur les bords de petits ruisseaux, qu'on voit de la verdure : M. Cheap, consul anglais, nous reçut à Funchal, principale ville de Madère, avec l'amitié d'un frère et la générosité d'un prince; il nous logea, nous procura toutes les commodités possibles, et la permission de rechercher les curiosités naturelles qui nous plairoient; il fit pêcher, ramasser des coquilles, fournit des chevaux et des guides pour visiter les différentes parties de l'île; mais notre séjour y fut court, et ce n'étoit la saison ni des plantes, ni des insectes : le docteur Heberden nous procura des plantes en fleur, des observations botaniques, une description de tous les arbres du pays. On s'informa du bois d'ébénisterie, nommé à Londres *mahagani* de Madère; on ne l'y connoissoit pas, et le seul arbre qui puisse être envisagé comme le mahagani, est le vigniatico, ou laurus indicus de Linnæus; mais la couleur de celui-ci est un peu moins foncée que celle du premier.

Il paroît que Madère est sortie anciennement de la mer, par l'éruption d'un volcan; toutes les pierres y paroissent avoir été brûlées, et le sable qui couvre son sol n'est qu'une cendre. Son seul objet de commerce est le vin; ils en

font de quinze à vingt-cinq mille pipes par an. La malvoisie de Madère y tient le premier rang; mais on en fait très-peu, et il n'entre guères dans le commerce ordinaire. On prétend que le plant de vignes de Madère y a été transporté de Candie ou de Morée. On fait le vin d'une manière bien simple; on jette le raisin dans des vaisseaux de bois carrés, plus ou moins grands, selon l'étendue des vignobles : les valets entrent nus dans la cuve, et foulent le raisin avec les pieds et les coudes; alors on le porte au pressoir : les habitans n'ont adopté que très-récemment la méthode de greffer les ceps, pour donner à un vignoble la même espèce de fruit; beaucoup s'y refusent encore, quoique souvent toute une vendange soit gâtée par la quantité de sauvageons, qu'ils ne veulent pas en séparer pour avoir plus de vin. Cependant ils greffent les arbres fruitiers, et même le châtaignier. On n'y voit pas de voitures à roues, parce qu'il n'y a pas de chemins praticables; on ne s'y sert que de chévaux et de mulets : la vendange est mise dans des outres qui sont portées à la ville, sur le dos des hommes. Les Anglais, qui y ont introduit l'usage des grands tonneaux, les font transporter sur une planche épaisse, creusée dans le milieu, au bout de laquelle est un timon attaché par une courroie de cuir blanc. Le sol y est riche, la

plaine et les montagnes ont des climats si différens, que la culture y peut faire prospérer toutes les productions de l'Europe et des Deux-Indes : les montagnes y produisent, et presque sans soin, les noix, les châtaignes, et les pommes en grande abondance. On trouve dans les jardins de la ville, le bananier, le goyavier, le pommier à pain, l'ananas, le mangoustan; ils y fleurissent, et y donnent leurs fruits presque sans qu'on les cultive : le blé y est beau, gros, excellent; l'île en pourroit produire beaucoup, mais il en coûte moins de peine aux habitans de le faire venir d'ailleurs. Le mouton, le porc et le bœuf y sont très-bons; le bœuf y est plus petit qu'en Angleterre; ceux qui sont gras ont la chair blanche.

Funchal, tire son nom de Funcho, nom portugais du fenouil qui y croît sur les rocs : elle est située au fond d'une baie, elle est grande et mal bâtie : les maisons des riches y sont vastes, celles du peuple fort petites; les rues en sont étroites et mal pavées : les églises sont chargées d'ornemens; les tableaux en sont mal peints, les statues des saints y sont ornées de dentelles. Le couvent des franciscains est simple et très-propre; l'infirmerie peut y servir de modèle : c'est une longue salle, d'un côté sont les fenêtres et un autel,

l'autre est partagé en alcoves proprement tapissées, ayant chacune leur lit : derrière elles est une longue galerie, avec laquelle chaque alcove communique par une porte. On voit encore dans ce couvent une petite chapelle, dont les murs et les plafonds sont revêtus d'ossemens humains, de crânes, et de fémurs mis en croix : chacun des angles a une tête de mort; l'une d'elles est remarquable, en ce que ses mâchoires supérieure et inférieure sont parfaitement adhérentes l'une à l'autre par un côté : il paroît qu'on en a nourri le sujet en faisant sauter quelques-unes de ses dents. Ces franciscains furent très-honnêtes envers nous, et quoique ce fut un jour de jeûne, ils nous offrirent un dinde rôti; politesse qu'on n'attendoit pas de ces moines. Les religieuses de Sainte-Claire désirèrent de nous voir, parce qu'on leur avoit dit qu'il y avoit parmi nous de grands philosophes, et elles nous demandèrent dans quel jour le tonnerre vouloit se faire entendre, et si l'on ne trouveroit pas une source d'eau vive dans leur enclos: nos réponses leur firent penser que nous ne méritions pas notre réputation.

On compte dans l'île quatre-vingt mille habitans. La douane y rend au roi vingt mille livres sterlings, tous frais payés : plus d'intelli-

gence et d'activité dans les cultivateurs, doubleroient facilement ce produit; mais ce sol riche est négligé. Les montagnes en sont élevées; cependant la plus haute, le pic Ruivo, n'a que cinq mille soixante-huit pieds : leur pente est couverte de vignobles; elles sont couronnées d'immenses bois de pins et de châtaigniers : vers le sommet sont des forêts d'arbres inconnus en Europe; tels sont le mirmulano et le paobranco, dont les feuilles, et surtout celles du dernier, orneroient nos plus beaux jardins d'Europe. On peut trouver dans cette île, de l'eau, du vin, différens fruits, des oignons, des confitures : il faut avoir la permission du gouverneur pour y acheter de la viande fraîche, de la volaille, et elles y sont à haut prix. Les grandes marées s'y élèvent de sept pieds, les basses de quatre. Après y avoir pris quelques provisions, nous en partîmes la nuit du 18 au 19 septembre (1).

---

(1) Selon Jean Reinhold-Forster, Tristan-Vas et Jean Gonzales-Zarco, battus par la tempête en 1412, découvrirent Porto-Santo. Il est impossible de ne pas voir de Porto-Santo, l'île de Madère, surtout lorsqu'il fait beau. Ces navigateurs firent donc voile au sud vers cette île, qui leur paroissoit comme un nuage: ils lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent*, dont on célébroit la fête le jour qu'ils la découvrirent; mais bientôt après, elle fut nommée *Madère*, à cause

Le 21, nous reconnûmes les îles Salvages, au nord des Canaries; et deux jours après, nous vîmes le pic de Teneriffe : le docteur Heberden qui y est monté, en a déterminé la hauteur à 15,396 pieds : lorsque le soleil fut sous l'horizon, l'île nous parut d'un noir foncé, et la montagne éclairée encore, paroissoit enflammée, et d'une couleur plus vive que la

---

des bois dont elle étoit couverte. Deux ans après, on mit le feu à ces forets; ce qui favorisa beaucoup la culture du sucre.

M. Barrow, secrétaire d'embassade du lord Makartney en Chine, est venu à Madère en 1792. Il porte la population de l'île à quatre-vingt-dix mille ames : elle étoit déserte, quand le portugais Zarco en fit la découverte : elle n'est qu'à deux cent cinquante-six lieues de Lisbonne, à peu près autant des Açores, et à soixante seulement des Canaries. L'hiver y est fort doux; le thermomètre de Réaumur y descend rarement à dix degrés au dessus de zéro : il reste souvent à treize et demi, et varie, pendant l'été, du quatorzième au vingtième degré.

Le paysan de cette île est sain, fort et vigoureux. Une chemise de toile ou de calicot, un pantalon ou culotte de toile bigarrée, avec un bonnet bleu ou rouge, composent son costume. L'habit des paysannes est une chemise, un jupon, avec un bonnet épais ou un mouchoir roulé autour de la tête. La classe aisée et les marchands portent un chapeau, des bas, des souliers, avec un habit noir. Leurs femmes

peinture ne peut rendre. On n'en voit pas sortir de feux, mais on sent une chaleur très-forte dans les crevasses qui sont au sommet : le docteur nous donna du sel qu'il y avoit recueilli, qu'il croit être *le natrum ou nitrum* des anciens, et du soufre natif très-pur qui en couvre la surface.

Le 24, nous vîmes Bona-Vista, une des îles du cap Vert; une chaîne de rocs fit que nous nous en éloignâmes : on vit dans ces parages des poissons volans, dont les flancs avoient la couleur et le brillant de l'argent bruni, mais leur dos est obscur : nous prîmes un goulu de mer; c'est le squalus carcharias de Linnæus, le requin. Le 7, M. Banks prit le poisson nommé par les marins, *vaisseau de guerre portugais;* c'est une espèce de mollusca, et l'holothuria physalis de Linnæus : il a la forme d'une vessie de poisson, longue de sept

---

et leurs filles ont presque toujours une robe et un jupon de drap noir, avec une grande capotte qui leur cache la tête.

L'air y est en général très-sain : on n'y a jamais vu aucun reptile venimeux; mais il seroit difficile de voir ailleurs autant de lézards : le seul dommage qu'ils occasionnent est de sucer peut-être quelques grappes de raisin. Le miel y est, dit-on, d'une grande délicatesse.

pouces, du fond de laquelle sortent beaucoup de filets rouges et bleus, dont quelques-uns ont trois ou quatre pieds de long, et piquent plus fortement que l'ortie. Au sommet de la vessie est une membrane veinée de couleurs agréables, dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Nous prîmes aussi de ces poissons à coquilles, qui flottent sur l'eau; tels furent l'helix janthinæ et le violacea : ces coquilles sont de la grosseur du limaçon, et sont soutenues sur l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par une substance gélatineuse et visqueuse, où l'animal dépose ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, et qu'il ne s'approche pas volontairement des rivages; car sa coquille est très-mince et fragile : chacune contient à peu près une cuillère à café d'une liqueur que l'animal jette dès qu'on le touche, et qui est du plus beau pourpre; ne seroit-ce point là le pourpre des anciens (1)? On trouve ce testacée dans la Méditerranée; il semble qu'il

(1) C'est l'avis de M. Olivier. *Voyez* le tome VII, page 441 : ces janthines se promènent à la surface des mers, suspendues par une grappe blanche de vésicules aériennes. M. Péron leur attribue, ainsi qu'aux

serve de nourriture à une espèce de mouette à pieds noirs, que Linnæus n'a ni décrit, ni classée, et dont les excrémens sont d'un beau rouge. M. Banks lui donna le nom de *larus crepidatus*.

Le 28, étant à peu près dans la position de l'île Ferdinand de Noronha, nous cherchâmes de l'œil cette terre, ou quelques-uns des bancs placés à son levant, mais nous ne vîmes rien : le lendemain, nous observâmes le phénomène de la mer lumineuse, dont on a tant écrit, et dont on ne connoît point encore les causes : les jets de lumière ressemblent exactement aux éclairs, quoique moins considérables; souvent il y en a huit ou dix de visibles dans le même instant (1) : il nous parut que ces

---

méduses phosphoriques qui ont tant de nuances délicates dans leur coloris, le phénomène de la phosphorescence des mers.

(1) Voici de nouvelles lumières sur la phosphorescence des mers : ce phénomène si nombreux, si varié, si digne de la méditation du physicien, a été plusieurs fois observé par M. Péron, pendant son voyage aux terres Australes. Pour se faire une idée de toutes ces merveilles, écoutons ce voyageur.

Ici, toute la surface de l'océan étincelle et brille dans toute son étendue, comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre : là, se déploient les vagues

effets singuliers étoient dûs à un animal lumineux; et en effet, ayant pris au filet une espèce de méduse, nous la trouvâmes de la

---

de l'océan en nappes immenses de soufre et de bitume embrâsés. Ailleurs on diroit une mer de lait, dont on n'aperçoit pas les extrémités. Bernardin-de-Saint-Pierre a décrit aussi, avec enthousiasme, ces étoiles brillantes qui sembloient jaillir par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il, celles de nos feux d'artifice ne sont qu'une bien foible imitation. D'autres marins ont observé des parallélogrammes incandescens, des cônes de lumière pirouettant sur eux-mêmes, des guirlandes éclatantes, et des serpenteaux lumineux. Dans quelques lieux des mers on voit souvent s'élancer au dessus de leur surface, des jets de feux étincelans. Ailleurs on a vu comme des nuages de lumière et de phosphore errer sur les flots, au milieu des ténèbres. Quelquefois l'océan paroît comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, dont les extrémités semblent se rattacher aux bornes de l'horizon. On a vu enfin quelquefois de ces masses embrâsées qui roulent sous les vagues, comme autant d'énormes boulets rouges, et nous en avons vu nous-mêmes, qui ne paroissoient pas avoir moins de vingt pieds de diamètre.

L'esprit prétendu du sel, le bitume, le pétrole, les huiles animales, le frai de poisson, celui des mollusques, les débris des animaux marins, ont paru tour à tour susceptibles de fournir à l'explication de tous ces prodiges. Plusieurs hommes célèbres ont eu recours à l'électricité; d'autres plus récemment, au

couleur d'un métal chauffé fortement, et qui rendoit une lumière blanche : nous prîmes aussi des crabes de trois espèces différentes, dont

---

phosphore, et cependant l'opinion des physiciens rigoureux flotte encore incertaine sur la cause de ce grand phénomène de la Nature.

M. Péron est persuadé que la phosphorescence appartient essentiellement à toutes les mers. On l'observe, au milieu des flots de l'équateur, dans les mers de la Norwége, de la Sibérie, et dans celles du pôle Antarctique. Mais, toutes choses égales, elle est plus forte, plus constante auprès des tropiques que vers les pôles ; elle est encore plus grande le long des côtes, dans les détroits et dans les mers resserrées, qu'au milieu des mers très-vastes et éloignées des terres. Ce phénomène est aussi d'autant plus sensible, que la mer est agitée, et que l'obscurité de la nuit est plus profonde. Enfin, ces prodiges peuvent tous être rapportés à un principe unique, la phosphorescence propre aux animaux marins, aux mollusques et aux zoophytes mous. Cette phosphorescence active des animaux, bien différente de cette foible lueur que peut produire, dans certains cas, la décomposition putride, est tellement dépendante de l'organisation et de la vie, qu'elle s'exalte, s'affoiblit et s'éteint avec elle, pour ne plus se reproduire après la mort.

Les zoophytes dont il est ici question, sont des espèces d'animaux-plantes, dont le corps a la forme d'un arbrisseau branchu, feuillé, ou d'une fleur. Leurs parties extérieures peuvent être divisées, et croissent de nouveau. Ces animaux ont en général des bras

la grosseur n'étoit que d'un dixième de celle du ver luisant et lumineux comme lui : ils sont inconnus aux naturalistes.

---

saillans et mobiles, qui s'alongent et se resserrent à volonté. Le cœur et les intestins sont divisibles aussi, croissent de rechef, et semblent par conséquent répandus dans tout le corps de l'animal. Ils périssent en se durcissant et en se desséchant. Les liqueurs renfermées dans ces animaux, sont une eau colorée et diaphane. Leurs déjections sont une glaire verdâtre, ou une substance calcaire chez quelques-uns.

M. Péron qui, dans son voyage aux terres Australes, a observé beaucoup de zoophytes, met à leur tête *le pyrosoma-atlanticum*, dont la surface extérieure est hérissée de gros tubercules brillans et polis comme autant de diamans. Quand on l'irrite, l'animal paroît d'un rouge de fer fondu, d'un éclat extrêmement vif : un autre zoophyte remarquable est la physale, qui, par le moyen d'une vessie membraneuse plissée, assez semblable à celle de certains poissons, flotte toujours à la surface des mers : les marins la connoissent sous les noms de *frégate*, de *goélette*, de *galère*. Animal perfide, il étend, à la surface des flots, de nombreux tentacules de plusieurs pieds de longueur, d'une couleur de bleu d'outre-mer extrêmement vive et pure..... Malheur à la main qui veut les saisir. Le sentiment de la brûlure n'est pas plus rapide que celui du venin que récèlent ses membranes : une cuisson insupportable, des empoules analogues à celles produites par les orties, une sorte de stupeur profonde dans le membre qui correspond à la partie

Le changement de couleur de la mer nous fit jeter la sonde le 6 novembre; on trouva trente-deux brasses, fond de rocher de corail, de sable fin et de coquilles : trois fois nous sondâmes, et nous eûmes la même profondeur, le même fond; et le lendemain on n'en trouva plus à cent brasses; sans doute, nous avions passé le grand banc d'Abrolhos, sur les côtes du Brésil.

Le défaut de provisions nous fit tendre vers Rio-Janeiro, où nous étions assurés d'en trouver et d'être bien reçus; bientôt nous vîmes la côte du Brésil, au sud du cap de Santo-Spirito : là, nous rencontrâmes un bateau de pêcheur, monté par onze hommes qui pêchoient à la ligne : neuf d'entr'eux étoient noirs; ils avoient des dauphins, de grands maquereaux de deux espèces, des brèmes, des welshmens; on en acheta pour tout l'équipage : ces hommes pêchent à une

---

touchée par eux, sont les effets instantanés du contact le plus foible. A côté des physales, on voit souvent des physsophores, animaux mollasses, gélatineux, revêtus des plus belles couleurs. Selon M. Latreille, la propagation de toutes ces espèces se fait dans l'animal même, par accroissement et branchification. L'animal se reproduit par la force vitale qu'il a en lui-même. Il dévore sa proie par le moyen de mille suçoirs, semblables à de longues sangsues.

grande

grande distance des côtes; ils salent leur proie par quartiers : ils en avoient deux quintaux de salés, qu'ils offroient pour seize schelings (1); ils préfèrent la monnoie d'Angleterre à celle d'Espagne : un tonneau d'eau, un sac de farine de cassave, qui a l'apparence, le goût et le nom de *farine de bois*, formoient toutes leurs provisions; ils retiroient l'eau de leurs tonneaux avec une canne qui faisoit l'office du tâte-vin.

Après avoir découvert le cap Saint-Thomas, puis une île voisine du cap Frio, qui, par son élévation et le vallon qui la partage, paroît être deux îles, on remonta la rivière de Rio-Janeiro, tandis que mon lieutenant alloit vers le gouverneur pour lui demander un pilote, et la permission de faire de l'eau et des rafraîchissemens. Le gouverneur n'envoya point de pilote, retint le lieutenant, envoya des espions, puis des officiers, qui s'informèrent de l'objet du voyage, d'où nous venions, combien nous avions de canons et d'hommes : tel est l'usage dans ce port, où nul homme ne peut sortir, ne peut entrer dans un vaisseau étranger, sans être accompagné d'un soldat. Je descendis

(1) Dix-neuf liv. quatre sous de France : le scheling vaut une liv. quatre sous.

cependant à terre, j'y pus acheter des provisions, mais par le moyen d'un des gens du vice-roi : un officier me suivoit par-tout; c'étoit un honneur, disoit-on. Je voulus procurer à MM. Banks et Solander, la permission de chercher des plantes dans la campagne, et je ne pus l'obtenir (1): pour dissiper tant de défiances, je dis au vice-roi que nous faisions voile vers le Sud, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil; mais il n'étoit pas assez instruit pour m'entendre; il crut qu'il s'agissoit d'observer l'étoile du nord au travers du pôle du midi. MM. Banks et Solander voulurent essayer de sortir du vaisseau; ils furent arrêtés, et obligés de revenir : un bateau rodoit sans cesse autour de nous pour nous observer. On lui envoya des mémoires pour obtenir la permission qu'on en attendoit, il n'y répondit que par des refus. Fatigué d'avoir un officier à mes côtés quand j'allois à la ville et rentrois au vaisseau, je ne voulus plus sortir; j'envoyai mon lieutenant Hicks, porter un nouveau mémoire, et en lui recommandant de ne point souffrir qu'on mît de sentinelle dans la chaloupe, et le vice-roi ne

(1) *Voyez* ce que nous avons dit tome V, page 170, sur les précautions sévères de ce gouvernement, à l'égard des étrangers.

voulut plus recevoir le mémoire. M. Hicks refusa d'entrer dans la chaloupe, parce qu'on y avoit mis une sentinelle ; il vouloit qu'on l'en fît sortir : il fut renvoyé au vaisseau sur un esquif, et tous ses gens furent emprisonnés. Le vent ayant emporté notre chaloupe qui se remplit d'eau, il fallut faire de nouvelles demandes au vice-roi, qui accorda un bateau pour retrouver la chaloupe et sa charge : il renvoya encore les gens de l'équipage, mais il se plaignit qu'on cherchoit à faire la contrebande. Il étoit vrai en effet, que les domestiques de M. Banks étoient allés furtivement à terre, et en avoient rapporté des plantes et des insectes ; il étoit vrai encore, qu'un matelot avoit vendu une partie de ses hardes pour une bouteille de rum.

Cependant MM. Banks et Solander trouvèrent le moyen de descendre à terre ; celui-ci profita de la demande qu'un moine fit d'un chirurgien, et se revêtit de cette qualité : le premier échappa à la vigilance des gardes, pour se répandre dans la campagne où il fut reçu avec honnêteté ; mais, comme on nous avertit qu'on faisoit des perquisitions contr'eux pour avoir débarqué sans permission, ils se décidèrent à n'y plus retourner.

Nous avions acheté diverses provisions, du

bœuf frais, des ignames, des légumes, et obtenu un pilote pour nous rendre en pleine mer; nous partîmes, mais en descendant la rivière, la forteresse de Santa-Crux tira deux coups de canon sur nous : sur-le-champ nous jetâmes l'ancre pour en savoir la raison; nous la sûmes bientôt : elle ne devoit laisser passer aucun bâtiment sans en avoir reçu l'ordre, et le vice-roi avoit oublié d'envoyer celui qui nous concernoit. Nous ne fîmes voile que le 7 décembre 1768; notre pilote portugais nous quitta en même tems que le bateau qui veilloit sur nous, et M. Banks, libre de se livrer à ses recherches, visita les îles voisines; et dans celle qui est à l'embouchure du havre de Raza, il rassembla plusieurs espèces de plantes et d'insectes.

Donnons ici un précis de tout ce que nous avons pu apprendre de Rio-Janeiro : la rivière, qui est plutôt un bras de mer qu'un fleuve, porte ce nom, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de saint Janvier. La ville est la capitale des Etats portugais en Amérique; elle est située au bord du Rio-Janeiro, au couchant de la baie, au pied de plusieurs montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière elle : son sol est plat; elle n'est pas mal bâtie, ni le plan mal distribué; les maisons en sont de pierres, à deux étages,

ornées d'un balcon couvert par une jalousie : son circuit est d'environ une lieue ; les rues sont droites, assez larges, coupées à angles droits : la citadelle est sur un mont voisin qui commande la ville. Un aqueduc qui reçoit l'eau des montagnes, l'y fait circuler dans des canaux qui se réunissent à une fontaine qui se trouve dans la grande place, vis-à-vis le palais du vice-roi ; là chacun accourt pour s'en fournir, et des soldats veillent pour y maintenir le bon ordre ; l'eau en est mauvaise : on trouve quelques petits ruisseaux d'eau bien meilleure que celle-là, dans d'autres quartiers de la ville. Les églises y sont belles, le culte y est rempli d'ostentation : l'une des paroisses fait chaque jour une procession où l'on étale des bannières magnifiques et précieuses ; les coins des rues sont remplis de mendians qui prient ; au devant de chaque maison il y a une niche vitrée, où brûle une lampe, et où l'on implore quelque image de saint : on rebâtissoit une église, et la paroisse dont elle dépendoit faisoit chaque semaine, pendant la nuit, une quête en procession, qui lui fournissoit des sommes considérables ; enfans d'un certain âge, hommes faits, pauvres, riches y assistoient, revêtus d'une casaque noire, portant une lanterne au bout d'un bâton de six à sept pieds ; c'étoit une illumination ambulante

qui brilloit de fort loin : les prières des habitans devant leurs niches, se font avec un zèle si véhément qu'on les entendoit du vaisseau.

Le gouvernement y est mixte dans sa forme, absolu dans le fait : un vice-roi, un gouverneur, un conseil le composent ; le vice-roi préside dans le conseil, sans lequel on n'exécute aucun acte judiciaire : cependant le vice-roi ou le gouverneur se saisissent souvent d'un particulier, l'emprisonnent, l'envoyent à Lisbonne, sans que sa famille sache ce qu'il est devenu. On compte dans la ville trente-sept mille blancs et soixante-deux mille neuf cents noirs, dont plusieurs sont libres. Les Américains résident dans l'intérieur des terres, et viennent tour à tour faire le travail qu'on leur impose pour le compte du roi, dont ils reçoivent un petit salaire : leur teint est couleur de cuivre pâle, et ils portent de longs cheveux noirs. Le militaire y est composé de six régimens portugais, de six créoles, de douze de milice nationale : les habitans sont très-humbles devant le soldat ; ceux d'entr'eux qui ne le salueroient pas, en seroient punis sur-le-champ : les officiers sont obligés de se rendre trois fois par jour chez le vice-roi, pour attendre ses ordres ; il les renvoie en disant : *Il n'y a rien de nouveau.* Les soldats veillent surtout pour empêcher les parti-

culiers de passer, dans la campagne, les limites, que la crainte qu'ils ne pénètrent dans les lieux où sont les mines d'or et des diamans, a fait prescrire. Les femmes n'y paroissent pas sévères; pour distinguer les hommes qu'elles aiment, elles leur jettent des fleurs lorsqu'ils passent; cet usage n'est peut-être qu'une politesse : les meurtres n'y paroissent pas être rares, et les églises y offrent un asile aux criminels.

Le pays autour de la ville est très-beau; les lieux incultes y sont couverts de fleurs éclatantes; les arbres et les arbrisseaux y sont peuplés d'une multitude d'oiseaux du plus beau plumage, parmi lesquels on distingue le colibri: les insectes y sont nombreux, agiles, brillans; tels surtout sont les papillons, qui volent ordinairement autour du sommet des arbres : les bords de la mer et des ruisseaux sont chargés de petits crabes (*cancer vocans*), dont les mâles, dit-on, sont ceux qui ont de larges pattes; les femelles les ont extraordinairement petites. Il y a peu de terres en rapport : on voit de petits jardins où l'on cultive la plupart des légumes d'Europe, mais ils sont inférieurs en bonté; le sol produit des pommes de pin ou ananas, des melons d'eau et des musqués, des oranges, des citrons, des bananes, des cocos, des manjos, des mainmaïs, des noix d'acajou, des noix de

palmier et des noix ordinaires, des jambos de deux espèces, et des dattes ; les melons d'eau et les oranges sont les meilleurs de tous ces fruits : on trouve dans les jardins, des ignames et du manioc ou cassave ; il y a quelques lieux où l'on cultive le tabac, le sucre, mais point de blé : on leur apporte la farine du Portugal ; elle est gâtée avant que d'y arriver, et elle y coûte un scheling (1) la livre : toutes les productions des îles y prospéreroient, et on y apporte le café et le chocolat de Lisbonne. Tout le terrain est couvert de pâturages où paissent de maigres troupeaux, et dont la plante la plus commune est le cresson : on y trouveroit diverses drogues salutaires, si on savoit les y chercher ; on n'y connoît que le pareira brava et le baume de copahu, qui y sont excellens et à bas prix : on n'y voit d'autres manufactures que celle des hamacs de coton qui y servent de voitures, et y sont fabriqués par les Américains.

On tire beaucoup d'or des mines voisines, mais on en cache la situation avec des soins extrêmes ; les gardes, les défenses, la mort y arrêtent ceux que la cupidité emporteroit. On y conduit annuellement quarante mille nègres, qui servent à exploiter ces mines pour le compte

(1) Une liv. quatre sous de France.

d'une compagnie : un grand nombre y périt; et on nous assura qu'il en mourut un si grand nombre en 1766, que la ville fut obligée de suppléer à ceux qui manquoient, et en fournit vingt mille. On ne ramasse dans les mines, de pierres précieuses, qu'une quantité fixée par le gouvernement pour n'en pas avilir le prix : ce sont des diamans, des topazes de trois espèces, des améthystes qu'on y trouve : on achète les topazes, petites ou grandes, bonnes ou mauvaises, pour quatre schelings, neuf den. le huitième d'une once. Nul sujet n'en peut faire le commerce; toutes sont travaillées et vendues pour le compte du roi : ce sont aujourd'hui des esclaves qui les travaillent.

La monnoie courante est celle de Portugal; on frappe aussi dans la ville des pièces d'or, d'argent et de cuivre, qui valent le nombre de réaux marqués par le coin : dix réaux valent un sou et demi de France.

La côte de Rio-Janeiro est fort élevée; on en distingue le port par un mont en pain de sucre, qui s'élève sur le rivage occidental, et mieux encore par les îles situées vis-à-vis : l'une d'elles, nommée *Rodonda*, est haute et ronde comme une meule de foin; elle est à deux milles et demi de la baie. Le havre est bon, l'entrée n'en est pas large, mais il s'élargit en s'appro-

chant de la ville; et un vent de mer qui s'élève à dix heures et ne cesse qu'à la nuit, donne beaucoup de facilités pour y entrer : le fond est vaste, sa profondeur est de cinq à six brasses; son enceinte peut renfermer la plus grande flotte; son entrée est défendue par deux forts, Santa-Crux et Lozia, élevés sur les deux rivages opposés; ce dernier est sur un rocher dans la mer : le canal qui y conduit est étroit, et le flux et le reflux y sont violens; le fond est de rocher, et il est dangereux d'abandonner le milieu du courant : devant la ville est l'île des Cobras, et c'est sur sa côte septentrionale qu'on jette l'ancre.

Cette rivière ou golfe renferme une multitude de poissons d'espèces différentes, et plusieurs sont absolument inconnus des naturalistes; la baie est propre à la pêche, à cause de ses îles et pointes de terre : hors d'elle, la mer abonde en dauphins, en grands maquereaux; les habitans attachent un hameçon à leur bateau, et ils pêchent en naviguant.

Le climat y est très-chaud, mais sain : c'est un bon lieu de relâche; on y trouve toutes sortes de rafraîchissemens, excepté du pain et de la farine, auxquels on peut suppléer par des ignames et de la cassave. Les habitans y salent le bœuf, en le coupant en tranches très-

minces qu'ils saupoudrent de sel, et font sécher à l'ombre ; il se conserve très-long-tems dans un lieu sec : le jardinage et les fruits ne peuvent se conserver en mer. Le rum, les sucres, des mélasses excellentes y sont à un prix raisonnable; le tabac y est mauvais, et à bas prix. Il y a un chantier pour construire des vaisseaux, et un ponton pour les mettre à la bande.

Nous avions repris notre course vers le détroit de le Maire ; le 9 décembre, nous observâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes jaunâtres dont plusieurs avoient un mille de long, et trois ou quatre cents verges de large : en puisant de cette eau colorée, nous la trouvâmes remplie d'une multitude innombrable d'atomes jaunâtres terminés en pointe, dont aucun n'avoit un quart de ligne de long. Au microscope, ils paroissoient être des faisceaux de petites fibres entrelassées les unes dans les autres, et assez semblables au nidus de ces mouches aquatiques, appelées *cadices*, du genre des phriganea : on ne put décider s'ils étoient une substance végétale ou une animale. On prit un requin ou goulu femelle, qu'on ouvrit, et dont les petits tirés de son ventre nagèrent avec vivacité : on vit la mère pousser et retirer à plusieurs reprises une partie de son corps, qui parut être son estomac.

Comme on s'attendoit à du mauvais tems, on envergua de nouvelles voiles; le 30, nous parcourûmes environ cinquante lieues au travers d'une multitude prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces, dont quelques-uns voloient, et la plupart étoient sur la mer où ils se mouvoient encore : ils étoient semblables aux carabi, grylli, phalenæ, aranea et autres mouches, quoiqu'on fût à trente lieues de terre dont ces insectes ne s'éloignent guères que de vingt verges. Nous pensâmes que nous étions vis-à-vis de cette baie sans fond, où l'on croit qu'il y a un passage pour pénétrer dans la mer Pacifique; il paroît au moins qu'il y a une très-grande rivière qui, dans son débordement, avoit entraîné au loin ces insectes. Le 3 janvier 1769, nous cherchions l'île de Pepys, ou îles Malouines et Falkland; un brouillard, ou terre de brume, nous parut l'être, et nous trompa quelque tems. Déjà le froid se faisoit sentir; les matelots reçurent leur jaquette magellanique, faite d'une laine épaisse, et une paire de grandes chausses. Nous avions passé les îles Falkland, et bientôt nous découvrîmes la Terre-de-Feu; nous approchâmes des côtes d'où s'élevoient des colonnes de fumée, qui parurent être un signal que les habitans se donnoient de notre arrivée; nous les suivîmes pour entrer

dans le détroit de le Maire, où la marée montante nous chassoit avec violence; et quand nous fûmes au milieu du torrent, l'avant du vaisseau enfonçoit si fort, que le mât de beaupré étoit sous l'eau. Arrivés entre les caps Saint-Vincent et Saint-Diego, j'y aurois jeté l'ancre si le fond n'eût pas été de rocher; il nous fallut chercher l'anse qui est au couchant du premier, qui a devant lui des bans couverts de goémons, herbes qui s'étendoient du fond à la surface de la mer dans une longueur de neuf brasses, et à l'inspection, on jugea qu'il y en avoit de longs de cent soixante pieds : on les appela *fucus giganteus* (1).

Nous arrivâmes dans l'anse, mais le fond en étoit mauvais, et nous nous déterminâmes à n'y

---

(1) Il y a deux espèces de ces herbes marines : l'une vient du fond de la mer, et s'appelle *algue;* l'autre est un grand fucus qui croît sur les rochers, dont le fond de la mer est formé en plusieurs endroits, et auxquels il est adhérent. La tige de ce fucus s'élève à travers le fluide, et vient flotter à la surface de l'océan; il y paroît quelquefois comme planté. Cet algue de roche est le fucus giganteus de Cook.

M. de Fleurieu observe que ces algues, fucus ou varecs, se rencontrent souvent en mer, à des grandes distances de toutes terres. Quand la mer est calme,

pas entrer. MM. Banks et Solander allèrent cependant visiter cette terre, et y cueillirent plus de cent plantes et fleurs différentes, inconnues aux botanistes de l'Europe : le pays étoit uni, couvert d'arbres, arrosé par de l'eau douce, ombragé par des bois où se perchoient beaucoup d'oiseaux ; parmi ses productions, on remarqua l'écorce de Winter (1), espèce de fausse canelle, dont on reconnoît l'arbre à sa feuille large, unie, d'un vert pâle au dessus, et bleuâtre en dessous : on ôte facilement l'écorce avec un os, ou un bâton pointu ; on s'en sert comme d'une épicerie aussi agréable que saine : il y a aussi beaucoup de céleri sauvage et des plantes antiscorbutiques. Les arbres ressemblent presque tous à l'espèce de bouleau, nommée *betula antartica ;* leur tige a trente ou

---

quand on se trouve dans le voisinage d'une terre inconnue, il est toujours dangereux de risquer le passage sur des parties de mer couvertes de ces plantes. Le degré de fraîcheur qu'elles offrent, ou leur progrès de putréfaction, peuvent aussi faire conjecturer aux marins combien de tems elles ont été ballottées par les vagues.

(1) Ce Winter, qui a donné son nom à cette espèce de canelle bien inférieure à celle de Ceylan, étoit vice-amiral de la flotte de Drak en 1577. *Voyez* tome II, page 68.

quarante pieds de long, elle en a deux ou trois de diamètre; la feuille en est petite, le bois blanc, se fendant très-droit. Çà et là, on trouve aussi des canneberges rouges et blanches en grande quantité; on ne vit point d'habitans, mais seulement deux huttes, l'une dans un bois épais, l'autre sur la côte.

Nous fîmes voile vers le détroit; le 15 au matin, nous jetâmes l'ancre devant un petite anse, qui peut-être est le port Maurice : deux insulaires parurent sur le rivage, mais le lieu étoit dangereux, et nous ne pûmes nous y arrêter; nous vînmes dans la baie de Bon-Succès, et descendîmes à terre. Plusieurs Américains paroissoient sur le rivage; mais nous voyant au nombre de dix ou douze, il s'en allèrent : on alla vers eux, deux revinrent, s'assirent, et jetèrent, entr'eux et nos Anglais, un petit bâton; c'étoit sans doute un signe de paix, car aussitôt ils les invitèrent à les suivre vers leurs compagnons, dont les Anglais reçurent plusieurs marques grossières d'amitié : on leur donna des rubans, des grains de verre qui leur firent plaisir; on eut avec eux une conversation pantomime : trois vinrent à bord, et l'un d'eux fit une espèce d'exorcisme en parcourant le bâtiment; et lorsqu'il voyoit quelque objet nouveau qui le frappoit, il poussoit

dans l'air des cris violens pendant quelques minutes : ils mangèrent du pain et du bœuf sans plaisir ; ils marquèrent du dégoût pour le vin et l'eau de vie ; ils ne montroient aucune curiosité, et voulurent descendre après deux heures écoulées : on les conduisit vers leurs compagnons, qui ne parurent pas plus empressés de leur demander ce qu'ils avoient vu, qu'eux de le leur raconter.

Près de l'anse s'élevoit une montagne où l'on voyoit une ceinture formée par les bois, puis une plaine surmontée d'un roc pelé. MM. Banks et Solander, l'astronome Green, le chirurgien Monkhouse, avec les gens nécessaires pour porter leur équipage, voulurent y monter pour y cueillir des plantes ; ils entrèrent dans le bois de grand matin, et continuèrent de monter jusqu'à trois heures après midi, sans pouvoir arriver au lieu où ils tendoient. Enfin, ils parvinrent au terrain qui, de loin, paroissoit une plaine ; c'étoit un marécage couvert de petits buissons de bouleaux hauts de trois pieds, si entrelassés les uns dans les autres, qu'il étoit impossible de s'y frayer un passage ; chaque pas y devenoit une enjambée, et en reposant le pied, il enfonçoit dans la vase. De plus, le tems qui étoit beau le matin, devint nébuleux et froid ; un vent piquant souffloit des bouffées de neige ; ils avançoient

avançoient cependant, et déjà ils avoient franchi les deux tiers du marécage, lorsqu'un des dessinateurs fut saisi d'un accès d'épilepsie : il fallut s'arrêter et faire du feu; ensuite les plus fatigués restant avec le malade, ceux que nous avons nommés continuèrent à monter, et ils parvinrent au sommet; ils y trouvèrent des plantes aussi différentes de celles de nos montagnes, que celles-ci le sont des plantes de nos plaines. Le froid étoit très-vif, la neige abondante, le jour avancé, il fallut se résoudre à passer la nuit sur cette montagne. MM. Green et Monkhouse revinrent près du malade; MM. Banks et Solander cherchèrent des plantes, après avoir fixé un rendez-vous, où ils se rendirent par un chemin nouvellement découvert, qui leur parut plus facile que celui par lequel ils étoient venus. Tous se trouvèrent alertes et bien portans; il étoit huit heures du soir, mais une foible clarté faisoit distinguer encore les objets, et on résolut de traverser la vallée. Le docteur Solander, qui connoissoit les effets du froid quand il est joint à la fatigue, qui savoit qu'il produit dans les membres une stupeur et un engourdissement presque insurmontables, conjura ses compagnons de ne pas s'arrêter : *Celui qui s'assied s'endort, et qui s'endort meurt*, disoit-il.

M. Banks fit l'arrière-garde, pour empêcher que personne ne restât en arrière. Ils s'avancèrent donc, mais bientôt le froid devint si vif, que le docteur Solander ne put résister à ce sommeil, contre lequel il avoit voulu prémunir les autres, et il demanda qu'on le laissât coucher; en vain on voulut lui faire craindre ce moment, il s'étendit sur la terre couverte de neige, et ce fut avec une peine extrême que M. Banks l'empêcha de s'endormir. Un de ses noirs, Richmond, restoit aussi derrière. M. Banks envoya devant eux cinq hommes des plus actifs pour préparer du feu dans un endroit convenable, et il demeura avec le docteur, et les autres qui, après avoir traversé la plus grande partie du marais, déclarèrent ne pouvoir aller plus loin; les prières, les instances furent inutiles. Richmond dit qu'il ne désiroit que de dormir et mourir, et le docteur, qu'un peu de sommeil lui rendroit des forces. On fut obligé de les laisser soutenus en partie sur les broussailles, et tous les deux tombèrent dans un profond sommeil; mais on parvint à réveiller le docteur, quand on eut reçu la nouvelle que le feu étoit allumé : quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, tous ses membres étoient perclus, et ses nerfs si contractés, que ses souliers tomboient de ses pieds; on le soutint, et il marcha. Richmond ne put

être remis en mouvement : on laissa près de lui deux hommes, à qui l'on promit de les faire promptement relever par deux autres, et on conduisit enfin le docteur auprès du feu; puis on envoya deux hommes reposés et échauffés, pour aider les autres à rapporter Richmond : ils revinrent sans les avoir trouvés, personne n'avoit répondu à leurs cris. On se souvint que l'un de ceux qu'on avoit laissé, portoit une bouteille de rum, et on pensa qu'ils s'étoient servi de ce moyen pour se tenir éveillés, pour dégourdir le noir, et qu'ayant trop bu, ils s'étoient égarés au lieu d'attendre des secours. Cependant la neige recommença, et devint plus forte ; elle dura deux heures, et on désespéra de retrouver ces hommes vivans. Vers minuit on entendit des cris; M. Banks et quatre autres se détachèrent pour aller vers le lieu d'où ils partoient, et on trouva l'un d'eux qui n'avoit plus que la force de demander du secours. Sur les indications qu'il donna, on chercha et trouva les deux autres. Richmond étoit debout, mais ne pouvoit se mouvoir; l'autre étoit étendu sans sentiment : on fit venir tous ceux qui étoient près du feu, on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts devinrent inutiles ; la nuit étoit très-noire, la neige très-haute; les broussailles, le marais, tout devenoit un

obstacle, et produisoit des chutes. On voulut faire du feu auprès d'eux, il fut impossible d'y réussir. On fut réduit à la nécessité d'abandonner ces malheureux, après leur avoir fait un lit de branches d'arbres, et les en avoir couverts. Cependant ceux que le froid n'avoit pas encore saisi, commencèrent à perdre le sentiment, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on put les ramener vivans auprès du feu. On y arriva cependant, mais le passé et l'avenir les agitoient : de douze hommes vigoureux et sains, il n'en restoit que huit qui fussent en état d'agir; deux étoient envisagés comme morts, deux autres étoient presque mourans: une journée de chemin au travers des bois épais où ils pouvoient s'égarer, et une seconde nuit les surprendre, les séparoit du vaisseau; ils n'avoient de provisions qu'un vautour qu'ils avoient tué, et qui ne pouvoit donner à chacun que quelques bouchées. On étoit incertain si l'on soutiendroit le froid du lendemain. C'est au milieu de ces craintes qu'on vit le jour renaître; mais de toutes parts il ne leur offrit que de la neige, et des bouffées violentes ne leur permettoient pas de se mettre en marche : on ignoroit si ce tems dureroit long-tems; on craignit de périr de froid et de faim dans cette horrible forêt. Un rayon d'espérance sembla luire à leurs yeux, lors-

qu'au travers des nuages ils purent distinguer le lieu du lever du soleil; le ciel en effet commença à s'éclaircir. Trois de la compagnie se détachèrent pour aller visiter les deux hommes abandonnés, ils les trouvèrent morts. Ce ne fut que vers les huit heures que le vent, aidant à l'action du soleil, éclaircit le ciel. Des deux malades, l'un se trouvoit rétabli; tous espérèrent pouvoir marcher : mais il falloit manger; on dépeça donc le vautour, chacun fit cuire sa part comme il voulut, puis il la dévora, et partit. Après une marche de huit heures, ils se trouvèrent sur le rivage avant le tems où ils l'espéroient; ils s'aperçurent qu'ils avoient décrit un cercle le jour précédent en alongeant leur route; mais ils oublièrent leurs fatigues, leurs malheurs, en se retrouvant sur le vaisseau; et tels avoient été les dangers qu'ils avoient couru, qu'on les estima heureux de n'avoir perdu que deux hommes.

Le 20 janvier, on alla couper du bois, et MM. Banks et Solander cueillirent des plantes et des coquilles; puis ils voulurent visiter un village américain : ils s'y rendirent par un chemin rempli de boue; en l'approchant, deux Américains vinrent à eux comme en cérémonie, firent de grands cris, puis les conduisirent au village, situé sur une colline aride et couverte d'arbres : il con-

sistoit en une douzaine de huttes d'une construction grossière; elles étoient formées de pieux plantés en terre, inclinés les uns vers les autres à leur sommet, couvertes du côté du vent par des branchages et de l'herbe sèche. Une ouverture servoit de porte et de cheminée; un peu de foin à terre y servoit de siéges et de lits : on n'y voyoit d'ustensiles qu'un panier pour porter à la main, un sac qu'on portoit sur le dos, et une vessie d'animal qui renfermoit de l'eau. La peuplade pouvoit être d'environ cinquante personnes de tout sexe, de tout âge, tous d'une couleur de rouille de fer mêlée à l'huile, ayant des cheveux noirs; les hommes sont assez grands et gros, mais mal faits; les femmes sont plus petites : une peau de guanaque ou de veau marin jetée sur leurs épaules, est toute leur parure; un morceau de la même peau leur enveloppe les pieds, un autre sert aux femmes, de feuilles de figuier : l'homme porte sur la tête un réseau de fil brun, et son manteau ouvert; la femme le ferme avec une courroie : elle peint son visage, les parties voisines de l'œil en blanc, et le reste en lignes horizontales rouges et noires. Quelques hommes ont le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens; ils ont des bracelets d'os et de coquilles aux poignets; les femmes en portent encore aux jambes : le rouge est la

couleur qui leur plaît le plus, et ils préféroient un grain de verroterie à une hache, à un couteau. Leur langage est guttural, et ils prononçoient quelques mots comme s'ils faisoient des efforts pour rejeter un os qui leur blesse la gorge; d'autres sont doux à la prononciation : ils ne paroissent se nourrir que de coquillages que ramassent les femmes en suivant la marée qui se retire, armées d'un bâton dont elles se servent pour détacher le coquillage du roc, et chargées d'un sac et d'un panier qu'elles remplissent. Leurs armes sont l'arc et la flèche; le premier est assez bien fait, les flèches sont jolies et de bois poli, leur pointe est de verre ou d'un silex, barbelé, taillé et ajusté avec adresse : ils ont quelques marchandises d'Europe, des clous non travaillés, des anneaux, des boutons, des draps, des toiles; ce qui peut faire croire qu'ils voyagent vers le nord, puisque les vaisseaux sont très-rares vers cette côte. Ils connoissent l'usage de l'arme à feu; ils paroissent être une horde errante, car leurs maisons ne peuvent durer que peu de tems : ils n'ont rien qu'ils ne puissent facilement transporter; leur habillement est à peine suffisant pour les défendre du froid de leurs étés; les coquillages qui les nourrissent ne se montrent qu'un tems, et ce qui le feroit croire, ce sont les cabanes aban-

données qu'on trouve assez fréquemment sur cette côte; c'est encore qu'ils n'ont point de canot ni rien de semblable, quoiqu'ils ne soient pas sujets au mal de mer : peut-être ils viennent sur cette terre par un canal du détroit de Magellan où ils laissent leur bateau.

Ils ne paroissent soumis à aucun gouvernement, et n'observent aucune subordination; ils vivent dans la plus parfaite intelligence, quoiqu'égaux : rien n'annonce qu'ils aient une religion; ils paroissent être les plus misérables et les plus stupides des hommes : nus, sous des cabanes, où le vent, la neige, le froid pénètrent de toutes parts, destitués de commodités, de tous moyens pour préparer leur nourriture, ils vivent contens, et ne désirent rien au delà de ce qu'ils possèdent; ils ne voyent avec plaisir que des ornemens : ils ont peu de désirs, et il est probable qu'ils les satisfont tous; exempts de travail, d'inquiétudes, de soins, peut-être jouissent-ils autant que nous.

Des lions et des veaux marins, des chiens, sont les seuls quadrupèdes qu'on ait vu sur cette côte : leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires de l'Amérique. M. Banks vit cependant au travers les bois, les traces d'un grand animal marquées sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans en pouvoir dis-

tinguer l'espèce. On y voit fort peu d'oiseaux de terre, ceux d'eau y sont abondans, surtout les canards; il y a peu de poissons, et la plupart ne sont pas bons à manger; les lépas, les moules, les coquillages y sont nombreux; on n'y remarque ni cousins, ni moustiques, ni aucun insecte nuisible ou incommode : quand les bouffées de neige obscurcissoient l'air, les insectes se cachoient; ils reparoissoient vigoureux et agiles dès que le tems s'éclaircissoit. On y trouve une grande variété de plantes, outre le bouleau et l'arbre de la canelle de Winter; il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui, comme le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne décrirons ici que deux autres plantes, parce qu'elles sont antiscorbutiques : le cresson, *cardamine antiscorbutica*, se trouve dans les prés humides, près des sources ou du rivage; jeune, il rampe sur la terre : ses feuilles d'un vert clair, sont disposées deux à deux, opposées l'une à l'autre avec une seule à l'extrémité, elle est la cinquième de chaque tige; elle pousse des jets qui ont jusqu'à deux pieds de haut, et dont les extrémités portent de petites fleurs blanches, qui sont suivies de longues siliques. Le céleri sauvage, *apium antarcticum*, est semblable à celui de nos jardins; ses fleurs sont blanches et placées en petites touffes à l'extrémité des bran-

ches : les feuilles sont d'un vert foncé; il croît près de la grève, sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la marée : son goût tient de celui du persil.

C'est une erreur de croire que ce pays manque de bois; les pentes des collines, les côtes de la mer sont parées en été de la plus agréable verdure. Les hauteurs ont leur sommet nu, et cependant méritent à peine le nom de montagnes. Le sol des vallées est riche et profond : au pied de chaque colline coule ordinairement un ruisseau dont l'eau a une teinte rougeâtre, mais qui est sans mauvais goût. Une montagne en pain de sucre près de la mer, et les Trois-Frères, en sont les parties les plus remarquables à une certaine distance : tout vaisseau qui côtoye la Terre-des-Etats sans la perdre de vue, ne peut s'égarer.

Le détroit de Le Maire est borné au couchant par la Terre-de-Feu, au levant par celle des Etats; il a cinq lieues de long et autant de large : au milieu est la baie de Bon-Succès, où l'ancrage est sûr, où l'on trouve abondamment du bois et de l'eau, où le jusant ou le courant qui porte au nord, descend avec une force presque double de celle de la marée montante.

La Terre-des-Etats a des baies, des havres, des bois : l'île a douze lieues de long et cinq

de large. En remontant du cap de Bon-Succès à celui de Horn, on trouve quelques îles : celle de New-Island a deux lieues de long, et se termine par un mondrain remarquable : à sept lieues de là est l'île Evouts ; plus loin, les deux petites îles Barnevelt qui sont basses, environnées de rochers ; à trois lieues d'elles sont les îles de l'Hermite, qui sont assez élevées. (1).

Nous partîmes de la baie de Bon-Succès le 22 ; nous eûmes souvent des calmes jusqu'au cap Horn (2) : on y tua des albatros et des coupeurs d'eau ; et l'on remarqua que les premiers étoient plus gros que ceux au nord du détroit : ils avoient dix pieds deux pouces d'envergure, tandis que les coupeurs d'eau étoient plus petits et avoient une couleur plus foncée sur le dos. Au delà du cap Horn, nous eûmes des vents violens, une mer agitée, avec des intervalles irréguliers de calme et de beau tems ; mais les courans ne troublèrent point notre

---

(1) *Voyez* la carte de l'Amérique méridionale.

(2) Qui reçut son nom de celui du port de Horn, la patrie de Schouten, d'où avoit été expédié le vaisseau la Concorde, monté par Le Maire. La Terre-de-Feu a été ainsi appelée par Magellan, parce que ce navigateur vit un grand nombre de feux allumés sur les côtes de cette terre. *Voyez* tome II, page 16.

route : beaucoup d'oiseaux voltigeoient autour de nous, et M. Banks en tua soixante-deux en un jour; il attrapa deux mouches de bois, qui venoient, comme les oiseaux, de la terre qui étoit fort éloignée : il trouva aussi une grande sèche mutilée et flottante sur l'eau ; les oiseaux l'avoient tuée : elle étoit différente de celles d'Europe; au lieu de suçoirs, elle avoit des bras armés d'une double rangée de griffes qui se retiroient, comme celles d'un chat, dans un fourreau. On en fit une très-bonne soupe.

Le 8 février, nous cessâmes de voir des albatros : le 24, on vint me dire qu'on avoit vu passer un morceau de bois près du vaisseau, et que la mer qui étoit agitée, étoit devenue tout d'un coup unie comme un étang. Nous pensâmes qu'il y avoit une terre dans le voisinage, peut-être les îles découvertes par Quiros ; mais nous ne les cherchâmes pas.

Le 25, un jeune soldat de marine en sentinelle, qui regardoit un de mes domestiques faisant une bourse de tabac avec une peau de veau marin, lui en demanda une, et sur son refus, lui dit en riant qu'il la lui déroberoit s'il le pouvoit; le domestique quitta ce lieu en lui recommandant de veiller sur sa peau, et le soldat en son absence lui en prit un morceau : de là naquit une dispute que des soldats enten-

dirent; ils mirent à cette action une importance qu'elle ne méritoit pas; on lui fit des reproches, des menaces de le dire aux officiers, et il se retira dans son hamac, accablé de désespoir et de honte : bientôt après un sergent vint lui ordonner de le suivre sur le tillac, il le suivit sans répliquer, et s'échappant, se jeta dans la mer; on le regretta, parce qu'il ne s'agissoit que d'une bagatelle, que le jeune homme étoit paisible et très-industrieux, et que sa mort montroit une sensibilité pour l'honneur que n'ont pas les ames viles.

Le 4 mars, nous découvrîmes une île de forme ovale qu'un lagon profond sembloit partager; la terre qui environne ce lagon est étroite et basse, surtout vers le midi, où elle n'est formée que par une bande de rochers : cette île ressemble à plusieurs petites qui seroient voisines et couvertes de bois. Au couchant, elle a un groupe d'arbres qu'on prendroit pour une tour; au milieu deux cocotiers s'élèvent au dessus des autres, et présentent l'apparence d'un pavillon : elle n'offre aucun mouillage; à un mille de ses bords on ne trouve point de fond. Les arbres qui la couvrent sont d'un vert différent : nous vîmes accourir des habitans; ils nous parurent grands et avoir la tête fort grosse; ils sont couleur de cuivre et ont les cheveux

noirs ; ils portoient à la main de longs bâtons, et dès que nous eûmes passé l'île, ils se couvrirent de quelque chose qui les rendoit d'une couleur éclatante. Leurs habitations sont sous des touffes de palmiers, qui de loin ressemblent à des monticules : nous n'avions pas vu des arbres depuis long-tems, et ceux-ci nous offrirent l'image d'un paradis terrestre. Nous appelâmes cette île, *île du Lagon*. Sa longitude est de deux cent trente-huit degrés, sa latitude de dix-huit degrés quarante-sept minutes sud. Nous nous dirigeâmes au couchant, et vîmes peu de tems après une petite île basse, ronde, couverte de bois ; elle n'avoit qu'un mille de tour, et nous n'y vîmes ni habitans, ni cocotiers, quoique ornée d'une verdure variée ; elle est à sept lieues du Lagon : on lui donna le nom de *cap Thrumb*.

Le tems étoit beau, le vent favorable, et le lendemain nous découvrîmes une île basse, qui avoit dix à douze lieues de tour, et quatre de long ; elle ressembloit exactement à un arc dont la corde étoit formée par une grève plate, aride, sur laquelle la mer avoit déposé des tas de plantes marines : deux touffes de cocotiers marquoient les extrémités de l'arc, et son contour étoit couvert d'arbres différens en hauteur, couleur et figure ; au centre paroissoit un lac ; nous

en étions fort près, mais nous ne trouvions point de fond, et la nuit tomba tout à coup : il fallut s'en éloigner, en observant le bruit de la mer qui brisoit contre les rochers. On la nomma *île de l'Arc* (*Bow-Island*). La fumée nous persuada qu'elle étoit habitée, et l'un de nous assura y avoir vu des hommes, des cabanes, des pirogues. Sa longitude est deux cent trente-six degrés dix-huit minutes, sa latitude dix-huit degrés vingt-trois minutes sud.

Le 6, nous vîmes terre encore; c'étoient deux îles environnées de plus petites, occupant un espace de neuf lieues : on les nomma *les Groupes*. Elles sont assez larges, fort étroites; on y voit des arbres, surtout des cocotiers : nous entrâmes dans une baie tranquille qu'elles formoient; mais n'y trouvant pas de fond, nous nous en éloignâmes : alors des habitans accoururent, s'avancèrent jusqu'à des rochers dans des pirogues; ils délibérèrent, en consultèrent d'autres, et s'arrêtèrent lorsqu'ils virent que nous les attendions. Nous cessâmes de les attendre, et nous aperçûmes une pirogue qui nous suivoit à la voile; mais nous ne crûmes pas devoir nous arrêter encore.

Ces hommes paroissent bien faits et de notre taille; ils sont nus, bruns; leurs cheveux noirs sont enveloppés dans un réseau autour de la

tête, et formoient derrière une touffe : d'une main ils tenoient un bâton long de dix à quatorze pieds, taillé comme une lance; de l'autre une espèce de pagaie : leurs pirogues sont petites; de la voile ils forment un abri contre la pluie : ils nous firent des signaux, ou pour nous effrayer, ou pour nous inviter à descendre; nous agitâmes nos chapeaux, ils firent des acclamations : mais nous ne voulions pas nous exposer à une querelle, et l'île n'étoit pas assez considérable pour y chercher des rafraîchissemens. Nous cherchions l'île O-Taïti pour faire nos observations, et elle ne pouvoit être bien éloignée.

Le 7, à la pointe du jour, nous vîmes une île d'une grande lieue de tour : son sol étoit bas. Au centre on voit une pièce d'eau; elle est couverte de verdure : nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais beaucoup d'oiseaux, et nous l'appelâmes *île des Oiseaux, (Bird-Island)*. Dans l'après-midi, nous vîmes une double rangée d'îles basses, boisées, jointes par des rochers, formant comme une seule île ovale, avec un lac au milieu; nous lui donnâmes le nom d'*îles de la Chaîne*, parce qu'elle en avoit l'apparence : elle est à quarante-cinq lieues de celle des Oiseaux, et en a cinq de long; ses arbres sont élevés : au

travers

travers s'élevoit de la fumée, ce qui nous annonçoit qu'elle étoit habitée.

Le 10, l'air et la mer s'agitèrent, nous eûmes de la pluie et des éclairs; mais, quand la brume fut dissipée, nous vîmes l'île Maitea; c'est celle que le capitaine Wallis appela *Osnabrug :* elle a une lieue de tour, est haute, ronde, n'offre qu'un rocher nu en des endroits, et des arbres dans d'autres; du côté du nord, elle a la figure d'un chapeau, dont la tête est fort haute. Enfin, nous crûmes apercevoir l'île que nous cherchions; nous disputâmes tout un jour pour décider si c'étoit en effet une île ou seulement un nuage : mais le lendemain nous la reconnûmes pour O-Taïti, et pour celle que le capitaine Wallis avoit nommé *île de Georges III* (1). Le 12 mars 1769, au matin, nous vîmes plusieurs pirogues en partir et s'approcher de nous, sans vouloir venir à bord; les insulaires portoient de jeunes planes et des branches d'un arbre qu'ils appellent *E'midho*, témoignages de paix et d'amitié qu'ils nous rendirent, en nous faisant des signes que nous ne comprîmes pas d'abord: nous conjecturâmes qu'ils désiroient que nous les attachassions à des parties remarquables de notre bâtiment; nous les mîmes à nos agrets, et ils furent très-

(1) *Voyez* son voyage, tome IV, page 442.

satisfaits : nous achetâmes leurs fruits, et continuant de naviguer à basses voiles, nous vînmes jeter l'ancre dans la baie de Port-Royal, nommé par les habitans *Matavai*. Bientôt nous fûmes environnés de pirogues qui nous apportoient des cocos, des fruits à pain et d'autres fruits en échange de nos verroteries. Parmi eux étoit le vieillard qui avoit été si utile au capitaine Wallis : on lui donna mille témoignages de bienveillance pour se l'attacher.

Comme notre séjour devoit être long dans cette île, nous fîmes des réglemens pour le commerce, afin que nos marchandises ne baissassent pas de prix; quelques officiers avoient droit de le faire : on imposa des peines à ceux qui distrairoient quelque chose du vaisseau, qui en égareroient, qui feroient des échanges pour acquérir d'autres objets que des comestibles, qui feroient tort ou insulte aux habitans. Nous descendîmes ensuite, MM. Banks, Solander et moi, avec un détachement de soldats, et notre ami Owhaw; plusieurs centaines d'habitans nous annonçoient, par leurs regards, que nous étions les bien-venus ; mais ils nous craignoient : chacun d'eux avoit une branche verte à la main, nous en prîmes comme eux ; ils les placèrent sur un terrain nettoyé, près de l'aiguade, et nous les imitâmes : ils semblèrent

alors perdre leur timidité, ils devinrent familiers, et nous leur fîmes de petits présens. Nous continuâmes cependant notre marche au travers des bocages chargés de noix de cocos et de fruits à pain, à la vue de leurs habitations, qui la plupart n'ont qu'un toit sans enceinte, sans murailles ; mais nous remarquâmes avec regret que, dans toute notre course, nous n'avions vu que deux cochons, et point de volaille. Ceux qui avoient été du voyage du Dauphin, voulurent nous mener vers le palais de la reine, et nous n'en trouvâmes pas même les vestiges : nous revînmes à notre bâtiment. Le lendemain, nous vîmes arriver deux pirogues d'Indiens qui, par leur extérieur, parurent être de la tribu des nobles : deux d'entr'eux se choisirent des amis ; l'un me donna la préférence, l'autre prit M. Banks, et ils nous revêtirent de leurs habillemens : en retour, nous leur donnâmes une hache et des verroteries ; ils nous invitèrent à nous rendre dans les lieux qu'ils habitoient, et nous y allâmes dans deux bateaux, MM. Banks, Solander et moi, suivis de nos officiers et de deux Indiens. Nous débarquâmes à une lieue de là, au milieu d'un grand nombre d'habitans : on nous mena dans une maison vaste, où nous vîmes un homme d'un moyen âge, nommé

Tootahah, et l'on nous invita à nous asseoir vis à vis de lui sur des nattes. Tootahah nous fit présent d'un coq, d'une poule et d'une pièce d'étoffe, dont on nous fit sentir le parfum, qui n'étoit pas désagréable : M. Banks donna en échange un mouchoir de poche et une cravate de soie bordée de dentelle, dont l'Indien se para tout de suite. Les femmes vinrent à leur tour, et nous montrèrent tous leurs appartemens : nul scrupule ne gênoit leurs actions, nuls plaisirs ne paroissoient leur être défendus; des lieux ouverts, où on avoit étendu des nattes, leur paroissoient aussi convenables pour s'y livrer, que les réduits les plus secrets peuvent le paroître à nos Européennes.

Nous quittâmes ce chef, et le lieu qu'il habitoit; et suivant la côte, nous rencontrâmes un autre chef à la tête d'un grand nombre d'insulaires : il s'appeloit *Tubouraï-Tamaïdé;* nous reçûmes sa branche verte, nous lui en présentâmes à notre tour, et mettant la main sur la poitrine, nous prononçâmes le mot *taïo*, qui nous parut signifier *ami* : alors il nous offrit des vivres; nous y dînâmes avec du poisson, du fruit à pain, des cocos, des fruits du plane apprêtés à leur manière. Une femme de notre hôte, nommée *Tomio*, se plaça sur la même natte que M. Banks, qui ne lui fit

point accueil, car elle n'étoit ni jeune ni belle ; il appela une jeune fille qui vint se placer de l'autre côté de M. Banks, et il la chargea de brillantes bagatelles qui lui firent grand plaisir : cette préférence ne fit point cesser les attentions de la princesse, qui lui prodiguoit toutes les friandises qui étoient devant elle. Tout alloit bien, lorsque M. Solander se plaignit qu'on lui avoit volé une petite lunette dans un étui de chagrin, et M. Monkhouse sa tabatière ; on porta des plaintes au chef, et M. Banks frappa la terre de son fusil avec une vivacité qui fit fuir toute la compagnie. Le chef affligé, consterné, le prit par la main, lui offrit plusieurs pièces d'étoffes ; mais M. Banks ne vouloit que ce qu'on avoit dérobé. Toubouraï sortit en faisant signe de l'attendre ; il revint quelque tems après avec la lunette et la tabatière : la joie se peignoit sur son visage de la manière la plus expressive ; mais on ouvrit l'étui de la lunette, et on le trouva vide : le chef affligé de nouveau, prit M. Banks par la main, sortit avec lui, et le conduisit le long de la côte ; MM. Solander et Monkhouse les suivirent ; ils entrèrent dans une maison, où étoit une femme à qui le chef fit signe de donner quelques verroteries : elle sortit un instant après, puis rentra contente de rap-

porter la lunette. Le chef voulut que M. Solander acceptât une pièce d'étoffe en dédommagement, et il ne put la refuser. Ne connoissant ni la langue, ni la police, ni les mœurs de ce peuple, on ne peut parler des moyens employés par les chefs pour retrouver les effets perdus; mais on y vit beaucoup d'intelligence. Nous retournâmes à notre vaisseau.

Le lendemain nous reçûmes la visite des chefs; ils nous apportèrent des cochons et des fruits; nous leur donnâmes des haches et des toiles. Cependant nous n'avions pas trouvé de havres plus commodes que celui où nous étions, et nous nous y fixâmes : suivi d'un détachement, de MM. Banks, Solander et Green, je vins à la pointe nord-est de la baie où il n'y avoit nulle habitation; là nous marquâmes un terrain défendu par le canon du vaisseau, et y élevâmes une tente où nous devions faire nos observations : les habitans nous regardoient sans nous incommoder, ils se tinrent derrière la ligne que nous avions tracée, et nous tâchâmes de faire comprendre à un des chefs et à Owhaw que nous avions besoin de ce terrain pour y dormir, et qu'ensuite nous nous en irions; l'opération finie, nous plaçâmes une garde de treize soldats et un officier pour garder la tente, et résolûmes d'aller visiter les bois où nous soupçonnions

qu'on avoit retiré les porcs et la volaille pour les dérober à nos regards : en avançant, M. Banks abattit trois canards d'un coup de fusil qui imprima la terreur parmi les Indiens ; ils se jetèrent à terre comme s'ils eussent été blessés, et ne revinrent que lentement de leur frayeur : nous continuâmes notre route ; mais nous n'étions pas encore bien loin lorsque nous entendîmes deux coups de fusil : nous revînmes en hâte, et sûmes bientôt ce dont il s'agissoit. Un Indien s'étant approché de la tente, avoit arraché le fusil de la sentinelle ; l'officier brutal avoit ordonné de faire feu, et les soldats plus féroces encore, avoient tiré sur la foule qui s'enfuyoit, composée de plus de cent personnes : le voleur n'ayant pas été tué, ils avoient couru sur lui et l'avoient assommé ; lui seul perdit la vie. Owhaw rassembla quelques-uns des fuyards ; nous tâchâmes de leur faire comprendre que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils se retirèrent sans témoigner de défiance ni de ressentiment, et nous revînmes au vaisseau mécontens de notre journée, et incertains de ce que nous devions penser. Cette entreprise étoit-elle l'effet d'un complot des Indiens, Owhaw le savoit-il, le soupçonnoit-il, vouloit-il le prévenir ? Chacune de ces conjectures avoit ses raisons et ses par-

tisans ; nous ne pûmes jamais approfondir cette affaire ; nous blâmâmes nos soldats, mais le mal étoit fait. Le lendemain aucun des habitans n'approcha le vaisseau, Owhaw lui-même ne se montra pas : nous amenâmes le vaisseau plus près de la côte, nous y descendîmes dans le lieu où nous voulions élever une espèce de fort pour faire paisiblement nos observations astronomiques ; et les Indiens ne voyant point autour de nous d'appareil menaçant, se rapprochèrent sans nous témoigner moins d'amitié qu'autrefois : nous reçûmes ensuite la visite de Tubouraï et de Tootahah, ils portoient en main de jeunes bananiers, et ils ne montèrent au vaisseau que lorsque nous les eûmes acceptés ; ils nous apportoient un cochon apprêté, et des fruits à pain, en retour desquels nous leur fîmes présent d'une hache et d'un clou.

Le 18 avril, nous descendîmes pour élever notre fort ; nous creusâmes des retranchemens, et nous les bordâmes de piquets et de fascines : loin de s'y opposer, les insulaires nous aidoient ; nous achetâmes d'eux tous les pieux dont nous nous servîmes, et nous ne coupâmes pas un arbre qu'ils n'y eussent consenti : trois côtés de notre fort furent fortifiés par des fascines, le quatrième l'étoit par une rivière ; nous y descendîmes six pierriers : les provisions ne nous man-

quèrent pas, nous en avions même plus qu'il ne nous étoit nécessaire; les cochons seuls étoient rares : un grain de verre de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos et d'autant de fruits à pain. Tubouraï vint visiter dans le fort, M. Banks qui y avoit élevé une tente : il amena avec lui sa femme, sa famille, le toit d'une maison, les matériaux pour la dresser, les ustensiles et les meubles nécessaires pour l'habiter ; la marque de confiance qu'il nous donnoit en se fixant près de nous, fit que nous redoublâmes d'attention pour lui : il conduisit M. Banks dans les bois, sous un hangar, et y revêtit le savant Anglais de deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite, puis il le conduisit à sa tente où sa femme Tomio se rendit avec un jeune homme de vingt ans, qu'on crut être son fils et qui ne l'étoit pas; nous les accueillîmes, et ils ne se retirèrent que le soir. Ce chef aimoit nos manières, il les imitoit, se servoit du couteau et de la fourchette comme nous, et nous visitoit souvent.

M. Monkhouse nous dit qu'il avoit vu le cadavre de l'homme que nos soldats avoient tué, dans une espèce de hangar ou morai, que nous allâmes visiter ; ce hangar étoit joint à la maison qu'il habitoit durant sa vie, et près d'elle étoient d'autres habitations : l'hangar avoit

quinze pieds de long, onze de large; sa hauteur étoit proportionnée à ces dimensions; un côté étoit ouvert, les autres fermés d'un treillage d'osier : le cadavre étoit dans un châssis de bois sur des nattes, couvert d'une étoffe blanche; à ses côtés étoient ses armes, et près de sa tête, des coques de noix de cocos; à ses pieds étoient une pierre, une baguette sèche, des feuilles vertes liées ensemble : près de là encore étoient une tige de plane, symbole de la paix, des noix de palmier, et au sommet de l'arbre une coque remplie d'eau douce : à un des poteaux étoit suspendu un sac où l'on voyoit des tranches de fruit à pain (1), les unes gâtées, les autres fraîches encore. Pendant que j'observois cet hangar, les habitans nous examinoient avec inquiétude; ils parurent joyeux lorsque nous nous retirâmes.

Cependant nous nous occupions à observer, à dessiner, mais notre meilleur peintre étoit mort à la rade : les mouches incommodoient

---

(1) L'usage de placer des mets auprès des morts, est de toute antiquité, et est à peu près universel. Dans notre Europe si policée, où la raison a détruit les préjugés antiques, ne voit-on pas encore une table somptueusement servie dans la chapelle ardente où les monarques, embaumés et revêtus des marques du pouvoir, gissent étendus sur leur lit de parade ?

nôtre peintre en histoire naturelle; elles mangeoient les couleurs à mesure qu'on les étendoit sur le dessin; il fallut s'environner d'un filet. Les habitans nous apportoient les haches qu'ils avoient reçues du Dauphin, pour nous prier de les aiguiser; parmi celles-là nous en vîmes une que les Français sous les ordres de M. de Bougainville, leur avoient donnée. Leurs vols se répétoient assez souvent, les chefs mêmes ne dédaignoient pas d'en faire, mais on les en accusa quelquefois à tort: c'est ainsi que M. Banks ayant perdu son couteau, accusa Tubouraï de le lui avoir pris; ce bon Indien étoit desolé de ce qu'on ne le retrouvoit pas, lorsqu'un domestique de l'Anglais qui l'avoit placé dans un endroit la veille, alla l'y chercher : le chef exprima dans ses gestes, dans ses regards, l'émotion qui l'agitoit, il pleura, sortit de la tente, et vint à M. Banks pour lui reprocher ses soupçons; celui-ci en fut affligé, et chercha par des présens à lui faire oublier l'injustice qu'il lui avoit faite; il y réussit. L'Indien revint quelque tems après au fort, il y dîna, et s'en retourna sur le soir; mais bientôt après il rentra dans la plus grande agitation, prit M. Banks par la main, le conduisit dans un lieu où étoit le boucher du vaisseau, et fit entendre que cet homme avoit voulu tuer sa femme avec une faucille : on

sut en effet, qu'ayant vu une hache de pierre, le boucher l'avoit demandée en échange d'un clou; que sur le refus de la femme, il avoit jeté le clou, pris la hache et l'avoit menacée de lui couper la gorge. Le crime fut constaté, il fut puni aux yeux des Indiens; le boucher fut dépouillé, attaché aux agrets, et battu de verges: au premier coup, des Indiens demandèrent grace pour lui, et ne pouvant l'obtenir, ils versèrent d'abondantes larmes. Ils en répandent avec facilité; un foible chagrin semble les jeter dans le désespoir, mais l'instant après, le sourire renaît sur leur visage, qui reprend bientôt sa première sérénité : ils sont encore, pour ainsi dire, des enfans; très-sensibles à l'objet présent, bientôt ils l'oublient; leurs peines sont courtes et vives, mais le plaisir leur succède presque dans le même instant : ils projettent, et ne pensent plus à exécuter, si quelques instans séparent le moment de l'exécution, de celui où ils ont formé le projet.

Les environs de notre fort étoient devenus une place de marché fréquentée; parmi les Indiens qui y accouroient, un officier qui avoit été de l'expédition du Dauphin, reconnut Oberea, dans une femme assise modestement parmi les autres, et tous les regards se fixèrent sur elle; sa taille étoit élevée, son teint blanc, ses yeux

pleins de sensibilité et d'intelligence; il ne lui restoit que des ruines de sa beauté passée, quoiqu'elle n'eût qu'environ quarante ans. On la reçut sur le vaisseau avec distinction, on lui fit des présens; mais ce qui la charma le plus, ce fut une poupée : elle fit porter en échange un cochon et des fagots de plane au fort. Nous rencontrâmes Tootohah, qui parut mécontent des égards que nous avions pour Oberea, et fut jaloux du don de la poupée; il fallut lui en donner une semblable pour satisfaire sa jalousie enfantine : bientôt il la négligea, et n'y pensa plus. M. Banks alla visiter le lendemain Oberea, il la trouva couchée encore et dans les bras d'un jeune homme: craignant d'avoir été indiscret, il se hâtoit de se retirer, mais on lui fit bientôt entendre que ces amours n'avoient rien d'extraordinaire ni de honteux; il attendit un instant la princesse, qui fut bientôt habillée, et le revêtit lui-même d'étoffes fines.

Une visite qu'il fit à Tubouraï qu'il trouva avec sa fille très-affligée et versant des larmes, fit naître parmi nous des inquiétudes; on se ressouvint qu'Owhaw avoit dit trois jours auparavant que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie, on craignit quelqu'entreprise violente; on doubla les gardes; nous fûmes plus vigilans, plus actifs, sans pourtant avoir

plus de raisons de l'être, car nos fortifications et nos armes nous mettoient en sûreté, et les Indiens étoient paisibles. Le jour où l'on avoit craint une attaque, Tomio accourut au fort, entraîna dans sa maison M. Banks, à qui les Indiens s'adressoient toujours dans leurs peines, et lui fit entendre en chemin que Tubouraï étoit mourant, et que nous l'avions empoisonné : on lui apporta une feuille que le chef avoit vomi; il ouvrit la feuille, et y vit un morceau de tabac qu'il avoit demandé à nos gens, qu'il voyoit le tenir dans leur bouche, et il l'avoit mâché et avalé : il croyoit toucher à sa dernière heure, mais l'Anglais lui fit donner du lait de coco, qui lui rendit la santé et la gaieté. Dans le même tems je rendois Tootohah aussi heureux que Tubouraï l'étoit, en lui donnant une hache de fer faite sur le modèle de la hache de pierre dont ce peuple se sert : il abandonna tous les objets qu'on avoit étalé à ses yeux, pour se saisir de celui-là, et craignant que je ne me repentisse de la lui avoir donnée, il s'enfuit avec elle, transporté de joie. Un autre chef de ces Indiens nous donna un exemple de l'orgueil ou de la vanité des nobles : il vint dîner avec nous, mais accoutumé à se faire mettre les morceaux dans la bouche par ses femmes, on lui présenta en vain les mets

qu'on jugeoit devoir lui être les plus agréables ; il n'y toucha pas, il fallut lui faire mettre les alimens dans la bouche pour qu'il en prît (1).

Après avoir dressé notre observatoire, nous descendîmes pour placer notre quart de nonante, et nous ne le trouvâmes plus ; nous le fîmes chercher avec soin dans le fort et sur le vaisseau : on promit en vain des récompenses à celui qui indiqueroit le voleur ; on ne put le retrouver. Nous pensâmes enfin que les Indiens l'avoient volé, et M. Banks, suivi de M. Green, coururent dans les bois pour s'informer du voleur : il rencontra Tubouraï qui, avec des brins de paille, lui montra sur sa main la figure d'un triangle ; il vit que nos conjectures étoient fondées, et dit au chef qu'il vouloit aller tout de suite où l'instrument avoit été porté : ils allèrent vers le couchant de l'île, s'informant du voleur dans toutes les maisons, et se faisant montrer le lieu où il avoit porté ses pas ; ils marchoient

(1) L'usage adopté par cette caste d'O-Taïti, est comme celui des Abyssiniens, qui font consister leur grandeur à ne jamais toucher à leurs alimens. Selon le chevalier Bruce, ils les reçoivent aussi de la main des femmes. *Voyez* tome Ier de cette Collection, page 499.

rapidement, quelquefois ils couroient, quoiqu'il fît très-chaud : enfin, après avoir grimpé une montagne pendant plus d'une heure, on leur montra un endroit à une lieue de là, où devoit être l'instrument volé. Cependant, M. Banks sentit qu'il s'exposoit ; il n'avoit sur lui qu'une paire de pistolets, et les Indiens pouvoient être moins dociles dans ces lieux écartés : il m'envoya un homme pour me prier de venir au devant de lui avec un détachement, et continua sa route ; ils arrivèrent à cette habitation où ils virent un O-Taïtien tenant en main une partie de l'instrument qu'on cherchoit : on s'arrêta, les Indiens s'assemblèrent, et la vue d'un des pistolets, les fit ranger en cercle autour des deux Anglais et de Tubouraï. Alors M. Banks ordonna qu'on rapportât au milieu du cercle tracé sur l'herbe, la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes, un pistolet de selle qu'on lui avoit volé peu de tems auparavant : tout fut rapporté, mais M. Green s'aperçut qu'il manquoit le pied et quelques autres parties de sa machine ; on fit de nouvelles recherches, on en rapporta quelques-unes, on promit de faire rendre le pied, et l'on revint au fort : je rencontrai la troupe à deux milles du fort, et nous nous en retournâmes très-contens ;

mais

mais en arrivant, nous trouvâmes les Indiens dans la douleur, à la porte du camp; M. Banks y entra, suivi de Tubouraï, ils virent Tootahah prisonnier : Tubouraï se jeta dans ses bras, l'arrosa de ses larmes; par-tout on entendoit des sanglots, on croyoit que nous l'allions faire mourir : j'arrivai bientôt après, et m'informai de la cause du tumulte; j'appris que la nouvelle du vol qu'on nous avoit fait, et mon départ à la tête d'un détachement, avoient alarmé les Indiens, qu'ils commencèrent bientôt à emporter leurs effets et à s'éloigner du fort; que nos soldats à qui j'avois défendu de laisser partir de pirogue, de peur qu'on n'y emportât notre instrument, voyant une double pirogue s'éloigner, avoient couru sur elle, et l'avoient arrêtée; qu'ils y avoient trouvé Tootahah, et qu'on l'avoit amené prisonnier. Je le fis relâcher tout de suite; il fut reçu par les Indiens avec des transports de joie difficiles à décrire : lui-même, qui croyoit toucher à son dernier moment, se voyant en liberté, nous força de recevoir deux cochons que nous ne prîmes qu'à force de sollicitations, parce que nous sentions ne pas mériter sa reconnoissance; il le sentit comme nous le lendemain, puisqu'il nous envoya demander en échange une hache et une chemise : pour nous

réconcilier avec lui, nous voulûmes les lui porter nous-mêmes. Cependant les Indiens, indignés ou effrayés, ne nous apportoient plus de provisions, et M. Banks fut obligé d'aller dans les bois, visiter Tubouraï, pour en obtenir quelques corbeilles de fruits à pain : il réussit ; mais on se plaignit avec amertume du traitement fait à Tootahah : peut-être en effet eut-il à essuyer des brutalités de la part de nos soldats ; notre visite nous réconcilia avec lui : en nous y rendant, nous trouvâmes le rivage bordé d'une foule d'O-Taïtiens, au milieu desquels un grand homme de bonne mine, armé d'un bâton blanc dont il frappoit les Indiens, nous fit faire un passage. On nous crioit : *Taio Tootahah*! (Tootahah est votre ami)! Nous le trouvâmes assis sous un arbre, environné de vieillards vénérables : nous lui donnâmes une hache, nous le revêtîmes d'un habit de drap, fait à la mode de son pays; il fit donner la chemise au grand homme qui nous avoit reçu, et pour lequel il désiroit que nous eussions des attentions particulières. Oberea et d'autres femmes étoient placées près de nous. Tootahah sortit, et nous fit dire qu'il nous attendoit : nous le trouvâmes sous la banne de notre propre bateau, où il nous fit signe d'entrer, et nous y offrit

des rafraîchissemens ; nous en prîmes pour lui complaire, puis il sortit, et dans quelques minutes on vint nous inviter à le suivre ; il étoit dans une grande place qui touchoit à sa maison, palissadée de bambous de trois pieds de haut : là, il voulut nous donner un divertissement nouveau ; c'étoit un combat de lutte. Le chef et les principaux étoient placés dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, nos siéges y étoient aussi, mais nous préférâmes d'être en liberté parmi les spectateurs : nous vîmes entrer dans l'arène dix ou douze hommes, n'ayant de vêtement qu'une ceinture ; ils en firent lentement le tour, les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la main droite ouverte, ils frappoient souvent avec roideur l'avant-bras de l'autre, comme pour se défier : d'autres athlètes les suivirent ; il se fit des défis particuliers, en appuyant sur la poitrine leurs doigts joints, et remuant vivement les coudes de haut en bas : si le lutteur acceptoit le défi, il faisoit les mêmes signes ; alors ils en venoient aux mains ; ils cherchoient à se saisir ou par la cuisse, ou par la ceinture, ou par la main, ou par les cheveux, et le plus fort renversoit l'autre : les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots que l'assemblée répétoit en

chœur, et faisoit suivre de grands cris de joie : le vainqueur paroissoit sans orgueil, et le vaincu sans chagrin ni honte. D'autres couples succédoient à ceux-là : si aucun des deux n'étoit renversé, ils se quittoient d'un commun accord, et en alloient défier d'autres. Pendant que ceux-ci luttoient, d'autres dansoient ; rien ne troubloit la bienveillance et la joie universelles, quoiqu'il y eût au moins cinq cents spectateurs. Ce spectacle dura deux heures ; il finit par un dîné que Tootahah fit porter au vaisseau. Notre réconciliation avec lui ramena l'abondance dans le marché : cependant la verroterie perdoit de son prix ; il fallut enfin montrer nos clous, et le marché alors fut bien garni : les cochons seuls y étoient toujours rares, et quelques-uns d'entre nous allèrent visiter la partie orientale de l'île, pour voir si l'on n'y en pourroit point acheter, ainsi que de la volaille : ils y virent des cochons et une tourterelle ; mais tout, disoit-on, y appartenoit à Tootahah, qui gouvernoit en souverain cette partie de l'île : nous sûmes depuis, qu'il exerçoit l'autorité au nom d'un mineur que nous n'avons point vu. M. Green remarqua, dans cette partie de l'île, un arbre de soixante verges de circonférence ; c'étoit un figuier dont les branches, recourbées vers

la terre, y avoient pris de nouvelles racines, et ces tiges, jointes ensemble, sembloient n'en faire qu'une.

Une forge que nous avions établie donnoit un nouvel aliment à la curiosité des Indiens ; ils regardoient fabriquer nos instrumens, souvent ils prioient de leur en faire avec du vieux fer qu'ils avoient reçu du Dauphin : nous fîmes plaisir à Oberea, en lui raccommodant une hache rompue. Ils ne pouvoient prononcer nos noms, ils les changeoient ou par la disposition de leurs organes, ou en leur donnant un sens relatif à ce qui les avoit frappés dans chacun de nous. Pour eux, Cook étoit *Toute ;* Solander, *Torano ;* Banks, *Tapane ;* Green, *Eterée,* etc.

Le 12 mai, nous reçûmes la visite de deux femmes et d'un homme que nous n'avions point vus encore, et qui nous abordèrent avec des cérémonies singulières. Voyant M. Banks s'approcher, elles firent quinze pas, puis s'arrêtèrent, et lui firent signe d'en faire autant : alors elles jetèrent à terre une douzaine de jeunes plantes et quelques petites plantes, et un homme qui paroissoit un domestique, passa à six reprises différentes, et remit à chaque tour une branche à M. Banks. Tupia, indien affectionné aux Anglais, recevoit et plaçoit les rameaux ; puis un autre homme apporta un grand paquet

d'étoffes ; il y en avoit neuf pièces, et en ayant mis trois l'une sur l'autre, Oorattooa, la principale de ces femmes, monta sur ces étoffes, releva ses vêtemens jusqu'à la ceinture, et en fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux, de sang-froid, avec un air d'innocence et de simplicité difficile à peindre : l'homme remit encore trois pièces sur les autres, la dame recommença sa cérémonie, elle la fit encore quand on eut accumulé les neuf pièces ; ensuite on replia les étoffes, et on les offrit à M. Banks, qui leur donna aussi tout ce qu'il put croire leur être agréable : après avoir demeuré une heure dans la tente, elles se retirèrent.

Une aventure faillit de nous réduire encore à la disette. M. Banks se promenant avec son fusil, il rencontra Tubouraï qui lui arracha subitement son fusil, le banda, et lâcha la détente, mais le coup ne partit pas : c'étoit un objet important pour les Anglais de cacher aux insulaires comment on manioit cette arme, et M. Banks fit des défenses plus sévères contre ceux qui oseroient y toucher, et y joignit des menaces. Tubouraï les écouta, puis, quand l'Anglais fut éloigné, il partit avec toute sa famille pour sa maison d'Eparre ; nous craignîmes les suites de son ressentiment, et

M. Banks le suivit pour le ramener : il le trouva affligé, racontant son aventure à ses compatriotes, et une de ses femmes en voyant les Anglais, se déchira le front avec une dent de goulu de mer. On ne perdit pas un instant pour les consoler : en montrant au chef qu'on ne lui vouloit point de mal, il se calma, et revint au fort passer la nuit, pendant laquelle un Indien essaya encore de nous voler. Le lendemain, nous désirâmes que Tubouraï et sa femme assistassent au service divin ; on pensoit qu'il nous feroit des questions qui nous donneroient lieu de l'instruire : il y assista, imita notre silence, se leva, se mit à genoux, puis se retira sans nous rien demander. Le soir, les Indiens nous montrèrent à leur tour une de leurs cérémonies : un jeune homme et une fille satisfirent leur penchant amoureux en public, et sans y attacher aucune idée d'indécence.

Un acte d'un autre genre vint fournir matière à nos réflexions. On nous vola une de nos pièces d'eau pendant la nuit, et le lendemain nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit, pas un qui ne fût disposé à nous indiquer où nous pourrions retrouver l'effet perdu; quelque tems après, Tubouraï nous avertit qu'on devoit le lendemain nous voler un autre tonneau, et il voulut coucher auprès pour l'empêcher; mais nous

crûmes qu'il suffisoit d'y placer une sentinelle, qui en effet aperçut un Indien s'approcher à minuit, et se retirer lorsqu'il vit un soldat qui veilloit sur ce qu'il alloit faire. Le chef qui nous avoit averti du complot avoit résisté jusqu'alors à la tentation, au penchant commun à tous ses compatriotes, et on ne se défioit point de lui; il vit un panier où il y avoit de grands clous, et en escamota successivement cinq : on l'aperçut dérobant le dernier, il parut affligé, rendit un des clous, et promit de rendre les autres; mais au lieu de le faire, il se retira avec sa famille : on ne crut pas devoir le rechercher encore; il revint de lui-même, ne reçut qu'un accueil glacé, et se retira mortifié; mais on ne put lui persuader de rendre les clous pour recouvrer notre amitié.

Le 27, nous allâmes rendre visite à Tootahah, qui nous y invitoit depuis quelque tems : nous le trouvâmes à Atahourou, presque au midi de l'île, assis sous un arbre, environné d'un grand nombre d'O-Taïtiens; nous lui offrîmes un habit et un jupon d'étoffe qui lui plurent : il voulut faire tuer un cochon pour souper, et nous en promit d'autres; mais comme nous désirions moins de souper que de nous procurer des rafraîchissemens, nous le priâmes de ne pas le tuer, et nous soupâmes avec les fruits du pays.

Nous nous couchâmes à la nuit, dans des pirogues. M. Banks alla dans celle d'Oberea, où il se déshabilla, et elle lui dit qu'elle veilleroit sur ses habits; il s'endormit tranquillement: sur les onze heures il se réveille, et pressé par un besoin, il cherche ses habits, et ne les trouve plus ; il éveille Oberea, qui se lève, allume des flambeaux, et paroît chercher les effets perdus. Tootahah se réveille aussi, sort de sa pirogue, et joint ses perquisitions à celles d'Oberea; les habits ne se retrouvent point. M. Banks n'avoit que ses culottes; on lui avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa boîte à poudre et d'autres effets ; il lui restoit encore un fusil, mais il n'étoit point chargé, et il commença à craindre pour lui-même, parce qu'il étoit seul, et ignoroit où nous pouvions être : il sut cacher sa crainte et ses soupçons, parut satisfait des recherches qu'on avoit faites, confia son fusil à Tupia, et se recoucha; mais bientôt après il entendit de la musique, il vit des lumières ; c'étoit un concert qui se préparoit, et il espéra nous y trouver : il vint presque nu à l'endroit où le son se faisoit entendre; il m'y trouva avec trois autres personnes du vaisseau, et nous le consolâmes de sa triste aventure, en lui montrant que nous avions été aussi maltraités que lui : quoique je n'eusse pas dormi de toute la nuit, on m'avoit volé mes

bas même que j'avois placés sous mon chevet. Quoique mal vêtus, nous écoutâmes la musique; elle étoit composée de quatre tambours, de plusieurs voix et de trois flûtes à deux trous, dans lesquelles on souffloit avec les narines. Ce concert dura une heure, puis nous allâmes nous recoucher, après être convenus de ne pas nous plaindre, et de nous rassembler à la pointe du jour. Alors M. Banks fut revêtu par Oberea de quelques vêtemens o-taïtiens; il reprit son fusil que Tupia lui avoit gardé fidellement, et vint nous rejoindre. Le docteur Solander étoit le seul qui n'eût pas été volé; nous ne pûmes persuader à Tootahah et à Oberea de faire des démarches pour retrouver nos habits que nous ne revîmes plus; nous avions lieu de soupçonner nos hôtes d'être complices du vol : nous demandâmes en vain les cochons qu'on nous avoit promis, celui même que nous avions épargné le soir précédent; il fallut nous en retourner, dépouillés, mécontens, et sans autres provisions que ce que nous avions acheté du boucher et du cuisinier du prince. En nous en retournant, nous eûmes un spectacle qui nous consola de nos disgraces; nous vîmes dix ou douze Indiens qui se plaisoient à nager au milieu de lames effrayantes, qui sembloient devoir à chaque instant les mettre en pièces contre les rocs où elles se brisoient :

lorsque les vagues brisoient près d'eux, ils plongeoient, et ils reparoissoient de l'autre côté avec une adresse et une facilité inconcevables : ils trouvèrent l'arrière d'une vieille pirogue qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à une assez grande distance de la mer; alors deux ou trois d'entr'eux se mettoient dessus, et tournant le bout carré contre la vague, ils étoient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable : ordinairement la vague brisoit sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, et alors ils plongeoient et se relevoient d'un autre côté, en tenant toujours les débris de la pirogue; ils se remettoient à nager de nouveau au large, et revenoient ensuite par la même manœuvre : nous contemplâmes pendant une heure cette scène étonnante, et elle nous fit comprendre quelle force l'homme peut acquérir par l'exercice, et quelles facultés il peut développer !

Le jour où nous devions observer le passage de Vénus approchoit, et pour être plus assurés d'y réussir, nous résolûmes de nous disperser : j'envoyai quelques-uns de mes officiers dans la partie orientale de l'île avec des instrumens, et d'autres suivis de MM. Banks et de Tubouraï, dans l'île d'Imao ou Eimao, située à sept lieues au couchant, et appelée par le capitaine Wallis, *île du Duc d'York*. Ils y arrivèrent pendant la

nuit, et tandis que MM. Gore et Monkhouse préparoient les instrumens et les tentes sur un lit de sable blanc qui se trouvoit au centre d'un grand rocher, M. Banks, suivi des insulaires d'O-Taïti, alla dans l'intérieur de l'île acheter des provisions : il trouva tout en ordre lorsqu'il revint, les télescopes furent fixés et éprouvés. La soirée fut très-belle, chacun fit la garde à son tour pendant la nuit; on rapportoit en rentrant dans la tente, des craintes ou des espérances pour le lendemain : le tems est toujours serein, disoit l'un; il s'obscurcit, disoit un autre. On fut debout à la pointe du jour, 3 juin; on vit le soleil se lever sans nuage; et tandis que MM. Gore et Monkhouse se disposoient à observer, M. Banks vint se placer sous un arbre pour faire ses échanges avec les insulaires : pour n'en être pas incommodé, il traça un cercle autour de lui qu'il ne leur permit pas de passer; il trouva que les productions d'Imao étoient les mêmes que celles d'O-Taïti, et que leurs habitans se ressembloient : il y reçut la visite du roi de l'île, Tarrao et de sa sœur Nuna; il les introduisit dans son cercle, leur fit présent d'une hache, d'une chemise, de quelques verroteries, en échange d'un chien, d'un cochon et des fruits du pays, qu'il en avoit reçu : il les mena vers l'observatoire, leur montra

la planète au dessus du soleil, et tâcha de leur faire comprendre que c'étoit pour observer ce phénomène que ses compagnons et lui, avoient quitté leur pays. Le passage de Vénus fut suivi dans nos trois observatoires avec la plus grande facilité; mais la joie que nous en ressentîmes, fut troublée par le vol d'un cent pesant de clous fait par nos matelots. On ne découvrit qu'un des voleurs qui avoit sept clous, mais on ne put lui faire révéler ses complices.

Peu de jours après, il mourut à O-Taïti une vieille parente de Tomia; ce qui nous fournit l'occasion d'observer les funérailles de ces peuples. Au milieu d'une petite place carrée, palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, et placèrent le corps dessous sur un châssis, couvert d'une belle étoffe, ayant près de lui des provisions, alimens préparés, comme nous le pensions, pour l'esprit de la défunte; mais Tubouraï nous fit entendre qu'ils étoient une offrande à leurs dieux, et un témoignage de respect : vis à vis le carré, les parens s'assembloient pour s'affliger ensemble; au dessous du pavillon étoit une multitude de pièces d'étoffes sur lesquelles les pleureurs avoient versé des larmes, et du sang sorti des blessures qu'ils se faisoient avec la dent du goulu de mer.

A quelques pas sont deux petites huttes ; dans l'une quelques parens du défunt résident habituellement, dans l'autre demeure le principal personnage de deuil, lequel est toujours revêtu d'un habillement singulier, et qui, quelques jours après, devoit exécuter des cérémonies bizarres. M. Banks curieux de les voir, et ne le pouvant s'il n'y jouoit un rôle, y consentit : on le dépouilla de ses habits, on noua autour de ses reins une pièce d'étoffe, on lui barbouilla tout le corps jusqu'aux épaules, de charbon délayé dans l'eau ; on noircit de même les autres spectateurs, puis le convoi se mit en marche. Tubouraï étoit à la tête, il prononçoit auprès du corps quelques mots qui nous parurent être une prière ; le convoi s'avançoit, tous les O-Taïtiens se cachoient devant lui ; ils fuyoient dès qu'ils l'apercevoient : il traversa la rivière près de notre fort, toutes les maisons sur son passage devinrent désertes ; la procession dura plus de demi-heure ; on alla dire ensuite au principal personnage de deuil, *imatata*, c'est à dire, *il n'y a personne*. Alors tous les gens du convoi allèrent se baigner dans la rivière, et reprirent leurs habits ordinaires. Quand le cadavre est tombé en pourriture, on en enterre les os près du lieu où il fut exposé.

Les insulaires apportoient rarement au fort

leurs arcs et leurs flèches ; cependant Tubouraï vint nous montrer les siens. Il tira une flèche à deux cent soixante-quatorze verges. Ces flèches ne sont point empennées ; ils la décochent à genoux, et quand elle part, ils laissent tomber l'arc ; souvent sa corde est faite de cheveux tressés : deux de nos matelots en volèrent aux Indiens qui vinrent s'en plaindre, et nous punîmes chacun des coupables de vingt-quatre coups de fouet.

Nous découvrîmes un jour, qu'il y a dans cette île des musiciens ambulans ; nous nous rassemblâmes dans un lieu où ils devoient passer la nuit, ils avoient deux flûtes et trois tambours : ces derniers joignent leur voix à la musique, et nous étions le sujet des chansons de ces espèces de bardes ; on les recevoit bien dans les maisons où ils alloient, et on leur y donnoit ce dont ils avoient besoin.

Un autre vol nous jeta dans de nouveaux embarras ; un Indien trouva le moyen d'enlever un fourgon par-dessus la palissade contre laquelle il étoit appuyé ; j'avois donné ordre qu'on ne tirât point sur les voleurs, les fusiller étoit une punition trop cruelle pour un acte auquel ils n'attachoient pas les mêmes idées que nous, et d'ailleurs nos soldats l'auroient exercée trop légérement ; les effrayer par l'explosion d'un

coup tiré à poudre, c'étoit les habituer à ne pas craindre nos armes; je voulois cependant mettre fin à ces vols fréquens, et je crus en avoir trouvé le moyen en faisant saisir vingt pirogues chargées de poissons, et en menaçant d'y mettre le feu, si l'on ne rapportoit tout ce qu'on nous avoit volé, et entr'autres nos habits escamotés dans la visite que nous fîmes à Tootahah. Ceux à qui appartenoient les pirogues nous firent rendre le fourgon, et nous prièrent instamment de relâcher leurs pirogues; mais je le refusai jusqu'à ce qu'on eût tout retrouvé : le lendemain arriva, on ne rapporta rien; cependant les poissons alloient se pourrir, et pensant qu'il étoit injuste de punir des hommes qui sans doute n'étoient pas les maîtres de faire restituer ce que nous redemandions, je me décidai à permettre qu'on enlevât le poisson; puis je relâchai les pirogues, mortifié du mauvais succès de mon projet.

Un autre accident faillit encore de nous brouiller avec les Indiens : j'envoyai chercher du lest pour mon vaisseau, et nos matelots ne trouvant pas d'abord des pierres qui leur convinssent, se mirent à abattre un mur qui renfermoit le lieu où les os de quelques cadavres avoient été enterrés. Les Indiens, plus jaloux de ce qu'on fait aux morts qu'aux vivans, s'opposèrent

s'opposèrent à nous pour la première fois, avec une violence qui en fit craindre les suites : M. Banks accourut, et termina le différend à l'amiable. Nous avions un autre exemple de ce respect pour les morts. Notre chirurgien Monkouse fut frappé par un O-Taïtien, pour avoir cueilli une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires.

Oberea vint nous visiter le 19 juin; soupçonnée d'avoir aidé au vol de nos habits, elle montra d'abord de l'embarras, mais le surmonta avec une force qui nous étonna : nous ne voulûmes pas qu'elle couchât au fort, et elle en fut très-mortifiée; le lendemain elle revint au fort avec sa pirogue, se remettant dans nos mains avec une confiance que nous admirâmes; elle nous fit présent d'un chien, d'un cochon et de diverses autres choses : elle cherchoit à rentrer dans nos bonnes graces, et nous parûmes oublier notre mécontentement.

Nous avions vu les Indiens préférer la chair du chien à celle du cochon nous voulûmes vérifier si en effet elle méritoit cette préférence, et nous livrâmes notre chien à l'indien Tupia pour qu'il l'apprêtât à leur manière. Ils ne nourrissent ces chiens qu'avec des fruits; ils les étouffent en leur serrant fortement le museau,

en font tomber le poil en les flambant et les raclant avec une coquille ; les fendent, en lavent les intestins, échauffent un trou fait dans la terre, mettent au fond des pierres un peu chaudes, les couvrent de feuilles, puis y placent le chien avec ses intestins, le recouvrent de feuilles, de pierres chaudes, et le bouchent partout avec de la terre ; dans quatre heures il est cuit : nous trouvâmes que c'étoit un excellent mets.

Le 21, nous reçûmes la visite d'un chef que nous n'avions point vu encore ; on le nommoit *Oamo*, et les Indiens lui témoignoient un respect extraordinaire : il menoit avec lui une fille de seize ans et un garçon de sept, porté par honneur sur le dos d'un homme ; dès qu'on les aperçut, Oberea et tous les Indiens qui étoient au fort allèrent au devant de lui, après s'être découverts la tête et le corps jusqu'à la ceinture. Le chef entra dans la tente ; mais la jeune femme ni le jeune homme ne voulurent y entrer ; les Indiens eux-mêmes s'y opposoient, et le docteur Solander ayant pris le jeune homme par la main et conduit dans la tente, les O-Taïtiens qui s'y trouvoient se hâtèrent de l'en faire sortir. Nous sûmes ensuite qu'Oamo étoit le mari d'Oberea, qu'ils s'étoient séparés d'un commun accord, que la jeune femme et le jeune

homme étoient leurs enfans, que ce dernier s'appeloit *Terridiri*, que la fille devoit être sa femme et étoit sa sœur, qu'il devoit à son tour être souverain de l'île. Nous apprîmes encore que Whappaï, Oamo, Tootahah étoient frères; que le souverain actuel étoit fils du premier, et s'appeloit *Outou;* qu'un usage consacré dans l'île vouloit que le fils succédât à son père dès le moment de sa naissance, et que son père ou son oncle gouvernoit pour lui jusqu'à ce qu'il fut en état de le faire lui-même.

Je voulus dresser une carte de l'île, de ses côtes, de ses havres, et je m'embarquai avec M. Banks dans la pinasse; nous nous dirigeâmes à l'orient, visitâmes le quartier d'Oahounue, où nous fûmes accueillis par des chefs que nous avions vus au port, et nous parcourûmes le havre d'Ohidea, situé au couchant d'une grande baie, à l'abri des deux petites îles de Boourou et de Taawirrii; l'abri n'est pas excellent : c'est là que mouilla M. de Bougainville. Nous poursuivîmes notre route vers un isthme placé au fond de la baie, laquelle partage l'île en deux péninsules qui ont un gouvernement indépendant l'un de l'autre; la côte étoit plate, bordée de rochers qui laissoient des ouvertures et formoient des havres sûrs : nous passâmes la nuit à terre chez des hôtes que nous connoissions, et

le matin nous examinâmes le pays aux environs de cette grande baie; c'étoit une plaine marécageuse qui sépare les deux royaumes, et au travers de laquelle les Indiens portoient leurs canots de l'autre côté. Nous n'y trouvâmes point de fruits à acheter. Après avoir navigué quelques milles, nous descendîmes dans le district d'un chef, nommé *Maraitata*, ou *le tombeau des hommes;* son père s'appeloit *Parahairedo*, le voleur de pirogues : mais ni l'un ni l'autre ne justifièrent leurs noms, et ils nous reçurent avec la plus grande honnêteté. De là, nous nous rendîmes à pied dans le district qui dépend immédiatement de Waheatua, roi de la péninsule : il est composé d'une grande et fertile plaine, arrosée par une grande rivière; elle est peu habitée : en suivant la côte qui forme la baie Oaitipeha, nous rencontrâmes Waheatua assis près de quelques pavillons de petites pirogues; c'étoit un homme maigre, dont le tems avoit blanchi la barbe et les cheveux, ayant avec lui une jeune femme de vingt-cinq ans : là sont des havres où les vaisseaux seroient en pleine sûreté; plus loin, le pays est cultivé; les ruisseaux y sont resserrés entre des lits étroits de pierres, la côte en est bordée : les maisons y sont assez rares et petites, les pirogues grandes, bien faites, et leurs pavillons soutenus par des

colonnes; les bâtimens sépulcraux étoient propres, bien entretenus, décorés de planches sur lesquelles on avoit sculpté différentes figures d'oiseaux et d'hommes : nous ne vîmes point de fruits à pain; dans ce canton fertile, les arbres y paroissent stériles, et il nous sembla qu'une noix assez semblable à notre châtaigne, étoit la principale nourriture des habitans : ils les nomment *ahées*.

Nous remontâmes dans la chaloupe, et débarquâmes ensuite vis à vis la petite île d'Otooracite, dans une petite anse, près d'une maison déserte où nous passâmes la nuit : nous manquions de provisions, et M. Banks alla dans l'obscurité en chercher dans les bois; il n'y trouva qu'une cabane inhabitée, et ne rapporta qu'un fruit à pain et quelques ahées, qui joints à un canard et quelques corlieux, nous firent un souper abondant, mais peu agréable par le défaut de pain. Le lendemain, n'ayant pu nous procurer des provisions, nous visitâmes la côte sud-est, où le pied des collines est baigné par la mer, sans être défendu par des rochers; nous parcourûmes la partie méridionale à pied; elle est très-fertile : nous arrivâmes en un lieu dont nous connoissions les habitans, et nous y fûmes bien reçus; nous y achetâmes quelques noix de cocos, et continuant notre route, nous parvînmes dans le

district de Matthiabo, où nous trouvâmes des cocos et des fruits à pain : le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre; il avoit reçu du Dauphin une oie et une dinde qui s'étoient fort engraissées, et suivoient les Indiens qui les aimoient passionnément.

Nous eûmes là un spectacle nouveau : sur un bout de planche circulaire on voyoit quinze mâchoires d'hommes suspendues; elles étoient fraîches et avoient toutes leurs dents : nous ne pûmes apprendre alors pourquoi elles étoient là. Le chef s'embarqua avec nous, et guida notre bâtiment au travers des bas-fonds, puis nous vîmes la baie méridionale qui répond à celle dont nous avons parlé, et qui avec elle partage l'île en deux parties. Wiwerou, chef du district, envoya de belles femmes au devant de nous dans des pirogues, pour nous inviter à descendre; il nous reçut amicalement, et nous soupâmes fort agréablement ensemble : lorsqu'il fut question de se coucher, M. Banks s'enveloppa dans un manteau. Matthiabo en demanda un semblable, et s'enfuit quand on le lui eut donné. Nous le redemandâmes aux Indiens qui nous environnoient, M. Banks montra son redoutable pistolet, et les Indiens effrayés disparurent; on en atteignit un qu'on obligea de nous servir de guide; nous courions, et cependant la terreur

nous avoit dévancés, bientôt nous reçûmes le manteau que Matthiabo épouvanté avoit abandonné. Nous revînmes, et trouvâmes alors la maison déserte; cependant les Indiens s'étant assurés que nous n'en voulions qu'au voleur, se rapprochèrent et passèrent la nuit avec nous : elle fut tranquille, mais de grand matin on nous vint dire que notre bateau n'y étoit plus; nous courûmes sur le rivage, le tems étoit serein, on voyoit au loin sur la mer qui étoit paisible, et nous ne pûmes voir notre bateau. Diverses craintes nous agitoient ; nous nous trouvions mal armés, loin de tout secours, et nous passâmes quelques momens dans un état d'anxiété cruelle ; cependant la marée qui seule avoit chassé le bateau, le ramena, et nous fûmes honteux de ne l'avoir pas présumé.

Nous nous hâtâmes de quitter ce lieu, de peur qu'un nouvel accident ne vînt nous y surprendre : on y trouve un havre grand, bon et commode; le pays est riche en productions, il est peuplé, et ses habitans sont très-honnêtes. Le premier district que nous rencontrâmes étoit gouverné par Omoé, chef qui bâtissoit une maison, et auroit acheté une hache à tout prix, mais nous n'en avions point; il ne se soucia pas de nos clous; il nous accompagna, et nous montra un fort beau cochon qu'il nous

donnoit pour une hache : nous lui dîmes que s'il vouloit l'envoyer au vaisseau, nous lui donnerions ce qu'il demandoit; il y consentit, et ne le fit pas. Dans ce lieu, nous vîmes une figure d'homme faite d'osier, ayant sept pieds de haut, mal dessinée, dont la carcasse étoit couverte de plumes blanches et noires; elle avoit une espèce de cheveux et quatre protubérances ou cornes, trois au front et une derrière; elle étoit unique dans O-Taïti, et s'appeloit *Manioe;* c'est une représentation de Mauwe, un de leurs Eatuas de la seconde classe.

Nous arrivâmes enfin à Opoureonu, péninsule du nord-ouest de l'île; nous n'y remarquâmes qu'un lieu de dépôt pour les morts, singulièrement décoré. Sur un pavé très-propre s'élevoit une pyramide de cinq pieds de haut, couverte de fruits de deux plantes particulières à l'île; près d'elle étoit une figure de pierre mal travaillée, revêtue d'un hangar fait exprès : c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons vu à O-Taïti.

Le havre où nous mîmes notre bateau est à cinq milles de l'isthme, entre deux petites îles, dans le district qui appartenoit à Oamo et Oberea; ils étoient allés nous rendre visite au fort : nous choisîmes la maison d'Oberea pour y passer la nuit; elle étoit très-propre, et son père nous

reçut avec affection. Avant la nuit nous allâmes visiter un enclos ou moraï, lieu où l'on enterre les os et rend un culte religieux. Nous y vîmes le moraï d'Oamo et d'Oberea, énorme bâtiment, et le principal monument d'architecture de ces peuples; c'est une pyramide de pierre, dont la base est un carré long, dont un des côtés a deux cent soixante-sept pieds, et l'autre quatre-vingt-sept, élevée sur de petites hauteurs pyramidales; le sommet se terminoit en faîte comme une maison : nous comptâmes onze rampes du pied au sommet, et chacune avoit quatre pieds de haut; les marches étoient de corail blanc : ces pierres étoient grandes, taillées, polies; nous en mesurâmes une qui avoit trois pieds et demi de long, et deux pieds quatre pouces de large; le reste du bâtiment consistoit en cailloux ronds et réguliers : la base étoit de pierre de roche, taillée en carrés; cette masse étonnoit, parce qu'elle avoit été faite sans fer pour tailler la pierre, et sans mortier pour les joindre : la structure en étoit très-solide; l'on ne voit aucune carrière dans le voisinage, le corail se trouve dans la mer à la profondeur de trois pieds : au milieu du sommet est une figure d'oiseau sculptée en bois, et près d'elle une figure de poisson en pierre, mais brisée; le bâtiment s'élevoit au milieu d'une grande place carrée,

entourée de murs, pavée de pierres plates, ombragée par des étoas: à cent verges de là, vers le couchant, étoient de petites plate-formes élevées sur des colonnes de bois; on y place les offrandes aux Dieux, et on les nomme *Ewattas*. Ce monument prouvoit l'ancienne puissance d'Oberea; une multitude d'ossemens humains que nous trouvâmes sur la côte, nous fournit l'occasion d'apprendre comment elle l'avoit perdue. Quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de Tierrabou, ou de la péninsule d'O-Taïti, avoit fait une descente dans ce lieu, et massacré un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os; au lieu de se défendre avec courage, Oamo et Oberea s'étoient enfuis dans les montagnes, et avoient laissé l'ennemi détruire les maisons, et emmener tous les animaux qui s'y trouvoient; cette fuite avoit fait passer le pouvoir en d'autres mains : nous apprîmes encore là que les mâchoires d'hommes que nous avions vues suspendues à une planche arrondie, étoient un trophée élevé à cette occasion.

Nous partîmes, et vînmes chez Tootahah, que nous n'avions pas vu depuis notre désastreuse visite; celle-ci fut plus heureuse, nous y soupâmes bien, y dormîmes en paix, et n'y perdîmes rien. Nous arrivâmes le premier juillet

à notre fort, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes de trente lieues.

La disette de fruits à pain se faisoit sentir, la récolte en étoit épuisée ; celle que les arbres promettoient, ne devoit se faire que dans trois mois : les Indiens ne se nourrissoient plus que d'une pâte aigrelette, faite de jeunes fruits broyés qui, après avoir fermenté, se conserve long-tems; ils y joignoient des fruits de plane sauvage et d'ahées, espèce de noix assez semblable à notre châtaigne, et de là venoit que nous en trouvions si peu dans notre voyage. M. Banks paroissoit avoir pris goût à ces courses ; il en entreprit une nouvelle pour remonter la rivière, et voir jusqu'où ses bords étoient habités. Dans les deux premières lieues, elle couroit dans une vallée large de quatre cents verges ; ses bords étoient habités dans tout cet espace; et la dernière maison qu'il trouva fut pour lui un asile agréable. Il s'avança deux lieues plus loin encore, où il traversa souvent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers où couchoient les Indiens surpris par la nuit : la rivière n'est ensuite bordée que par des rocs escarpés ; il en descendoit une cascade qui formoit un lac que les O-Taïtiens ne traversent pas : il est la borne de leurs courses. Sur le penchant des rocs, sur

les plaines qui sont au sommet, ils recueillent des fruits sauvages du plane : le chemin qui conduit sur ces sommets est effrayant, les côtés en sont perpendiculaires et élevés de cent pieds, des ruisseaux qui jaillissent des fentes le rendent glissant; le sentier étoit formé sur ces précipices avec des tiges d'une espèce d'orties en arbres, dont les bouts, pendans en dehors, servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper. Ce fut le terme de la course de M. Banks; rien au delà ne promettoit de le dédommager du danger qu'on y court : dans tous ces lieux, il ne découvrit aucun vestige de mines; les rocs lui parurent brûlés : toutes les pierres d'O-Taïti portent des marques incontestables du feu, à l'exception du caillou dont on fait des haches; quelques cailloux mêmes sont réduits en pierres ponces; l'argile montre aussi des traces de feu. Ces îles ne seroient-elles point les débris d'un continent détruit par un feu souterrain, dans lesquels les eaux de la mer pénétrèrent et causèrent une explosion? où l'explosion se fit-elle du sein de la mer, et éleva-t-elle ces îles au dessus de sa surface? Ce qui rend ces opinions probables, ce sont les rocs qui les environnent, et la profondeur de l'eau à peu de distance des côtes.

Nous avions planté des pepins de melons et d'autres graines ; celle de moutarde seule germa, sans doute elles furent gâtées par le défaut absolu d'air dans les bouteilles où nous les avions mises : nous en replantâmes d'autres à notre départ, de diverses plantes recueillies à Rio-Janeiro ; nous en donnâmes aux Indiens : nous en vîmes déjà les plantes s'accroître, et nous espérons avoir fait un présent utile à cette île.

Nous nous disposions au départ, et reçûmes plusieurs visites, parmi lesquelles fut celle du filou qui nous avoit enlevé notre quart de nonante ; le zèle des autres Indiens lui ôta l'espérance d'exercer son adresse ; nous démantelâmes le fort : plusieurs O-Taïtiens voyoient avec regret ces préparatifs qui annonçoient notre départ, et nous y étions sensibles ; nous espérions les quitter sans leur faire et sans en recevoir d'offenses : il ne fut pas possible d'éviter une querelle. Deux jeunes soldats de marine s'échappèrent pour rester dans l'île ; je ne pouvois leur permettre de rester : il me fallut employer des moyens violens pour recouvrer ces déserteurs, et retenir quelques chefs indiens jusqu'à ce qu'on eut ramené les deux soldats que les insulaires vouloient me cacher, et je les fis conduire au vaisseau, sans

cependant leur inspirer de craintes. On m'en ramena un alors, mais on retint l'autre avec le caporal et le bas-officier que j'avois envoyé pour les prendre, jusqu'à ce que j'eusse relâché Tootahah qui étoit parmi mes ôtages; je fus ferme à exiger qu'ils me rendissent et mes hommes et leurs armes. On les relâcha, et les chefs furent libres. Ce qui avoit causé leur désertion étoit l'amour : deux jeunes filles leur avoient fait prendre la résolution de renoncer à leur patrie pour se fixer à O-Taïti.

Un Indien pensoit, de son côté, à nous suivre; c'étoit Tupia, dont nous avons déjà parlé : il avoit été premier ministre d'Oberea ; il étoit le principal Tahowa ou prêtre de l'île, connoissoit les principes de sa religion, et étoit expert dans la navigation : nous espérions qu'il apprendroit notre langue, ou nous la sienne, qu'il nous instruiroit de divers objets intéressans, et nous ne fûmes pas fâchés lorsqu'il nous pria de lui permettre de faire le voyage avec nous; il alla dire adieu à ses amis, emportant un portrait en miniature de M. Banks pour le leur montrer : il revint, et bientôt nous levâmes l'ancre. Les naturels du pays nous quittèrent en versant des larmes, et pénétrés d'une tristesse modeste et silencieuse; plusieurs nous suivirent dans leurs pirogues, en faisant de grands cris.

Tupia ne put s'empêcher de pleurer en quittant l'île, mais il surmonta sa foiblesse avec une fermeté que nous admirâmes; de la grande hune il ne cessa de faire des signes aux pirogues que lorsqu'il les eut perdu de vue. C'est ainsi que nous quittâmes O-Taïti : nous y eûmes des différends que nous ne pûmes prévenir; mais en général, nous nous rendîmes mutuellement toute sorte de bons offices : tous les échanges, conduits surtout par M. Banks qui étoit infatigable, se firent avec la plus grande bonne foi. Ceux qui voudront y commercer, doivent y porter de petites et de grandes haches, des clous de fiche, de grands clous, des lunettes, des couteaux, des verroteries, de belles étoffes de laine blanches ou imprimées; mais une hache de demi-écu y a plus de valeur qu'une pièce d'étoffe d'un louis.

Rassemblons ici tout ce que nous avons pu savoir de cette île par nos observations, ou par ses habitans. Cette île est environnée de rochers de corail, qui laissent entr'eux des havres sûrs et commodes, lesquels peuvent recevoir un grand nombre de gros vaisseaux : celui où nous demeurâmes est un des meilleurs; une haute montagne située dans le milieu de l'île, le fait reconnoître : sa pointe orientale est sous le 228e degré; sa côte est une belle grève de sable; une belle

rivière y fournit des eaux saines et abondantes : on n'y trouve, non plus que dans toute l'île, d'autre bois à brûler que celui des arbres fruitiers. En général, la surface du pays est inégale ; au centre sont des montagnes qu'on voit à la distance de vingt lieues : entr'elles et la mer est une bordure basse, dont la largeur varie, mais qui n'a nulle part plus d'une demi-lieue ; là, le sol est extrêmement riche et fertile, arrosé par mille ruisseaux d'une eau excellente, couvert d'arbres fruitiers dont le feuillage est épais, et la tige très-forte : les montagnes, quoiqu'en général stériles et brûlées, renferment cependant des lieux riches en diverses productions ; il n'y a d'habité que la bordure basse et les vallées : les maisons y sont dispersées, environnées de petits planes. Au rapport de Tupia, toute l'île pouvoit fournir 6780 combattans. Elle produit des fruits à pain sur des arbres de la grosseur du chêne, dont les feuilles, longues d'un pied et demi, ont les sinuosités de celles du figuier, et leur ressemblent encore par la consistance, la couleur, et un suc laiteux et blanchâtre ; le fruit est de la grosseur de la tête d'un enfant : des réseaux, comme ceux de la truffe, sont à sa surface, une peau légère les recouvre ; la chair en est très-blanche, et est un peu plus

plus ferme que le pain frais, son goût est presque insipide, et on le grille avant de le manger. Cette île produit aussi treize sortes de bananes excellentes : les fruits du bananier croissent en grappes composées de quatre, cinq, six, sept, huit et neuf individus serrés les uns contre les autres (1); on y voit aussi des planes, l'évée qui est un fruit semblable à la pomme, des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'arum, des cannes à sucre, un fruit délicieux nommé *jambos*, assez semblable à des petites prunes noires, et offrant, comme elles, une pulpe odorante et sucrée; une racine de salep, la racine étée, l'ahée qui croît en gousse et se rôtit comme la châtaigne, dont il a le goût, le wharra, arbre

(1) Dans nos colonies, ces grappes sont appelées *pattes de bananes*. Ces pattes forment neuf à dix étages autour de la tige; plus ces étages approchent du sommet, plus l'intervalle qui les sépare est grand. L'ensemble des pattes se nomme *régime de bananes*. Dans les individus vigoureux il y a des régimes qui sont composés de plus de cent fruits.

M. Banks dit qu'on connoît plus de vingt sortes de bananes qui diffèrent et par la forme et par le goût. Quelques-unes se mangent crues, d'autres sont meilleures bouillies, et tiennent lieu de pain. On plante le bananier en bonne terre, et on le cultive avec soin.

dont le fruit ressemble à la pomme de pin ou à l'ananas : les pauvres s'y nourrissent principalement du nono, d'une espèce de fougère, de la racine de thève; tous ces fruits croissent sans culture : on y trouve des mûriers, le morus-papyrifera, dont on fait le papier chinois, appelé improprement *papier de soie*, et diverses autres plantes qui rentrent dans quelques espèces des nôtres, sans être les mêmes; on n'y trouve aucune espèce de fruits, de légumes et de plantes d'Europe. Il n'y a d'animaux apprivoisés, que ceux dont nous avons parlé; les canards, les pigeons, les perroquets, quelques oiseaux, des rats sont les seuls animaux sauvages : les poissons y sont très-abondans. Les hommes sont plus grands que nous; ils sont fort bien faits : les femmes d'un rang distingué, sont plus grandes que les autres, peut-être parce qu'elles se livrent moins de bonne heure à l'amour qui les énerve. Leur teint est un brun-olive, assez foncé dans ceux qui vivent au grand air; leur peau est délicate et polie, mais non colorée : la forme de leur visage est agréable; ces insulaires n'ont ni les pommettes élevées, ni les yeux creux, ni le front proéminent, mais leur nez est un peu aplati : leurs yeux sont pleins d'expression et de sensibilité, leurs dents

égales et blanches, leur haleine douce, leurs cheveux noirs et un peu rudes ; les femmes les portent coupés autour des oreilles, les hommes les laissent flotter en boucles sur les épaules : leurs mouvemens sont remplis de vigueur et d'aisance, leur démarche agréable, leur manière noble et généreuse. Ils sont d'un caractère franc, sans soupçon ni perfidie, sans penchant à la vengeance et à la cruauté : nous nous livrions à eux sans crainte, et sans leur penchant au vol, nous n'aurions vu en eux que les êtres les plus aimables de la Nature (1).

---

(1) Les femmes d'O-Taïti sont si séduisantes, que le capitaine Bligh, envoyé dans cette île pour y chercher des plants d'arbre à pain, afin de les propager dans les possessions anglaises de l'Amérique, eut le malheur de voir son équipage, séduit en partie par les femmes de ces régions, se soulever contre lui et s'emparer de sa frégate. Bligh, déposé dans la chaloupe du navire, avec quelques foibles provisions et dix-huit Anglais qui n'avoient pas voulu prendre part à la révolte, traversa des mers immenses, échappa aux traits des sauvages, et parvint en 1801 à Coupang, ville de l'île de Timor, où M. Péron étoit alors. Les révoltés étoient bien aises de rester à O-Taïti.

Bligh, chargé d'une seconde mission en 1792, fit un autre voyage aux îles de la Société, pour avoir toujours des arbres à pain : il avoit été déjà vengé en partie par

Nous y avons vu des espèces d'albinos : leur peau est d'un blanc mat; leurs cheveux, leur barbe, leurs sourcils sont blancs, leurs yeux rouges et foibles, leur vue courte, leur peau teigneuse et revêtue d'un duvet blanc : aucun n'appartenoit à la même famille.

Les O-Taïtiens s'oignent la tête d'une huile exprimée du coco, dans laquelle ils font infuser des herbes et des fleurs odoriférantes, dont l'odeur nous parut d'abord très-agréable. Le défaut de peigne fait qu'ils ont des poux, et la populace les mange; excepté sur ce point, ils sont d'une propreté extrême; et ils se servirent de nos peignes avec un empressement qui nous montra qu'ils n'avoient de la vermine que parce qu'ils ne pouvoient se l'ôter : ils se lavent le corps trois fois par jour dans une eau courante; ils se piquent la peau avec un instrument partagé en dents aiguës, qu'ils plongent dans un noir de fumée délayé dans l'eau; ils placent la dent sur la peau, et frappant avec un bâton, percent la peau, dans laquelle ils déposent un noir qui

---

le capitaine Edward, qui l'y avoit précédé, et qui avoit fait arrêter quatorze des révoltés. Selon M. de la Billardière, il paroîtroit que Bligh avoit contribué un peu à ses malheurs par sa dureté envers Christian officier de son vaisseau. Bligh l'avoit fait maltraiter comme le dernier des matelots.

ne s'efface jamais, et on leur dessine ainsi différentes figures : l'opération est douloureuse; on la fait aux deux sexes à l'âge de douze à quatorze ans : c'est surtout sur les fesses que sont imprimées un plus grand nombre de figures, sur le visage ils n'en mettent point; il les montrent avec une sorte d'ostentation : nous n'avons pu savoir l'origine de cette coutume singulière (1).

(1) Le tatouage n'est point particulier aux nations à demi-sauvages. On le voit pratiqué par les Européens policés : les matelots catalans, irlandais, français, italiens, maltais connoissent cet usage, et dessinent sur leur peau des figures indélébiles, de crucifix, de madona, etc. Ils écrivent ainsi leur propre nom ou celui de leur maîtresse : ils piquent la peau jusqu'au vif avec une aiguille, couvrent ensuite le dessin qu'ils ont tracé avec de la poudre à canon impalpable, et y mettent le feu. Le dessin qui en résulte, prend une couleur bleue que rien ne peut effacer.

Le procédé des Indiens de la mer du Sud est différent : ils prennent un morceau d'écaille de tortue, semblable à une portion de lame de scie, présentant cinq ou six dents aiguës. Ils enduisent ces dents d'une peinture noire, qu'on présume être du noir de fumée ou de la poussière de charbon délayée dans l'eau. Ces dents étant appliquées sur la peau, ils frappent ensuite à petits coups avec une baguette de casaruinas, jusqu'à ce que les pointes aient pénétré jusqu'au vif. Les femmes des îles Marquises ne se tatouent que le

Dans les tems secs, ils portent une étoffe qui ne résiste pas à l'eau : quand il pleut, ils se couvrent de nattes, et les arrangent de différentes manières. L'habillement des femmes est composé d'une longue pièce d'étoffe dont elles enveloppent plusieurs fois leurs reins, et qui retombe jusqu'à moitié jambe; deux ou trois autres pièces d'étoffes sont percées pour y passer la tête, les bouts retombent devant et derrière, s'attachent avec une ceinture, et laissent les bras libres : l'habillement des hommes est semblable, excepté que la première pièce est passée autour de leurs cuisses en forme de culottes. Plus un homme est distingué, plus il porte d'étoffes ; les principaux en ont deux qui flottent sur les épaules, comme un manteau : quand il fait chaud, le peuple va presque nu; le soir, les femmes d'un rang élevé se découvrent jusqu'à la ceinture : leurs jambes, leurs pieds ne sont point couverts, un petit bonnet de natte ou de feuilles de coco dérobe la tête à l'ardeur

---

dessus des mains et des pieds : d'autres peuples tracent sur leur corps les figures du soleil et de la lune. Dans les îles de la Société et de Sandwich, cette coutume est plus généralement en usage parmi les hommes, qui sont tatoués souvent d'une manière très-curieuse. *Voyez* les usages des Indiens de l'Amérique méridionale, tome II, page 86 de cette Collection.

du soleil. Les femmes portent une espèce de turban, ou entortillent leurs cheveux avec du fil composé de cheveux tressés, et les ornent de fleurs; les hommes les ornent des plumes de la queue d'un oiseau du Tropique, ou d'une guirlande bizarre de fleurs collées sur du bois : les deux sexes portent des pendans d'oreilles de coquilles, de pois ou graines rouges, mais d'un seul côté; ils se sont servis de nos quincailleries pour cet usage.

Les enfans sont nus : les filles jusqu'à trois ou quatre ans, les garçons jusqu'à six ou sept.

Tous les maisons sont ornées du plus bel ombrage, et de promenades délicieuses, formées par des arbres élevés, où l'on jouit de la fraîcheur en respirant l'air qui y circule librement : nous avons dit que leurs maisons sont toutes ouvertes et sans murs ; on y passe la nuit, on y mange quand il tombe de la pluie : ordinairement ils mangent en plein air sous un arbre. Les maîtres se couchent au milieu de la cabane, les enfans à leurs pieds, les serviteurs dorment sous le ciel quand il ne pleut pas; les chefs ont de petites maisons qu'ils transportent sur leurs pirogues : des feuilles de cocos en forment les murs, il en est d'autres qui ont deux cents pieds de long, sont construites aux frais communs de ceux qui habitent le district, et servent à leurs

assemblées : nul n'a de retraite cachée, car ils ne connoissent pas la honte dans des actes naturels, ni ce que nous appelons la décence dans le discours.

Leur principale nourriture consiste en végétaux : les poissons leur fournissent un aliment qu'ils aiment; ils mangent crus les plus petits, sont passionnés de l'écrevisse, du cancre, des coquillages, des insectes de mer. Le fruit à pain est la base de leurs repas : chaque O-Taïtien plante l'arbre qui le nourrit ; les noix de cocos, les bananes, les planes et d'autres fruits suppléent à son défaut : nous avons parlé de leur manière de faire cuire les alimens et de les préparer ; l'eau salée en est la sauce universelle, et la mer la leur fournit : ils en font cependant une avec l'amande de noix de coco fermentée et salée; l'eau et le jus de cette noix est leur seule boisson : ils ne mâchent aucun narcotique; en leur donnant des liqueurs enivrantes, on les en dégoûtoit pour jamais : ils s'enivrent cependant quelquefois avec le jus exprimé de la feuille d'une plante, mais il n'y a qu'un tems pour trouver cette plante mûre, et les chefs seuls se la réservent. Ils n'ont point de tables, ils mangent seuls, excepté lorsqu'un etranger leur rend visite, et ordinairement sous un arbre; des feuilles servent de nappe, un panier contient

la provision, deux coques de noix de coco sont remplies, l'une d'eau salée qui sert de sauce, l'autre d'eau douce. Les mets sont proprement enveloppés de feuilles; on mange avec les doigts, mais on les lave souvent : on broie le fruit à pain avec un caillou sur un tronçon de bois, on l'humecte, on le réduit en pâte molle qui ressemble à un flan épais, et on le hume comme une gelée; le repas finit toujours en se lavant la bouche et les dents : ils mangent beaucoup à la fois, et en général les repas n'y sont pas gais; les femmes n'y paroissent pas : c'est un besoin qu'on satisfait avec avidité; ce n'est pas un moment de récréation où l'on se rassemble pour jouir des agrémens de la société : quand ils venoient nous rendre visite, chacun apportoit son panier de provisions, et lorsque nous nous mettions à table, ils sortoient, s'asseyoient à deux ou trois verges l'un de l'autre en se tournant le dos, et mangeoient seuls, sans dire un mot. Ordinairement ils dorment après leur repas et dans le milieu du jour; ils sont très-indolens; manger, dormir, semblent être leurs principales occupations.

Ils ont cependant des amusemens, et nous avons parlé de quelques-uns : ils s'exercent à décocher la flèche et à lancer la javeline; la première très-loin, mais sans viser à un but;

la seconde, sans chercher à la lancer à une grande distance, mais à frapper une marque fixée : nous avons parlé de leur flûte : leur tambour est formé d'un tronc de bois cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer; ils le frappent avec les mains : ils ne connoissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de sons différens, mais ils savent très-bien mettre leurs flûtes à l'unisson; ils joignent leurs voix à ces instrumens, et font sur-le-champ des couplets analogues au sujet qu'on désire, ou qui les frappe; ils sont rimés, et quand ils les prononcent, on y reconnoît un mètre : souvent ils chantent quand ils sont seuls avec leur famille, et qu'il est nuit, ou à la lueur que répand une certaine noix huileuse enflammée, dont ils enfilent plusieurs à une baguette. Ils se couchent une heure après que le crépuscule du soir est fini, et se lèvent avant le soleil. Ils ont une danse lascive à laquelle ils accoutument leurs filles dès le bas-âge; c'est en quelque manière les principes de leur éducation : ils paroissent n'avoir pas d'idée de la chasteté; tels offrent leurs filles, leurs sœurs aux étrangers par civilité, ou comme récompense; et la femme infidelle n'est que grondée ou maltraitée bien légérement. On nous a assuré qu'ils formoient

des sociétés où toutes les femmes étoient communes à tous les hommes, où si l'une devient enceinte, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, pour qu'il n'embarrasse pas le père et ne nuise pas aux plaisirs de la mère: quelquefois celle-ci veut le sauver, et elle ne peut y réussir qu'en trouvant un homme qui veuille l'adopter; mais alors l'homme et la femme sont chassés de la société, et la femme est désignée par ce terme auquel ils donnent une acception de mépris : c'est une *whannownow* (une femme qui a fait des enfans). C'est un titre d'honneur chez eux, que d'être admis à ces infâmes sociétés qu'on nomme *Arrevy*.

Venons aux arts de ces peuples : les étoffes dont ils s'habillent sont de trois sortes, et faites de trois différentes écorces d'arbres. Le mûrier *morus-papyrifera* fournit la plus belle et la plus blanche ; elle se teint en beau rouge: l'arbre à pain en fournit une moins blanche et moins douce; une espèce de figuier sauvage donne la troisième; elle est grossière, rude, de la couleur d'un papier gris foncé; mais c'est la plus utile, parce qu'elle est la seule qui résiste à l'eau; c'est celle-ci qui est parfumée et sert aux habits de deuil. Ils prennent beaucoup de soin du mûrier qui porte la première, ils le plantent dans les terres cultivées, ils ne s'en servent que lorsqu'il

a six à huit pieds, et que sa tige a un pouce de diamètre; ils prennent soin qu'elle soit droite, élevée et sans branches, alors ils l'arrachent, en coupent la racine et le sommet; ils en détachent l'écorce et la font tremper dans quelque ruisseau, en la chargeant de pierres, pour qu'elle ne soit pas entraînée par le courant : quand elle est bien macérée, on sépare l'écorce intérieure de la verte, en la ratissant avec la coquille appelée *langue de tigre ; tellina gargadia :* ils la plongent dans l'eau jusqu'à ce qu'il n'y reste que les plus belles fibres; ils les étendent ensuite sur des feuilles de plane, l'une à côté de l'autre, en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre, et prennent soin qu'elles aient par-tout la même épaisseur; on les laisse jusqu'au lendemain, où l'eau étant évaporée ou imbibée, les fibres adhèrent déjà ensemble; on pose la pièce sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée, ensuite on la bat avec des maillets d'un bois dur et sillonné de rainures : elle s'étend, s'amincit, et devient très-flexible, fraîche, douce; mais elle est spongieuse et fragile : l'étoffe est faite alors, on la blanchit et la rebat chaque fois qu'elle a perdu son éclat; elle est plus ou moins fine, selon qu'elle a été plus ou moins battue : les autres sortes d'étoffes se fabriquent de même; lorsqu'elles se déchirent, ils les

rejoignent adroitement avec une colle composée de la racine de pea.

Ils teignent la première étoffe avec un rouge qui surpasse notre plus belle écarlate, composé de deux végétaux mêlés ensemble, et qui, séparément, ne semblent pas devoir donner cette couleur : l'un est le fruit d'une espèce de figuier, l'autre la feuille du cordia-sebestina; leur jaune est aussi très-brillant, il est tiré de l'écorce de la racine d'une espèce de morinda-citrifolia : ils ne teignent leur étoffe légère que sur les bords; la plus épaisse est peinte dans toute sa superficie : ils teignent aussi en noir et en brun, mais ces couleurs sont médiocres.

Ils font des nattes, dont quelques-unes surpassent ce que nous avons de meilleur en Europe : les plus fines leur servent d'habits dans les tems humides; les plus grossières leur servent de lits : il y a deux espèces des premières; l'une est faite avec l'écorce d'une espèce d'ortie en arbre nommé par Linnæus, *hibiscus tiliacœus*, et il en est d'aussi fines qu'un drap grossier; l'autre espèce plus belle, blanche, lustrée, brillante, se fait avec les feuilles d'une espèce de pandanus : ils en font encore avec des joncs et des herbes, et elles leur servent de lits et de siéges; ils sont aussi

fort adroits à faire des ouvrages d'osier : ils font des paniers de mille formes différentes, fort artistement travaillés ; dans l'espace de quelques minutes, ils en font un avec des feuilles de noix de coco : ils en font encore des espèces de chapeaux qui leur mettent le visage à couvert de l'ardeur du soleil. Avec l'écorce du poerou, avec des fils de coco, avec l'écorce de l'erowa, qui est une espèce d'ortie, ils font des cordes, des ficelles, des lignes pour la pêche, plus fortes que celles que nous faisons avec la soie ; ils fabriquent une espèce de filet avec une herbe qui a les feuilles larges et grossières : ils harponnent le poisson avec beaucoup d'adresse, et ils se servent de deux espèces d'hameçons ; la tige de l'un est de nacre de perles très-brillante, et est armée d'une touffe de poils de chien ou de soies de cochon : l'autre est aussi faite de nacre, ou d'un coquillage dur que chaque pêcheur se fabrique lui-même, en le limant avec un morceau de corail raboteux.

Leurs pirogues sont encore un objet très-important ; tous leurs outils, pour les fabriquer, sont une hache de pierre qui est un basalte grisâtre, un ciseau fait avec un os humain, une rape de corail, et qui, de cette manière, leur sert de lime : c'est avec cela

qu'ils taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent et polissent le bois. Ils ont deux sortes de pirogues, les ivahahs et les pahies : la première a le fond plat, les côtes perpendiculaires; elle a de dix jusqu'à plus de soixante-dix pieds de long, sur un à deux de large : les unes sont destinées pour le combat, d'autres pour les voyages ou pour la pêche. Celles pour le combat ont la forme d'un demi-cercle, la poupe et la proue sont fort élevées : on les attache plusieurs ensemble, et on élève sur l'avant une espèce de plate-forme soutenue par des poteaux hauts de six pieds; c'est de là qu'ils lancent les pierres et les javelines : les rameurs sont assis au dessous. L'ivahah de pêche est simple; celui de voyage est double, garni d'un pavillon propre où l'on s'asseoit pendant le jour, où l'on dort pendant la nuit. Le pahie varie de trente à soixante pieds; sa plus grande largeur est de trois pieds : leur fond est un arbre creusé en auge, ainsi que la partie du bord; ce qui les joint est une planche large d'environ quinze pouces : ses côtés d'abord droits et parallèles, s'élargissent tout à coup, et se terminent en angles vers le fond; ils servent pour les combats, mais surtout pour les longs voyages : ceux-ci sont ordinairement doubles, et demeurent souvent

un mois en mer. Il en est qui ont deux mâts; la voile est de natte, aiguë au sommet, carrée dans le fond, courbe dans les côtés, à peu près comme celle qu'on appelle *épaule de mouton* : elle est placée dans un châssis de bois, et ne peut se plier; les rames sont semblables à la pelle d'un boulanger : ces pahies vont vîte, mais font beaucoup d'eau; leurs poupes élevées facilitent le débarquement : tout y est bien travaillé, bien poli; on les conserve sous des hangards formés par des poteaux qui se rapprochent au sommet, et forment une espèce d'arbre gothique recouvert d'herbe, excepté à leurs deux bouts.

Dans leurs voyages, ils se dirigent sur le soleil durant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit; ils distinguent celles-ci par des noms, et connoissent assez bien leur cours : ils prévoient les tempêtes plus sûrement que nous ne le pouvons faire. Leur année est de treize lunes; leur lune ou mois, de vingt-neuf jours; leur jour de douze parties, six pour la nuit, six pour le jour; c'est l'élévation du soleil qui les marque : ils comptent jusqu'à dix, puis ils recommencent; vingt est exprimé par un nom particulier, comme les dix premiers nombres; ils en ont un autre pour dix fois vingt, nombre qu'ils répètent

dix

dix fois pour faire deux mille, nombre au delà duquel ils n'imaginent rien : la brasse est leur seule mesure; ils n'expriment la distance des lieux que par le tems employé pour la franchir.

Leur langue douce, harmonieuse, abonde en voyelles, et est aisée à prononcer ; les noms ni les verbes n'y ont aucune inflexion: elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, peu de verbes qui aient plus d'un tems.

Leur nourriture simple les exempte de beaucoup de maladies : des accès de colique sont leur seule maladie critique ; mais ils sont sujets aux érésipèles et à une irruption cutanée qui approchent de la lèpre, et forcent ceux qui en sont atteints, de vivre dans des cabanes solitaires : quelques-uns ont des ulcères auxquels ils ne font point d'attention. Les prêtres y sont les seuls médecins, et leurs remèdes sont de vaines cérémonies et des espèces d'amulettes : ils ont des chirurgiens plus experts; mais la tempérance est le baume qui guérit leurs blessures. Les maladies vénériennes y ont fait des progrès effrayans; ils en accusent leur commerce avec des hommes venus dans des vaisseaux qui abordent sur la côte orientale : il semble qu'ils aient trouvé un spécifique

contre elles ; il est certain du moins qu'elles se guérissent chez eux.

Nous n'avons pu nous faire qu'une idée imparfaite de leur religion ; elle nous parut enveloppée de mystères et de contradictions : leur langage religieux est différent du langage ordinaire ; ils croient que tout ce qui existe provient de l'union de deux Êtres, dont l'un, qui est la divinité suprême, s'appelle *Taroataihetoomoo*, et l'autre *Tepapa* : celui-ci avoit été un rocher ; ils engendrèrent une fille qui est l'année, laquelle donna naissance aux mois : les deux premiers Êtres formèrent quelques étoiles et quelques plantes, qui se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils engendrèrent aussi quelques dieux inférieurs ou Eatuas, qui ont fait naître le premier homme d'abord rond comme une boule, mais à qui sa mère étendit les membres par ses soins ; il peupla ensuite la terre avec sa mère. Les hommes adorent les eatuas mâles, les femmes les eatuas femelles ; mais les prêtres officient pour les deux sexes : cette qualité est héréditaire, et le nombre de ceux qui la possèdent est grand. Leur chef est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et il est respecté presqu'autant que le roi ; ils sont instruits de toutes les fables de leur

religion : ils connoissent mieux l'astronomie et la navigation que le reste du peuple, et leur nom *tahowa* signifie un homme instruit; il en est dans chaque classe.

Ils croient l'ame immortelle, et qu'il est deux asiles pour elle après notre mort, un pour les chefs et les principaux, l'autre pour le peuple; ils ne croient pas que nos actions sur la terre puissent avoir influence sur notre état futur, ni qu'elles intéressent leurs dieux qui les ignorent : ainsi leur vénération pour eux est désintéressée.

Le mariage n'y est qu'une convention entre l'homme et la femme; les prêtres n'y interviennent point, non plus que dans le divorce qui se fait d'un commun accord : ils n'ont d'inspection que sur la coutume de s'imprimer des figures sur la peau, et sur une espèce de circoncision qui a pour objet la propreté; toutes deux leur rapportent des honoraires.

Les moraïs ou cimetières y sont, comme nous l'avons dit, des endroits de culte; ils en approchent avec respect, ils y vont adorer une divinité invisible, et ils se découvrent toujours le corps jusqu'à la ceinture : ils ne paroissent vénérer rien de ce qui est l'ouvrage des mains des hommes, quoique chacun d'eux ait un oiseau auquel il fait une attention par-

ticulière ; des idées vagues de bonne ou mauvaise fortune les y attachent.

Leur gouvernement est une espèce de gouvernement féodal ; en voici les différens ordres : l'Earée Rahie en est le chef ou roi ; après lui est l'Earée ou baron, que suit le Manahoun ou vassal, supérieur au Toutou ou paysan. Les rois y sont plus respectés que puissans, parce que les éarées bornent leur pouvoir : chacun de ceux-ci préside sur un district où il exerce toute l'autorité. Il partage son territoire entre les Manahounis, dont dépendent immédiatement les toutous qui cultivent la terre, vont chercher le bois et l'eau, vont pêcher et apprêtent les alimens. Chaque éarée a une cour nombreuse, composée en partie de ses officiers : dès qu'ils ont un enfant mâle, c'est lui qui devient éarée ; son père n'est plus qu'un particulier et son tuteur, à moins qu'il ne le fasse périr : cet usage a peut-être contribué à former ces sociétés, appelées *arreoy* ou *arrevy*.

Dans les guerres générales, c'est le roi qui commande ; les querelles entre les éarées se décident par les sujets : nous avons parlé de leurs armes ; ils ont encore des piques pointues garnies d'un os de raie ; l'arc et la flèche ne leur servent que d'amusement : leurs guerres

sont cruelles, parce que leur colère est violente, mais elles ne durent pas. Il y a peu d'occasions de crime ; la punition du coupable dépend de l'offensé : il n'y a point de magistrats chargés de la vindicte publique; mais les chefs punissent les fautes, quand il ne leur convient pas de les tolérer.

Cette heureuse île n'a rien qui excite la cupidité; elle ne peut être utile aux Européens que par ses rafraîchissemens, si l'on y transporte des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes et des graines d'Europe. Les vents y sont variables et les marées foibles.

Le tems étoit beau, un vent agréable enfloit doucement nos voiles, et Tupia nous parloit des îles de Huaheine, d'Ulietea, d'Otaha et de Bolabola, qui étoient à moins de deux journées d'O-Taïti, où nous devions trouver des cochons, de la volaille, des rafraîchissemens qui nous manquoient dans les derniers jours de notre séjour dans son île; mais, comme du sommet des monts d'O-Taïti, nous avions découvert une île nommée *Theturoa*, c'est là que nous résolûmes d'abord de nous diriger : elle est à huit lieues de la pointe Vénus. C'est un sol bas, sans habitans fixes; on s'y rend pour pêcher, et on y demeure deux ou trois

jours : elle ne nous offrit rien d'intéressant, et nous cherchâmes celles d'Huaheine et d'Ulietea, plus grandes et aussi peuplées qu'O-Taïti. Quand nous eûmes passé l'île d'Eimeo ou d'York, nous vîmes celle de Saunders, nommée par les habitans *Tapoamanao;* nous aperçûmes celle d'Huaheine; mais le calme ne nous permit pas de l'approcher, malgré les prières de Tupia, qui les faisoit lorsqu'il apercevoit la surface de la mer ridée à quelque distance : cependant les brises qu'il se vantoit d'obtenir étoient foibles et ne duroient pas; nous étions partis le 13 de juillet, nous n'arrivâmes à Huaheine que le 16. Quand nous en fûmes assez près, nous vîmes des pirogues se détacher de la côte; mais les Indiens parurent effrayés jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu Tupia : alors ils s'approchèrent. Le roi de l'île vint sur le vaisseau, avec sa femme; ils furent étonnés, surpris de tout ce qu'ils y virent, mais ne firent point de questions. Le roi s'appeloit *Orée*, et il me proposa, comme une marque d'amitié, de changer de nom avec moi; j'y consentis, et pendant notre séjour dans l'île, je m'appelai *Orea* et le roi *Cookée*, car c'est ainsi qu'il prononçoit mon nom. Nous entrâmes dans un petit havre dont le fond est bon, et qui est à l'abri de tous les vents, situé dans la partie

occidentale de l'île; nous descendîmes à terre. Tupia se mit nu jusqu'à la ceinture, et pria M. Monkhouse d'en faire autant : il s'assit devant un grand nombre d'insulaires rassemblés dans une grande maison, composée d'un toit soutenu par des poteaux comme à O-Taïti; puis, nous plaçant derrière lui, il fit une harangue d'un quart-d'heure, à laquelle le roi, placé vis à vis, répondoit de tems en tems par quelques mots : l'orateur finit en offrant à leur eatua ou dieu, deux mouchoirs, une cravate de soie noire, quelques verroteries, deux petites touffes de plumes et des fruits du plane; il reçut en retour pour notre eatua, un cochon, quelques jeunes plantes, deux touffes de plumes qu'il fit porter au vaisseau. Ces cérémonies terminées, chacun alla où il lui plut.

Nous visitâmes les collines de l'île; ses productions sont celles d'O-Taïti; mais elles y mûrissent plutôt : les roches et l'argile en paroissent brulées; les habitations sont propres, les hangars de leurs pirogues très-grands : nous en mesurâmes un qui avoit cinquante pas de long et vingt-quatre de haut, formant une voûte aiguë par le faîte; elle étoit soutenue d'un côté par trente piliers, de l'autre par vingt-six, où l'on avoit sculpté grossièrement des têtes d'hommes et des figures d'imagination : les

terrains sont unis, les plaines ombragées par des cocotiers et des arbres à pain; on n'en trouve point dans les lagunes et les lieux détrempés par l'eau salée. Un objet singulier excita notre curiosité; c'étoit une espèce de coffre dont le couvercle étoit cousu avec délicatesse, et revêtu de feuilles de palmier : il étoit posé sur deux bâtons, et soutenu par de petites consoles de bois très-bien travaillées; les bâtons sembloient destinés à le porter : la ressemblance de ce coffre avec l'arche de l'alliance parmi les Juifs (1) est remarquable, et l'on nous dit qu'elle s'appeloit *Ewharée no Eatua* (la maison de Dieu).

Cependant nos échanges avec les gens du pays alloient assez lentement, parce qu'avant de prendre ce que nous leur offrions, il falloit que chacun consultât vingt ou trente de ses compatriotes : nous y acquîmes néanmoins plusieurs cochons.

Cette île d'Huaheine est située au 226 dég. 38 min. de longitude, et sous le 16e dég. 43 min. de latitude méridionale; elle est éloignée d'O-Taïti de trente et une lieues : sa surface est inégale,

(1) C'est peut-être la raison pour laquelle on disoit dans l'Inde, qu'il y avoit une colonie de juifs dans une des îles de la mer du Sud. *Voyez* le voyage de Surville, tome V, page 409.

remplie de collines; son port de Owallo est excellent. Les habitans ont les vêtemens et la langue des O-Taïtiens; ils paroissent en avoir les mœurs et les coutumes : en mêlant les noix de cocos à des ignames, ils font un mets nommé *poe;* ils les réduisent en poudre, les broient ensemble, les mettent dans une auge avec des pierres chaudes, et en font un boudin huileux qui, lorsqu'il étoit grillé, nous parut assez agréable. M. Banks y trouva douze nouvelles plantes, y observa quelques insectes, et une espèce de scorpion qu'il ne connoissoit pas : les insulaires sont plus vigoureux, plus grands que ceux d'O-Taïti, mais ils sont plus paresseux encore; aucun ne voulut monter avec nous sur les collines, craignant de se fatiguer à la mort : les femmes y sont en général plus jolies que celles d'O-Taïti, mais il n'y en a pas d'aussi belles; les deux sexes y sont timides et moins curieux que dans cette dernière île : le bruit de nos armes à feu les étonnoit, et ne les faisoit pas fuir, peut-être parce qu'ils en ignoroient les effets; on nous dit qu'ils n'étoient point voleurs; cependant nous en surprîmes un en flagrant délit, et sur les plaintes que nous en fîmes à ses compatriotes rassemblés, ils le punirent par la bastonnade. Nous partîmes d'Huaheine le 19, après avoir donné au roi des monnoies

d'argent et une plaque d'étain où mon nom et celui du vaisseau étoient gravés; nous vînmes visiter Ulietea : le vaisseau fut guidé dans un détroit formé par les rochers qui bordent la côte, et nous jetâmes l'ancre dans un havre nommé *Oopoa*, sur un fond mou; bientôt nous vîmes arriver deux pirogues, dans chacune desquelles étoient une femme et un cochon : nous reçûmes ces derniers, en faisant aux femmes un présent de deux clous de fiche et de quelques colifichets qui leur firent plaisir. Nous descendîmes, et après avoir observé les mêmes cérémonies qu'à Huaheine, nous visitâmes le pays : ce que nous en vîmes nous parut moins peuplé qu'O-Taïti, moins riche en productions; on y trouve des fruits du plane, des noix de cocos, des ignames, des cochons et des volailles : on y peut faire du bois et de l'eau, quoique l'aiguade soit d'une approche difficile. Nous y vîmes un grand moraï; il étoit composé de murs de pierres de corail, hauts de huit pieds : l'espace qu'il renfermoit étoit d'environ vingt-cinq verges carrées, et couvert de petites pierres : sur le sommet étoient dressées plusieurs planches sculptées; à côté étoit un autel ou ewhatta, sur lequel nous vîmes encore un cochon rôti, dernière offrande qu'on y eut placée. Près de là on voyoit encore plusieurs de ces maisons de Dieu,

Gabriel doulp.

Jeune Femme d'Ulietea.

RPJCB

semblables à celles que nous avions remarquées à Huaheine; M. Banks mit la main dans l'une d'elles, il crut y apercevoir quelqu'objet qui avoit cinq pieds de long, enveloppé dans plusieurs nattes : il ne put s'assurer de ce qu'elles renfermoient, surtout parce que les Indiens paroissoient offensés de sa hardiesse. En divers lieux on voit des mâchoires d'hommes attachées comme un trophée de la victoire remportée par les habitans de Bolabola, qui ont soumis cette île à leur pouvoir : nous y remarquâmes encore un figuier semblable à celui que M. Green avoit vu à O-Taïti. Nous sortîmes du havre le 24, après avoir couru le danger de nous briser sur un écueil : ce havre est très-vaste, et est mis à l'abri de l'agitation de la mer par une chaîne de rochers de corail; la petite île d'Oatara en marque l'entrée méridionale : la septentrionale est entre les îlots de Tamou et d'Opururu.

Le 25, nous étions à une lieue de l'île d'Otaha, qui a un havre sûr, dont l'entrée se trouve entre les deux petites îles de Toahoutu et de Whennuaia : nous voguâmes vers le nord, et le lendemain nous découvrîmes une petite île basse, située à quatre ou cinq lieues au nord de Bolabola; on la nomme *Tubaï :* trois familles forment tous ses habitans; des noix de cocos sont ses seules productions : les habitans

des îles voisines viennent pêcher sur ses côtes où le poisson est abondant. Nous envoyâmes des chaloupes dans le havre d'Otaha pour y acheter des rafraîchissemens ; ils trouvèrent que ses productions étoient les mêmes que celles d'Ulietea, et ses habitans semblables à ceux des îles que nous avions visitées : ils ne parurent pas être nombreux, et rendirent à nos gens les honneurs exigés par les chefs; chacun des insulaires qui se présentoit devant eux, se découvroit les épaules, et enveloppoit ses vêtemens autour de sa poitrine. La chaloupe revint pendant la nuit, remplie des fruits du plane, de quelque volaille, de trois porcs : les premiers nous furent très-utiles, parce qu'étant bouillis, ils servoient de pain à l'équipage, qui ne mangeoit plus qu'un biscuit rongé par les vers.

Nous approchâmes de Bolabola ; elle a un pic haut et escarpé : la côte qu'il domine est inabordable; il nous fallut chercher à l'atteindre par un autre côté. En cherchant un havre commode, nous découvrîmes l'île de Maurua, qui est au couchant; elle est petite et environnée de rochers ; elle n'a ni mouillage ni habitans : du centre s'élève une montagne ronde qu'on voit de dix lieues en mer ; ses productions sont semblables à celles d'Ulietea. Nous jetâmes enfin l'ancre dans un havre de Bolabola; les habitans s'approchèrent

RPJCB

Gabriel Sculp

Edidée de Bolabola.

bientôt de nous, et nous apportèrent des cochons, des volailles, des fruits du plane qui nous coûtèrent peu. Nous visitâmes le pays : les habitans agirent avec nous comme si nous avions le pouvoir de leur faire du mal, et l'intention de n'en point faire usage ; hommes, femmes se rassembloient autour de nous, cherchoient à nous prévenir, et nous portoient sur leur dos lorsque nous rencontrions des mares : on bordoit le chemin qui conduisoit à une maison, on s'y rangeoit le long d'une natte, à l'extrémité de laquelle la famille étoit assise : là nous voyions de jeunes enfans des deux sexes, habillés avec la plus grande propreté, qui sembloient nous attendre ; nous leur fîmes des présens qui leur firent plaisir et qui charmèrent les insulaires. Parmi ces enfans étoit une fille de six ans, vêtue d'une robe rouge ; ses cheveux étoient tressés au dessus de sa tête ; devant elle s'étendoit une natte longue de trente pieds, sur laquelle personne n'osoit mettre le pied : nous lui offrîmes des verroteries qu'elle accepta avec beaucoup de grace. On nous donna le spectacle d'une danse bouffonne : ailleurs nous vîmes une troupe de danseurs, parmi lesquels étoient quelques-uns des principaux habitans de l'île ; ces danseurs ne reçoivent point de salaire : les danseuses portent sur leur tête des cheveux tressés, ornés de fleurs de jasmin arrangées avec

goût : elles avoient le cou, les bras, les épaules, la gorge nues, mais leur sein étoit paré de deux plumets noirs; elles dansoient avec grace, faisoient des pas mesurés, lesquels s'accordoient avec le son des tambours qui battoient avec force et vîtesse : elles se mirent à remuer les hanches en donnant à leurs habillemens un mouvement très-vif, pendant lequel leur corps prenoit différentes attitudes, tantôt debout, tantôt assises, s'appuyant sur leurs genoux ou sur leurs coudes, et remuant les doigts avec une promptitude qu'il est difficile d'imaginer. L'une d'elles avoit un pendant d'oreille à trois perles, l'une grosse et terne, les deux autres d'une belle couleur et de la grosseur d'un pois; elle ne voulut jamais les vendre, quelque valeur qu'on lui en offrît : ces insulaires y mettent un prix égal à celui qu'elles ont parmi nous. Pendant que les femmes dansoient, les hommes exécutoient une espèce de farce dialoguée et mêlée de danses; nous y avons vu depuis un spectacle plus régulier partagé en quatre actes, diverses danses figurées et des farces singulières : ils s'exercent aussi à lancer la javeline. L'Earée Rahie de Bolabola nous envoya un présent de plusieurs pièces d'étoffes longues de cinquante verges avec divers rafraîchissemens, et il nous fit annoncer qu'il viendroit nous faire visite le lendemain; il ne vint pas, mais envoya

en sa place trois jolies filles demander quelque chose en retour de son présent, espérant sans doute recevoir davantage par elles, qu'en se présentant lui-même, et il ne se trompa pas. Nous l'allâmes ensuite visiter nous-mêmes : la conquête d'Ulietea, la terreur que ses sujets avoient inspirée, nous faisoit croire que nous allions voir un homme plein de vigueur et de courage ; nous ne vîmes qu'un vieillard foible et décrépit, presque aveugle et imbécille ; il se nommoit *Opoony;* il nous reçut assis et sans cérémonie : nous le conduisîmes à Otaha, où il avoit fixé sa résidence et où nous voulions acheter des provisions ; et en effet nous en rapportâmes, mais pas autant que nous l'avions espéré.

Nous appelâmes les îles de Huaheine, d'Ulietea, d'Otaha, de Bolabola, de Tubaï et de Maurua, *Iles de la Société*, sans changer le nom que les Indiens donnent à chacune d'elles. Des rochers de corail remplissent le détroit qui sépare la seconde de la troisième : ces rochers environnent chacune de ces îles, et laissent entr'elles des passages qui conduisent à des havres excellens, dont les entrées sont étroites, mais ne peuvent être dangereuses parce qu'il n'y a pas de rocs cachés.

L'île de Bolabola est à quatre lieues d'Otaha ; une chaîne de rocs et de petites îles l'environnent : elle se fait remarquer par une montagne presque

perpendiculaire, et qui se termine en deux pics inégaux. Ulietea, Otaha sont aussi montueuses, entrecoupées, irrégulières; les monts en général y sont couverts de verdure et de bois.

Nous partîmes le 9 août 1769, et le 13 nous découvrîmes une terre; c'étoit une île que Tupia nous dit s'appeler *Oheteroa*. En voguant le long de ses côtes, nous vîmes quelques-uns de ses habitans; notre chaloupe s'approcha du rivage; les insulaires s'y étoient rassemblés, armés de longues lances : quelques-uns vinrent dans une pirogue, on leur fit des signes de bienveillance; on leur montra des clous; ils hésitèrent d'abord, puis vinrent recevoir ce qu'on leur offroit. D'abord satisfaits, ils formèrent ensuite le projet de s'emparer de notre bateau; trois s'y élancèrent, les autres voulurent les suivre : l'un d'eux luttoit contre M. Banks, on fut obligé de faire feu; mais on le fit par dessus leur tête, et ils sautèrent dans l'eau pour rejoindre leur pirogue au rivage où il s'en étoit rassemblé deux cents autres : nos gens cherchèrent un havre, et ne trouvèrent qu'un banc de sable sur lequel la mer brisoit avec violence; ils suivirent la côte, et bientôt ils aperçurent un Indien s'avancer vers eux, agiter sa lance en dansant et poussant des cris aigus : c'étoit un appel au combat. Le bateau ne voyant de lieu où l'on pût débarquer que là où la pirogue s'étoit

s'étoit retirée, y revint pour s'approcher des Indiens et faire la paix avec eux ; il ramoit lentement le long du rivage, où un second champion agita sa lance, pour répéter le défi du premier : sur sa tête étoit un grand bonnet fait de queues d'oiseaux du Tropique ; son corps étoit couvert d'une étoffe rayée en jaune, rouge et brun : il dansoit avec plus de légéreté et d'adresse que le premier. Après lui, en vint un autre plus âgé et plus grave, qui demanda d'où nous venions et d'où nous étions. Tupia leur dit que nous venions d'O-Tahïti; alors ils semblèrent consulter entr'eux, puis ils prièrent d'une voix très-forte, et entrèrent en pourparler avec nous. On leur parla de commercer avec eux, s'ils posoient leurs armes : ils voulurent que nous posassions les nôtres ; mais cette proposition, équitable en apparence, nous mettoit entre les mains des insulaires, vu leur grand nombre, et nous la refusâmes. Ils se hasardèrent cependant à venir près du bateau, vendirent quelques-unes de leurs étoffes et de leurs armes, et promirent des provisions si l'on vouloit débarquer : on crut qu'il seroit dangereux de le faire, et la chaloupe revint au vaisseau. Nous avions fait alors le tour de l'île, où les dispositions hostiles des Indiens ne nous permettoient d'espérer d'avoir des provisions qu'en courant le risque de verser du

sang, et nous résolûmes de ne point aller à terre. Cette île est sous le 227 degré 43 minutes de longitude, et le 22 degré 27 minutes de latitude méridionale. Elle a quatre lieues de tour, est assez basse, moins fertile et moins peuplée que celles que nous avions vues. On y voit plusieurs plantations de l'arbre étoa, dont ils font leurs armes : ses habitans sont vigoureux, bien faits, plus bruns que ceux des autres îles ; ils ont des marques noires sous les aisselles, et autour des bras et des jambes : l'étoffe dont ils s'habillent est la même que celle dont nous avons parlé, teinte en un jaune foncé brillant, enduite en dehors d'un vernis rouge couleur de plomb sombre, sur laquelle étoient tracées des raies très-régulières de différens dessins ; celle qui étoit teinte couleur de plomb, étoit rayée de blanc, la rouge l'étoit en noir : leur habit est une jaquette courte d'une seule pièce, dont la façon est un trou au milieu, bordé à grands points; et c'est ici que, pour la première fois, nous vîmes l'usage d'une espèce d'aiguille : quand leur tête est enfilée dans ce trou, les portions d'étoffe pendent des deux côtés et sont arrêtées par une ceinture jaune qui tourne d'abord autour du cou, puis se croise sur la poitrine, et retombe du côté des reins ; cette ceinture

en couvroit une autre d'étoffe rouge : quelques Indiens avoient des bonnets de plumes, d'autres portoient une espèce de turban. Leurs armes sont de grandes lances polies, et de bois d'étoa, qui est très-dur ; quelques-unes ont vingt pieds de long sur trois pouces de diamètre : ils ont une autre arme qui leur sert de pique, polie, aiguisée en large pointe comme la lance ; ils se font des cuirasses de nattes. Les ouvrages que nous avons vus dans cette île, sont supérieurs en leur genre à ceux qu'on nous a montrés ailleurs ; leur teinture est d'une plus belle couleur, elle est étendue avec plus de propreté et de goût : leurs massues sont mieux taillées et mieux polies ; leurs pirogues avoient des ornemens d'une sculpture plus belle ; un petit cordon de plumes blanches pendoit en dehors de la poupe et de la proue. Tupia nous dit qu'il y avoit d'autres îles vers le nord-ouest, l'ouest et le sud ; on peut croire que les îles découvertes et nommées par le capitaine Wallis, telles que Boscawen et Keppel, sont de ce nombre : nous ne crûmes pas devoir perdre du tems à découvrir de nouvelles îles, et nous nous portâmes au midi pour découvrir un continent.

Le 25 août 1769, nous célébrâmes l'anniversaire de notre départ d'Angleterre, en mettant

en perce un tonneau d'excellente bierre forte, et nous régalant d'un fromage de Chester : quelques jours après, un de nos matelots mourut d'ivresse. Le 30, nous vîmes une comète dans la partie orientale du ciel. Tupia qui l'observa, s'écria que dès que les Indiens de Bolabola l'apercevroient, ils tomberoient sur ceux d'Ulietea, qui s'enfuiroient dans les montagnes.

Le 1er septembre, ne découvrant point de terre, ballottés par de grosses lames qui venoient du couchant, et par des vents violens, nous résolûmes de retourner vers le nord, puis nous nous portâmes vers le couchant; après nous être avancés pendant plusieurs jours, nous crûmes approcher d'une terre, parce que nous vîmes des herbes marines, une pièce de bois, divers oiseaux et des veaux marins, qu'on dit ne s'éloigner jamais beaucoup des rivages : cependant nous ne découvrîmes la terre que quelques jours après; cette terre, en approchant, nous parut plus grande encore; on voyoit quatre ou cinq rangs de collines s'élevant les unes derrière les autres, et une énorme chaîne de montagnes qui les dominoit. Nous croyions avoir découvert le continent Austral, mais c'étoit la Nouvelle-Zélande. Nous entrâmes dans une baie qui s'enfonçoit dans l'intérieur : la fumée s'élevoit de différentes parties de la côte, les collines étoient couvertes de bois,

et les vallées ombragées de grands arbres. Nous ne pûmes entrer dans la baie, mais nous vîmes à son entrée diverses pirogues qui ne parurent pas faire attention à nous : çà et là on découvroit des maisons petites, mais propres, et près de l'une d'elles des habitans rassemblés, assis sur la grève. Nous vîmes distinctement une palissade haute et régulière qui entouroit tout le sommet d'une colline : seroit-ce, disions-nous, un parc de daims, ou un enclos pour les bœufs et les moutons ?

Nous jetâmes enfin l'ancre sur un côté de la baie, à l'entrée d'une petite rivière, à demi-lieue du rivage, sur un bon fond de sable : des roches blanches et élevées forment les côtés de la baie ; derrière est une terre brune. Nous descendîmes à terre sur la rive orientale de la rivière, qui avoit là vingt toises de large; nous approchâmes des habitans, ils s'enfuirent; nous laissâmes l'esquif sous la garde de quatre mousses, et marchâmes vers les huttes. Dès que nous fûmes un peu éloignés, quatre hommes armés de longues lances vinrent pour s'emparer de l'esquif; mais des hommes que nous avions laissés dans la pinasse à quelque distance, crièrent aux mousses de se laisser aller au courant de la rivière : ils le firent, mais les Indiens les suivant de trop près, le maître de la pinasse

tira sur leur tête un coup de fusil qui les étonna, et les fit regarder autour d'eux. Bientôt ils recommencèrent leur poursuite ; un second coup de fusil ne les effraya point, et l'un d'eux alloit lancer sa pique sur le bateau, quand un troisième coup l'étendit mort sur la place : ses compagnons demeurèrent immobiles, puis retournèrent sur leurs pas, en traînant le corps qu'ils abandonnèrent un instant après pour courir plus vîte ; le bruit des coups nous fit revenir au bateau, nous trouvâmes l'Indien mort, la balle lui avoit percé le cœur : sa stature étoit moyenne, son teint étoit brun sans être foncé, un des côtés de son visage étoit peint de lignes spirales très-régulières ; une belle étoffe fabriquée d'une manière qui nous étoit inconnue le couvroit ; ses cheveux étoient noués sur le sommet de la tête, sans ornement. Nous prîmes le parti de revenir au vaisseau, d'où nous entendîmes les habitans rassemblés sur le rivage parler avec beaucoup de chaleur ; il y en avoit encore le lendemain, ils étoient assis : nous nous approchâmes d'eux pour essayer s'il n'y auroit pas moyen de faire quelque commerce avec eux ; dès que nous fûmes à terre, ils se levèrent avec vivacité, armés de longues piques ou d'un instrument de talc vert très-poli, long d'un pied, pesant quatre ou cinq livres. Tupia

voulut leur parler, ils ne répondirent que par des menaces, qu'un coup de fusil tiré en l'air leur fit cesser : la rivière nous séparoit d'eux, et Tupia leur parla encore, et ils lui répondirent. Leur langue et celle d'O-Taïti étoient deux dialectes d'une même langue ; nous demandâmes de l'eau, des provisions, et leur offrîmes du fer : ils nous invitèrent à venir à eux, mais pour y consentir, nous voulions qu'ils quittassent leurs armes, ce qu'ils refusèrent toujours. Nous les pressâmes de venir à nous; l'un d'eux traversa la rivière sans armes, deux le suivirent, vingt ou trente vinrent après eux, mais armés : nous leur fîmes des présens; ils méprisoient le fer dont ils ignoroient l'usage, et ne nous donnèrent en échange que quelques plumes. Tupia nous dit qu'il falloit s'en défier; et en effet, ils tentèrent de nous enlever nos armes: l'un d'eux arracha le coutelas de M. Green, et l'agita autour de la tête, avec des cris de triomphe ; les autres devinrent insolens. On tira sur le voleur avec du menu plomb, mais il ne rendit point le coutelas, et l'emportoit : on lui tira un second coup qui le fit tomber mort, et ce fut avec peine qu'on prévint les Indiens pour lui ôter l'arme qu'il avoit volée. Tous, rassemblés en corps, s'approchoient de nous ; quelques coups de petit plomb qui en

blessèrent quelques-uns, les déterminèrent à passer la rivière : ils se retirèrent lentement, et nous revînmes au vaisseau.

En perdant l'espérance de nous lier avec ces farouches Indiens, nous nous aperçûmes que la rivière étoit salée : nous résolûmes alors de visiter le fond de la baie pour y trouver de l'eau douce, et y surprendre quelques habitans afin de gagner leur amitié à force de caresses et de présens, et nous en servir pour établir une correspondance amicale avec les autres; mais on ne trouva point de lieu pour débarquer. Nous vîmes deux pirogues venant de la haute mer, l'une à voiles, l'autre à rames, et je crus avoir trouvé l'occasion que je cherchois : celle à rames nous aperçut trop tôt et nous échappa, l'autre s'avança sans nous reçonnoître; mais dès qu'elle nous eut vus, les Indiens plièrent la voile, prirent la rame, et s'en servirent avec tant d'activité qu'ils nous échappoient aussi. Tupia les invitoit en vain à nous approcher sans crainte, ils s'éloignoient toujours ; un coup de fusil tiré sur leurs têtes les arrêta : ils étoient sept, tous se déshabillèrent, et prirent la résolution, non de fuir, mais de nous attaquer, et ils le firent avec des pierres, des rames et d'autres armes offensives; il fallut nous défendre, nous tirâmes

sur eux, quatre furent tués, les trois autres se jetèrent à l'eau, s'y défendirent encore, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à nous en rendre maîtres. Aujourd'hui encore, je ne pense qu'avec regret à la nécessité où je fus de donner la mort à des hommes pour exécuter mes instructions.

Dès que les trois Indiens furent dans le bateau, ils se jetèrent à terre, et s'attendoient à la mort; c'étoit des jeunes gens : nous nous hâtâmes de les rassurer, nous les vêtîmes, nous les caressâmes, et les traitâmes avec bonté. La frayeur fit place en eux à la joie, ils se montrèrent gais, et mangèrent avec appétit; ils se couchèrent d'abord satisfaits, mais ensuite on les entendit soupirer et s'affliger. Tupia étoit près d'eux, il les consola, leur rendit la tranquillité, même la gaieté; car ils chantèrent avec beaucoup de goût un air lent et grave comme le plain-chant. Leur physionomie étoit expressive et annonçoit de l'intelligence : le plus âgé avoit quinze ans; il avoit l'air ouvert, les manières aisées : nous les menâmes à terre le lendemain; d'abord ils l'apprirent avec des transports de joie, puis voyant que nous allions débarquer dans le même lieu où nous étions descendus en arrivant, ils furent effrayés, et nous dirent que là étoit l'habitation de leurs

ennemis : nous leur fîmes entendre qu'ils pouvoient rester avec nous, et qu'au soir nous les renverrions à une autre habitation qu'ils nous montroient plus loin. Cependant, lorsque nous eûmes traversé la rivière, ils prirent congé de nous en versant des larmes : puis nous approchâmes des marais pour y tuer des canards; mais à peine étions-nous à un mille du rivage, qu'on nous fit apercevoir un corps considérable d'Indiens qui venoient à nous : nous revînmes à nos bateaux, et dans la marche, nos jeunes Indiens accoururent, et réclamèrent notre protection; nous les reçûmes volontiers; cependant les Indiens approchoient, partagés en deux corps, dont l'un marchoit sur une hauteur, l'autre faisoit le tour des marais : lorsqu'ils nous virent rassemblés, ils ralentirent leur marche, mais en nous suivant toujours; à peine fûmes-nous sur un des bords de la rivière, que les Indiens parurent par pelotons sur l'autre, tous armés, et quand ils furent rassemblés, ils étoient au nombre de deux cents : nous ne pouvions espérer de faire la paix avec eux, et il étoit inutile de les attendre; ç'auroit été nous exposer à donner la mort à plusieurs, et nous revenions au vaisseau lorsqu'un des jeunes Indiens reconnut son oncle dans la troupe de ceux qui étoient rassemblés. Nous nous arrê-

tâmes, et bientôt il y eut une conférence établie entre Tupia, nos jeunes gens et les Indiens ; mais ni ceux-ci ni les nôtres ne voulurent passer la rivière : alors les jeunes Indiens voyant sur le rivage le corps de celui qui avoit été tué la veille, le couvrirent de vêtemens, et cette marque d'intérêt fit traverser la rivière à un homme seul et désarmé; c'étoit l'oncle du jeune Indien : il tenoit à la main un rameau vert, symbole de paix, que nous reçûmes, et nous lui fîmes des présens ; mais nous ne pûmes l'engager à venir au vaisseau, tandis que nos jeunes gens préférèrent de nous suivre, plutôt que de rester avec leur oncle qui, nous voyant retirés, fit quelques cérémonies en tournant autour du corps mort, et jeta sur lui une branche verte qu'il avoit été cueillir, ensuite il rejoignit ses compagnons : bientôt après quatre d'entr'eux se détachèrent, et vinrent sur un radeau chercher le corps autour duquel on avoit fait des cérémonies. Le lendemain, les jeunes gens consentirent volontiers à descendre, ils le firent même avec joie; mais à peine les avoit-on quittés, qu'ils accoururent sur le rivage, prier qu'on les ramenât au vaisseau; on ne le fit pas, et l'on aperçut les Indiens qui vinrent les chercher sur un radeau : ils restèrent avec eux jusqu'au soleil couchant; puis

ils se rapprochèrent du rivage, agitèrent trois fois leurs mains du côté du vaisseau, et coururent rejoindre leurs compagnons avec lesquels ils marchèrent vers le canton de leurs ennemis : comme ils étoient libres et qu'on ne les avoit point dépouillés, il nous parut qu'il ne leur arriveroit aucun mal. De grands cris se firent entendre sur le rivage pendant la nuit, mais nous n'en pûmes deviner l'objet. Le lendemain nous quittâmes ce canton misérable, que les habitans nomment *Taomeroa* ou *Grand-Sable*, et à qui nous donnâmes le nom de *baie de Pauvreté*. Elle est sous le 195e degré 54 min. de longitude et le 38e degré 42 min. de latitude méridionale : sa forme est celle d'un fer à cheval, une île et deux pointes de rocs blancs et escarpés en forment l'entrée. Nous dirigeâmes notre course au midi, mais le calme ne nous permit pas d'avancer; des pirogues se montrèrent, Tupia s'efforça en vain de les inviter à s'approcher; elles demeuroient immobiles, lorsqu'une autre sortit de la baie de Pauvreté, et cingla directement vers nous : quatre hommes qui la montoient, vinrent sur le vaisseau; nous sûmes d'eux que nos jeunes Indiens étoient en sûreté dans leurs habitations, et que la bonté que nous avions eue pour eux les avoit engagés à venir vers nous : leur exemple amena

tous les autres; nous leur fîmes des présens : ils étoient avides de nos marchandises, et pour en remporter davantage, ils vendirent jusqu'à leurs vêtemens et aux pagaies de leurs canots; ils n'avoient que deux armes faites de talc vert, ayant la forme d'un battoir pointu, un manche court, des bords tranchans; ils les appeloient *patou-patou :* elles sont propres à combattre de près, et à fendre d'un coup le crâne le plus dur. Ils nous firent beaucoup d'amitié, et nous invitèrent à revenir chez eux; mais j'avois résolu de continuer mes recherches, et les pirogues regagnèrent lentement la terre : cependant elles laissèrent trois Indiens à bord; les autres ne voulurent pas les venir reprendre, et eux-mêmes étoient si contens de rester, que nous en fûmes étonnés. Cependant le lendemain, se voyant éloignés de quelques lieues de l'endroit d'où ils étoient venus, ils furent consternés, et versèrent des larmes; Tupia les consola, et bientôt après nous rencontrâmes deux pirogues qui craignirent de s'approcher; mais l'une d'elles, cédant aux prières des Indiens qui les appeloient, vint à côté du vaisseau. Nous y remarquâmes un vieillard qui, par la beauté de son vêtement, et son patou-patou fait d'os de baleine, nous parut être un chef : il reçut les trois Indiens dans sa pirogue. Nous commençâmes à croire que ces peuples

mangeoient des hommes ; nos trois jeunes Indiens nous l'avoient dit, et ceux-ci, pour dissiper la crainte de leurs compatriotes, leur crioient que nous ne les mangerions pas.

Nous dépassâmes une pointe fort élevée, terminée en angle aigu vers la mer, et plate à son sommet : nous la nommâmes *cap Table*. Une chaîne de rochers étoit entre nous et la côte ; plus loin, une petite île nous sembloit terminer la terre au midi, elle est nommée par les habitans *Teahowray* : elle le fut par nous, *Ile de Portland*, à cause de sa ressemblance avec Portland. Nous vîmes sur la côte et sur l'île les habitans rassemblés en grand nombre ; des terrains cultivés, les uns fraîchement sillonnés, d'autres couverts de plantes ; des palissades élevées et rangées en lignes, qui ne renfermoient aucun espace, et dont nous ne pûmes deviner l'usage. Une pirogue s'approcha de nous en faisant diverses cérémonies ; l'un des hommes qui la montoient sembloit tour à tour nous demander la paix ou nous présenter la guerre, puis il dansoit et chantoit. Tupia ne put les persuader de venir à nous. En avançant davantage, nous découvrîmes au couchant de Portland une terre qui s'étendoit au midi à perte de vue, et en s'en approchant, le vaisseau se trouva tout-à-coup sur un fond extrêmement raboteux ; puis, quelque

tems après, nous trouvâmes une eau profonde. Nous étions alors à un mille de l'île, dont le sommet étoit formé de roches blanches, sur les flancs desquelles nous voyions un grand nombre d'Indiens qui nous regardoient avec attention : croyant nous voir dans l'embarras, ils lancèrent en mer cinq pirogues qui se remplirent d'hommes armés. En naviguant vers nous, leurs cris, leurs gestes menaçans, leurs lances qu'ils agitoient, nous annonçoient que nous avions à en craindre : on tira un coup de fusil, qui sembla les exciter encore; il fallut tirer un coup de canon. Au bruit de l'explosion, ils se levèrent tous, firent de grands cris, se rassemblèrent, et ensuite retournèrent tranquillement au rivage.

Après avoir tourné Portland, nous vîmes une baie profonde au couchant du cap Table, qui forme l'extrémité d'une péninsule : nous jetâmes l'ancre à quelque distance, et là, nous aperçûmes deux pirogues qui s'approchèrent de nous. Tupia leur parla, mais ne put les déterminer à monter sur le vaisseau : on leur jeta quelques bagatelles dont ils parurent contens, puis ils s'en allèrent. Des feux allumés nous prouvèrent les craintes et la vigilance des Indiens. La côte nous parut médiocrement élevée; la grève est de sable, entrecoupée de roches blanches : la terre au loin paroît fertile et couverte de bois ; dans

l'intérieur on distingue de hautes montagnes. En voguant le long de la côte, diverses pirogues nous suivirent de loin, et sembloient nous défier et nous insulter. Le 14, nous vîmes des montagnes où il y avoit encore de la neige, au bas le pays paroît marécageux, il nous sembla y voir des champs jaunes qui, probablement, ne sont que des glayeuls secs : plus loin sont des bocages d'arbres. Je voulois y envoyer chercher de l'eau douce, mais des pirogues qui du bord s'avançoient vers nous, me firent craindre quelque combat, et je renonçai à mon dessein; cinq d'entr'elles portant plus de quatre-vingts hommes, s'approchèrent de nous : les Indiens chantoient leurs chansons de guerre et agitoient leurs lances. Nous les avertîmes, par le moyen de Tupia, que s'ils s'approchoient davantage, nous avions des armes qui les détruiroient comme la foudre, et que nous allions leur en montrer un essai sans leur faire de mal. L'explosion du canon, le feu, le plomb qui retomba en pluie sur la mer, les intimidèrent, et ils retournèrent vers le rivage. Tupia les rappela, les invita à venir sans armes, et qu'ils seroient reçus en amis : une pirogue déposa ses armes, et vint sous la poupe du vaisseau. Nous leur fîmes des présens, et ils alloient monter à bord, lorsque les autres revinrent avec des menaces : bientôt après toutes les pirogues disparurent.

disparurent. Le 16, nous rencontrâmes des pêcheurs qui nous vendirent du poisson gâté; c'étoit le meilleur qu'ils eussent, et nous voulions commercer avec eux. Une longue pirogue portant vingt-deux hommes armés, s'approcha aussi de nous : ils n'avoient pas de marchandises, et nous leur donnâmes quelques morceaux d'étoffes qu'ils aimoient passionnément. L'un d'eux portoit une peau qui me parut celle d'une ourse, et pour m'en assurer, je lui offris en échange un morceau d'étoffe rouge de laine frisée; il la reçut, et l'enveloppa avec sa peau dans un panier, sans s'embarrasser de mes plaintes; puis la pirogue et les pêcheurs s'éloignèrent. Ceux-ci revinrent un instant après; nous en achetâmes encore du poisson dont nous ne pouvions nous servir, et la pirogue suivit les pêcheurs. Notre trafic se renouveloit, lorsqu'un des Indiens saisissant Tayeto, jeune O-Taïtien qui servoit Tupia, l'entraîna dans sa pirogue et s'éloigna : pour les obliger de relâcher leur proie, nous tirâmes près d'eux; un des Indiens tomba, et les autres abandonnèrent Tayeto, qui, se jetant à la nage, vint vers le vaisseau, poursuivi par la grande pirogue, que nous forçâmes de s'éloigner avec quelques coups de fusil et un coup de canon : les Indiens eurent quelques hommes blessés. Nous donnâmes au cap qui étoit alors vis à vis de nous, le nom

de *Kidnappers* (voleur d'enfant); il est situé au 39e degré 43 minutes de latitude, et au 195e degré 4 minutes de longitude : deux rochers blancs, ayant la forme de meules de foin, le font aisément reconnoître; il fait la pointe méridionale de la grande baie que nous nommâmes *baie de Hawkes*. De là, nous suivîmes encore la côte en nous dirigeant au midi : à une lieue du rivage, nous vîmes une petite île élevée et stérile où étoient des maisons, des pirogues, des Indiens; sans doute, c'étoient des pêcheurs : l'île fut nommée *Bare*. Plus loin nous découvrîmes une grande étendue de terre s'étendant au midi; en la côtoyant encore, nous n'y découvrîmes point de havres, et le pays me paroissant toujours plus stérile, je résolus de retourner vers le nord. Vis à vis de nous étoit une pointe élevée et ronde, formée de roches jaunâtres; nous la nommâmes *cap Turnagain* (du retour) : il est sous le 40e degré 34 minutes de latitude méridionale, et le 194e degré 35 minutes de longitude. Entre ce cap et le précédent, la terre est fort inégale; la côte, moins couverte de bois que celle dont nous avons parlé, ressemble davantage aux Dunes d'Angleterre : elle paroît cependant fort peuplée. On voit plusieurs villages dans les vallées, sur les sommets et les flancs des collines : on y voyoit la chaîne des monts s'étendre à perte de vue,

marquetée de neige. Dans l'intérieur du pays nous vîmes deux feux très-étendus, allumés pour nettoyer un terrain qu'on vouloit cultiver. Le 18, étant voisins d'une péninsule de l'île Portland, une pirogue vint à nous, elle portoit cinq Indiens, dont deux paroissoient des chefs : ceux-ci montèrent sur le vaisseau; nous les reçûmes d'une manière qui les flatta, et ils voulurent demeurer la nuit avec nous : j'eus beau leur dire que le lendemain nous serions fort loin de leur habitation, ils persistèrent, et nous les gardâmes; leur pirogue et les trois autres Indiens furent mis à bord. L'un de ces chefs avoit la physionomie la plus ouverte et la plus franche : ils examinoient tout avec curiosité, et furent reconnoissans des petits présens que nous leur fîmes; mais ils ne voulurent ni manger ni boire : leurs domestiques, au contraire, dévorèrent tout ce qu'on leur présenta. Le lendemain nous laissâmes partir nos hôtes, étonnés de se voir si éloignés de leur canton.

Au nord de la baie de Pauvreté est un cap remarquable, dont la roche blanche de la pointe ressembloit au bord du toit d'une maison, et nous le nommâmes *Gable-end Foreland* (promontoire du bord du toit). Le 20, nous descendîmes dans une baie à quelques lieues au nord du cap : les Indiens, dans leurs pirogues, nous

invitèrent à y descendre; ils nous dirent que nous y trouverions de l'eau douce. Ces dispositions amicales nous arrêtèrent. Parmi ces Indiens, deux nous parurent des chefs; l'un étoit habillé d'une jaquette ornée d'une peau de chien; celle de l'autre étoit couverte de petites touffes de plumes rouges : nous les invitâmes à monter à bord; ils y vinrent. Nous leur donnâmes de la toile qui leur fit plaisir, et un clou qu'ils regardèrent avec indifférence. Nous fîmes quelque trafic avec les autres; ensuite je voulus aller à terre avec les deux chefs et des hommes armés, pour chercher de l'eau douce; mais la mer trop orageuse ne me le permit pas : les chefs s'y rendirent sur une pirogue qu'ils firent venir; ils nous promirent, pour le lendemain, du poisson et des pommes de terre. Nous débarquâmes le lendemain par un tems calme; nous découvrîmes deux courans d'eau douce : les Indiens nous reçurent par-tout avec amitié, évitèrent de nous offenser, et de se rassembler en grandes troupes : nous leur fîmes de petits présens; et le lendemain nous vînmes faire de l'eau et visiter le pays. Ces hommes sembloient nous voir avec plaisir, mais ne se mêloient point avec nous : ils firent quelques échanges, puis reprirent leurs occupations ordinaires, sans s'inquiéter de nos actions. M. Banks visita leurs habitations; il y fut reçu avec franchise et sans crainte : il les

trouva quelquefois faisant leurs repas, que sa présence n'interrompoit point. Leur nourriture, dans cette saison, consistoit en poisson : leur pain étoit la racine d'une espèce de fougère ; ils la grillent sur le feu, ils la battent ensuite pour en faire tomber l'écorce ; l'intérieur est une pâte molle, assez douce, point désagréable au goût, mais mêlée de fils, que quelques-uns crachoient et d'autres avaloient : en d'autres tems ils ont d'excellens végétaux. On n'y vit d'animaux apprivoisés, que des chiens d'une vilaine figure. Leurs champs produisent des patates douces, plantées en planches ; des *eddas*, connus dans les Indes Orientales ; des citrouilles placées dans de petits creux. Chaque district étoit fermé d'une haie de roseaux très-serrée : il y avoit cent cinquante à deux cents acres de terrain cultivé dans cette baie où l'on comptoit environ cent habitans.

Les femmes s'y peignent le visage avec de l'ocre rouge et de l'huile ; elles sont coquettes, et les filles folâtres : toutes portoient un jupon, au dessous duquel étoit une ceinture d'herbes parfumées, à laquelle étoit attachée une petite touffe de feuilles de petites plantes odoriférantes. Quelques hommes étoient peints, et nous en vîmes un qui avoit barbouillé d'ocre sec jusqu'à ses vêtemens, et qui en tenoit sans cesse un morceau à la main pour réparer ce que le frottement

faisoit perdre à leur couleur. Ils ne se baignent pas aussi souvent que les O-Taïtiens, parce que leur climat est froid ; mais ils les surpassent en un point, c'est dans le soin qu'ils ont d'avoir des privés : nulle ordure ne se voit sur la terre; les restes des repas, la litière, les immondices sont rassemblés et régulièrement disposés.

Les bateaux étoient occupés à faire de l'eau, et MM. Banks, Solander et leur compagnie voulant revenir au vaisseau pour mettre en ordre leur récolte de plantes, les Indiens voulurent bien les y conduire dans une pirogue, mais ils la firent renverser dans la houle en s'y plaçant. Cet accident ne les rebuta pas; seulement ils firent en deux voyages ce qu'ils avoient voulu faire en un. Ils trafiquèrent tout le jour au vaisseau : c'étoient des étoffes qu'ils préféroient ; mais ils sembloient d'abord donner plus de prix à celles d'O-Taïti. Ils admirèrent tout ce qu'on leur montra de notre bâtiment : ils paroissoient s'attacher à nous; mais comme il étoit très-pénible de faire de l'eau dans cette baie, qu'on nommoit *Tegadoo*, nous mîmes à la voile le lendemain. Un vent directement contraire nous empêcha d'avancer, et des Indiens vinrent pendant que nous luttions contre le vent, nous indiquer une baie plus au midi, où il y avoit de l'excellente eau douce ; je crus devoir m'y rendre.

L'aiguade, fort commode, étoit dans une petite anse bordée de bois; et, en effet, l'eau en étoit très-bonne. Des Indiens accoururent pour échanger leurs armes et des provisions contre des étoffes d'O-Taïti, et des bouteilles de verre qu'ils aiment avec passion : ils montroient beaucoup de bonne foi. MM. Banks et Solander y recueillirent des plantes, et virent dans les vallées des maisons qui leur parurent désertes. Les Indiens vivoient sur des collines, dans des espèces de hangars construits très-proprement. En s'avançant dans une de ces vallées, ils virent un rocher troué dans toute sa profondeur; il formoit une arcade caverneuse, d'où l'on découvroit la mer, la baie et une partie des collines voisines : l'ouverture étoit de soixante-quinze pieds de long, vingt-sept de large, quarante-cinq de haut. En revenant, ils rencontrèrent un vieillard qui leur montra les exercices militaires de son pays, avec la lance et le patou-patou : c'est avec la lance qu'ils cherchent d'abord à percer leur ennemi, c'est avec le patou-patou qu'ils l'achèvent. Pendant ce tems, nous coupions du bois, nous remplissions d'eau nos futailles, nous achetions du poisson des Indiens. Tupia eut une correspondance avec un prêtre du pays, et ils parurent parfaitement d'accord dans leurs idées sur la religion. L'O-Taïtien demanda au prêtre s'ils mangeoient les hommes;

celui-ci l'avoua, mais en assurant qu'ils ne mangoient que leurs ennemis tués dans le combat (1). M. Banks gravit une colline escarpée, pour y voir une haie de pieux dont nous ne pouvions concevoir l'usage ; près d'elle étoient des maisons abandonnées : les pieux avoient seize pieds de

(1) Les Zélandais ont été de tout tems des ennemis très-dangereux pour les vaisseaux qui ont abordé sur leurs côtes. Abel Tasman, qui découvrit le premier cette contrée, y perdit quatre hommes en 1642 dans la baie des Assassins, nommée par Cook *baie des Aveugles*. Les Zélandais emportèrent un des morts sur leurs pirogues, et ils mangeoient déjà sans doute de la chair humaine.

Selon le rapport de M. Burney, ils ont tué en 1773 M. Rowe, avec neuf hommes du vaisseau l'Aventure, commandé par Furneaux compagnon de Cook. L'année auparavant, selon M. Crozet, commandant sous M. Marion, le Mascarin sloupe du roi de France, ils avoient égorgé le capitaine Marion, avec vingt-huit personnes de son équipage, dans la baie des Iles, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Zélande : ils vivoient cependant depuis trente-sept jours en bonne intelligence avec les naturels, qui offroient librement leurs femmes aux matelots, lorsque M. Marion voulut se rendre à l'Hippa, ou fortification des sauvages. Il y étoit déjà allé plusieurs fois. M. Crozet, qui a survécu à ce massacre, a rédigé le journal de ce malheureux voyage à la mer du Sud, et a resté soixante-quatre jours dans cette baie des Iles. Il n'y a point de doute

haut, et étoient rangés sur deux lignes à six pieds l'une de l'autre; un espace de dix pieds séparoit chaque pieu; la distance entre les deux lignes étoit hérissée de bâtons, qui du sommet des pieux se joignoient par le haut, formant une espèce de toit : cette palissade, avec un fossé qui lui étoit parallèle, se prolongeoit à cent verges sur le flanc de la colline. M. Banks n'en put pas mieux deviner l'usage après l'avoir vue de près, que nous ne l'avions pu en la voyant de loin. Pendant ce tems, nous faisions chanter aux Indiens leur chanson de guerre; les femmes l'accompagnèrent de contorsions affreuses, rouloient leurs yeux, tiroient leur langue et poussoient de profonds soupirs en mesure. Sur une petite île voisine, nous vîmes une pirogue de soixante pieds de long, cinq de large, et trois pieds et demi de haut; son fond en quille étoit formé de trois gros troncs d'arbres creusés, dont celui du milieu étoit le plus long : les planches des côtés d'une seule pièce, sculptées en bas-

---

que les féroces Zélandais soient anthropophages et cannibales; ils en ont fait l'aveu en 1770 à Cook et aux gens de l'équipage du capitaine Surville. On verra dans la suite de ce premier voyage, que Cook a eu des preuves évidentes de leur goût pour ces repas atroces de chair humaine. *Voyez* aussi le journal de Surville, tome V, page 481 de cette Collection.

relief, avoient soixante-deux pieds de long. Près de là aussi étoit la plus grande maison que nous eussions vue dans le pays; les parties qui étoient de bois, étoient très-bien équarries, très-unies, les poteaux sculptés en ligne spirale, et offroient des figures en contorsion. Nous trouvâmes d'excellent céleri dans cette baie, appelée *Tolaga*, où l'on est à l'abri de tous les vents. Sur la pointe méridionale est une petite île très-voisine de la terre, où sont deux rochers, dont l'un ressemble, par ses trous, aux arches d'un pont; vers la pointe septentrionale on trouve aussi une petite île qui n'est qu'un rocher : la latitude de cette baie est de 38 degrés 22 minutes, sa longitude 196 degrés 43 minutes. Du poisson, des patates douces furent toutes les provisions que nous y trouvâmes; il y a des rats et des chiens : on mange la chair de ceux-ci, et on se sert de leur peau. Nous n'y vîmes pas d'autres quadrupèdes. Le sommet des collines y est couvert de fougères, les flancs le sont de bois épais, formés de vingt espèces d'arbres qui nous sont inconnus; celui qui nous fournit du bois à brûler ressemble un peu à l'érable, et il en distille une gomme blanche : il en est une autre espèce d'un jaune foncé. On y trouve des choux palmistes; le pays est abondant en plantes : les bois sont remplis d'oiseaux

divers, tous inconnus; le sol y est léger et sablonneux.

En sortant de la baie, nous vînmes dans une île que nous nommâmes *d'Est*, parce que la terre se dirige à l'est. L'île est élevée, ronde, nue, stérile; au nord du cap qui est vis à vis, on voit beaucoup de villages et de terres cultivées et très-fertiles. Le 31, nous découvrîmes une terre qui ressembloit à une île : cinq pirogues montées par plus de quarante hommes armés de piques et de haches de bataille, vinrent nous défier; une autre plus grande qu'aucune de celles que nous avions vues, chargée de soixante Indiens, partit de la côte et vint droit à nous : il falloit les empêcher d'avancer; un coup de canon chargé à mitraille les arrêta; un autre, dont on dirigea le boulet au dessus de leur tête, les fit retourner vers la terre avec une précipitation extraordinaire. Sur le soir, il en vint assez près de nous, mais sans armes; nos invitations ne purent les déterminer à s'approcher davantage Nous nommâmes le cap près duquel nous arriva cette aventure, *Runaway*, ou *de la Fuite*. Nous nous assurâmes que la terre découverte le matin étoit en effet une île, et nous la nommâmes *Whiste-Island* (Ile-Blanche).

Le 1er novembre, nous comptâmes quarante-

cinq pirogues autour de nous; quelques-unes nous parlèrent, et nous vendirent des écrevisses de mer, des moules, deux congres : les premiers furent très-honnêtes, d'autres vinrent ensuite, qui voulurent nous tromper; un coup de fusil tiré en l'air rappela la bonne foi dans les échanges; puis ils l'oublièrent, nous volèrent et se moquèrent de nous : on tira avec du menu plomb sur l'un d'eux qui nous avoit dérobé de la toile; il serra les épaules et continua de faire, avec la plus grande tranquillité, un paquet de ce qu'il nous avoit pris : toutes les pirogues entonnèrent leur chanson de défi. Nous nous éloignâmes, sans qu'elles nous poursuivissent; mais, ne voulant pas qu'elles pussent répandre sur la côte l'opinion qu'elles nous avoient bravés avec impunité, je fis tirer de fort loin un coup de canon à boulet; en passant près d'eux, il fit des ricochets, et les épouvanta de manière qu'ils ramèrent rapidement vers la terre.

Nous découvrîmes ensuite plusieurs îles à quelque distance de la grande terre, et nous vîmes partir de celle qu'on nomme *Mowtohora*, une pirogue double, couverte de planches qui formoient une espèce de tillac; les Indiens vinrent, nous parlèrent comme amis, puis, après nous avoir lancé une grêle de pierres, ramèrent vers la côte : nous passâmes la nuit au dessous de

Mowtohora, et évitâmes par-là les écueils semés entre cette île et la terre. D'autres pirogues revinrent le lendemain, et parmi elles, celle qui nous avoit insultés la veille : elle répéta la même manœuvre ; un coup de fusil lâché en l'air la fit promptement s'éloigner. Au delà de l'île, la grande terre assez élevée, unie et sans bois, étoit remplie de plantations et de villages : ceux-ci étoient grands, situés sur des éminences, fortifiés du côté de terre par un parapet et un fossé, environnés dans l'intérieur d'une haute palissade et de quelques autres défenses. Nous vîmes ensuite l'île Mayor, ou Le Maire, près de laquelle sont de petites îles que nous nommâmes *Cour-des-Aldermans*, entre-mêlées de rocs qui s'élevoient comme des colonnes et des châteaux. Sur la terre, nous découvrions des bourgades et de grandes pirogues ; mais plus loin le pays parut stérile et désert : les pirogues que nous en vîmes partir, n'étoient que des troncs d'arbres creusés par le feu ; les Indiens presque nus et d'un teint brun, d'abord nous défièrent, puis parurent s'adoucir ; deux javelines lancées sur le vaisseau, terminèrent l'entretien qu'on avoit avec eux, et un coup de fusil les fit fuir vers la côte. Nous entrâmes ensuite dans une grande baie, où nous fûmes environnés de pirogues ; les Indiens se mon-

trèrent d'abord honnêtes, officieux, et nous leur témoignâmes de la reconnoissance; puis sur le soir, ils chantèrent leur chanson de guerre : un coup tiré en l'air sembla les irriter plus que les effrayer; ils se retirèrent cependant, mais en nous annonçant qu'ils viendroient le lendemain nous attaquer avec de plus grandes forces : ils n'attendirent pas même au lendemain; deux fois ils vinrent pendant la nuit, mais trouvant que l'on veilloit, ils se retirèrent pour reparoître pendant le jour. Douze pirogues chargées d'environ cent cinquante hommes armés de piques, de lances et de pierres, s'avancèrent. Tupia leur fit des représentations qu'ils parurent écouter; ils vinrent commercer, échanger leurs armes contre des toiles ou autres objets : un d'eux reçut deux fois le prix de la sienne sans la vouloir céder; il nous menaça, nous brava, et nous l'en punîmes; car, voulant demeurer quelques jours dans ce lieu, il falloit leur inspirer assez de crainte pour qu'ils ne troublassent pas notre tranquillité; nous tirâmes contre lui avec du menu plomb, et nous perçâmes sa pirogue d'un coup de balle : il s'éloigna, et les autres ne firent attention ni à son vol, ni à la punition que nous en avions faite. Ils continuèrent d'échanger avec l'air de l'insensibilité. Un autre s'enfuit avec sa pirogue, en nous em-

portant deux pièces d'étoffes; nous perçâmes sa pirogue, et tous s'enfuirent. Nous nous avançâmes plus près de la côte, après avoir visité la baie; puis nous reçûmes une nouvelle visite des Indiens, mais ils montrèrent plus de bonne foi: parmi eux étoit un vieillard qui nous avoit frappé par son honnêteté et sa prudence; il paroissoit être d'un rang distingué : nous le fîmes monter à bord, et je lui fis présent d'une pièce d'étoffe et d'un clou de fiche; il nous dit que ses compatriotes nous craignoient: nous l'assurâmes que nous serions leurs amis, s'ils vouloient vivre en paix. Nous allâmes ensuite visiter le pays, en remontant une rivière qui étoit près de là; nous pêchâmes quelques mulets, nos filets amenèrent quelques coquillages, et la chasse nous fournit différens oiseaux : plusieurs ressembloient à la pie de mer, dont ils ne se distinguoient que par un plumage noir, un bec et des pieds rouges. Nous vîmes aussi un combat entre deux Indiens : d'abord ils cherchèrent à se percer avec la lance, puis des vieillards les ayant obligés de quitter leurs armes, ils finirent leurs querelles à coups de poing. On ne voyoit nulle habitation sur la côte; les Indiens passoient la nuit sous des buissons, les hommes formant une enceinte où leurs femmes et leurs enfans sont renfermés; à côté d'eux sont leurs armes : ils ne viennent

sur le rivage que pour y faire leur provision de poissons et de coquillages. Le pays paroît désert et stérile; plus loin, en remontant la rivière, il est plus désert encore : le sommet des collines est seul couvert de verdure ; il n'y croît que l'espèce de fougère, dont la racine sert de pain aux naturels, et ils en faisoient leurs provisions. Ces peuples sont divisés en peuplades, ennemies les unes des autres. Souvent ils se combattent, d'autrefois ils s'évitent, et nous en vîmes un exemple; des pirogues qui venoient, faisoient éloigner les autres, jusqu'à ce qu'on se fût assuré si les nouveaux-venus étoient ennemis : ces peuples ne reconnoissent point de chefs ou *teratu*. Nous achetâmes d'eux beaucoup de poissons, surtout de deux espèces de maquereaux, l'un semblable à celui qu'on pêche en Angleterre, l'autre un peu différent. MM. Banks et Solander trouvèrent ici beaucoup de plantes, et nous y observâmes le passage de Mercure sur le soleil. Cette observation nous fit donner le nom de *Mercure* à la baie où nous étions, et aux îles qui sont plus au nord.

Pendant que nous observions à terre, nous entendîmes un coup de canon : deux grandes pirogues portant quarante-sept hommes armés, s'étoient approchées avec des apparences hostiles; mais ce que les autres Indiens leur racontèrent

tèrent de nos armes les fit avancer pour faire quelques échanges : l'un d'eux voulut échanger son haakow, pièce d'étoffe carrée qui fait partie de leur habillement, contre un morceau de drap d'Angleterre ; il reçut le drap, puis l'emporta avec la pièce : dès qu'on en parut mécontent, lui et ses compagnons entonnèrent leur chanson de guerre, agitèrent leurs lances et défièrent nos gens. Mon lieutenant irrité, perça le voleur d'une balle ; il tomba mort : les pirogues s'assemblèrent à quelque distance, et on crut que les Indiens méditoient une attaque ; un boulet tiré sur leurs têtes les mit en fuite : cette nouvelle indisposa d'abord ceux avec qui nous étions, mais étant instruits comment le fait étoit arrivé, ils se rapprochèrent. Nous les vîmes prendre leur repas composé de poissons, d'écrevisses de mer, et d'oiseaux que nous ne connoissions pas : ceux-ci étoient grillés sur le feu, ou rôtis dans un trou garni de pierres chaudes. Parmi eux étoit une femme assise à terre, versant un torrent de larmes, répétant à voix basse des paroles plaintives que Tupia n'entendoit pas ; elle se déchiroit les bras, le visage, la poitrine avec le tranchant d'une coquille, et son sang la couvroit : c'étoit ainsi qu'elle déploroit, à la mode du pays, la mort d'un de ses parens. J'avois découvert une

grande rivière, dont l'embouchure est au fond de la baie, et j'allai la visiter : nous la trouvâmes divisée en plusieurs branches par des îles plates couvertes de paletuviers, et inondées à la haute marée; de ces arbres distille une sorte de résine que nous avions vue sur le bord de la mer en petites masses. Là, nous tuâmes une vingtaine d'oiseaux de l'espèce des cormorans; nous les rôtîmes sur-le-champ, et en fîmes un repas excellent; puis, montant sur les collines, nous suivîmes de l'œil au loin le cours de la rivière; ses bords étoient couverts de paletuviers, la grève abondoit en petoncles, en huîtres de rochers : on y voyoit un grand nombre de canards, de cormorans, de corlieux, de pies de mer, d'autres oiseaux de rivière; à l'orient de celle-ci le pays est stérile et nu, au couchant il est orné d'arbres. La rivière est poissonneuse; différens ruisseaux s'y rendent, après avoir arrosé les lieux voisins : sur son bord oriental, près de son embouchure, étoit un petit village : nous y fûmes reçus avec honnêteté; ils nous régalèrent d'un poisson à coquille plate, qui, sortant de dessus les charbons, étoit d'un goût délicieux : près de là est une péninsule où l'on remarque le reste d'un fort dans une situation très-heureuse et très-forte; des rochers escarpés l'enferment de trois côtés, le quatrième l'est par un fossé pro-

fond de quatorze pieds et par un parapet haut de huit : il étoit fortifié par une double palissade, dont les pieux inclinés vers le fossé entroient profondément en terre ; il paroissoit avoir été détruit par le feu : ce seroit un endroit commode pour les Européens qui voudroient passer quelque tems dans ces lieux. Près de là sont des bancs où la mer dépose d'excellentes huîtres, dont nous régalâmes tout l'équipage. Nous visitâmes aussi le côté septentrional de la baie où il y avoit deux villages fortifiés ; l'un d'eux est dans la situation la plus pittoresque qu'on puisse imaginer, sur un rocher détaché que la mer environne dans la haute marée : ce rocher étoit percé dans toute sa profondeur par une arche dont le sommet s'élevoit à soixante pieds au dessus du niveau de la mer, qui couloit à travers le fond dans la haute marée : le haut du rocher au dessus de l'arche étoit fortifié de palissades ; l'enceinte qu'elles formoient ne pouvoit renfermer que cinq ou six maisons ; un sentier étroit, escarpé, y conduisoit : les habitans nous invitoient à y monter, mais nous préférâmes de visiter la bourgade voisine dont les hommes, les femmes, les enfans vinrent au-devant de nous, en criant *horamaï !* puis ils s'assirent parmi les buissons ; ce sont des indices de leurs dispositions amicales. Nous leur fîmes des présens,

et leur demandâmes la permission de voir leur village ou heppah, qui s'appeloit *Warretouva*, et ils nous y conduisirent avec joie; il est situé sur un promontoire élevé, dont deux côtés lavés par les flots sont inaccessibles : les deux autres le sont, l'un par son élévation escarpée, l'autre par une palissade de gros pieux joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier, par un double fossé dont l'intérieur avoit un parapet et une seconde palissade; toutes deux sont enfoncées obliquement en terre : le second fossé étoit profond de vingt-quatre pieds; auprès étoit une plate-forme élevée de vingt pieds, soutenue par de gros poteaux, d'où l'on pouvoit accabler les assaillans de dards et de pierres : du côté escarpé où un sentier étroit conduisoit au village, étoit encore une plate-forme, des huttes, quelques autres ouvrages de fortifications; tout le sommet de la colline étoit environné de palissades du côté de la mer, comme de celui de la terre; l'intérieur s'élevoit par des plans différens en amphithéâtre, et chaque plan étoit palissadé : ils communiquoient entr'eux par des sentiers étroits qu'on pouvoit fermer avec facilité; toutes les parties en étoient bien défendues; on pouvoit y faire des amas de provisions, et nous y vîmes des racines de fougère et des poissons secs, l'eau seule y auroit

manqué; car on n'y boit que celle d'un ruisseau qui passe au pied de la colline : nous ne savons s'ils ont des moyens d'en faire provision, mais cela doit être. Nous désirâmes voir leurs exercices d'attaque et de défense, et d'abord l'un deux monta sur la plate-forme, un autre descendit dans le fossé; ils entonnèrent leur chanson de guerre, dansèrent en faisant des gestes effrayans, et se mirent en fureur; c'est le prélude de tous leurs combats.

Sur le flanc de la colline est un demi-acre de terrain planté de citrouilles et de patates douces; c'est le seul endroit de la baie qui soit cultivé : deux autres rochers détachés de la terre, qui sembloient ne devoir servir que de retraite aux oiseaux, renferment des maisons, et ont des places de défense. Plus loin, sur différentes parties de la côte, nous vîmes d'autres villages dans une situation semblable; l'état de guerre continuel dans lequel vivent ces peuples, leur fait une nécessité de fortifier les rocs où ils se réfugient: ce même état ne leur permet pas de cultiver beaucoup de terrain; et souvent aussi, ils se font la guerre, parce qu'ils manquent de nourriture. Nous nous étonnâmes qu'ayant pu élever presque sans instrumens, des moyens d'une défense sûre, ils n'eussent point imaginé des armes telles que l'arc, la flèche et la fronde,

qui demandoient moins de combinaisons : ils n'ont pour armes que la lance barbelée, le patou-patou, et un bâton long de cinq pieds, ordinairement pointu à une extrémité, et formé en hache de l'autre côté; ils les manient avec la plus grande force et la plus grande agilité.

Après avoir examiné le pays, et fait une ample provision de céleri, nous revînmes au vaisseau, puis nous sortîmes de la baie, accompagnés des pirogues dans lesquelles étoit le bon vieillard Toiava, qui nous dit qu'il alloit se réfugier dans son *heppah*, pour échapper à la vengeance des amis de l'homme que nous avions tué. Nous remarquerons, avant de quitter ce lieu, que ces Indiens ne connoissent point les métaux, quoiqu'il y ait lieu de croire qu'il y a dans les montagnes, des mines de fer, puisque des ruisseaux amènent sur les bords de la baie beaucoup de sable ferrugineux.

Deux jours après notre départ, nous vîmes sur un promontoire remarquable, des Indiens qui sembloient être dans une contestation fort vive : bientôt de divers endroits partirent différentes pirogues, dont deux portant soixante hommes, vinrent nous défier, s'éloignèrent, revinrent comme auparavant, déclamant leur chanson de guerre, agitant leurs armes, nous

menaçant de la mort si nous osions approcher de terre. Tupia leur représenta en vain que la mer ne leur appartenoit pas plus qu'au vaisseau, et qu'ils n'avoient pas le droit de nous y poursuivre; ils continuèrent leurs menaces : un argument plus fort opéra ; une de leurs pirogues percée par un coup de fusil, les fit retourner sur leur côte.

D'ici, la terre prenoit une direction entre le couchant et le midi; de petites îles étoient semées à quelque distance, nous suivîmes la côte qui, lorsque nous eûmes doublé la pointe, tournoit au midi et à l'orient : des deux côtés nous voyions la terre, nous avançâmes dans l'ouverture, où des Indiens vinrent à nous, et parlèrent de Toiava, de Tupia; nous vîmes même le petit-fils du premier : nous fîmes des présens à tous, puis continuâmes notre route jusqu'à ce que ne trouvant plus assez de fond pour aller plus avant, nous jetâmes l'ancre, et allâmes reconnoître le pays dans nos canots; nous reconnûmes que la baie aboutissoit à une rivière que nous remontâmes : l'eau en étoit douce. Sur ses bords étoit un village d'Indiens à qui Toiava avoit parlé de nous, et nous leur rendîmes visite : nous continuâmes de remonter la rivière ; mais étant à quatorze milles de son embouchure, et voyant

que l'aspect du pays étoit le même, que le cours de la rivière ne changeoit point, nous abordâmes sur le rivage occidental. Là étoient des arbres élevés, d'une espèce dont nous n'en avions point vus encore : à six pieds de terre, il en étoit qui avoient vingt pieds de tour, et quatre-vingt-dix de haut, de la racine à la première branche ; le bois en est pesant et solide, propre à faire de belles planches, ayant, comme le pin, la propriété de devenir léger par des incisions, et par là, pouvant servir à faire d'excellens mâts; c'est peut-être le plus beau bois qu'il y ait dans le Monde : nous vîmes encore dans ce lieu divers arbres d'espèces inconnues; la rivière y est aussi large que la Tamise peut l'être à Greenwich; le flot de la marée y est aussi fort, mais elle y est moins profonde ; le fond est d'une vase très-molle : nous lui donnâmes le nom de la rivière à laquelle nous la comparions. En nous rapprochant du vaisseau, nous rencontrâmes nos honnêtes Indiens avec qui nous trafiquâmes : la marée qui remonta et le vent, ne nous permirent pas d'atteindre notre bâtiment ; il nous fallut attacher notre bateau au rivage, et y passer la nuit, fort incommodés par la pluie : dès le grand matin, nous redoublâmes nos efforts, et parvînmes au vaisseau dans

le moment où le vent devenant plus fort, nous en auroit ôté l'espérance si nous avions été encore sur la rivière. Nous fîmes voile jusqu'à ce que le flux nous obligea de jeter l'ancre; alors j'allai visiter la côte occidentale, tandis que le vaisseau étoit environné de pirogues avec lesquelles nos gens faisoient un commerce pacifique; mais l'un d'eux ayant volé une partie d'un télescope, on voulut l'en punir par deux coups de fouet, et les Indiens, croyant qu'on vouloit le faire périr, essayèrent de l'arracher de nos mains, et prirent des armes pour le venger : on leur expliqua ce qu'on se proposoit de faire, ils y consentirent; le châtiment fut infligé, et un vieillard, qui étoit probablement le père du coupable, le battit encore et le renvoya à terre : cette aventure inspira cependant des défiances aux Indiens, et ils s'éloignèrent quelque tems après pour ne plus se remontrer. Nous continuâmes notre route, ayant toujours la terre des deux côtés, et devant nous de petites îles : à l'extrémité nord-ouest de la rivière que nous nommâmes *la Tamise,* est une pointe à laquelle nous donnâmes le nom de *Rodney*. A l'extrémité nord-est, est une autre pointe que nous appelâmes *cap Colville;* celui-ci est sous le 36e degré 26 minutes de latitude méridionale, et le 183e degré

3 minutes de longitude : il est fort élevé; un rocher situé au sommet, le rend remarquable et le fait distinguer de loin.

La Tamise descend le long d'une vallée parallèle au bord de la mer : à son orient le sol est élevé; il est bas au couchant, partout il est couvert de bois et de verdure : le lit du fleuve s'élargit, et forme la vaste baie où nous entrâmes pendant l'espace de quatorze lieues; elle n'a nulle part moins de trois lieues de large : les arbres couvrent ses bords qui, dans quelques endroits, sont marécageux; entre les deux caps et dans l'embouchure, elle forme différentes petites îles, et au nord du cap Colville, il y en a une longue chaîne que nous nommâmes *îles de la Barrière*, qui font qu'au dedans l'ancrage est sûr. Les deux caps dont nous avons parlé, sont séparés par un espace de neuf lieues : les habitans qui habitent ses bords, sont peu nombreux; mais ils sont forts, bien faits, actifs; ils se peignent tout le corps avec de l'ocre rouge et de l'huile : leurs pirogues sont grandes, bien construites, et sculptées avec goût.

Nous suivîmes les côtes de la grande terre, et vînmes jeter l'ancre dans une baie, à qui nous donnâmes le nom de *baie des Brêmes*, de l'abondance de ces poissons qu'on y trouve; en peu de tems la ligne nous en fournit pour

nourrir l'équipage pendant deux jours : son ouverture est de cinq lieues, sa profondeur de trois ou quatre; au nord, est une terre élevée couronnée de rocs pointus; vis à vis sont de petites îles que nous nommâmes *Hen and Chickens* (la Poule et les Poussins). Entre la baie et le cap Rodney, la terre est basse et garnie de bouquets de bois; nous n'y vîmes point d'habitans, mais les feux qu'on y remarquoit pendant la nuit, prouvoient qu'elle n'est pas déserte. Plus loin la terre est basse encore, et couverte de bois; nous y entrevîmes des maisons éparses, des bourgades fortifiées, des terres cultivées. Nous y reçûmes la visite de deux cents Indiens amenés par sept pirogues; nous fîmes des présens aux chefs qui se retirèrent; mais alors les autres devinrent incommodes et fripons, nous en punîmes un avec du menu plomb : les autres nous défièrent, nous menacèrent; il fallut les épouvanter avec le canon pour s'en défaire; et nous continuâmes à suivre la côte : des Indiens instruits de l'aventure de la veille, vinrent amicalement trafiquer; d'autres les suivirent : ceux-ci avoient des pirogues bien sculptées, et décorées de plusieurs ornemens; ils étoient armés de patou-patous, de pierres et d'os de baleine; ils avoient aussi des fanons de baleine sculptés, et ornés de poils

de chien. Leur teint étoit plus brun, plus marqué de taches noires que celui des autres Indiens; ils avoient une large ligne spirale sur chaque fesse, et de loin on auroit cru qu'ils portoient en général des culottes rayées; mais les uns étoient plus rayés que les autres; tous avoient les lèvres noires : l'un d'eux nous vola une pièce d'étoffe; un coup de fusil l'obligea de nous la rapporter, mais alors tous se retirèrent. Nous découvrîmes une pointe remarquable que nous nommâmes *cap Bret :* la terre en est élevée; à quelque distance est une petite île où est un rocher percé de part en part, et ressemblant à l'arche d'un pont : au couchant est une baie large et profonde, dont les bords sont peuplés; les îles voisines le sont aussi : des pirogues nous approchèrent, ceux qui les montoient, étoient vigoureux et bien faits; leurs cheveux noirs s'attachoient en touffes sur leur tête garnie de plumes blanches : les chefs étoient distingués par la finesse des étoffes qui les couvroient; ils commercèrent frauduleusement comme les autres, et un seul fut puni par un officier qui, avec l'hameçon d'une ligne de pêche, le saisit par le dos; l'hameçon rompit, et rendit la vengeance plus courte, mais peut-être plus cruelle. Les visites fréquentes et nombreuses que nous recevions dans notre lente

navigation le long de ces côtes, nous prouvèrent que cette partie de la Nouvelle-Zélande étoit très-peuplée. Forcés par le vent contraire, nous approchâmes de la côte pour chercher un abri près d'une petite île; nous y eûmes de nouvelles contestations avec les Indiens, qu'un boulet effleurant la surface de l'eau rendit plus honnêtes, ou moins fripons. J'allai visiter l'île avec deux bateaux armés; dès que j'eus débarqué, les Indiens quittèrent le vaisseau pour accourir en différentes parties de l'île, et bientôt nous fûmes environnés de deux ou trois cents insulaires armés, qui s'approchoient en désordre : nous marchâmes à leur rencontre; ils restèrent d'abord paisibles devant nous, mais leurs armes étoient prêtes, et ils étoient plutôt irrésolus que pacifiques : leur nombre s'augmentant à chaque instant, ils devinrent plus hardis, commencèrent leurs danses, leurs chansons, et envoyèrent deux détachemens pour se saisir de nos bateaux; je vis alors qu'il étoit tems de déployer notre puissance, et je tirai mon fusil chargé à petit plomb; M. Banks et deux autres m'imitèrent, et les Indiens en désordre reculèrent un peu : un chef vint les rallier, et agitant son patou-patou, les conduisit à la charge avec de grands cris. Le docteur Solander arrêta son impétuosité; se sentant blessé, il s'enfuit comme

les autres; ils se rassemblèrent tous sur un monticule, et y sembloient attendre un chef qui se mit à leur tête pour charger. Ils étoient hors de notre atteinte, mais le vaisseau s'étant approché de la côte, fit voler quelques boulets sur la tête des Indiens qui se dispersèrent alors entièrement : aucun d'entr'eux ne fut tué, deux seulement furent blessés avec le menu plomb, parce que je retins l'ardeur sanguinaire des mes gens. Devenus paisibles possesseurs du terrain où nous avions combattu, nous déposâmes nos armes, et cueillîmes du céleri : peu de tems après, ayant aperçu quelques Indiens, nous nous en approchâmes; un vieillard suivi de sa femme et de son frère, vint à nous en posture de suppliant; nous le rassurâmes : un de ses frères avoit été blessé, et il nous demanda avec inquiétude s'il en mourroit. Nous lui dîmes qu'il ne devoit pas le craindre; mais que si l'on nous attaquoit encore, nous donnerions la mort : en lui parlant avec amitié, en lui faisant quelques présens, il reprit courage, et en donna aux siens, qui s'assirent paisiblement près de nous. De là, nous montâmes sur une colline d'où la vue s'étendoit au loin; la perspective étoit singulière et pittoresque, elle s'étendoit sur une multitude d'îles, de bourgades, de maisons dispersées et de plantations : le pays étoit peuplé; des Indiens s'approchèrent

de nous, en montrant qu'ils étoient sans armes; ils furent témoins de la punition infligée à quelques-uns de nos gens qui leur avoient volé des pommes de terre : j'infligeai une peine plus grave à l'un d'eux, qui prétendoit que l'Anglais avoit des droits sur les possessions des Indiens qui n'en avoient pas sur les siennes. Nous trafiquâmes amicalement avec les Indiens sur le vaisseau, ils nous reçurent honnêtement lorsque nous redescendîmes à terre, ce qui nous arriva souvent, parce que les vents contraires nous retinrent long-tems dans cette baie. Un jour, un vieillard nous montra l'instrument dont ils se servent pour peindre des taches sur leur corps; il ressemble à celui que les O-Taïtiens employent au même usage: nous vîmes ceux que nous avions blessés; la diète et la nature les avoient déjà presque guéris.

Dans leurs plantations, nous distinguâmes le *morus-papyrifera*, avec lequel ils font leurs étoffes; mais cette plante y paroît rare, et les étoffes qu'on en fait n'y ont d'autre usage que celui de leur servir de pendans d'oreilles. Un autre jour nous débarquâmes dans une partie très-éloignée de la baie; tous les Indiens qui l'habitoient prirent la fuite, excepté un vieillard qui nous suivoit par-tout, et à qui nous fîmes des présens : malgré ces marques d'amitié,

il montra beaucoup d'inquiétude en nous voyant approcher d'un fort, situé sur un rocher ceint de la mer, et où l'on montoit avec une échelle; quand il vit que nous voulions y monter, il nous dit que sa femme y étoit; et comme cette nouvelle ne nous arrêtoit pas, il promit de nous accompagner, pourvu que nous fussions décens : l'échelle étoit dangereuse et fragile, nous nous en servîmes cependant; trois femmes nous virent, et fondirent en larmes : des présens, des paroles amicales dissipèrent leurs craintes ; nous visitâmes les maisons, et laissâmes les Indiens satisfaits de notre honnêteté.

Nous partîmes de ce lieu le 5 décembre 1769, mais nous avançâmes avec lenteur; le calme survint ensuite, et nous livra au courant qui nous entraînoit rapidement sur des écueils: nous fîmes les plus grands efforts pour nous tirer de ce danger ; le vent qui s'éleva diminua nos peines, et nous regagnâmes le large; mais au moment où nous croyions être en sûreté, et que nous trouvions dix-sept brasses de fond, le vaisseau toucha : ce choc nous jeta dans la plus grande consternation; on accourut, on s'informa, et on demandoit encore où étoit l'écueil, que déjà le vent nous l'avoit fait dépasser.

Nous nommâmes la baie où nous avions séjourné, *baie des Iles ;* elles y forment plusieurs

havres

havres sûrs et commodes, on y trouve par-tout un bon mouillage et des rafraîchissemens : le poisson y est abondant; la seine avec laquelle les Indiens le prennent est d'une grandeur énorme, elle est faite d'une herbe très-forte, et occupe un espace de trois à quatre cents brasses sur cinq de profondeur : la pêche est leur principale occupation, des filets mis en tas se voient aux environs de leurs maisons; on y trouve des goulus, des mulets, des maquereaux, des brèmes, des pastenaques, espèce de raies, et d'autres poissons. Les habitans paroissent n'avoir point de rois; ils vivent en paix, quoique leurs bourgades soient fortifiées : la marée s'y élève de six à huit pieds.

Le vent contraire ralentit notre marche; nous passâmes près des îles Cavalles, que nous avions déjà vues; des poissons qui portent ce nom, et qu'on nous y vendit, le leur firent donner : à sept lieues plus au couchant, nous vîmes une baie profonde que nous appelâmes *Doubtless*, et où le vent ne nous permit pas d'entrer; bientôt le calme nous surprit, des Indiens nous approchèrent, ils nous vendirent du poisson, et nous apprirent que dans trois jours, nous verrions la terre ne s'étendre plus au couchant, et tourner au midi : nous pensâmes que ce lieu qu'ils nommoient *Moore-*

Whennua, étoit la terre découverte et nommée, par Tasman, *cap Maria van Diemen*. Nous leur demandâmes s'ils connoissoient d'autres pays, ils répondirent que quelques-uns de leurs ancêtres avoient visité dans une grande pirogue, une contrée étendue, nommée *Ulimaroa*; qu'après un voyage d'un mois, ils avoient vu un pays où l'on mangeoit des cochons. En ont-ils amené de là, dit Tupia? Non, répondirent les Indiens. Il faut donc que cette histoire soit fausse, répartit l'O-Taïtien; peut-on aller dans un pays où il y a des cochons, et n'en point ramener chez soi? Mais aussi pouvoit-on lui répondre, comment ces Indiens pouvoient-ils en savoir le nom, s'ils n'en avoient jamais vu?

Une langue basse de terre qui forme une péninsule que nous nommâmes *Knuckle*, ou *de la Jointure*, sépare la baie Doubtless d'une autre qui est fort grande, à laquelle nous donnâmes le nom de *Sandy-Bay* (baie de Sable): nous vîmes de là une haute montagne qui s'élève sur une côte éloignée; je la nommai *mont Camel* (mont du Chameau). Autour de la baie de Sable, la terre est très-basse, fort stérile, composée d'un sable blanc amassé en petites collines irrégulières qui s'étendoient en cordons parallèles à la côte; nous y vîmes deux villages, et des pirogues qui ramèrent

après nous, et ne purent nous atteindre, parce qu'aucune raison ne pouvoit nous attirer dans cette baie. Déjà nous croyions voir l'extrémité de la terre de Zélande, lorsqu'une tempête nous assaillit, nous força d'abattre nos voiles hautes et déchira notre grand hunier. Elle ne dura pas, et nous laissa en pleine mer, ne laissant apercevoir la terre nulle part; à peine eûmes-nous découvert une petite île située à la hauteur de la pointe Knuckle, que le vent vint de nouveau déchirer nos voiles : malgré tous nos efforts pour nous rapprocher de terre, nous en étions encore à dix-sept lieues. Enfin le 16 décembre 1769, nous découvrîmes une terre qui nous restoit vers le sud à quatorze lieues, nous tendîmes vers elle, mais un bouillonnement violent d'eau nous fit dériver ; c'étoit l'effet d'un courant; et après avoir lutté contre lui pendant vingt-quatre heures, nous étions encore au même lieu. Nous vîmes alors la pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Zélande; elle est sous le 34e degré 22 minutes de latitude méridionale, et le 190e degré 35 minutes de longitude : nous la nommâmes *cap Nord*. Il se termine en un mondrain aplati au sommet; l'isthme qui le joint à la terre est bas, et le fait paroître une île : on y voit un hippah ou village. Les vents nous forcèrent à louvoyer

pendant deux jours, puis nous reconnûmes de petites îles qui nous parurent être celles que Tasman découvrit et nomma *les Trois-Rois*; et comme nous n'apercevions point la terre, quoique seulement à vingt lieues au couchant du cap Nord, nous en conclûmes que la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande étoit très-étroite : des rafales violentes et une tempête nous secouèrent pendant quelques jours encore, pendant lesquels nous portâmes tantôt au midi, tantôt à l'orient, et ce ne fut que le 30 décembre, que nous pûmes découvrir le cap Maria van Diemen, qui nous parut avoir été bien désigné par les Indiens. Nous revîmes le mont Camel, qui, de l'autre côté, ne nous avoit paru éloigné que d'un mille de la mer, et de celui-ci n'en paroissoit qu'à la même distance; ce qui nous fit conclure que la terre n'avoit pas plus d'une lieue de large dans cet endroit. Nous étions au milieu de l'été de ces climats, et le vent y étoit d'une force et d'une durée dont j'avois à peine vu un exemple : nous consumâmes cinq semaines à faire cinquante lieues, et encore, nous nous estimions heureux de n'avoir pas été, durant ce tems, plus voisins de la terre, contre laquelle les vents nous auroient brisé.

Le cap Maria est sous le 34e degré 40 minutes

de latitude méridionale et le 190e degré 22 minutes de longitude : de là au mont Camel, la terre n'est qu'une côte stérile composée de banc de sable blanc; plus au midi est une terre basse à laquelle succèdent des terres plus hautes, coupées de monticules; plus au midi, elles présentent un aspect désert, stérile, effrayant; ce sont des collines de sable où l'on ne découvre pas une tache de verdure, où la mer se brisant en lames terribles, affecte l'ame des tristes images de la solitude, de la désolation et de la mort. Nous nous éloignâmes de ces lieux, et suivant ensuite une direction parallèle à la côte, nous arrivâmes le 10 janvier 1770, près d'une terre qui s'élevoit en petites pentes, couvertes d'arbres et de verdure; la fumée des maisons dispersées, nous annonçoit que le pays étoit peuplé. Nous appelâmes un promontoire qui s'élève doucement de la mer à une grande hauteur, *pointe Woody*, ou *Boisée*; et une île qui en est voisine, *Gannet Island*, ou *île des Mouettes* (1), parce que

(1) Les mouettes et goélands sont des oiseaux longtems confondus par les naturalistes. Il paroît cependant que le mot *goéland* désigne les plus grandes espèces du genre, et celui de *mouette* ne doit être appliqué qu'à celles qui sont plus petites.

Tous ces oiseaux goélands et mouettes sont également

nous y en vîmes un grand nombre. Plus au midi est une pointe escarpée, que nous nommâmes *pointe Albatros :* à quelque distance

---

voraces et criards On peut dire qu'ils sont les vautours de la mer. Ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur ses rivages. Aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux foibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels. Ils se battent entr'eux avec acharnement pour la curée. Lorsqu'ils sont renfermés, ils se blessent même sans motif apparent, et le premier dont le sang coule, devient la victime des autres; car alors leur fureur s'accroit, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avoient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guères que dans les grandes espèces, mais toutes, grandes et petites, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller la nourriture : tout convient à leur voracité. Ces oiseaux se tiennent en troupes sur les rivages de la mer. Les navigateurs les ont trouvés par-tout : leur tête est grosse; ils la portent mal et presque entre les épaules; ils courent assez vîte sur les rivages, et volent encore mieux au dessus des flots.

Parmi les moüettes et les goélands on distingue la poule du port Egmont; son plumage est de couleur de brun foncé ou de chocolat, et l'on remarque au dessous de chaque aile une raie blanchâtre en forme de demi-lune. On dit cet oiseau très-commun dans la partie septentrionale de l'Écosse.

de celle-ci, nous découvrîmes une montagne très-haute et semblable au pic de Teneriffe; sa pointe s'élevoit au dessus des nuages dont sa base étoit environnée; elle étoit couverte de neige; sa base est fort large et s'élève par degrés depuis la mer qui l'avoisine: le pays qui l'environne est plat, agréable, couvert d'arbres et de verdure. Nous appelâmes la montagne *mont Egmont*; nous donnâmes le même nom au grand cap que forme la côte près de lui. La côte au delà de ce mont, s'étend entre le midi et l'orient: en avançant plus loin, nous découvrîmes une terre élevée entre le midi et le couchant; elle avoit l'apparence d'une île située au dessous de la Nouvelle-Zélande, et elle conserva toujours cette apparence: la côte que nous suivions étoit fort haute, coupée par des vallons et des collines, formant plusieurs baies, dans l'une desquelles je voulois entrer pour caréner et réparer le vaisseau; bientôt je me trouvai dans un canal dont l'entrée se remarque par de petites îles et une chaîne de rocs: la marée nous jeta près de la côte, mais nos bateaux nous aidèrent à nous éloigner; nous vîmes la tête d'un lion marin s'élevant au dessus de l'eau, une pirogue qui traversoit une baie sur la côte que nous avions au midi, et un village situé sur la pointe d'une île: nous nous

en approchâmes, et les habitans en armes se montrèrent sur le rivage; nous jetâmes l'ancre à quelque distance, dans une anse très-sûre et très-commode, sur un fond mou, à la profondeur de onze brasses : quatre pirogues s'approchèrent de nous; les Indiens de cette partie méridionale de la Nouvelle-Zélande étoient habillés comme les peint Tasman : deux coins de l'étoffe dont ils s'enveloppoient le corps, se relevoient par derrière, passoient sur les épaules, et venoient se rattacher sous la poitrine; peu avoient des plumes dans leurs cheveux : ils tournèrent autour de nous en faisant leurs menaces et leurs défis ordinaires, et ils commençoient à nous lancer des pierres, lorsqu'un vieillard voulut monter sur notre bord, et y monta malgré les efforts que firent ses compagnons pour le retenir; nous le reçûmes avec toutes les marques de bienveillance possible, nous lui donnâmes ce qui lui faisoit plaisir, et le chargeâmes de présens pour les autres Indiens. Quand il fut descendu dans sa pirogne, les Indiens dansèrent ou de satisfaction, ou pour nous défier encore; car ils font le même acte dans des sentimens biens différens; puis ils se retirèrent dans leur heppah. Devant nous étoit une vaste forêt traversée par un beau courant d'une eau excellente; nous pêchâmes et prîmes

en peu d'instans trois cents livres de poisson : c'est là que nous carénâmes notre vaisseau ; pendant que nous étions occupés à le faire, des pirogues arrivèrent près de nous, et nous fûmes bien aises d'y voir des femmes, qui annoncent ordinairement des intentions paisibles chez ces sauvages insulaires ; cependant ceux-ci nous firent craindre une attaque, que le bruit seul des fusils les obligea d'abandonner, et la friponnerie suivie de menaces de l'un d'eux, nous ayant fait encore recourir au menu plomb, ils s'éloignèrent de nous, et ramèrent à l'entour à quelque distance. Nous leur fîmes demander par Tupia, s'ils avoient jamais vu un vaisseau comme le nôtre, s'ils n'avoient point entendu dire qu'un semblable y eût abordé : ils répondirent que non. La baie que Tasman appela *baie des Assassins*, ne peut être éloignée de plus de cinq lieues de l'endroit où nous étions.

Les femmes et quelques-uns des Indiens avoient une coiffure composée de touffes de plumes noires, disposées en rond sur le sommet de la tête, qu'elles couvroient et haussoient du double. Nous descendîmes à terre, et notre aspect fit fuir avec effroi une famille d'Indiens ; un seul resta, et celui-là rassuré, fit revenir les autres. Lorsque l'un d'eux meurt, ils attachent une pierre à son corps et le lancent dans la mer :

nous vîmes flotter sur l'eau le corps d'une femme qu'ils avoient lancé ainsi, et qui s'étoit séparé de la pierre. Les insulaires s'occupoient alors à apprêter des alimens; ils faisoient cuire un chien dans leur four : près d'eux étoient des paniers de provisions, dans l'un desquels nous reconnûmes des os humains rongés; ils paroissoient avoir été cuits, et l'on voyoit encore sur les cartilages la marque des dents qui y avoient mordu. Ce spectacle nous fit horreur. Les Indiens dirent que c'étoit un de leurs ennemis qui étoit venu sur la côte avec six autres hommes, et qu'ils avoient tué celui-là. Comme nous paroissions douter encore qu'ils mangeassent la chair humaine, l'un des Indiens nous montra les parties du corps semblables à celles dont nous voyions les restes, rongea l'os, et dit que la chair qui n'y étoit plus lui avoit fourni un excellent repas. Parmi les femmes qui étoient là, il en étoit une dont les bras, les cuisses, les jambes étoient déchirées d'une manière effrayante; elle l'avoit fait pour exprimer la douleur que lui causa son mari tué et mangé par les habitans de la côte opposée. Le 17, nous eûmes un réveil charmant; nous entendîmes le chant très-agréable d'une multitude d'oiseaux; on croyoit entendre de petites cloches parfaitement d'accord : ces oiseaux commencent toujours à chanter vers les deux heures

Gabriel Sculpt

Homme de la Nouvelle Zélande.

Gabriel Sculpt.

Femme de la Nouvelle Zélande

du matin, et gardent le silence dès que le soleil est sur l'horizon. Le vieillard revint encore nous faire une visite, on lui parla de l'usage de manger ses ennemis, on lui demanda ce qu'ils faisoient de la tête; il dit qu'on en mangeoit la cervelle, et qu'on attendoit bientôt les Indiens du bord opposé, qui devoient venir venger la mort de leurs compagnons: il nous apporta, deux jours après, quatre têtes des hommes qu'ils avoient mangé; la chair, les cheveux y étoient encore; elles n'avoient point d'odeur désagréable, parce qu'elles avoient été préservées de la putréfaction par quelque ingrédient. On n'en put acheter qu'une, les Indiens réservoient les autres pour leur servir de trophées.

La baie où nous étions étoit vaste, et composée de petites anses dans toutes les directions; par-tout elle étoit bordée d'une forêt épaisse: nous y tuâmes des cormorans. Le poisson est très-abondant dans ce lieu; nous allâmes examiner le filet d'un Indien qui pêchoit: sans nous craindre, ni faire beaucoup d'attention à nous, il fit ce que nous désirions de lui et nous montra son filet; il étoit de forme circulaire, de huit pieds de diamètre, et étendu par deux cerceaux: l'appât étoit au fond, le haut étoit ouvert, et quand le poisson est au fond, le pêcheur relève le filet lentement et le ferme. Nous trouvâmes

en divers lieux trois os de hanches d'hommes; et des cheveux suspendus à une branche d'arbre. Quelques Indiens vinrent d'un bourg que nous n'avions pas vu, quoique situé sur la baie, et nous vendirent du poisson pour des clous, dont ils avoient appris l'usage. Pendant que quelques-uns de nous pêchoient sur les rochers, que d'autres erroient au loin sans apercevoir nulle part des traces de culture, que MM. Banks et Solander s'occupoient sur la grève, de recherches botaniques, je grimpai sur les collines avec un matelot : je croyois pouvoir découvrir de là l'étendue du canal; mais d'autres collines et des bois impénétrables nous en dérobèrent la vue : je vis cependant un passage qui conduisoit de la baie où nous étions à la côte occidentale, et la mer qui baignoit la côte orientale; je m'assurai que ce qui m'avoit paru une partie de la terre ferme, n'étoit que de petites îles où je vis deux villages abandonnés depuis long-tems. Le 14, nous allâmes dans le hippah que nous avions découvert d'abord en arrivant dans la baie; ses habitans nous reçurent avec civilité, avec confiance : le roc sur lequel il est bâti n'est séparé de la terre que par une fente de quelques pieds; il est escarpé de toutes parts; un seul endroit peut être regardé comme accessible, et là il est palissadé : les maisons des Indiens sont

propres et commodes. Ils nous vendirent des os humains, et nous vîmes une croix ornée de plumes, monument élevé à la mémoire d'un mort. Les lieux voisins de cette île n'ont que des maisons désertes : nous fûmes surpris de ce qu'au milieu de la confiance que les Indiens nous marquoient, ils ne parlèrent à Tupia que de fusils et d'hommes tués; nous ignorions alors qu'un de nos officiers s'amusant sur un bateau, avoit vu trois pirogues s'approcher, et que craignant d'en être attaqué, il avoit fait feu sur elles; mais persuadés qu'elles n'avoient eu que des intentions pacifiques, nous fûmes affligés de ce qu'elles avoient été si mal reconnues. Le lendemain, en visitant l'embouchure du canal, nous rencontrâmes sur la côte une famille d'Indiens qui se dispersoit pour pêcher; ils vinrent au devant de nous, ils étoient au nombre de trente, hommes, femmes ou enfans : nous leur donnâmes des rubans, des verroteries; tous nous embrassèrent et nous donnèrent du poisson : nous fûmes charmés de cette nouvelle connoissance. Le 26, nous allâmes voir le détroit qui joint les deux mers : du haut d'une colline très-élevée nous le découvrîmes ; il nous parut avoir quatre lieues de large : nous élevâmes là une pyramide où nous laissâmes des balles, du petit plomb, des verroteries, etc.,

pour être un monument qui assurât ceux qui visiteront ce lieu, que des Européens y ont été avant eux. Au bas de la colline nous trouvâmes une autre famille d'Indiens qui nous virent avec joie, et nous montrèrent où nous trouverions de l'eau douce : nous nous rendîmes aussi dans le bourg dont on nous avoit parlé ; on ne s'y rend pas sans danger, mais les Indiens nous y reçurent à bras ouverts : nous y comptâmes une centaine de maisons ; le rocher et une plate-forme les défendent : nous donnâmes des clous, des rubans, du papier à ces bonnes gens, et ces présens leur firent tant de plaisir, qu'ils remplirent notre bateau de poissons secs dont ils avoient fait de grandes provisions. Nous avions aussi voulu pénétrer dans les terres, mais des plantes parasites, touffues, entrelacées, qui remplissoient l'espace entre les arbres, rendoient les bois impénétrables ; nous cueillîmes du céleri sur une île où il étoit abondant, et pendant que nous nous y occupions de cet objet, des Indiens y abordèrent : cinq ou six femmes qu'ils avoient avec eux, s'assirent, se firent des blessures effrayantes avec des coquilles ou des morceaux de talc, tandis que les hommes insensibles à leur état, travailloient à réparer des huttes abandonnées.

Avant que de quitter ce pays, nous élevâmes

deux poteaux surmontés d'un pavillon, l'un dans le lieu de l'aiguade, l'autre près du hippah de l'île, que les habitans nomment *Mortuara :* nous y gravâmes le nom du vaisseau, et le tems du débarquement; les Indiens promirent de ne l'abattre jamais : nous leurs fîmes encore des présens, nous y joignîmes une pièce de monnoie et des clous de fiche où étoit gravée la grande flèche du Roi : ils nous dirent que la terre que nous avions au sud-ouest étoit composée de plusieurs îles, parmi lesquelles en étoit une très-grande, située à l'orient; ils nous assurèrent qu'ils n'avoient jamais entendu parler d'un vaisseau semblable au nôtre; mais que leurs ancêtres leur avoient dit qu'un petit bâtiment venant d'une contrée éloignée nommée *Ulimaraa*, portoit quatre hommes qui avoient été tués en débarquant : selon eux, Ulimaraa est située vers le nord. Tupia nous avoit parlé aussi de ce pays, dont il avoit des notions confuses : nous remarquâmes qu'ils nous vendoient du poisson avec peine; quelques-uns s'affligeoient des préparatifs de notre départ, d'autres s'en réjouissoient.

Deux fois nous levâmes l'ancre pour nous éloigner; deux fois les mauvais tems nous forcèrent de la rejeter : dans l'intervalle, MM. Banks et Solander rencontrèrent une famille d'Indiens

très-aimables; une veuve y pleuroit son époux avec des larmes de sang, son fils étoit près d'elle, tous deux étoient assis sur des nattes; les autres au nombre de seize, étoient autour d'eux, assis en plein air; car ces Indiens ne paroissent pas même avoir un abri contre la pluie et les orages : ils se montrèrent affables, obligeans, et firent regretter à nos observateurs de ne les avoir pas connus plutôt. Enfin le 6 de février 1770, nous sortîmes du canal que nous nommâmes *canal de la Reine-Charlotte;* il est sous le 41e degré de latitude méridionale et le 192e degré 45 minutes de longitude : la terre au midi du canal, est appelée par les habitans *Kaomaroo;* la terre de l'anse où nous mouillâmes, se nomme *Totaranue :* nous donnâmes à l'anse même le nom de *Ship-cove* (anse de Vaisseau); c'est la plus méridionale des trois qui sont au dedans de l'île Mortuara : elle est très-commode et très-sûre; deux canaux entre les îles y conduisent; les marées y montent de six à huit pieds : le canal même a trois lieues de large à son entrée, et dix lieues de long; autour, la terre est si élevée que nous l'aperçûmes de vingt lieues en mer : ce sont de hautes collines, de profondes vallées couvertes de grands arbres, dont le bois est très-dur et pesant : la mer y abonde en poissons, et ses

rivages

rivages en cormorans et en oiseaux sauvages : le nombre des habitans que nous vîmes ne surpassoit pas quatre cents; ils ne cultivent point la terre, et vivent dispersés le long des côtes, où ils trouvent du poisson et des racines de fougère dont ils vivent : dans les dangers, ils se retirent dans leurs hippas; ils paroissent pauvres; leurs pirogues sont sans ornement : ils semblent connoître l'usage du fer, et préférèrent d'abord le papier à toute autre chose dans les échanges; mais, quand ils virent que l'eau le gâtoit, ils le méprisèrent : ils estimoient peu les étoffes d'O-Taïti, mais beaucoup le gros drap d'Angleterre, et le Kersey rouge.

Dès que nous fûmes sortis du canal, je me dirigeai vers le levant; mais le calme nous surprit, et un courant rapide nous porta près d'un roc qui s'élevoit perpendiculairement de la mer : le danger augmentoit à chaque instant; il ne nous restoit qu'un moyen pour nous sauver, ce fut de jeter une ancre; le fond étoit à soixante-quinze brasses, elle nous soutint jusqu'à ce que la marée vint nous aider à changer de situation : dès qu'elle cessa, nous remîmes à la voile, et nous approchâmes de la côte méridionale, d'où l'on voyoit s'élever une montagne d'une hauteur prodigieuse et couverte de neige. Nous donnâmes le nom de *Palliser* à la pointe

la plus méridionale de la terre que nous avions vers le nord ; la pointe la plus avancée de celle que nous avions au midi, reçut le nom de *Campbell :* nous étions alors vis à vis d'une baie profonde que je nommai *baie Cloudy*, baie nébuleuse ou obscure, au fond de laquelle est une terre basse couverte de grands arbres. Je suivis la côte de la terre située vers le nord, pour m'assurer que c'étoit une île; j'en étois presque assuré, mais plusieurs de mes officiers en doutoient, et je ne voulois pas laisser de doutes : il s'agissoit donc de remonter le long de la côte jusqu'au cap Turnagain, que nous avions déjà reconnu, et qui n'étoit éloigné que de quinze lieues de l'endroit où nous étions. Nous voguâmes vers le nord; trois pirogues nous atteignirent à force de rames : ceux qu'elles portoient étoient plus propres que ceux de la baie d'où nous sortions, ils étoient aussi plus civils ; leurs pirogues sont sculptées. En recevant nos présens, ils nous en donnèrent en échange : ils nous demandèrent des clous, et n'en avoient jamais vus ; sans doute, ils en avoient entendu parler à leurs voisins, et ce fait prouve qu'il y a beaucoup de communications entre ces peuples : ceux-ci ne sont point soumis au *teratu ;* ils se retirèrent contens de nous, comme nous l'étions d'eux.

Le tems s'étoit éclairci, nous vîmes le cap Turnagain à quelque distance, et tous nos officiers étant persuadés que la terre que nous voyions, ou l'Eaheinomowe, étoit une île, nous cinglâmes vers le levant. Mais le vent nous chassa jusqu'auprès du cap Palliser; entre lui et le cap Turnagain, la terre en plusieurs endroits est basse et plate, verte, agréable; dans l'intérieur on y découvre des collines élevées. Le 14, nous étions vis à vis la haute montagne couverte de neige, dont nous avons parlé; nous cinglions vers le midi, et nous laissions derrière nous une chaîne de montagnes très-élevées, dont l'extrémité septentrionale n'est pas éloignée du cap Campbell: à son pied, nous découvrions au loin, vers les lieux où nous tendions, une terre basse qui sembloit être une île. L'après-midi, M. Banks étant descendu dans le bateau, s'éloigna de nous pour chasser; bientôt nous aperçûmes quatre doubles pirogues s'avancer vers lui; nous fîmes des signaux pour le rappeler, il ne les aperçut pas: le calme étoit profond, et nous craignîmes qu'il ne fût atteint avant de nous avoir approché; mais les Indiens n'avoient quitté le rivage que pour contempler le vaisseau, et M. Banks revint tranquillement. Tupia employa en vain toute son éloquence pour

inviter les insulaires à venir vers nous ; après nous avoir examinés, ils s'en retournèrent : nous donnâmes à la terre d'où ils étoient partis, le nom de *Lookers-on*, ou *des Spectateurs;* c'étoit celle qui avoit l'apparence d'une île. Nous crûmes voir terre au sud-est, et nous en approchâmes; mais le lendemain au matin, nous ne vîmes plus même l'apparence qui nous avoit trompés. Le 16, nous en vîmes une dirigée vers le midi, et détachée de la côte que nous suivions ; c'étoit en effet une île à laquelle nous donnâmes le nom de *Banks :* elle est de forme circulaire, et a vingt-quatre lieues de tour; sa surface élevée, irrégulière, brisée, paroît peu fertile ; cependant la fumée qui s'en élevoit nous prouva qu'elle n'étoit pas déserte : sa latitude est de 43 degrés 32 minutes sud, sa longitude 191 degrés. Un nuage que l'on crut être une terre située plus à l'orient, nous fit éloigner de ses côtes; on fut bientôt persuadé qu'on s'étoit trompé, et nous revînmes près des côtes de la terre que nous avions suivie jusqu'alors, et que les habitans nommoient *Tovy-Pœnammoo :* ballottés par un vent violent, par une mer agitée, nous avançâmes peu; nous revîmes la côte : c'étoit un sol bas, plat, terminé par de hautes montagnes, paroissant par-tout stérile et désert; nous

étions alors au midi de l'île Banks : plus loin nous entrevîmes encore une haute montagne; nous nous tenions à sept lieues, à cause des lames fortes et bruyantes qui secouoient le vaisseau : dans cette situation, nous tuâmes deux poules du port Egmont (1), les premières que nous eussions vues sur cette côte. La terre, entrecoupée de collines et de vallées, nous parut tourner vers le couchant; le brouillard nous la cacha peu de tems après, mais les montagnes paroissoient au dessus du brouillard : lorsqu'il fut dissipé, nous découvrîmes une pointe de terre, ou cap avancé, que nous nommâmes *Saunders;* une montagne qui s'élève à quelque distance, en forme de selle, le fait remarquer. Plus au midi, la côte paroît médiocrement élevée, entrecoupée de montagnes couvertes de bois et de verdure. Une tempête rendit notre route pénible, dangereuse et lente; nous nous éloignâmes de la côte, et ne vîmes au loin aucune apparence de terre : nous revînmes vers celle que nous avions quittée, et nous aperçûmes des baleines et des veaux marins;

(1) C'est une espèce de goéland brun, un oiseau d'eau. *Voyez* la note de la page 197 de ce volume. La poule du port Egmont est de la grosseur d'une grande corneille.

la côte, lorsque nous pûmes la revoir, étoit élevée et unie : plus loin nous vîmes deux terres, l'une élevée, l'autre basse, qui nous parurent être des îles; une bande de rochers qui parut tout à coup devant nous, nous auroit mis en danger si le vent du nord ne s'étoit élevé; elle est à six lieues de terre, et à quelque distance, on en voit une autre contre laquelle la mer brise avec fureur : nous leur donnâmes le nom de *Traps* ou *de Piége*, parce qu'en effet ces rochers peuvent surprendre et perdre des navigateurs peu attentifs. Vis à vis, la terre nous parut élevée et stérile, on n'y voit point d'arbres; quelques arbrisseaux y sont répandus çà et là : elle est marquée de taches blanches que je pris pour du marbre. Nous nommâmes *cap Sud* la pointe la plus méridionale de cette terre; il est sous le 47e degré 19 minutes de latitude méridionale, et sous le 185e degré 12 minutes de longitude. Au delà est un golfe formé par la terre terminée par le cap Sud, qui est un vaste promontoire joint à la grande terre de la Nouvelle-Zélande par une terre basse. Devant ce golfe est une île ou rocher, de mille pas de circuit, très-haut, fort stérile; et nous lui donnâmes le nom de *Solander* : le golfe même paroît n'offrir aucun abri. Le pays est hérissé de montagnes, dont le sommet étoit

marqueté de neige ; on y voit des bois dans les vallées et les lieux élevés, mais nul indice d'habitation : il est terminé par la pointe la plus occidentale de cette contrée, et c'est pourquoi nous lui donnâmes le nom de *cap Ouest*, sous le 45e degré 54 minutes de latitude méridionale, et le 185e degré 7 minutes de longitude : trois lieues plus au nord, est une baie que nous nommâmes *Dusky* ou *Obscure*; son ouverture est de plus d'une lieue, sa profondeur paroît égale : elle renferme des îles qui doivent former des abris sûrs ; sa pointe septentrionale fait voir cinq rochers qui présentent l'apparence des quatre doigts et du pouce de l'homme, et nous l'appelâmes *pointe de Cinq-Doigts (Point five Fingers)* : le terrain qui y est joint est élevé et couvert de bois ; dans l'intérieur on ne voit que montagnes et rochers stériles. Je n'entrai pas dans la baie Dusky, non plus que dans une autre située plus au nord, et qui paroît offrir un asile sûr et commode; à chacun de ses côtés, la terre s'élève presque perpendiculairement à une hauteur prodigieuse, et ce fut ce qui me fit craindre d'y entrer, car je n'en aurois pu sortir que par un vent qui auroit soufflé directement vers son entrée, et on ne peut l'espérer qu'assez rarement : mes officiers cependant désiroient

vivement qu'on y jetât l'ancre. Nous continuâmes de suivre la côte dont la direction étoit vers le nord. Le 15 mars 1770, en nous approchant de la terre, nous crûmes voir un canal qui, vu de plus près, ne fut plus qu'une vallée profonde entre deux hautes collines ; plus au nord étoit une pointe formée de rochers élevés et rougeâtres d'où tombe une cascade qui se partage en quatre ruisseaux, et nous lui donnâmes le nom de *pointe de la Cascade :* assez près de la côte, nous ne trouvions point de fond; tantôt la terre, coupée en vallées et en montagnes, se montroit à nous couverte de neige ; tantôt un brouillard épais la déroboit à nos regards : il nous falloit combattre des lames qui nous portoient sur la côte, et quelquefois nous éprouvions un calme profond. La terre continua toujours de se montrer escarpée et montueuse dans l'intérieur ; vers le rivage elle est basse, et s'élève doucement jusqu'au pied des montagnes; la plus grande partie est couverte de bois : les montagnes forment, au delà de la pointe des Cinq-Doigts, une autre chaîne d'une hauteur prodigieuse, ne présentant que des rocs dépouillés ou des fondrières de neige ; il est difficile d'imaginer une perspective plus sauvage, plus effrayante que celle de ce pays vu de la mer : on n'y voit

que des fentes entre les rochers, et point de vallées ; mais à leur pied jusqu'au rivage, le sol est couvert de bois, il forme des vallées très-larges et unies, où il paroît qu'il y a beaucoup de marais. Nous naviguâmes en suivant toujours cette côte jusqu'au 27, où le brouillard dissipé me fit apercevoir une île que je reconnus bientôt pour être la même que j'avois vue à l'entrée du détroit de la Reine-Charlotte. Alors nous eûmes fait le tour de ce pays, mais je voulus faire de l'eau avant de le quitter ; j'entrai donc dans une baie, où je trouvai un abri pour le vaisseau, et une aiguade : nous nous occupâmes à remplir nos futailles, à couper du bois. Nous examinâmes les côtes de la baie ; du haut d'une colline je n'en pus voir l'extrémité, et il me parut qu'elle avoit plusieurs entrées, ou des baies plus petites, qui étoient à couvert des vents de mer par les îles qui sont en dehors : la terre y est montueuse, couverte d'arbres, de buissons, de fougères, de huttes abandonnées ; les pierres veinées y ont une apparence minérale, mais nous n'y trouvâmes aucun minerai.

J'aurois désiré revenir en Europe par le cap Horn; mais il auroit fallu braver le froid qui règne dans ces climats, même lorsqu'on y arrive en été, et nous y serions arrivés dans le milieu

de l'hiver : en revenant par le cap de Bonne-Espérance, nous ne pouvions nous flatter de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes de prendre la route des Indes orientales, de tendre au couchant jusqu'à ce que nous eussions rencontré la Nouvelle-Hollande, et de la suivre jusqu'à son extrémité septentrionale, ou de chercher les îles de Quiros. Nous partîmes donc le 31 mars 1770, de la Nouvelle-Zélande, en partant du point le plus oriental de la terre que nous venions de parcourir, et je l'appelai *cap Farewell* ou *d'Adieu ;* la baie de laquelle nous sortions reçut le nom de *baie de l'Amirauté :* les deux pointes qui la forment eurent le nom de *Stepheens* et de *Jackson :* entre l'île qui est à son entrée et le cap Farewel, est une autre baie dont nous ne pûmes distinguer le fond, l'eau n'y est pas profonde; nous l'appelâmes *baie des Aveugles* (*Blind-Baie*) : je crois que c'est la baie des assassins de Tasman (1). Mais, avant de quitter ces lieux, jetons un coup d'œil général sur le pays, ses habitans, leurs mœurs, leurs usages.

Ce pays, distingué sur les cartes sous le nom de *Nouvelle-Zélande,* fut découvert le 13 décembre 1642 par Abel Jansen Tasman,

(1) *Voyez* la note de la page 168 de ce volume.

qui la nomma *Terre-des-Etats;* attaqué dans la baie des Assassins, il ne descendit plus à terre, et ne la connut qu'imparfaitement. Elle est formée de deux îles, et située entre le 34e et le 48e dégr. de latitude méridionale, et entre le 196e dégr. 30 minutes et le 183e dégr. 30 min. de longitude. Nous avons dit que les habitans donnent à la plus septentrionale le nom d'*Eaheinomauwe*, à la méridionale celui de *Tovy* ou *Tavai-Poenammoo*. Celle-ci est un pays montueux pour la plus grande partie, presque stérile et peu habitée ; celle-là est remplie de collines et de montagnes, mais toutes couvertes de bois : chaque vallée y est arrosée par un ruisseau d'eau douce. Leur sol, celui de leurs plaines, est léger, cependant fertile, et on peut croire que toutes les graines et les légumes d'Europe y viendroient bien ; les végétaux qu'on y voit nous ont fait penser que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre, et l'été n'y est pas plus chaud : un établissement européen pourroit y prospérer promptement. Les seuls quadrupèdes sont les chiens et les rats ; ceux-ci y sont peu nombreux : il y a des veaux marins sur la côte, mais en petit nombre ; les naturels du pays en travaillent les dents en forme de têtes d'aiguilles : on y trouve aussi quelques baleines. Des oiseaux qui y vivent, la mouette est peut-être

la seule qui soit exactement comme celle d'Europe ; les canards, les cormorans cependant ressemblent assez aux nôtres : on y trouve aussi des espèces de faucons, de chouettes, de cailles, et plusieurs petits oiseaux dont le chant est très-mélodieux. Les oiseaux de l'Océan, comme les albatros, les fous, les pintades, n'y paroissent que de tems en tems. On y voit aussi le pingoin, espèce mitoyenne entre l'oiseau et le poisson, dont les plumes diffèrent peu des écailles, et les ailes des nageoires. Il y a très-peu d'insectes; on y voit des papillons, des escarbots, des mouches de sable; mais ils ne sont pas assez nombreux pour être incommodes. La mer y fourmille de poissons très-sains et d'un goût agréable, leur diversité est égale à leur abondance : on y voit des troupes innombrables de diverses espèces de maquereaux, et plusieurs sortes d'autres poissons que nous n'avions jamais vus : le plus délicat est une espèce de homard, différent en divers points de l'écrevisse d'Angleterre; il est rouge et tout hérissé de pointes sur le dos : nous y avons trouvé l'éléphant de Pejegalo, ou le poisson coq, décrit par Frezier; des espèces de chiens de mer, des anguilles, des congres de différentes espèces, et d'excellens poissons à coquille, comme des clams, des petoncles et des huîtres. Le pays

est couvert de grandes forêts remplies de bois de charpente, d'arbres droits et vigoureux : il y en a un surtout qui se faisoit distinguer par une fleur écarlate qui semble être un assemblage de plusieurs fibres; il est de la grosseur du chêne, est très-dur, très-pesant, et convient pour tous les ouvrages de moulin : un autre très-élevé et très-droit qui croît dans les marais, peut fournir de très-beaux mâts de vaisseau; sa feuille ressemble à celle de l'if, et il porte des baies dans de petites touffes : aucun ne porte des fruits bons à manger. Le sol est couvert de verdure, et il s'y trouve beaucoup de plantes inconnues en Europe; mais on y trouve peu de celles que nous connoissons : il n'en est qu'un petit nombre qui fournissent un aliment; le céleri, le cresson y sont abondans; on y mange la racine de fougère, et une autre plante qui est désagréable au goût : on y cultive les ignames, les patates douces, les cocos, et des citrouilles qui fournissent des vases utiles; le mûrier à papier chinois s'y trouve, mais il est rare : il y a deux espèces d'une plante qui tient lieu aux habitans, de chanvre et de lin; toutes deux ont la feuille de glayeul, les fleurs de l'une sont jaunes, celles de l'autre sont d'un rouge foncé : ils s'habillent avec les feuilles, sans autre prépa-

ration; ils en font des cordons, des filets, des lignes, des cordages plus forts que ceux du chanvre, et en font encore des étoffes excellentes : cette plante utile seroit un beau présent à faire à l'Europe. (1). Il paroît qu'il y a des métaux,

(1) Cette plante, d'un prix inestimable pour l'économie domestique et pour la marine, mérite d'être connue du lecteur : elle a été parfaitement décrite par le célèbre Thouin, du Jardin des Plantes de Paris. Selon ce fameux botaniste, le lin de la Nouvelle-Zélande, de la famille des liliacées, forme un genre établi par Forster, sous le nom de *phormium tenax*. Mirbel le range dans la famille des asphodèles : il commence à prospérer en France.

Cette plante, qui tient le premier rang parmi les fibres végétales connues pour être propres à faire des cordages, pousse de sa racine charnue et tubéreuse un grand nombre d'œilletons, qui donnent naissance à des touffes de neuf à dix feuilles semblables à des lames de sabre à deux tranchans, longues de trois à quatre pieds, larges de deux à trois pouces et pointues. En se desséchant, elles se colorent d'un jaune de paille luisant. La presque totalité de leur substance est composée de fibres longitudinales, d'un blanc argenté comme de la soie, divisibles à l'infini, et d'une force considérable. Des fleurs rouges sortent de la tige qui part de la racine de la plante, et aux fleurs succèdent des capsules qui renferment des semences noires, plates et très-minces, rangées les unes sur les autres dans la capsule qui les renferme : il y a une variété

mais on ne peut le dire que par conjecture : les lieux où un établissement pourroit le mieux réussir, seroient dans les environs de la Tamise et dans la baie des Iles.

Ce pays a de grands espaces absolument déserts, et là où il est habité, il ne paroît l'être

---

à fleur jaune. Peu de végétaux fournissent une matière textile aussi abondante et aussi forte : le chanvre originaire de la Perse et de l'Inde, a une force presque moitié moins considérable.

Le phormium croît abondamment et sans culture dans les îles de la Nouvelle-Zélande, au bord de la mer et sur des sables arides. Ce genre précieux a été envoyé pour la première fois au Jardin des Plantes de Paris en 1800, par M. Aiton, directeur des jardins du roi d'Angleterre à Kew. Le climat qui paroît devoir être le plus analogue aux premières plantations du phormium, sont les bords de la Méditerranée, du côté de Nice et d'Hières. Ces graines, très-minces par leur nature, qu'il ne faut récolter qu'en parfaite maturité, qu'il est bon de laisser dans les capsules jusqu'à l'instant où on les sème, doivent être déposées sur une terre meuble et substantielle, susceptible d'être garantie des ardeurs du soleil, et d'être arrosée par irrigation. Il ne faut couvrir les semis que d'une couche de terre sablonneuse, très-fine et de l'épaisseur d'une ligne ou d'une ligne et demie tout au plus.

Au mois de mars 1793, M. de la Billardière, connu par son intéressant voyage, à la recherche

que près des côtes. Les hommes y sont grands, forts, bien proportionnés, vigoureux, agiles; ils montrent dans tout ce qu'ils font beaucoup de dextérité : leur teint est brun. Les femmes n'ont pas les organes délicats, mais leur voix est très-douce ; elles sont plus gaies, plus enjouées, plus vives que les hommes. L'habillement des deux sexes est le même : les hommes ont la barbe et les cheveux noirs, les dents régulières et très-blanches; ils vieillissent

---

de Lapérouse, a fait diverses expériences sur la force et la ténacité des fibres végétales de cette plante; il l'a comparée avec celle du chanvre, du lin et de la la soie. Ses résultats ont été que,

La force du phormium étoit de.... $23\frac{5}{11}$, tandis que celle du chanvre n'étoit que de..... $16\frac{1}{3}$;
celle du lin de..... $11\frac{3}{4}$;
et celle de la soie de ..... 34.

Ou bien en d'autres termes, les fibres du chanvre n'ont été rompues que par un poids de 4,005,917 grammes;
celles du phormium, par un poids de 5,905,034
du lin par un poids de.....2,958,228
et de la soie par un poids de.....8,559,978.

Le gramme, qui est l'unité des poids, pèse environ dix-neuf grains. Cinq grammes font la sixième partie d'une once, et trente grammes pèsent l'once. Il est donc démontré que les cordages du phormium ont une force de près de moitié plus grande et plus extensible que celle du chanvre.

et

et ont peu de maladies; et, comme leurs femmes, ils sont doux et affables, et se traitent avec beaucoup d'égards, mais ils sont implacables envers leurs ennemis : la misère et la détresse où peuvent être réduites des peuplades qui ont peu de végétaux comestibles, presque point d'animaux domestiques, paroissent être les causes de ces guerres qui changent ces hommes doux en bêtes féroces et en anthropophages. Ils nous regardèrent d'abord comme des ennemis; puis, lorsqu'ils eurent connu nos forces, et que nos intentions n'étoient pas de leur nuire, quoique nous en eussions le pouvoir, ils eurent en nous une confiance sans bornes, et nous les surprîmes rarement dans une action mal-honnête. Ils montrent dans leur commerce, dans leur maintien, autant de réserve, de décence, et de modestie dans des actes qu'ils ne croient pourtant pas criminels, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés : les femmes, sans être sévères, étoient décentes; et manquer aux égards qu'elles exigeoient, c'étoit rompre avec elles. L'huile ou graisse dont les deux sexes s'oignent les cheveux, est ce qu'ils ont de plus désagréable; ils connoissent l'usage du peigne, et en ont besoin : les hommes attachent leurs cheveux au dessus de leur tête, ou les font avancer en pointe de chaque côté des joues; les femmes

les portent courts, ou les laissent flotter sur leurs épaules : les uns et les autres se peignent le corps de taches noires; mais les femmes en ont moins et de plus petites que les hommes : ceux-ci semblent en ajouter toutes les années, et les vieillards en sont couverts; outre ces taches, ils ont sur le corps des sillons profonds et larges d'une ligne, dont les bords sont dentelés : le visage des hommes âgés en est presqu'entièrement couvert; elles sont ordinairement tracées en spirales, avec beaucoup de précision et d'élégance : sur le corps elles ressemblent au feuillage des ciselures anciennes ; de loin elles paroissent toutes semblables; elles sont toutes différentes quand on les voit de près ; c'est sur les fesses où l'on en voit le moins ; nous avons vu qu'ils se peignent aussi la peau avec de l'ocre rouge et de l'huile.

Leur habillement paroît d'abord bizarre; les feuilles de glayeul dont ils le composent, sont coupées en trois ou quatre bandes qu'ils entrelassent, et ils en forment une étoffe qui tient le milieu entre le réseau et le drap : deux pièces de cette étoffe font un habillement complet; l'un s'attache sur l'épaule, et pend jusqu'aux genoux; l'autre est enveloppée autour de la ceinture, et pend jusqu'à terre : cette couverture convient à des hommes accoutumés à vivre et

à dormir en plein air : ils font d'autres étoffes plus unies, et qui sont faites avec bien plus d'art; la plus belle se fait des fibres dont nous avons parlé, entrelassées comme nos toiles : ils la manufacturent dans une espèce de châssis de cinq pieds de long, de quatre de large; les fils qui forment la chaîne sont attachés au bout du châssis, et la trame se fait à la main. Ces étoffes sont bordées de franges de différentes couleurs, faites sur différens modèles, travaillées avec beaucoup de propreté et même d'élégance, quoiqu'ils n'aient point d'aiguilles : leur plus riche habillement est celui qui a une fourrure de bandes de peau de chien différemment colorées. Les femmes négligent plus leur habillement que les hommes; elles n'ôtent la pièce d'en-bas que lorsqu'elles entrent dans l'eau pour prendre des écrevisses de mer, mais alors elles ont soin de se cacher aux hommes : nous en surprîmes un jour dans cette occupation, et nous vîmes les unes se cacher dans les rochers, et les autres se tapir dans la mer jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture et un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver, et encore elles ne se montroient qu'avec peine. Les deux sexes ont des trous aux oreilles, assez grands pour y passer le doigt, où ils enfilent de l'étoffe, des plumes, des os d'oiseaux, quelquefois du

bois, ou des clous que nous leur donnions, ou le duvet de l'albatros, formant deux touffes de la grosseur du poing, et blanches comme la neige : ils y suspendent aussi des ciseaux, des aiguilles de talc vert, des dents et des ongles de leurs parens morts, etc. Les femmes se font des bracelets, des colliers d'os d'oiseaux, et des coquillages; les hommes portent un cordon autour du cou, auquel ils attachent un morceau de talc vert ou d'os de baleine, sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme : nous avons vu un homme qui portoit une plume au travers le cartilage de son nez.

Leurs habitations sont grossièrement construites; elles ont vingt pieds de long, dix de large, six de haut, et sont formées de perches minces, recouvertes d'herbes sèches, garnies quelquéfois en dedans d'écorces d'arbres; on y entre en se traînant sur ses mains : près de la porte est un trou carré qui sert de cheminée et de fenêtre, et dans l'endroit le plus visible, est suspendue une planche sculptée dont ils font beaucoup de cas : le toit s'avance sur les côtés, et forme un abri où la famille s'assied sur des bancs; le foyer est un carré creux entouré de cloisons de bois ou de pierre : un peu de paille étendue sur les côtés forme leurs lits. Un coffre qui renferme des paniers, des citrouilles

vidées, quelques outils grossiers, leurs habits, des armes, des plumes, sont tous leurs meubles, toute leur richesse : ceux qui sont d'une classe distinguée ont des maisons plus grandes. Ces habitations suffisent à des hommes qui couchent presque toujours sous des buissons, avec leurs femmes et leurs enfans, et qui ne cherchent pas même d'abri pendant la pluie. Nous avons parlé de leurs alimens; ils n'ont point de vase pour faire bouillir l'eau; ils font cuire la viande dans des fours, ou l'enfilent à une broche qu'ils élèvent et plantent près du feu : dans la partie méridionale, nous n'avons point vu que l'on cultivât des végétaux. Ces hommes n'ont d'autre boisson que de l'eau. Leurs pirogues sont construites avec beaucoup d'art; elles sont longues et étroites : les plus grandes sont destinées pour la guerre, et peuvent porter cent hommes; le fond en est aigu, avec des côtés droits en forme de coins, composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces, bien attachées par des cordages; chaque côté est fait d'une longue planche d'un pied de large, d'un pouce et demi d'épaisseur; un grand nombre de traverses les assurent; la poupe et la proue étoient ornées de planches sculptées, et dans la dernière elle avoit quatorze pieds de haut : quelques-unes ne sont formées que d'un arbre creusé, ne

sont ornées que d'un visage hideux qui lance une langue monstrueuse, et dont les yeux sont des coquillages blancs. Les bâtimens de guerre sont décorés de planches à jour, et couverts de franges flottantes de plumes noires; les pagaies avec lesquelles ils les font mouvoir, sont petites, légères, bien faites; la pelle est ovale, a deux pieds de long, et le manche quatre: ils ne savent naviguer que par un vent favorable; la voile de natte ou de réseau, est dressée entre deux planches qui servent à la fois de mâts et de vergues; deux pagaies leur tiennent lieu de gouvernail. Ils ont des haches faites d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert qui ne casse point : leurs ciseaux sont faits d'ossemens humains, ou de jaspe coupé en parties angulaires comme nos pierres à fusil; nous ne savons comment ils les aiguisent. Un long pieu étroit et éguisé par un bout avec une petite traverse de bois sur laquelle ils appuient le pied, leur sert de bêche et de charrue : ils cultivent leurs terres avec soin dans la partie septentrionale; l'art de la guerre seul est également connu dans la méridionale. Nous avons parlé de leurs armes; la principale est le patou-patou qu'ils attachent à leur poignet avec une forte courroie, pour qu'on ne puisse le leur arracher : ils le portent dans la paix à leur ceinture; une côte de

baleine, blanche comme la neige, décorée de sculpture, de poils de chien et de plumes, sert de bâton de distinction aux chefs qui ordinairement sont âgés ; leurs paroles de défi sont presque toujours les mêmes : *Haromai, haromai, harre uta a patou-patou oge.* « Venez » à nous, venez à terre, et nous vous tuerons » tous avec nos patou-patous ». Leur danse de guerre consiste en mouvemens violens, en contorsions hideuses ; ils tirent la langue, et relèvent les paupières de manière qu'on ne voit que le blanc de l'œil : ils agitent leurs lances, ébranlent leurs dards et frappent l'air avec leurs patou-patous. Les couplets de leur chanson de guerre sont toujours terminés par un soupir long et profond. Dans leurs danses, ils montrent beaucoup d'adresse et de dextérité, et dans leurs chants beaucoup d'oreille et de goût ; les femmes y donnent l'accent le plus doux et le plus agréable ; la mesure en est lente et la chute plaintive : il nous sembla que leurs airs étoient à plusieurs parties. Ils ont des instrumens sonores ; l'un est la coquille, appelée *la trompette de Triton ;* l'autre est une petite flûte de bois, ou une espèce de sifflet ; ils ne s'en servent pas pour chanter avec des voix.

Nous avons parlé de leurs heppahs ; nous ajouterons ici que nous n'en trouvâmes point

dans les environs de la baie de Pauvreté, de Hawke, de Tegadoo et de Tolaga, mais seulement des plate-formes longues, garnies de pierres et de dards. Le peuple y paroît vivre dans la plus grande sécurité : leurs plantations sont plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées, leurs étoffes plus fines. Ils reconnoissent l'autorité d'un roi qu'ils nommoient *Teratie*, et qui habitoit à Baie-Plenty, ou dans la baie de l'Abondance ; son empire paroît s'étendre sur quatre-vingts lieues de côtes : il a sous lui plusieurs chefs subalternes; dans quelques districts l'autorité paroît héréditaire, presque toujours elle est dans les mains des vieillards. Les petites sociétés dispersées semblent avoir et conserver en commun leurs belles étoffes et leurs filets de pêche; les deux sexes mangent ensemble, mais nous ne connoissons point la manière dont ils partagent leurs travaux : il nous parut que l'homme labouroit, faisoit des filets, alloit à la chasse et à la pêche; que la femme recueille les racines de fougère, ramasse près de la grève les poissons à coquilles, apprête les alimens, fabrique les étoffes. Il nous parut encore que ces peuples reconnoissoient l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un commande à tous : nous ne savons quels hommages ils leur rendent, nous n'y avons vu

aucun lieu destiné à un culte public, excepté peut-être une petite place carrée environnée de pierres, au milieu de laquelle s'élève un des pieux qui leur servent de bêche, soutenant un panier rempli de racines de fougère, que les Indiens nous dirent être une offrande, pour se rendre les dieux favorables. Dans la partie septentrionale, on nous dit qu'ils enterroient leurs morts; dans la méridionale, qu'ils les jetoient à la mer : ils nous cachoient comme un mystère, tout ce qui est relatif aux morts; les cicatrices des parens annoncent la mort de ceux qui leur furent chers. Leurs mœurs ont assez de ressemblance avec celles des insulaires de la mer du Sud, pour faire croire qu'ils ont la même origine; ils disent que leurs ancêtres vinrent, il y a très-long-tems, d'un autre pays, nommé *Heawise;* la conformité de langage en est une plus forte preuve encore, car Tupia se fit par-tout entendre des Zélandais : la prononciation est différente dans les deux îles en quelques points, mais les mots sont les mêmes; devant les noms, ils mettent les articles *he* ou *ko*; après beaucoup de mots ils ajoutent celui d'*œia*, surtout lorsqu'ils répondent à une question une seconde fois, comme pour affirmer ce qu'ils ont dit d'abord. Mais quel pays peupla originairement celui-ci? L'existence

du continent Austral est plus que problématique, nous n'en avons point trouvé dans les parties de l'Océan que nous avons visitées, et plusieurs raisons appuient l'opinion contraire; mais pour la décider, il faudroit un nouveau voyage entrepris dans ce but.

Revenons à notre voyage. Après avoir quitté le cap Farewel, nous nous dirigeâmes au couchant vers la Nouvelle-Hollande : il y avoit douze jours que nous naviguions, lorsque nous vîmes des oiseaux et des poissons volans qui nous annonçoient la terre; mais nous ne la découvrîmes que huit jours après, c'étoit le 19 avril 1770. Nous donnâmes à la pointe la plus méridionale de la terre que nous aperçûmes, le nom de *Points-Hichs*, du nom de mon premier lieutenant, qui la découvrit le premier; et quoique par le journal de Tasman, le milieu de la terre de Van-Diemen dût être plus au midi, nous n'apercevions aucune terre au delà de ce promontoire, qui est sous le 37e degré 58 min. de latitude méridionale et le 166e degré 51 minutes de longitude. Plus au nord, nous vîmes un mondrain rond, qui ressemble au Ram-head (tête de bélier), qui est à l'entrée du goulet de Plymouth, et je lui en donnai le nom : la terre nous parut basse, unie, le rivage couvert d'un sable blanc, l'intérieur l'étoit de

verdure et de bois. Nous vîmes là trois trombes à la fois, et sur le soir nous découvrîmes une petite île voisine d'un promontoire, derrière lequel la mer est toujours très-agitée : je le nommai *cap Howe*. Le 20, la terre se présenta sous un aspect agréable; son élévation étoit médiocre, elle étoit mêlée de collines qui s'élevoient insensiblement, de vallées, de plaines, de forêts, entre lesquelles on voyoit quelques prairies : nous continuâmes de nous diriger au nord, et le lendemain nous vîmes vis à vis de nous une haute montagne à qui sa figure fit donner le nom de *Dromadaire;* au dessous est un cap qui reçut le même nom : nous n'avions vu de lieu propre à un mouillage qu'une baie qui nous parut même peu sûre; plus haut est un cap formé par un rocher coupé à pic, nous l'appelâmes *pointe Upright;* c'est près de lui que nous aperçûmes pour la première fois de la fumée. Le lendemain 22 avril, nous vîmes sur le rivage plusieurs habitans qui nous parurent d'une couleur noirâtre ou d'un brun très-foncé. Une montagne qui ressembloit par sa forme à un colombier, s'élevoit devant nous; vis à vis étoit une petite île, derrière laquelle nous espérâmes trouver un abri; mais notre espérance fut trompée, et de grosses lames nous forcèrent de nous en éloigner : la côte nous

offroit alors un mélange de rochers pointus et de grèves, derrière lesquelles on voyoit au loin de hautes montagnes couvertes de bois; presque toutes sont aplaties au sommet, et leurs flancs sont hérissés de rochers escarpés : les arbres qui ombragent ce pays sont gros et élevés. Nous continuâmes de cingler au nord, et le jour de Saint-George, je découvris un promontoire auquel je donnai ce nom, et deux lieues plus loin une baie, que le vent ne me permit pas de visiter. Sa pointe septentrionale reçut le nom de *Long-Nose* (long-nez) : plus avant dans les terres est une colline ronde, dont le sommet a la figure d'un chapeau, et au bas de laquelle est une pointe que nous nommâmes *Red-Point*, ou *Pointe-rouge*. Sur le soir, nous vîmes le long de la côte quelques colonnes de fumée, et des roches blanches qui s'élèvent perpendiculairement de la mer à une grande hauteur. Le 27, nous cherchâmes à descendre à terre avec l'esquif; nous voyions des hommes marcher à grands pas sur le rivage; quatre d'entr'eux portoient un canot sur leurs épaules. J'allai à eux, suivi de MM. Banks et Solander, de Tupia, et de quatre rameurs. Les Indiens s'assirent sur les rochers, devant eux étoient quatre petits canots; mais dès que nous fûmes près du rivage, ils s'enfuirent dans les

bois: la houle ne nous permit pas d'aborder, nous regardâmes de loin les canots assez semblables aux petites pirogues de la Nouvelle-Zélande; nous remarquâmes qu'il n'y avoit point de broussailles entre les arbres répandus sur la côte ; nous y vîmes des palmiers et des palmistes: après ces observations, nous revînmes assez mécontens au vaisseau; le calme rendoit dangereux des brisans qui étoient assez près de nous, et nous nous estimâmes heureux qu'une brise légère s'élevât pour nous en éloigner : le lendemain à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie qui paroissoit être à l'abri de tous les vents, je m'en approchai, je la fis sonder, et nous résolûmes d'y entrer.

Les habitans parurent armés de longues piques, et d'une espèce de sabre de bois; les uns nous invitoient à descendre, les autres agitoient leurs armes, et nous menaçoient : deux avoient le visage saupoudré d'une farine blanche ; leur corps étoit partagé en larges raies de la même couleur, qui, sur la poitrine et le dos, présentoient l'apparence de bandoulières, et de jarretières sur les jambes et les cuisses: tous parloient entr'eux avec beaucoup de chaleur. Nous jetâmes enfin l'ancre dans la baie, sur les pointes de laquelle nous voyions des huttes et des familles d'Indiens : près d'elles, des hommes, chacun

dans une pirogue, harponnoient du poisson, et ils s'en occupoient si fortement qu'ils ne firent pas attention au vaisseau qui passa près d'eux. Vis à vis de nous étoit un village de six à huit maisons; nous en vîmes sortir de jeunes enfans qui allèrent au devant d'autres enfans et d'une vieille femme qui sortoient d'un bois voisin, chargés de fagots à bruler; tous étoient nus: la femme nous regarda sans crainte, sans surprise; les hommes arrivèrent avec leur poisson, et apprêterent leur dîné près du feu que la vieille avoit allumé: ils étoient nus, et ne faisoient nulle attention à nous; nous pensions qu'ils ne s'embarrasseroient pas davantage de notre descente à terre, nous nous trompions: dès que nous parûmes, les uns s'enfuirent, deux vinrent nous disputer le passage, armés d'une pique longue de dix pieds et d'un bâton court; ils nous parlèrent d'un ton élevé, dans un langage dur et désagréable, où ni Tupia ni nous, ne pûmes rien comprendre: j'admirai leur courage, je fis cesser de ramer, et tâchant de nous faire entendre par signes, nous cherchâmes à les gagner en leur jetant des clous, des verroteries et autres bagatelles; ils parurent s'apaiser, mais dès que nous approchâmes, ils reprirent leur ton menaçant: je fis tirer sur eux un coup de fusil sans plomb; l'un d'eux étoit jeune et fut

d'abord effrayé; bientôt il reprit avec vivacité les armes que la surprise avoit fait tomber de ses mains, et ils nous lancèrent une pierre: alors je fis lâcher un fusil chargé à petit plomb, qui blessa le plus âgé à la jambe, et le mit en fuite, nous le crûmes du moins; mais à peine étions-nous débarqués, qu'il revint avec une espèce de bouclier, et nous lança, ainsi que son camarade, des javelines: il fallut encore un nouveau coup pour les forcer à se retirer dans les bois où nous n'allâmes point les poursuivre. Nous vîmes des petits enfans dans leurs huttes, où nous déposâmes des morceaux d'étoffes, des rubans et d'autres présens, mais d'où nous emportâmes cinquante lances, avec des branches armées d'os de poisson, toutes barbouillées d'une substance visqueuse de couleur verte, qui nous faisoit croire qu'elles étoient empoisonnées; mais l'examen détruisit cette idée: elles étoient ainsi barbouillées, parce qu'ils s'en étoient servis à prendre du poisson dans des lieux embarrassés d'herbes marines. Les pirogues voisines mal travaillées, étoient faites d'une seule écorce d'arbre que des bâtons tenoient ouverte: nous cherchâmes de l'eau, et n'en trouvâmes que dans un trou creusé dans le sable; mais, en visitant la pointe septentrionale de la baie, nous en vîmes qui tom-

boit du haut des rochers dans une mare ; ce lieu étoit absolument désert : dans un autre endroit, nous en trouvâmes un courant où il étoit plus facile de remplir nos futailles.

Sur le rivage, nous vîmes des écailles d'huîtres plus grandes que toutes celles que j'avois pu voir ailleurs : quelques Indiens se montrèrent et s'enfuirent aussitôt ; ils n'avoient pas touché aux présens que nous avions laissé dans leurs huttes : on en vit qui examinèrent avec beaucoup d'attention nos futailles, sans y toucher, et emmenèrent leurs pirogues : en vain leur faisoit-on tous les signes d'amitié et de bienveillance qu'on pouvoit imaginer, ils se retiroient avant qu'on pût les aborder ; nous les entendîmes avant le jour entrer dans leurs huttes, et pousser de grands cris, puis se promener le long de la grève, et se retirer ensuite dans les bois où ils allumoient des feux : le 30, ils parurent vouloir attaquer nos gens, occupés à cueillir des plantes ; mais ils se bornèrent à pousser des cris, et rentrèrent dans la forêt. Le 1er mai 1770, un de nos matelots nommé *Sutherland*, fut enterré sur la pointe méridionale de la baie qui reçut son nom : nous allâmes ensuite visiter le pays ; nos présens étoient toujours dans les huttes, nous y en ajoutâmes de nouveaux, tels que des étoffes, des

des miroirs, des quincailleries : la terre y est couverte d'un gazon épais et de grands arbres; nous y vîmes un quadrupède de la grosseur d'un lapin que nous ne pûmes prendre, et la fiente d'un autre qui, par analogie, nous parut être de la taille du daim; des traces d'un animal dont les pattes étoient comme celles du chien, et d'autres qui sembloient être celles d'un putois ou d'une belette : nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, parmi lesquels il y en avoit d'une très-grande beauté, tels que des loriots et des kakatoès. Nous revînmes de notre course, et nous apprîmes qu'une vingtaine d'Indiens avoient suivi quelque tems deux de nos officiers, sans les attaquer; que s'étant ensuite arrêtés en voyant que les deux officiers avoient rejoint plusieurs d'entre nous, quelques matelots avoient voulu marcher à eux; mais que voyant qu'ils ne fuyoient pas, ils avoient eu peur eux-mêmes, et qu'en se retirant avec précipitation, ils avoient encouragé quatre de ces Indiens qui, s'étant avancés, leur avoient lancé leurs javelines : nous arrivions alors, et pour faire voir aux Indiens que nous ne les craignions ni ne leur voulions du mal, nous allâmes vers eux en leur faisant des signes de paix; mais ils s'éloignèrent : les jours suivans on en vit quelques-uns, tous s'enfuirent; nos armes dont ils

nous avoient vu faire usage à la chasse, leur avoient inspiré de la terreur : dans une de nos promenades, nous en découvrîmes dans de petites pirogues; en nous voyant, ils s'éloignèrent à la rame : lorsque nous revînmes, nous trouvâmes les restes d'un repas des Indiens; c'étoient des moules que chacun avoit grillées à part; ils les avoient abondonnées en nous voyant : nous en goûtâmes, et plaçâmes auprès quelques présens. Un jour cependant, un de nos officiers rencontra un vieillard, une femme et quelques enfans, sous un arbre au bord de l'eau ; ils ne s'aperçurent mutuellement que lorsqu'ils furent près les uns des autres : les Indiens témoignèrent d'abord des craintes, mais ne s'enfuirent pas; ils refusèrent un perroquet que l'officier avoit tué et leur offroit; il resta peu de tems avec eux : ils avoient la peau d'un brun très-foncé ; l'homme et la femme avoient les cheveux gris, et tous étoient nus. Deux autres Anglais en rencontrèrent six dans les bois, et un septième perché sur un arbre, qui, au signal qu'ils donnèrent, leur lança une javeline ; mais voyant que le coup n'avoit pas porté, ils s'enfuirent : il fallut renoncer à l'espérance de les apprivoiser.

La baie où nous étions étoit sous le 34ᵉ degré de latitude méridionale, et le 160ᵉ degré 53

minutes de longitude, dans la partie orientale de la Nouvelle-Hollande ; la grande quantité de plantes nouvelles qu'on y trouva, m'engagea à l'appeler *baie de Botanique*, ou *Botany-Bai* : elle est étendue, sûre, commode, reconnoissable par une terre unie et médiocrement élevée ; son entrée a un quart de mille de large : la meilleure situation est vers la côte du nord ; on y peut facilement faire du bois et de l'eau : elle est très-poissonneuse, et on y trouve des raies pastenaques de plus de trois cents livres ; au fond, il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques, et par-tout d'excellens coquillages (1) : la marée y est haute de quatre à cinq pieds. Des deux pointes qui en forment l'entrée, l'une reçut le nom de *Solander*, l'autre celui de *Banks*.

Nous en partîmes le 6 mai, et suivîmes la côte toujours en cinglant vers le nord ; quelques lieues plus loin, nous vîmes un havre que nous appelâmes *Port-Jackson* ; une autre plus au nord fut nommée *Bay-Broken*, ou *Baie-rompue* : le lendemain nous eûmes la vue d'une terre qui s'avançoit en trois pointes arrondies,

(1) Ces coquillages ont engagé le gouvernement anglais à établir dans cette baie un four à chaux ; mais il a préféré fonder sa colonie au port Jackson, situé à quelques lieues au nord de Botany-Bai.

que nous nommâmes *cap des Trois-Pointes.* Nous n'y vîmes point d'habitans, mais çà et là un peu de fumée. Le 10, nous aperçûmes une montagne remarquable, un peu éloignée de la côte ; elle avoit la forme d'un chapeau : sur le soir, nous vîmes au nord d'une pointe basse de rocher, une anse qui me parut à l'abri de tous les vents; nous lui donnâmes, ainsi qu'à la pointe, le nom de *Stephens* : à son entrée sont trois petites îles. Dans l'intérieur, assez près de la côte, sont quelques montagnes hautes et rondes ; de la fumée s'élevoit en divers endroits; au delà du cap Hawke, nous en vîmes s'élever du sommet d'une montagne : parmi celles que nous voyions, il en étoit trois très-grosses, très-élevées, qui se joignent l'une à l'autre et se ressemblent ; elles peuvent être vues de quinze à seize lieues au loin, nous les nommâmes les *Trois-Frères.* Nous nous approchâmes de la terre, vers un lieu d'où nous voyions des colonnes de fumée obscurcir l'air ; c'étoit un cap d'une hauteur considérable, surmonté d'un mondrain rond, derrière lequel il y en a deux plus gros et plus élevés; il reçut le nom de *Smoakey* (ou de la Fumée) : à une assez grande distance de la côte, nous ne trouvions que de vingt et une à trente brasses. Plus nous nous éloignions de la baie Botanique, au nord, plus la terre

devenoit montueuse : d'abord elle présenta un mélange agréable de hauteurs, de collines, de vallées et de plaines couvertes de bois; près du rivage, la terre étoit sablonneuse, coupée de rocs, et quelquefois de montagnes qui de loin paroissent des îles. Le 15, étant à une lieue de la côte, nous regardâmes avec nos lunettes vers le rivage, et nous vîmes une vingtaine d'hommes qui avoient sur leur dos un gros paquet, qui nous parut de feuilles de palmier; ils marchoient, sans nous regarder, le long d'un sentier qui conduisoit sur une colline, derrière laquelle nous les perdîmes de vue : près de là étoit une pointe élevée que nous nommâmes *cap Byron;* à l'orient d'une montagne coupée à pic, sont des brisans dangereux, ce qui nous lui fit donner le nom de *mount Warning*, ou *mont d'Avis*. Après avoir passé les caps que nous appelâmes *Look-Out* et *Norton*, nous vîmes la baie de ce dernier nom, où le fond est une terre basse, et où quelques personnes supposoient une rivière, parce que la mer y étoit plus pâle; le vent ne nous permit pas de nous en assurer : au nord de ce lieu sont trois montagnes, remarquables par la forme singulière de leur élévation, qui les fait ressembler à une verrerie; aussi les nommâmes-nous *Glass-House*, ou *les Verreries*. Le 18,

nous vîmes une pointe de terre si inégale, qu'elle ressemble à deux îles situées au dessous de la terre ; nous l'appelâmes *Double-Island :* sur son flanc septentrional sont des roches blanches, et la terre y forme une grande baie ouverte, dont le fond est une terre très-basse : cette partie de la côte est médiocrement élevée, le sol en est sablonneux et stérile. Avec nos lunettes nous découvrions des amas mobiles de sable que le vent transportoit ; ils ne laissoient voir que la tête encore verte des arbres qu'ils avoient couverts, et abandonnoient des troncs dépouillés : des terrains bas remplis de broussailles paroissoient habitables, mais ne nous laissoient voir aucun vestige d'habitans. Près de nous passèrent, en nageant, deux serpens d'eau ; ils ressembloient à des serpens de terre, et avoient de fort belles taches, mais leur queue étoit large et plate, sans doute pour leur servir de nageoires. Le 19, nous vîmes un grand nombre d'Indiens rassemblés sur une pointe ronde et noire ; il s'en éleva de la fumée pendant le jour, et des feux y brillèrent pendant la nuit : une chaîne de rochers qu'on nomma *Brise-Mer*, qui s'étendoit au nord, sembloit partir d'un cap couvert de deux monceaux de sable blanc, que nous nommâmes *Sandy*, ou *cap de Sable*. Nous naviguâmes à l'orient de ce banc,

jusqu'à ce que nous eussions trouvé assez de fond pour le traverser ; nous le traversâmes en effet à huit lieues du cap Sandy ; nous vîmes près de là, pour la première fois, l'oiseau appelé *Boubie* (1) : il en passoit continuellement des troupes qui, volant le soir, entre le nord et le couchant, en revenoient le matin, et se dirigeoient entre le midi et le levant ; nous conjecturâmes qu'il y avoit dans cette direction, au fond d'une baie profonde que nous apercevions, un lagon ou une rivière, ou un canal d'eau basse, où ils alloient pêcher le jour, et qu'il y avoit vers le nord des îles où ils se retiroient la nuit : nous nommâmes cette baie, *baie d'Hervey*. Nous approchâmes de la terre qui étoit basse, mais au delà de laquelle il y avoit des collines couvertes de bois. Plus loin nous vîmes une large baie où je résolus de mouiller : la terre autour de nous parut couverte de palmiers, et sur le rivage se promenoient des Indiens qui ne daignoient pas nous regarder. Nous y jetâmes l'ancre sur le soir, et je descendis à terre le lendemain pour examiner le pays ; le vent étoit si froid que nous

(1) Ou boobi ; en France, fou : les frégates leur donnent la chasse. On peut regarder l'apparition des foux comme l'indice très-probable de l'existence d'une terre voisine.

fûmes obligés de prendre nos manteaux : nous trouvâmes dans la baie un canal qui conduisoit dans un grand lagon où il y a des bas-fonds ; les vaisseaux peuvent mouiller dans le canal qui a un quart de mille de large : autour sont des fondrières et des marais salans, sur lesquels croît le véritable paletuvier des îles de l'Amérique, que nous n'avions point vu encore ; sur ses branches nous remarquâmes des nids de fourmis vertes, qui sortoient en foule lorsqu'on agitoit les branches ; leur piqûre est plus douloureuse que celle des autres fourmis : sur ces arbres se trouvent encore des chenilles vertes, rangées sur les feuilles comme des files de soldats ; leur corps est couvert d'un poil épais qui pique comme une aiguille, mais la douleur qu'elle cause est moins durable. Parmi les bas-fonds étoient de gros oiseaux dont quelques-uns nous parurent être des pélicans très-sauvages : nous y tuâmes une espèce d'outarde qui pesoit dix-sept livres et demie, et qui fut le meilleur oiseau que nous eussions mangé depuis notre départ d'Angleterre. La mer y abonde en poissons ; on y trouve aussi des huîtres de toute espèce, entr'autres le marteau et de petites huîtres perlières. Nous ne vîmes point d'habitans, mais du vaisseau on en aperçut une vingtaine qui vinrent l'examiner, puis se reti-

rèrent : nous remarquâmes bien de la fumée en divers endroits, et trouvâmes dix petits feux qui brûloient les uns près des autres dans un bosquet d'arbres fort serrés, contre lesquels étoient élevés des morceaux d'écorce pour mieux les préserver du vent ; cette écorce étoit molle, et d'autres morceaux étendus par terre paroissoient avoir servi de lits : des vases d'écorce, des coquilles, des os de poissons, restes d'un repas, étoient répandus autour ; nous n'aperçûmes nulle part, des maisons, ni des débris de cabanes.

Nous partîmes de ce lieu le 24, par un vent léger ; nous côtoyâmes des brisans, puis nous suivîmes les sinuosités de la terre. Le lendemain nous passâmes le tropique du Capricorne, et donnâmes son nom à un promontoire qui est situé directement sous cette ligne : il est élevé, blanc, stérile; près de lui sont des rocs et des îles : à son couchant est un lagon dont deux bancs de sable forment l'entrée; sur ces bancs on découvroit une multitude d'oiseaux ressemblans aux pélicans. Au delà du promontoire, la terre est basse et sablonneuse, coupée par des pointes de rocs ; l'intérieur est montueux et triste : nous passâmes ensuite entre la terre et plusieurs îles hautes, d'un circuit resserré, et peu fertiles. Nous vîmes au loin, dans les terres,

de la fumée; l'aspect du pays nous fit croire qu'il y avoit là un canal ou une rivière : nous avions trop peu de fond pour tenter de le vérifier, et sans nous approcher de terre, nous fûmes bientôt obligés de jeter l'ancre et de faire sonder tout autour de nous, pour trouver un canal plus profond; pendant ce tems on s'amusoit à pêcher, mais on ne prit rien que des crabes de deux espèces; l'une du plus beau bleu sur le dos, sur les pinces et les jointures, avoit le ventre du blanc le plus brillant; l'autre marquée d'un outremer léger sur les jointures et les pinces, avoit sur le dos trois taches brunes qui formoient un coup d'œil singulier. Nous cherchâmes un passage au travers des îles que nous nommâmes *Keppel*, ainsi que la baie qu'elles paroissent défendre; et nous le trouvâmes : la terre, les îles sont habitées; nous y vîmes de la fumée et des habitans. Plus loin est le cap Monifold, où la terre est haute et s'élève en collines : devant lui sont trois îles. Au nord d'un cap que nous nommâmes *Townshend*, sont plusieurs îles; et le cap même dont la terre est élevée, unie, presque nue, nous parut en être une : elles s'étendoient aussi loin que notre vue; leur élévation, leur contour sont très-variés, aucune ne se ressemble: des bas-fonds nous firent aller sans cesse la sonde à la main, ayant un bateau

devant nous. Le 29, nous vîmes un canal où je désirois entrer pour visiter le pays et attendre la pleine lune; nous y jetâmes l'ancre, et y descendîmes : la terre y est couverte d'une herbe dont les tiges pointues et barbelées s'attachoient aux habits et pénétroient jusqu'à la chair; une nuée de mosquites nous y tourmentoit : aucun courant d'eau douce ne s'offroit; nous y remarquâmes des branches d'arbres, où de petites fourmis blanches avoient fait des nids d'argile larges comme un boisseau, et d'autres qui étoient perforées par une fourmi noire, qui en faisoit sortir la moëlle, et s'y logeoit ensuite : ces branches étoient verdoyantes et fleuries comme les autres; une multitude de papillons y reposoient, tandis que des millions d'autres voltigeoient dans l'air. Là, nous vîmes encore une espèce de poisson laissé sur la grève par la marée, armé de deux nageoires de poitrine très-fortes, avec lesquelles il sautilloit comme une grenouille. J'avois remarqué que cette terre donnoit des indices de minéraux, et j'en eus bientôt une preuve nouvelle; je voulus prendre le plan de cette baie, et je remarquai que l'aiguille de ma boussole varioit prodigieusement dans sa position : j'en conclus qu'il y avoit dans les collines, des mines de fer. En remontant le golfe avec le docteur Solander, nous le trou-

vâmes dans un espace de huit lieues, large de quatre à cinq milles, puis ses côtés s'ouvroient et formoient un grand lac ; j'observai qu'un bras de ce lac s'étendoit vers le levant, et peut-être il communique avec la baie située au couchant du cap Townshend : au midi je voyois des collines élevées, où je désirois gravir, mais le tems étoit mauvais, le jour touchoit à sa fin, et nous revînmes ; nous avions vu çà et là de la fumée ; et même deux hommes qui marchoient le long de la côte. M. Banks d'un autre côté, avec plusieurs personnes de l'équipage, visitèrent le pays ; ils entrèrent dans un marais fangeux, couvert de paletuviers dont les branches enfoncées dans la boue leur servoient quelquefois d'appui, et qui, s'échappant de tems en tems sous leurs pieds, les faisoient embourber plus avant : souvent il falloit enfoncer ses pieds et ses mains dans la vase, pour s'en tirer. Ils virent les restes d'un repas de quelques Indiens, et des tas d'herbes où ils avoient couché. Un autre détachement entendit la voix de quelques hommes, vit les traces d'un grand animal, aperçut des outardes et d'autres oiseaux, parmi lesquels il y avoit de beaux loriots. Le pays étoit en général sablonneux et stérile, coupé par de profonds ravins, effets d'abondantes pluies qui forment des torrens. Nous donnâmes à ce

golfe le nom de *Thyrsty-Sound*, ou *canal de la Soif*, parce que nous n'y trouvâmes point d'eau douce ; chacune des pointes qui le forment a une colline élevée, ronde, escarpée, et des deux côtés est un groupe d'îles : les oiseaux y sont si sauvages, qu'on ne put en prendre. Sa latitude méridionale est de 22 degrés 10 minutes, sa longitude est 167 degrés 12 minutes.

Nous quittâmes ce lieu le 31 mai 1770 ; nous naviguâmes encore entre la côte et des îles : bientôt un banc nous força de jeter l'ancre. Nous nous éloignâmes ensuite de ce lieu, et nous nous mîmes à l'abri de trois îles, où nous restâmes jusqu'au lendemain ; nous continuâmes ensuite notre route. Un grand nombre d'îles s'étendoient toujours à perte de vue : nous vîmes le large canal (Broad-Sound) ; il a dix lieues à son entrée, est embarrassé d'îles et de bancs de sable, et a au nord une pointe que je nommai *Palmerston :* notre navigation étoit lente, et les bas-fonds la rendoient dangereuse, quoique nous fussions à deux lieues de terre, et à quatre des îles. Plus loin est le cap Hillborough, promontoire élevé, derrière lequel la terre paroît entrecoupée de montagnes, de collines, de plaines, de vallées, couverte de verdure et de bois : la plus grande des îles avoit à peine cinq milles de tour ; plus près de la terre il en étoit de

très-petites d'où nous vîmes s'élever de la fumée.

Le 3 juin, nous naviguâmes au couchant, vers un passage qui se trouva une baie, dont le fond étoit une terre très-basse, éloignée de six lieues de son ouverture; nous lui donnâmes le nom de *baie Repulse :* nous évitâmes d'y entrer, et tournant au nord-ouest, nous passâmes encore entre la terre et d'autres îles, parmi lesquelles on en remarque une petite, très-élevée et se terminant en pic. Cette espèce de canal a ici cinq lieues de long; le fond y est bon, et il peut être regardé comme un havre sûr, près duquel la terre offre des bassins : la terre, les îles y présentent aussi des prairies et des bois ; sur l'une des dernières nous vîmes deux hommes et une femme, et une pirogue mieux travaillée que celles que nous venions de voir : nous donnâmes aux îles le nom de *Cumberland*, et au passage celui de *Pentecôte,* parce que nous le traversâmes durant ces fêtes. Lorsqu'on en est sorti, on découvre le cap Glocester ; il est élevé, et a près de lui l'île d'Holburn : au couchant du cap est une baie profonde qui paroît se joindre à la baie Repulse; nous l'appelâmes *Edgcumbe :* à son couchant est un promontoire qui s'élève tout à coup au milieu de terres basses, et nous le nommâmes *cap*

Upstart; on le découvre de douze lieues : derrière sont des terres élevées et stériles; mais en général, la côte est basse, et presque par-tout nous voyions s'en élever de la fumée. Le 6, nous vîmes l'embouchure d'une baie qui s'étend à deux lieues de profondeur; elle et le cap qui la termine au levant, eurent le nom de *Cleveland* : devant elle est une île qui fut appelée *Magnétique,* parce qu'en s'en approchant, l'aiguille se dérangeoit sans cesse. Tout autour, le terrain est rocailleux, brisé, stérile; cependant la fumée annonce qu'il n'est pas sans habitans. Au delà, nous trouvâmes un groupe d'îles situées à cinq lieues de la terre, où nous vîmes de grandes colonnes de fumée ondoyer dans l'air; sur les îles nous vîmes quelques habitans et des pirogues : nous crûmes y découvrir des cocotiers, et tandis que je m'en approchois avec le vaisseau, Mrs Banks et Solander s'y firent conduire dans la chaloupe; en y débarquant, ils trouvèrent que ces cocotiers n'étoient que des palmistes : ils y cueillirent quelques plantes, et y virent un homme qui, en les apercevant, fit un grand cri et se cacha. Nous cinglâmes vers le promontoire que nous apercevions au delà; il étoit élevé, et vers sa pointe est un mondrain rond qui semble en être détaché : je l'appelai *pointe Hillock*

(pointe du Mondrain); avec l'île Magnétique il forme la large baie que nous nommâmes *Hallifax*. Entre le cap Hillock, et celui de Sandwich qui en est à près de quatre lieues, est une terre élevée, brisée, stérile; plus loin sont de nouvelles îles, et vis à vis, une belle et grande baie qui semble offrir un bon abri, mais je ne m'y arrêtai pas, et lui donnai le nom de *Rockingham :* entre sa pointe septentrionale et quelques îles, est un passage où nous nous engageâmes, et d'où, avec nos lunettes, nous découvrîmes une trentaine d'habitans rassemblés sur une île; ils étoient nus, bruns, et avoient les cheveux courts : ils regardèrent le vaisseau avec curiosité. L'une de ces îles semble toucher la terre, et nous la nommâmes *île Dunk ;* d'autres plus au nord, reçurent le nom de *Frankland:* devant elles est une pointe élevée, qui eut le nom de *Grafton ;* elle commence une côte de vingt lieues, remplie de rochers, presque nue, mais cependant habitée : près du cap est une île basse, couverte de bois et de verdure, vis à vis de laquelle est une baie où nous entrâmes pour faire provision d'eau douce; le fond étoit un sol bas rempli de paletuviers : le pays s'élevoit ensuite partout en collines escarpées, et n'offroit aucune commodité pour faire de l'eau; ce qui me détermina

détermina à revenir au vaisseau et à continuer notre route : jusqu'alors, pendant un espace de 1300 milles au travers des bas-fonds, les noms que nous avions imposé n'avoient point été des monumens de détresse. Un cap situé au delà de la baie Trinité, mérita que nous lui donnassions le nom de *cap de la Tribulation* : nous découvrions vis à vis de lui différentes îles ou des rochers; et voulant éviter le danger où nous pouvions nous jeter pendant la nuit, comme aussi m'assurer s'il n'y avoit pas des îles en pleine mer, je voulus gagner le large : le vent étoit bon, la lune brilloit, le fond étoit de vingt et une brasses, et nous étions tranquilles; pendant que nous soupions, on nous annonça que le fond n'étoit plus que de huit brasses, et à cette nouvelle nous courions tous à nos postes; mais nous retrouvant l'instant après dans une eau profonde, nous crûmes avoir échappé au danger : vers les dix heures, le fond diminua de nouveau, de vingt brasses il vint à dix-sept, et avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha, et n'eut de mouvement que celui que la houle lui donnoit en le battant sur le rocher où il étoit; en un instant nous fûmes sur le tillac, tous épouvantés : nous craignions que le vaisseau ne fût engagé dans un rocher de corail, le plus dangereux

de tous; on abattit les voiles, les vergues, les huniers; on mit les bateaux en mer pour sonder: ils trouvèrent que nous étions sur une bande de rochers, et le bâtiment échoué dans un trou qui étoit au milieu; en des endroits, il y avoit trois ou quatre brasses d'eau, en d'autres il n'y avoit pas quatre pieds : nous portâmes nos ancres à l'arrière où il y avoit du fond à une moindre distance, et nous travaillâmes en vain de toutes nos forces pour le faire mouvoir; il battoit toujours avec tant de violence que nous ne pouvions nous tenir sur nos jambes : à la lueur de la lune nous voyions autour de nous flotter les planches du doublage de la quille, puis la fausse quille, et à chaque instant nous croyions le voir s'écrouler sous nos pieds; nous pensions à l'alléger, mais alors la marée baissoit, et nous perdions par là autant de fond que nous en pouvions gagner par nos efforts à décharger le bâtiment : notre seul espoir étoit dans la marée suivante; mais nous étions incertains si le bâtiment pourroit tenir jusqu'alors. Le rocher le froissoit avec force, et nous travaillâmes à notre délivrance sans l'espérer : les pompes agirent, nous jetâmes dans la mer les canons que nous avions sur le tillac, avec notre lest et des futailles, des jarres d'huile, de vieilles provisions, tous les matériaux les plus pesans;

tous agissoient sans murmure, sans juremens. L'aurore parut, et nous montra la terre à huit lieues de nous, et point d'îles entr'elle et nous, pour aider à transporter nos débris quand le vaisseau seroit en pièces. Heureusement le calme survint, il fit naître une foible espérance; et dans le moment que la marée monta, nous portâmes nos ancres dehors : cependant, et la marée et tout ce que nous fîmes pour l'alléger, ne le firent flotter que d'un pied et demi; il fallut l'alléger davantage encore : jusqu'alors il n'avoit pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée montoit, l'eau y entroit avec tant de force, que deux pompes travaillant sans cesse, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : peu de tems après d'autres voies d'eau s'ouvrirent. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, qui devoit être plus forte que celle du jour; nous disposâmes tous nos instrumens pour les faire agir tous à la fois de la manière la plus avantageuse : à cinq heures nous vîmes la marée remonter, mais nous remarquâmes en même tems que les voies d'eau faisoient des progrès alarmans; à trois pompes qui travailloient sans cesse, nous voulûmes en joindre deux autres, l'une d'elles se trouva hors d'état de servir, et l'eau faisoit des progrès qui nous persuadoient que lorsque le

vaisseau cesseroit de toucher, il couleroit à fond : tout en regardant ce moment comme celui de notre destruction, nous ne laissâmes pas d'y travailler avec la plus grande vigueur; il nous sembloit déjà être à cet instant fatal, entendre les cris, les contestations qui s'élèveroient pour être reçu dans les bateaux qui ne pouvoient tous nous contenir : arrivés à terre, que pouvions-nous faire dans un désert horrible, sans subsistances, sans aucune défense contre les habitans, qui même comme amis ne pouvoient pas nous donner des consolations? Il approchoit, cet instant; tout étoit disposé pour agir, et les hommes qui n'étoient pas occupés à pomper, se tinrent près du cabestan (1) et du vindas : à dix heures dix minutes la mer fit ballotter le vaisseau, nous fîmes les derniers efforts, et nous le vîmes enfin flotter en pleine eau; il y en avoit près de quatre pieds dans la cale : tout le monde se mit aux pompes, et l'on parvint à empêcher les progrès de l'eau; mais après des fatigues excessives pendant vingt-quatre heures, après l'agitation d'esprit qui nous avoit tourmentés, nous

(1) Le cabestan est un tourniquet pour rouler le cable; le vindas est un treuil ou cylindre horizontal destiné aussi au même usage.

tombions dans l'abattement : on ne pouvoit plus travailler à la pompe que six minutes de suite, et on se jetoit sur le tillac, épuisé, inondé par l'eau qui sortoit des pompes; on se relevoit, on renouveloit ses efforts, et l'espérance soutenoit encore; une erreur vint l'abattre : entre le fond extérieur et l'intérieur d'un vaisseau est un espace de dix-huit pouces; l'homme qui jusqu'alors avoit mesuré la hauteur de l'eau, l'avoit prise sur le fond intérieur; celui qui lui succéda pour le même service, la prit sur le fond extérieur, et annonça que l'eau avoit gagné tout d'un coup de dix-huit pouces : à cette nouvelle terrible, on fut tenté de renoncer au travail et à ses espérances; mais l'erreur bientôt reconnue, inspira une joie subite qui sembla faire évanouir tout le péril; on reprit un nouveau courage, une nouvelle activité, et à huit heures du matin les pompes se trouvèrent avoir beaucoup gagné sur la voie d'eau : on parla d'arriver à un havre, et tous ceux qui ne pompoient pas travaillèrent à relever les ancres; nous en perdîmes deux dans ces rochers, mais notre situation nous rendit insensible à cette perte : nous élevâmes le petit mât de hune et la vergue de misaine, et à onze heures un vent léger s'étant fait sentir, nous mîmes à la voile et portâmes vers la terre.

Cependant il étoit impossible de continuer assez le travail de la pompe, pour qu'elle gagnât la voie d'eau, et qu'on pût l'arrêter en dedans. M. Monkouse, officier de poupe, proposa un expédient qu'il avoit pratiqué à la Virginie, sur un vaisseau marchand; c'étoit ce qu'on appelle *larder la bonnette* (1). Il piqua légérement sur une voile une grande quantité de fil de caret et de laine hachés très-menu, et étendit par dessus le fumier de notre bétail, puis on plaça cette voile sur la quille, par le moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue: la voie, en tirant de l'eau, tira aussi de la voile qui se trouva près du trou, la laine et le fil de caret qui s'y enchâssèrent, et pour ainsi dire, s'y conglutinèrent; la voie d'eau fut ainsi beaucoup diminuée,une seule pompe suffit pour en arrêter les progrès, et nous en eûmes autant de joie que si nous eussions touché au port: loin de penser à se faire échouer pour reconstruire un petit vaisseau des débris du nôtre, on ne s'occupa plus qu'à suivre la côte de la Nouvelle-Hollande, afin d'y trouver un lieu propre pour s'y radouber; le courage ne manqua jamais à l'équipage, et c'est à ce courage que nous dûmes notre salut.

---

(1) Les bonnettes sont de petites voiles.

Nous élevâmes de nouvelles voiles, et jetâmes l'ancre sur le soir, à une lieue du banc de corail où nous avions touché; il est en partie à sec dans la marée basse; on en voit un autre plus au midi. Nous mesurâmes alors l'eau que le vaisseau faisoit par heure, et nous trouvâmes qu'il en faisoit quinze pouces; ce qui n'annonçoit pas un danger si prochain : le 13, dès le matin, nous remîmes à la voile, et passâmes près de deux petites îles que nous avions appelées *Hops-Island* (île de l'Espérance) parce qu'alors tout notre espoir auroit été d'y aborder. Dans l'après-midi, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, et nos bateaux l'allèrent visiter, tandis que nous louvoyions; ils n'y trouvèrent pas l'eau assez profonde pour le vaisseau : la nuit vint, et il nous fallut jeter l'ancre : la pinasse continua cependant ses recherches, et trouva deux lieues plus loin un havre très-commode; nous nous en approchâmes le lendemain : la route étoit semée de bas-fonds, que nous fûmes assez heureux pour éviter; mais dans ce moment, le vent s'éleva, le vaisseau ne pouvoit plus manœuvrer, et il fallut se hâter de le traîner dans un abri avec les bateaux : en attendant, on jeta l'ancre, on visita exactement le havre; je le trouvai petit, mais plus propre à la situation où nous nous trouvions, qu'aucun

de ceux que nous eussions vus encore : le vent étoit trop fort pour lever l'ancre, et pour qu'il fatiguât moins le vaisseau, nous abattîmes et désagréâmes tout ce qui pouvoit l'être, pour en alléger l'avant, où nous pensions que la voie d'eau devoit être, et nous n'oubliâmes pas que notre conservation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le 16, le vent se calma un peu ; nous voulûmes mettre à la voile, et ne le pûmes pas; le vent continua ; s'il se fût élevé dans le tems que nous étions échoués, il nous auroit mis en pièces : nous nous hasardâmes enfin le 17, et nous approchâmes du havre ; mais dans la route, le vaisseau toucha deux fois, et nous eûmes beaucoup de peine à le faire flotter à la seconde. Enfin, nous le conduisîmes dans le havre, nous l'amarrâmes à une grève escarpée, et avant la nuit les cables, les ancres, les ansières furent à terre. Nous avions d'autres raisons pour désirer d'y être; le scorbut faisoit de grands progrès parmi nous, et Tupia avoit déjà des boutons livides sur les jambes : nous espérions trouver là quelques rafraîchissemens; du moins, nous étions certains que le pays étoit habité, car nous avions vu des insulaires allumer du feu sur la côte.

Les bords du havre étoient si escarpés que le vaisseau flottoit à vingt pieds du rivage : nous fîmes un pont de l'un à l'autre, et élevâmes une

tente pour nos malades, une pour nos provisions. Je grimpai sur une colline pour voir l'aspect du pays ; près de la rivière le sol étoit bas, inondé d'eau salée, et couvert de paletuviers ; par-tout ailleurs il me parut pierreux et stérile. M. Banks rencontra dans une promenade, des restes de huttes indiennes : il traversa la rivière, et n'y trouva que des collines de sable, et quelques cabanes habitées depuis peu ; il n'y vit que des vols de très-beaux pigeons et de corneilles très-sauvages : il remarqua beaucoup de pierres-ponces en différentes parties du golfe, où elles avoient été portées par les inondations ou les marées, qui s'y élèvent ordinairement de huit pieds. Pendant les premiers jours, nous travaillâmes avec vigueur à vider le vaisseau, et à l'approcher le plus près qu'il étoit possible du rivage, sans l'échouer ; nous découvrîmes la voie d'eau ; les rochers l'avoient faite à travers quatre bordages, on n'y voyoit aucun éclat de bois, et tout y étoit coupé aussi net qu'avec un instrument : deux circonstances nous avoit conservés ; l'une, que les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau ; l'autre, que l'ouverture, assez large pour nous faire couler à fond quand même nous aurions eu huit pompes en mouvement, avoit été bouchée en partie par un morceau du roc qui y étoit

resté engagé, de sorte qu'il n'y entroit de l'eau qu'entre la pierre et la planche : plusieurs parties du vaisseau se trouvèrent brisées ou délabrées ; les forgerons, les charpentiers se mirent au travail pour le réparer : quelques matelots furent envoyés à la chasse, afin d'avoir de la viande fraîche pour les malades ; ils virent des cabanes d'Indiens, un courant d'eau douce et un quadrupède de la grandeur du lévrier, couleur de souris, extrêmement agile, ayant des jambes minces, une longue queue, sautant comme le lièvre ou le daim : l'un d'eux crut avoir vu le diable décoré de cornes et d'ailes ; ce n'étoit qu'une chauve-souris que son imagination effrayée avoit grossie : il est vrai qu'elles sont ici de la grosseur d'une perdrix et absolument noires. On trouva aussi quelques choux palmistes ; des fruits du plane sauvage d'assez bon goût, mais remplis de pierres ; des feuilles d'une plante que nous crûmes la même que celle qu'on nomme *coco* en Amérique : sa racine étoit trop âcre pour pouvoir être mangée, mais la feuille égaloit presque l'épinard par son goût ; enfin, un fruit de la grosseur de la pomme d'amour, plus plat, et d'une couleur de pourpre foncé ; détaché de l'arbre, il étoit dur et acerbe ; gardé quelques jours, il s'amollit et prit une saveur agréable.

Le vaisseau avoit été réparé aussi bien qu'il pouvoit l'être dans les circonstances où nous nous trouvions; nous le calfatâmes, nous remplîmes nos futailles, raccommodâmes nos agrets, et nous essayâmes de le mettre à flot, en attachant autour de lui un grand nombre de tonneaux; mais nous le tentâmes en vain; il fallut attendre le tems des grandes marées: elles vinrent, et nous fîmes de nouveaux efforts qui réussirent; mais, pour avoir resté trop longtems la proue sur la terre et la poupe à flot, il s'y étoit fait une nouvelle voie d'eau, et il fallut le ramener à terre; on visita sa quille, on y trouva des bandes gâtées: tous ces dommages n'étoient cependant pas considérables, et on en répara quelques-uns. Pendant ces opérations, les uns cherchoient un canal pour conduire le vaisseau au travers d'une multitude de brisans et de basfonds qui s'étendoient jusqu'à une grande distance; les autres visitoient le pays, pour y trouver des rafraîchissemens ou de nouveaux objets de connoissances: les premiers trouvèrent un passage entre des rochers de corail, sur lesquels ils avoient pris de si gros petoncles que deux hommes n'auroient pu en manger un; ils rapportèrent des racines de cocos que Tupia rendoit meilleures en les cuisant dans un four, à la manière de son pays; des oiseaux, différens

herbages qui, bouillis avec des pois, devenoient un mets fort agréable : on faisoit une pêche abondante qui seule pouvoit nourrir l'équipage ; on remarqua des animaux semblables au chien, et couleur de paille : on trouva même une noix de coco remplie de bernacles ; sans doute, elle venoit de quelque île plus à l'orient et peut-être de la terre *del Espirito santo* de Quiros, dans la latitude de laquelle nous étions. M. Banks traversa dans l'autre partie du havre, et le long d'un rivage sablonneux ; il trouva un nombre prodigieux de fruits que ne produisoient point les plantes découvertes jusqu'alors, et même des noix de cocos qui avoient été ouvertes par une espèce de crabes : toutes ces substances végétales étoient incrustées de plantes marines et couvertes de bernacles, signe certain qu'elles venoient de loin, et peut-être de la terre découverte par Quiros. Il remonta la rivière avec un petit bateau pour examiner le pays dans un espace de trois lieues ; il trouva un terrain marécageux couvert de paletuviers : au delà il étoit pierreux et stérile ; le canal se resserre ensuite, bordé par un sol escarpé, ombragé de beaux arbres, parmi lesquels étoit l'arbre de quinquina, *hibiscus tiliaceus :* ce sol au loin paroissoit bas et fertile, revêtu d'une herbe épaisse et longue. Il y vit des animaux

semblables au loup ; les mosquites le poursuivirent jusqu'au milieu de la fumée dont il s'environna sur le soir pour y passer la nuit avec ceux qui l'accompagnoient ; ils la passèrent à veiller, et à désirer le retour de la lumière : dès le matin ils chassèrent ; ils revirent de ces animaux agiles, lesquels sautoient avec facilité sur l'herbe épaisse qui arrêtoit les pas du chien : cet animal saute sur les deux pieds de derrière, comme le *jerbua* ou *mus jaculus* (1). En remontant plus avant, la rivière ne devint plus qu'un ruisseau d'eau douce, mais où la marée remontoit encore. Sur le soir, M. Banks vit de la fumée à trois cents pas de lui, et il espéra pouvoir faire connoissance avec les naturels du pays ; mais avant d'arriver au feu, les Indiens le découvrirent et disparurent : le feu brûloit dans le creux d'un arbre pourri ;

---

(1) C'est le kanguroo ; il y en a qui pèsent cent quarante-neuf livres : la chair en est tendre et très-bonne à manger. Quand la femelle est blessée, elle témoigne un courage admirable, et une sollicitude vraiment touchante pour sauver ses enfans, qu'elle porte dans une poche située entre ses cuisses. On a remarqué que ses derniers efforts étoient donnés à la conservation de ses petits. M. de la Billardière dit avoir vu aussi en 1792, dans la terre de Diemen, une très-forte compagnie de perdrix.

à peu de distance ils virent les traces des pas des Indiens, des maisons, des fours creusés en terre, des débris de coquillages et des racines. Ils revinrent au lieu où ils vouloient passer la nuit ; c'étoit un large monceau de sable ombragé par un buisson, sur lequel ils étendirent des feuilles de plane ; des paquets d'herbes furent leur coussin ; leurs manteaux servirent de couverture ; ils n'aperçurent pas de mosquites, et ils dormirent profondément, sans penser qu'ils étoient exposés aux armes des Indiens ou à d'autres périls : le lendemain, aidés de la marée, ils revinrent au vaisseau, dans le moment où nous nous étions assurés que le passage découvert n'étoit pas praticable ; et tout l'avantage qu'on retira de cette visite des bancs qui nous environnoient, fut d'y trouver des tortues.

Enfin nous réussîmes à parler aux habitans du pays ; quatre d'entr'eux dans une pirogue harponnoient du poisson sur la côte septentrionale de la rivière : convaincu par expérience que les approcher c'étoit les faire fuir, j'ordonnai qu'on parut ne pas faire attention à eux, et l'expédient réussit ; deux d'entr'eux vinrent près de nous dans la pirogue, et nous parlèrent long-tems d'un ton de voix élevé sans que nous pussions les comprendre ; nous leur répondîmes

par des cris et des signes d'amitié : ils s'approchèrent, tenant leurs lances pour nous montrer qu'ils pouvoient se défendre; nous leur fîmes des présens d'étoffes, de papier, de clous, de verroteries; mais ils ne firent attention qu'à un petit poisson que nous leur donnâmes : alors ils allèrent chercher leurs compagnons qui vinrent sans crainte et sans défiance ; chacun d'eux étoit armé de deux javelines et d'un bâton : nous restâmes ensemble avec cordialité ; mais, lorsque nous prîmes notre repas, ils refusèrent de le faire avec nous, et s'en retournèrent dans leur pirogue : leur taille étoit ordinaire, leurs membres petits, leur peau couleur de suie ou de chocolat foncé, leurs cheveux noirs, point laineux, et coupés courts, les uns lisses, les autres bouclés; ils avoient toutes leurs dents, contre la remarque de Dampier (1) ; elles étoient blanches et unies; leurs yeux étoient vifs, et les traits de leur visage agréables; quelques parties de leur corps sont peintes en rouge, d'autres rayées de blanc; leur voix étoit harmonieuse, et ils repétoient plusieurs mots avec facilité : ils revinrent le lendemain avec un nouveau venu qui avoit le cartilage du nez percé et enfilé d'un gros os d'oiseau ; je donnai à l'un d'eux un

(1) *Voyez* son voyage, tome IV, page 274.

morceau de vieille chemise, dont il se fit une espèce de turban : ils nous donnèrent un poisson, et paroissoient contens de rester avec nous; mais voyant quelques-uns de nos officiers examiner leur pirogue avec attention, ils s'en alarmèrent, se jetèrent dedans, et s'enfuirent à force de rames sans nous dire un seul mot : ils revinrent cependant, et nous vécumes en bonne intelligence avec eux. Nous menions alors une vie assez agréable, nous avions des alimens sains, du gibier et du poisson; nous nous promenions, nous faisions de nouvelles découvertes : du haut d'une colline je découvris le pays fort au loin, il me parut entrecoupé de collines et de plaines; en plusieurs endroits il étoit couvert de bois: nous tuâmes un de ces animaux sautillans, semblables au gerbo, dont ils diffèrent principalement par la grandeur; la tête de ce quadrupède, son cou, ses épaules sont petites en proportion des autres parties du corps ; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, celles de derrière en ont vingt-deux; sa queue aussi longue que son corps, est épaisse à sa naissance, pointue à son extrémité ; il marche par sauts et par bonds, tenant sa tête droite ; ses pas sont longs; ses jambes de devant, repliées ordinairement contre la poitrine, ne paroissent lui servir que pour creuser la terre; sa peau est couverte

couverte d'un poil court, couleur de souris; sa tête et ses oreilles ressemblent davantage au lièvre : les Indiens le nommoient *kanguroo* (1).

Nous allâmes aussi visiter les habitans du pays. Tupia, qui avoit été au delà de la rivière, mangea avec eux une racine d'un goût agréable. A peine débarquions-nous sur le rivage, que nous en vîmes quatre dans une pirogue, qui venoient nous joindre; deux d'entr'eux avoient des colliers de coquillages qu'ils ne voulurent jamais nous vendre; lorsqu'ils se retirèrent, nous voulûmes les suivre; mais ils nous témoignèrent que nous leur ferions de la peine, et nous les laissâmes aller. Un jour ils vinrent au nombre de dix; avant d'approcher, ils posèrent leurs armes qu'ils firent garder par l'un d'entr'eux, et montèrent sur le vaisseau : ils

(1) M. Péron qui, en 1804, a enrichi le cabinet d'Histoire naturelle de Paris, d'une collection immense d'animaux de tout genre, qu'il a trouvé dans la Nouvelle-Hollande, assure qu'il y a plusieurs variétés du kanguroo, dont une est rouge, et une autre petite à bandes. M. de la Billardière observe que ces animaux courent beaucoup plus la nuit que le jour; il a été aussi témoin de l'adresse des sauvages de la terre de Diemen, à manier leur zagaie; il est rare qu'ils manquent le but qu'ils visent : ils la lancent avec assez de force pour percer un kanguroo de part en part.

vouloient se procurer une des tortues que nous avions prises, et qui leur faisoit envie. Ils nous la demandèrent ; nous la refusâmes : ils furent indignés, et essayèrent de l'enlever de force; mais nous la défendîmes, et elle nous resta. Transportés de colère, ils traversent la rivière, et mettent le feu à l'herbe sèche autour des instrumens que nous avions à terre, elle s'enflamma avec rapidité : M. Banks sauva à peine sa tente de l'incendie; un de nos cochons y fut brûlé, ainsi que la forge ; et il auroit consumé de même des filets et des toiles que nos gens avoient lavées et étendues, si nous n'avions réussi à arrêter les progrès du feu, et à éloigner les incendiaires en tirant sur eux un fusil chargé à petit plomb. Les bois les dérobèrent à notre vue; puis ils revinrent, et nous allâmes au devant d'eux : un vieillard s'avança, et nous fit une harangue; puis ils se retirèrent de nouveau : nous les suivîmes quelque tems, après nous être saisis de quelques-uns de leurs dards, et nous nous assîmes sur des rochers ; ils s'assirent aussi à quelque distance ; et le vieillard s'avança vers nous, portant une javeline sans pointe : à tout ce qu'il nous dit et que nous ne pûmes comprendre, nous ne répondîmes que par des signes d'amitié. Le vieillard retourna vers eux, tous posèrent leurs armes, et vinrent à nous

d'un air pacifique. Nous leur rendîmes leurs armes, et la réconciliation fut achevée : ils revinrent avec nous jusque près du vaisseau, sur lequel ils ne voulurent pas monter ; ils nous promirent de ne plus mettre le feu à l'herbe, s'assirent, puis nous quittèrent. Cependant les suites de l'incendie nous montroient, la nuit, le spectacle le plus affreux et le plus magnifique ; le feu avoit pris aux arbres, il s'étendoit dans la forêt, et toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étoient en feu. Les habitans ne parurent point les jours suivans : un de nos gens en rencontra tout-à-coup quatre qui faisoient griller un oiseau et un quartier de kanguroo ; quoiqu'effrayé, il ne voulut pas prendre la fuite ; il s'assit gaiement avec eux, leur offrit son couteau qu'ils examinèrent, et le lui rendirent : il leur fit signe qu'il alloit les quitter, mais ils ne le voulurent pas ; ils examinèrent ses habits, lui tâtèrent les mains et le visage, pour s'assurer que son corps étoit comme le leur, puis lui permirent de se retirer, et lui montrèrent son chemin. M. Banks avoit trouvé en tas toutes les étoffes que nous leur avions données, sans doute parce qu'elles leur étoient inutiles.

Pendant que ceci avoit lieu, je faisois chercher par-tout un passage ; montés sur une col-

line, nos regards erroient autour de nous, dans l'espérance de gagner la haute mer, et de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous ne voyions que des rochers et des bancs de sable sans nombre, et point de passage que par les sinuosités dangereuses qu'ils forment; mais il n'y en avoit pas d'autres, et le beau tems, le calme le rendant seul possible, il nous fallut l'attendre. Nous nous nourrissions de notre pêche; parmi les poissons que nous prîmes étoit une tortue, dans laquelle nous trouvâmes entre les deux épaules un harpon de bois gros comme le doigt, long de quinze pouces, et dont la pointe étoit barbelée, comme nous en avions vu entre les mains des habitans du pays : nous cherchâmes en vain le légume auquel on donne le nom de *chou caraïbe*. En parcourant une vallée profonde dont les côtés couverts d'arbres et de buissons étoient presque perpendiculaires, nous trouvâmes à terre plusieurs noix anarcades (*anacardium orientale*), ce qui nous fit chercher l'arbre qui les produit; mais, après nous être épuisés de fatigues, il nous fallut y renoncer, et nous n'avons pu l'y trouver. M. Banks prit un animal de la classe des *opossum;* c'étoit une femelle qui avoit deux petits; il ressembloit au phalanger de M. de Buffon, mais n'étoit pas le même; il avoit avec cet

animal quelque analogie, surtout par la conformation extraordinaire de ses pieds qui le distingue de tout autre quadrupède.

Le 29 juillet 1770, le calme survint; nous nous disposâmes à partir, mais la marée baissoit; la barre qui bouchoit le golfe ne se trouva avoir que treize pieds d'eau, et notre vaisseau en prenoit treize et demi; puis le vent se releva, et il fallut prendre encore patience : nous occupâmes notre oisiveté forcée avec le filet et la ligne, nous visitâmes nos pompes qui se trouvèrent en très-mauvais état; heureusement que notre vaisseau avoit été assez bien réparé. Le 3, nous fîmes un effort inutile pour nous éloigner; le lendemain nous fûmes plus heureux, et nous sortîmes ayant devant nous la pinasse qui sondoit continuellement : quand nous fûmes à cinq lieues du havre, nous jetâmes l'ancre pour avoir le tems d'examiner les bas-fonds à la marée basse.

Nous donnâmes à la rivière que nous venions de quitter, le nom de notre vaisseau; elle forme le havre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux qui reçoit un ruisseau d'eau douce : à un mille de la barre, l'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau; un de ses bords très-escarpés le rend très-commode pour mettre un navire sur le côté : l'endroit le plus sûr pour en approcher est au midi;

au nord il y a une lieue de grève basse et sablonneuse, mais au midi est une terre élevée : le meilleur rafraîchissement qu'on y peut trouver est la tortue, et il faut l'aller prendre loin dans la mer ; il y a beaucoup de poissons : outre les végétaux dont j'ai parlé, on y trouve du pourpier et une espèce de fèves à tiges rampantes qui nous furent utiles contre le scorbut. Nous avons parlé du kanguroo et de l'opossum ; il y a encore une espèce de putois, des loups, des chiens, plusieurs sortes de serpens, dont quelques-uns sont venimeux ; une grande variété d'oiseaux, tels sont les milans, les faucons, deux sortes de kakatoès, des loriots, des perroquets, deux ou trois sortes de pigeons, plusieurs espèces de petits oiseaux ; les hérons, les canards sifflans, les oies sauvages, les corlieux sont les principaux oiseaux aquatiques. Nous avons parlé de l'aspect du pays; ajoutons qu'on y trouve un grand nombre de nids de fourmis blanches, dont quelques-uns ont huit pieds de haut et seize de circonférence. Les arbres y sont peu variés ; le plus commun est le paletuvier : un grand nombre de ruisseaux s'y rendent dans la mer.

La marée basse arriva, et de la grande hune j'examinai les bancs et les rocs qui me présentèrent un aspect très-menaçant; c'est vers le nord-ouest qu'ils offroient un passage moins

dangereux, et c'est là que je résolus de tenter de sortir de cet amas d'écueils : en attendant le moment de lever l'ancre, nous faisions une pêche abondante; mais quand la marée étoit favorable, le vent étoit trop fort, et il fallut attendre qu'il se calmât. Nous levâmes l'ancre, et nous avançâmes en louvoyant ; il fallut encore la jeter de nouveau, parce que nous avions devant nous un banc de rocs qui n'avoit que quatre pieds d'eau : nous cherchâmes en vain de l'œil un passage pour arriver au delà, rien ne s'offrit qu'une multitude d'écueils détachés, terminés par d'autres où la mer brisoit avec violence ; ce qui me fit croire qu'ils étoient les derniers qu'on trouveroit en gagnant la haute mer; car dans l'intérieur, la mer ne brisoit pas, et par là les écueils n'en étoient que plus dangereux : on me conseilloit de reprendre la route par laquelle nous etions venus dans le golfe, mais le vent ne le permettoit pas; il se renforça même, et nous fit chasser sur nos ancres : pour empêcher qu'il ne nous jetât sur les rocs qui nous environnoient, il nous fallut abattre nos mâts de perroquet, nos vergues, nos huniers. Ce ne fut que le 10 août que le vent s'affoiblit; nous avançâmes d'une lieue vers la terre, toujours précédés d'un bateau; puis nous tournâmes plus au nord, et arrivâmes

entre trois petites îles, et une autre plus basse qui étoit entre nous et la terre : les écueils formoient comme une chaîne qui suivoit le rivage, et laissoit entre lui et eux un passage. Près d'un cap que nous nommâmes *Flattery*, nous crûmes voir une ouverture pour sortir de cette situation dangereuse; nous avançâmes quelque tems, et découvrîmes bientôt une chaîne de rocs qui s'étendoit devant nous; elle sembloit se joindre à la terre, mais cette terre ne me parut qu'un amas d'îles : avant de nous être assurés si nous pouvions espérer d'y trouver un passage, il fallut venir jeter l'ancre à un mille de la côte, et je débarquai pour faire des observations du haut d'une pointe élevée que je nommai *Look-Out*, dominant au loin sur une terre basse, couverte de sable blanc et de buissons verts; j'y vis des pas d'hommes, mais rien qui pût nous tirer de l'incertitude cruelle où nous étions : des îles, des bancs, c'est tout ce qui s'offrit dans un espace de dix lieues, et l'air n'étoit pas assez pur pour me permettre de voir au delà. Je résolus d'aller sur une île élevée qui étoit à cinq lieues au loin dans la mer; je m'y rendis avec M. Banks, et j'envoyai visiter un autre passage entre la terre et quelques îles basses. Nous y gravîmes la colline la plus élevée, agités tour à

tour par l'espérance et par la crainte : de là, nous découvrîmes à deux ou trois lieues une chaîne de rocs, coupée en divers endroits, et contre laquelle la mer brisoit avec violence : au delà, disois-je, il n'y a donc plus de brisans qui rompent l'impétuosité des vagues ; mais comment sortir de l'enceinte de ces brisans ? Le ciel étoit obscur et ne me permettoit pas de voir distinctement et au loin, et nous résolûmes de passer la nuit dans cette île, avec l'espérance que le lendemain le ciel seroit plus serein ; un buisson qui étoit sur la grève nous servit d'abri : dès les trois heures j'envoyai sonder le canal entre la chaîne de rocs et l'île où nous étions, et je montai sur la colline; mais le tems étoit encore plus obscur qu'il n'avoit été la veille : la sonde annonça un fond suffisant jusqu'aux rochers; on y vit un passage où le vent ne permit pas de s'engager, et qui parut étroit. Ce rapport me donna quelque espérance. L'île où nous étions a huit lieues de tour : en général, elle est stérile et rocailleuse; elle a cependant des terres basses couvertes d'une herbe longue clair-semée, et de quelques arbres : là se tiennent de très-gros lézards, ce qui nous fit donner leur nom à cette île. On y trouve de l'eau douce dans un étang : les Indiens la visitent, et nous y

trouvâmes des morceaux de coquillages dont ils s'étoient nourris, et des huttes bâties sur des hauteurs, tandis que sur la terre-ferme elles sont dans des lieux moins exposés au vent; ce qui nous persuada qu'il y avoit un tems où l'on jouit constamment dans ces climats d'un ciel pur et d'une mer calme. M. Banks trouva ici quelques plantes nouvelles : il y a à quelque distance de celle-ci, d'autres îles, mais plus petites. En retournant au vaisseau, nous descendîmes sur une île basse, sablonneuse et couverte d'arbres, habitée par un nombre incroyable d'oiseaux; nous y prîmes le nid d'un aigle, et celui d'un oiseau inconnu, construit sur la terre avec des morceaux de bois; il avoit vingt-six pieds de circonférence, et deux pieds huit pouces de hauteur : des monceaux de coquillages attestoient que cette île n'étoit pas non plus inconnue aux Indiens, et nous lui donnâmes le nom de *l'Aigle*. J'appris en arrivant, qu'on avoit découvert un canal fort étroit le long de la grande terre, resserré par des îles où on avoit trouvé de la chair fraîche, et des terres nouvellement remuées qui paroissoient être des tombeaux; après avoir examiné ce qu'il nous convenoit de faire, nous crûmes que la saison, le défaut de provisions, une sûreté plus grande nous obligeoient

à tenter le passage vers l'île des Lézards : nous nous y dirigeâmes, et après avoit fait sonder le canal étroit qu'on avoit découvert dans la chaîne des rocs, nous l'enfilâmes, et bientôt nous nous trouvâmes dans une mer libre et sans fond. La joie se manifesta sur tous les visages; depuis trois mois nous étions environnés d'écueils, contre lesquels une ancre trop foible, un cable brisé, un vent trop fort, une houle élevée pouvoient à chaque instant nous briser : nous avions fait cent soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans la sonde à la main; et nous trouvant tout à coup dans une mer ouverte et une eau profonde, il nous sembloit que nous n'avions plus de danger à craindre ; cependant de longues lames secouoient notre vaisseau, et lui faisoient faire neuf pouces d'eau par heure : nos pompes étoient mauvaises, et il nous restoit encore une vaste mer à traverser.

L'île des Lézards est peut-être le meilleur endroit de la côte pour trouver des rafraîchissemens; on y trouve de l'eau, du bois à brûler : les îles basses, les bancs qui l'environnent abondent en tortues et en poissons. Nous trouvâmes sur le rivage, des bambous, des cocos, et autres productions qui ne sont pas naturelles au pays, et que le vent y amène du levant.

Bientôt, continuant notre route, nous ne découvrîmes plus de terre; nous ne la revîmes que le soir du lendemain, et c'étoit sans doute la continuation de la côte que nous avions suivie si long-tems. De nouveaux brisans nous environnèrent; nous nous en éloignâmes, et le lendemain nous nous y retrouvâmes encore; la vague nous y portoit, et nous n'avions plus de fond pour jeter l'ancre, ni de vent pour cingler au delà : toute notre ressource fut de nous faire traîner par nos bateaux, pour différer au moins notre perte; malgré nos efforts, nous n'étions encore qu'à cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battoit le flanc du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante, et nous n'étions séparés du naufrage que par une épouvantable vallée d'eau d'une largeur égale à la base d'une vague : nous étions perdus, malgré nos efforts, si un vent léger ne s'étoit élevé; son secours, joint à celui des bateaux, nous éloigna un peu des rochers; mais l'instant après le vent tomba, et nous revînmes sur l'écueil : un foible souffle se fit apercevoir pendant dix minutes encore, et il nous suffit pour arriver devant une ouverture dans le rocher, large de la longueur du vaisseau, au dedans de laquelle la mer étoit calme; nous ne balançâmes pas à tenter de la traverser : nous y

arrivâmes; mais comme alors la mer se retiroit, le courant du reflux qui passoit par la coupure, ne nous permit plus d'y passer, et nous rejeta, aidés de nos bateaux, à un quart de mille de là. Le reflux cessa, sans que le calme nous permit de nous éloigner, et le flot vint de nouveau nous rejeter sur le rocher : dans cet instant nous y découvrîmes une autre ouverture, et pendant que nous luttions contre le flot, je l'envoyai visiter; on trouva la coupure étroite et périlleuse, mais le passage possible : il falloit tenter l'entreprise ou périr; nous y entrâmes, poussés par le flot, le vent et un courant rapide ; nous y jetâmes l'ancre sur un fond de dix-sept brasses, mêlé de corail et de coquilles, et nous nous crûmes heureux d'être rentrés dans la même situation d'où nous étions sortis avec tant de joie; je résolus même de naviguer dans l'espace qu'ils occupoient, parce que c'étoit le moyen de découvrir si le pays dont nous suivions la côte étoit joint à la Nouvelle-Guinée; découverte qui me paroissoit intéressante. Nous avions à braver des écueils inconnus, formés de rochers de corail qui s'élèvent perpendiculairement, n'ayant point de fond à leur pied, couverts dans la marée, et contre lesquels brisent les lames énormes du vaste Océan méridional. Pendant que nous étions à l'ancre,

nous envoyâmes chercher sur ces rochers des poissons à coquille, parmi lesquels il y avoit des petoncles que deux hommes pouvoient remuer à peine : M. Banks y trouva des coquillages curieux, des molusca, et des coraux dont le plus remarquable étoit *le tubipora musica*. La terre étoit à neuf lieues de nous; et le lendemain nous mîmes à la voile, deux bateaux nous précédoient : nous passâmes devant une île basse et sablonneuse, et évitant les bancs qui s'offroient à nous, nous vînmes jeter l'ancre à quelque distance de trois îles que nous nommâmes *îles de Forbes*, éloignées de cinq lieues de la terre qui est basse, sablonneuse vers le couchant, et montueuse au midi. Le lendemain, après une route interrompue par les écueils, nous vînmes dans un beau canal qui nous conduisit à une île éloignée de la terre de moins de trois lieues; elle en a une de tour, et nous y vîmes quelques hommes armés de lances : de là nous voyions autour de nous une multitude de petites îles et de rochers; mais nous commencions à nous familiariser avec eux : le vent ne nous permit pas de prendre les tortues que nous y découvrions. La grande terre nous paroissoit basse et stérile, couverte de gros monceaux de sable blanc; elle forme une pointe que nous nommâmes *cap Greenville* : à neuf

lieues plus au levant sont des îles élevées auxquelles je donnai le nom de *Sir Charles Hardy*; d'autres reçurent celui de *Cockburn*. Plus au nord, nous aperçûmes des îles basses vers lesquelles nous nous dirigeâmes, et que le grand nombre d'oiseaux qui les couvroit nous firent appeler *Bird-Isles*.

Le 20, des bancs et des rochers que nous vîmes tout à coup, me firent plier les voiles jusqu'à ce qu'on y eut découvert un passage; près d'eux étoit une petite île garnie de quelques arbres, et sur laquelle nous vîmes plusieurs huttes d'Indiens: derrière il y en avoit un grand nombre. Nous naviguâmes lentement entr'elles, et découvrîmes devant nous une grande terre; en cinglant vers elle, nous perdîmes de vue les bancs, les rochers et les îles: nous nous aperçûmes le lendemain que la terre que nous avions vue au nord, et que nous croyions la continuation de celle dont nous avions jusqu'alors suivi les côtes, en étoit séparée par un détroit que nous pouvions traverser; nous y cinglâmes, mais toujours en nous faisant précéder par des bateaux, pour éviter les écueils: le canal, entre les deux terres, avoit un mille de large; nous y parvînmes, et vîmes que la terre située au nord n'étoit que diverses îles assez voisines les unes des autres. La pointe

la plus septentrionale du pays que nous venions de parcourir, reçut le nom de *cap York*; sa longitude est de 160 degrés 6 minutes, sa latitude méridionale, 10 degrés 37 minutes : auprès sont de petites îles basses; la terre elle-même est plate, basse et sablonneuse. La partie septentrionale du cap est montueuse, les vallées y offrent de beaux bois, la côte de petites baies : toutes les îles qui sont au levant furent appelées *îles d'York*. Après les avoir dépassées, nous découvrîmes la terre devant nous; nous crûmes d'abord qu'il nous faudroit retourner en arrière, mais en l'approchant, nous reconnûmes que différens canaux séparoient cette nouvelle terre de celle que nous suivions : nous jetâmes l'ancre dans le plus grand, qui s'élargit au delà de son entrée, et devant nous, il ne nous offrit qu'une mer ouverte. Aurions-nous enfin trouvé un passage pour la mer des Indes? disions-nous. Pour nous en assurer, nous résolûmes de débarquer dans l'île qui étoit au sud-est du canal; nous y voyions dix Indiens sur une colline, et nous allâmes vers eux : neuf avoient des lances; le dixième étoit armé d'un arc et d'un paquet de flèches. Trois vinrent sur la grève où nous allions débarquer, puis ils se retirèrent tranquillement. Nous gravîmes sur la plus haute colline qui

étoit

étoit d'une stérilité affreuse. Du sommet, nous ne vîmes point de terre entre le midi et le couchant : vers le nord on découvroit un grand nombre d'îles élevées, et rangées les unes derrière les autres. Tout nous persuada que nous étions parvenus à la mer des Indes, et avant de quitter ce pays, je lui imposai le nom de *Nouvelle-Galles méridionale ;* j'en pris possession en y arborant le pavillon anglais, et le bruit de l'artillerie rendit cet acte plus solennel. L'île où nous étions prit le nom de *Possession ;* elle n'est ni haute ni étendue : nous nous rembarquâmes ensuite. De notre vaisseau, nous aperçûmes de la fumée s'élever de la terre et des îles voisines, et des femmes nues cherchant des poissons à coquilles. Nous mîmes à la voile, et découvrîmes quelques îles basses, auxquelles nous donnâmes le nom de *Wallis ;* des bas-fonds nous forcèrent encore à jeter l'ancre, et j'envoyai sonder : on trouva un passage. Au nord étoit une chaîne d'îles. Nous mîmes à la voile, et descendîmes, M. Banks et moi, dans celle qui étoit près de nous ; c'étoit un rocher stérile fréquenté par des oiseaux semblables à des boubies, et dont la fiente l'avoit blanchie presqu'entièrement : il y avoit quelques bouquets de bois ; nous l'appelâmes *île Booby*. Revenus au vaisseau, le

vent s'éleva, et la houle qui venoit du sud-ouest, nous assura plus encore que nous étions au couchant de la Nouvelle-Galles méridionale, et que nous avions devant nous une mer ouverte; il étoit donc prouvé que le pays qu'on appeloit *Nouvelle-Hollande*, étoit une vaste île séparée de la Nouvelle-Guinée. Au nord-ouest étoit un groupe d'îles de hauteur et d'étendue diverses, qui paroissoient couvertes de plantes, de bois, et avoir des habitans; nous les appelâmes *îles du Prince-de-Galles;* sans doute qu'elles s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Nous donnâmes au détroit le nom de l'*Endeavour* et du vaisseau avec lequel nous l'avions découvert.

La Nouvelle-Galles méridionale est la plus grande île connue : sa longueur en ligne droite est de six cent soixante-quinze lieues, et sa surface en carré doit être plus grande que l'Europe entière; les terrains élevés paroissent n'en faire qu'une petite partie (1) : elle offre un mélange

(1) Les montagnes de la Nouvelle-Hollande ont, comme les Cordelières, une direction générale du nord au sud. Cette chaîne s'avance le long de la côte orientale depuis le cap le plus nord, et vient se raccorder au sud avec les monts sourcilleux de la terre de Diemen, qui paroissent en être le point extrême. Les tristes plages de l'ouest de la Nouvelle-Hollande,

de fertilité et de stérilité ; c'est au nord qu'il y a le plus de rochers, c'est dans la partie méridionale que l'herbe est plus épaisse et les arbres

---

couvertes d'un sable aride, privées de toute espèce de rivière, réduites à quelques foibles ruisseaux d'eau douce, paroissent vouées par la nature à la stérilité la plus hideuse et la plus grande.

Du côté de la terre de Leuwin, dans les terres de Witt, d'Endrach, au nord dans l'archipel de Napoléon, le terrain est bas, du moins très-peu élevé : les inégalités qu'offrent toutes ces côtes sont douces et arrondies; souvent même elles sont tellement égales, qu'une ligne légérement ondulée pourroit en dessiner une surface considérable. Le rivage y est toujours bordé de collines qui viennent se terminer en pente peu rapide. Ces collines ont un aspect noirâtre et triste ; la végétation y est languissante, et les lieux qui en sont dépourvus sont blanchâtres.

La scène change sur les plages de l'est; on n'y voit que des montagnes : on les découvre de la ville de Sydney, qui en est à cinquante milles de distance ; elles se présentent comme un rideau bleuâtre. Celles qui sont dans le comté de Cumberland, à côté de Sydney, sont connues sous le nom de *montagnes bleues*, *de Carmarthen* et *de Lansdown* : leur sol aride est de grès et de granit primitif; elles sont impénétrables à l'homme, et remplies de cataractes et de précipices affreux. En 1789, le lieutenant Dawes n'a pu jamais s'avancer au delà de neuf milles dans leur intérieur. Le capitaine Tench, parti l'année suivante avec une forte escorte de soldats armés de crochets de

plus grands : ceux-ci sont ordinairement à quarante pieds de distance les uns des autres, et l'intérieur ne paroît pas mieux boisé ; les ter-

---

fer pour tenter de nouveau le passage de ces montagnes, le colonel Paterson en 1793, et le célèbre Bass en 1796, n'ont pas été plus heureux dans leurs excursions.

Malgré le voisinage de ces monts inaccessibles, les vents enflammés du nord et du nord-est, comparables à ceux de l'Afrique ou de l'Arabie, y flétrissent et y détruisent la végétation la plus active. Ces vents secs et brûlans se manifestent sur les côtes de l'ouest, et se reproduisent avec plus de violence sur la côte orientale de ce vaste continent : ils le traversent du nord au sud, de l'est à l'ouest, et du nord-ouest au sud-est. Au mois de février 1791, la chaleur étoit telle à Sydney, que la rivière pouvoit à peine fournir aux besoins de la ville : le 10 et le 11 de ce même mois, le thermomètre de Réaumur s'éleva à l'ombre à trente-deux degrés et demi. Selon M. Collins, le plus précieux historien de ce pays, la chaleur étoit telle ces deux jours, que des milliers de grandes chauves-souris en périrent; la terre étoit couverte de diverses espèces d'oiseaux suffoqués, et plusieurs tomboient morts en volant : cette chaleur excessive rendit beaucoup de monde malade.

Selon Mrs Philipp et King, il n'est pas rare de voir à Sydney et à Parramatta le thermomètre s'élever, au mois de novembre, à vingt-huit degrés. En 1792, le thermomètre a resté dans ces deux villes, pendant tout le mois de décembre, à trente degrés d'élévation :

rains marécageux, inondés par les marées, sont hérissés de paletuviers: loin de la mer, les terrains humides produisent une herbe abondante,

---

aussi on n'entend nulle part comme dans ces lieux, les éclats effrayans du tonnerre. Les orages y portent quelquefois la désolation : ils sont accompagnés de grêle dont les grains ont, selon M. Collins, six à huit pouces de longueur, sur deux doigts d'épaisseur. Les pluies y sont quelquefois si abondantes qu'elles élèvent tout à coup le plus foible courant à la hauteur de trente, quarante et cinquante pieds. Il y a des contrées, comme en Egypte, où le cultivateur redoute le défaut d'inondation : à la Nouvelle-Hollande c'est leur excès. Dans le phénomène de la grêle, comme dans bien d'autres, cette cinquième partie du globe heurte toutes nos connoissances, elle se soustrait à toutes nos analogies.

La température n'est pas heureusement par-tout la même dans cette immense région. Dans l'île Maria qui est à deux cent cinquante lieues au sud du port Jackson, et qui est à l'orient de la terre de Diemen, M. Péron a observé en 1802, au mois de février, saison la plus chaude de ces contrées, que la plus grande élévation du thermomètre n'y étoit que de quinze degrés, et la moyenne de douze. Les nuits y étoient très-fraîches, et à quatre heures du matin le thermomètre se soutenoit à peine à huit degrés au dessus de zéro.

On voit dans la terre de Diemen, sept plans de montagnes qui s'élèvent comme par degrés vers l'intérieur des terres. Plusieurs de ces monts conservent

et des broussailles revêtent les vallées; la plus grande partie du sol n'est pas susceptible d'une culture régulière; on n'y trouve pas de grandes

---

leurs neiges au milieu des plus fortes chaleurs de l'été. Cette terre de Diemen est séparée de la Nouvelle-Hollande par le fameux détroit de Bass, qui a cinquante lieues de largeur du nord au sud. La chaloupe avec laquelle M. Bass, médecin du vaisseau la Reliance, osa s'aventurer sur une mer inconnue pour cette découverte importante, est conservée au port Jackson, avec une sorte de respect religieux; et la reconnoissance publique a décerné le nom de ce navigateur au détroit.

Dans toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande qui embrasse plus de cent mille lieues carrées, on ne connoît pas encore une rivière de la grandeur de la Marne ou de l'Allier : il y en a bien dont les eaux sont plus considérables, et qui portent le caractère apparent d'un grand fleuve pendant quelques lieues; mais, dès que le navigateur a remonté une de ces rivières l'espace de soixante à quatre-vingts milles, le fleuve majestueux disparoît tout à coup, il se termine par un très-foible ruisseau; le voyageur étonné reconnoît alors que ce prétendu fleuve n'a d'autres mouvemens que ceux qui lui sont imprimés par le flux et reflux de la mer. M. Péron assure que la rivière George, celle de Cook à Botany-Bay, celle de Parramatta au port Jackson, la rivière Hunter, celle d'Hawkesburry à Broken-Bay, et à huit ou dix milles au nord du port Jackson, celle de l'Endeavour, les rivières du golfe de Carpentarie, toutes celles qui

rivières, mais beaucoup de petites et de ruisseaux : la surface du pays est entrecoupée de criques salées (1) ; nous y avons vu deux petits lacs d'eau douce dans des bois : il n'y a que deux sortes de bois de charpente ; du plus grand qui croît par tout le pays, distille une gomme ou résine d'un rouge foncé, semblable au sang de dragon, et qui peut-être en est un; ses feuilles sont semblables à celles du saule : l'autre ressemble à nos pins : le bois des deux est dur et pesant. Il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler; on se sert de cette écorce dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux. Nous y trouvâmes trois sortes de palmiers; le plus abondant a les feuilles plissées comme un éventail : son chou est petit, d'une douceur exquise; ses noix sont bonnes pour les cochons : un autre, semblable au chou palmiste d'Amérique, a des feuilles ailées et grandes comme celles du cocotier; son chou plus gros n'est pas si bon : le tronc du troisième qu'on ne trouve

---

arrosent la terre de Diemen, portent ce caractère; elles sont toutes soumises à l'influence des marées, et se terminent par de foibles ruisseaux très-souvent à sec pendant la saison chaude de l'année.

(1) On entend à Londres par *crique*, un amas d'eau stagnante semblable à un bras de rivière.

qu'au nord, n'a que dix pieds de haut; ses feuilles petites, ailées, ressemblent à celles de la fougère; il ne produit pas de choux, mais des noix de la grosseur d'un marron, qui agirent sur nous comme un émétique, et rendirent malades les cochons qui en mangèrent : la pulpe séchée peut être saine et nourrissante. On y trouve un grand nombre de petits arbres et de buissons inconnus en Europe; l'un porte de mauvaises figues, l'autre des prunes aplaties sur les côtés; un troisième une pomme couleur de pourpre, bonne quand elle est gardée quelques jours. Nous y découvrîmes une variété infinie de plantes inconnues, mais peu sont bonnes à manger. On y remarqua une plante à feuilles longues, étroites, épaisses, semblables à la *queue de chat*, laquelle distille une résine d'un jaune brillant qui ressemble à la gomme-gutte, mais ne tache pas comme elle; l'odeur qu'elle exhale est douce : nous avons déjà parlé de quelques autres plantes; ajoutons-y une espèce de persil, deux espèces d'ignames douces, mais petites, dont nous n'avons pu trouver la plante entière. Nous avons trouvé dans les bois un fruit de la couleur et de la forme de la cerise, qui a peu de saveur, dont le goût est aigrelet et agréable, et le noyau mou; et un autre assez ressemblant à la pomme de pin, mais d'un goût

qui déplaît. Le chien, le kanguroo, l'opossum, une espèce de putois, nommé *quoll* par les habitans, qui a le dos brun, tacheté de blanc qui est la couleur du ventre, sont les seuls quadrupèdes que nous y ayons vus (1) : la chauve-souris qu'on y trouve, paroît être le rouget de

(1) M. Péron a remarqué encore dans l'île King, le wombat, quadrupède très-bon à manger ; quoiqu'un peu désagréable à la vue, il est aussi familier que nos chiens : il y a aussi le dasivre à longue queue, l'éléphant marin ou phoque à trompe, l'ornithoringue brun avec une variété qui est rousse. Ces deux derniers animaux sont des espèces de phoques. Il a trouvé dans la terre de Leuwin une éponge qui rend, lorsqu'on la presse, une liqueur de pourpre éclatante. Selon le même navigateur, les chiens de la Nouvelle-Hollande sont féroces, et ont le poil fin et délié comme celui de la martre : on y voit des kakatoès, beaucoup de perroquets, des tortues, et des requins de vingt-six pieds de long sur dix-huit de circonférence. M. Péron a vu aussi dans ces mers, une énorme sepie du genre *calmar*, de la grosseur d'un tonneau ; elle rouloit avec bruit au milieu des vagues : ses bras, longs de six à sept pieds sur un diamètre de sept à huit pouces, s'agitoient comme autant d'énormes reptiles.

Le règne végétal y offre le melaleuca, arbre remarquable par son écorce blanche ou le liber qui l'enveloppe ; le métrosideros dont nos bosquets commencent déjà à s'enorgueillir, et l'eucalyptus qui n'a

M. de Buffon. Nous avons eu occasion de parler ailleurs des oiseaux qu'on y voit ; le pigeon y est très-beau, et y vole en grande troupe : parmi les reptiles on compte les serpens, les scorpions, les mille-pieds, les lézards. Les insectes y sont peu nombreux ; les mosquites et les fourmis sont les principaux : il est des fourmis vertes qui font des nids d'une structure curieuse, composés en pliant avec force des feuilles larges comme la main, et en réunissant leurs bords avec une espèce de glu qui s'élabore dans leur corps ; en troublant le travail de ces insectes, nous sentîmes leur aiguillon, dont la piqûre n'est guères moins dangereuse que celle de l'abeille : la fourmi noire se loge dans l'intérieur des branches ; en cassant la branche, nous fûmes couverts de ces animaux qui sortoient par essaims de la branche rompue, et dardoient leur aiguillon avec violence : une troisième espèce très-petite, fait son nid dans la racine d'une plante parasite qui croît comme le gui sur les arbres ; elle

---

pas moins de cent quatre-vingts pieds de hauteur, sur une circonférence de trente à trente-six pieds : celui-ci est un arbre résineux. Il donne une gomme-résine de couleur rougeâtre, astringente, dont on peut faire usage en médecine. Cet arbre est de la famille des myrtes. Il y en a plusieurs variétés.

est grosse comme un grand navet, et les fourmis la vident par une multitude de canaux tortueux qui ne paroissent pas nuire à sa végétation : leur piqûre ne fait que chatouiller. Il y a une quatrième espèce de fourmis, qui sont blanches et sans aiguillon ; elles construisent deux habitations, l'une sur un arbre, l'autre à son pied : la première a quatre fois la grosseur de la tête d'un homme, et est composée de parties de végétaux pétries avec une matière glutineuse que ces insectes tirent probablement de leur corps ; sous cette croûte on trouve, dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules, qui toutes communiquent entr'elles et avec d'autres sur le même arbre : une grande avenue conduit à la fourmilière construite au pied d'un autre arbre, et communément à la racine ; celle-ci a la figure d'une pyramide dont les côtés sont irréguliers ; elle a environ six pieds de hauteur et de diamètre : il en est de plus petites, et dont les côtés sont plats ; leur extérieur est d'argile détrempée, d'environ deux pouces d'épaisseur : sans communication au dehors, elles n'en ont qu'avec les fourmilières qui sont sur les arbres. Il est probable que les fourmis se retirent dans leurs demeures souterraines durant la saison pluvieuse, et que, pendant la saison sèche où elles n'ont pas à craindre l'hu-

midité et le froid, elles se retirent dans leurs habitations sur les arbres.

La mer fournit à l'homme, dans ces lieux, plus d'alimens que la terre; nous avons parlé des poissons à coquilles qu'on y trouve: les autres poissons sont d'espèces très-variées, et excepté le mulet, aucun n'est connu en Europe; la plupart sont bons à manger, et plusieurs sont excellens. Ce seroit donc sur les bords de la mer qu'on devroit trouver des peuplades plus nombreuses d'habitans; cependant elles y sont rares et foibles: elles ignorent la culture, et sans doute les peuples de l'intérieur l'ignorent aussi (1). Les hommes y sont bien faits, sveltes,

(1) Depuis le voyage de Cook, les Anglais, dont l'activité est infatigable, ont enrichi ces contrées en y transportant à grands frais, des bœufs, des chevaux, des bêtes à laine d'Europe; ces quadrupèdes y ont prospéré au delà de toute espérance: le taureau, le cheval de race anglaise, y bondissent dé à dans les prairies, sans avoir à craindre aucune bête féroce. Le climat étant beaucoup moins rigoureux que le nôtre, la vache, plus féconde, y donne plus de lait. Toutes les espèces de volaille, d'oies et canards, pullulent à l'envi aux environs des habitations champêtres qu'on aperçoit dans les clairières des forêts. M. Péron y a remarqué, en 1802, des fermes très-considérables: il cite entr'autres, dans la Nouvelle-Galles, celle du capitaine Arthur, qui est de trois

d'une vigueur, d'une activité et d'une agilité remarquables; leur voix est douce et efféminée : leur peau est couverte de boue et de fumée, et

---

mille quatre cents arpens, dont quarante semés en froment. Cet Anglais y élevoit, cette année, vingt-sept chevaux, cent quatre-vingt-deux bêtes à cornes, et quatre mille moutons de race espagnole : ceux-ci y prospèrent si bien, qu'on croit que dans peu la Nouvelle-Hollande suffira pour fournir à l'Angleterre toutes les laines qu'on y importe des pays voisins, et qu'on évalue à environ trente-sept millions par an. Les toisons de ces troupeaux rivalisent avec celles de l'Espagne; quelques-unes même sont supérieures, pour la finesse, à celles de l'Asturie. Outre les possessions de M. Arthur, on en remarque d'autres très-riches, surtout en bêtes à laine. On admire celles de MM. Palmer, Marsden, de M. de la Clampe, émigré et ancien colonel de France, qui, ne voulant pas en 1793 porter les armes contre sa patrie, a préféré passer dans la Nouvelle-Hollande. Son genre de culture est le coton et le café, qu'il fait exercer par quatre convicts ou criminels, que le gouvernement anglais lui a cédés.

Le commodore Philipp est le vrai fondateur de cette colonie, que les Anglais ont cherché à porter ensuite au plus haut degré de prospérité, par tous les moyens possibles. Voulant naturaliser, dans ce climat, les plants du raisin d'Espagne, du cap de Bonne-Espérance et de Bordeaux, ils ont appelé et fait venir, à grands frais, des vignerons de France, auxquels ils ont donné des gages énormes : le sol

elle en paroît noire ; elle nous sembla être couleur de chocolat : ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses ; leurs dents sont belles, leurs cheveux longs et noirs ; mais ils les portent courts, ils les bouclent légérement ; ils n'y mettent ni huile, ni graisse, et sont exempts de vermine : leur barbe est touffue ; ils la brûlent quand elle est trop longue : les deux sexes sont absolument nus ; nous n'avons vu les femmes que de

---

des environs de Parramatta a d'abord favorisé ces plantations ; la végétation même en a été assez belle les premiers mois : mais la chaleur des vents brûlans du nord-ouest a été constamment si grande, que la récolte s'est presque trouvée flétrie, consumée, et par conséquent réduite à peu de chose ; elle a mieux réussi à l'abri de ces vents redoutables. Il y a des routes commodes et agréables pour communiquer dans les divers établissemens de la colonie. On trouve même des cabriolets et des paquebots qui partent tous les jours de Parramatta et de Sydney pour le transport des hommes et des marchandises, à raison d'un schelling, ou vingt-quatre sous de France, par quintal et par personne. Les fruits de l'Europe prospèrent déjà dans la ferme du pasteur Marsden : de tous ces végétaux, le pêcher est celui qui a le mieux réussi. On a vu le blé, lors d'un premier défrichement, y rapporter sans fumier quatre-vingt-quinze pour un, l'orge cent quarante, et le maïs jusqu'à deux cents.

loin (1) : les hommes qui nous visitoient les laissoient toujours derrière. Leur principale parure consiste dans l'os qui leur traverse le cartilage du nez ; il est gros comme le doigt, a

---

(1) Selon M. Perron, le sauvage de la Nouvelle-Hollande est de couleur brune et moins noire que celle des Africains. Sa physionomie est très-expressive, les passions s'y peignent avec force, s'y succèdent avec rapidité ; immobiles comme leurs affections, tous les traits de leur figure se changent et se modifient suivant elles. Effrayante et farouche dans la menace, elle est, dans le soupçon, inquiète et perfide : dans le rire, elle est d'une gaieté folle et presque convulsive ; dans les plus âgés, elle est triste, dure et sombre ; mais en général, dans tous les individus, et dans quelque moment qu'on les observe, leur regard conserve toujours quelque chose de sinistre et de féroce qui ne correspond que trop bien au fond de leur caractère.

L'habitant de la Nouvelle-Hollande est barbu et tout nu, à l'exception d'une peau de chien ou de kanguroo, qu'il porte quelquefois sur ses épaules, et qui lui descend à peine au milieu des reins : il y en a qui n'en portent pas, et qui voilent leur sexe avec une ceinture autour des reins. Plusieurs se tatouent comme dans les îles de la mer du Sud.

Les femmes y sont nues aussi : quelques-unes ont une peau de kanguroo qui leur descend sur les reins. Elles sont horriblement laides et dégoûtantes : leur mal-propreté seule suffiroit pour rebuter le plus brutal

cinq ou six pouces de long, et bouche leurs narines, ce qui les fait nasiller quand ils parlent: outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés et attachés ensemble fort proprement ; des bracelets, de petites cordes qui font

---

des matelots. Pour ajouter à leurs charmes, elles se noircissent encore la figure avec du charbon écrasé.

Quand elles accouchent de deux enfans mâles, elles étouffent le plus foible ; si, dans les deux individus, il y a une fille, celle-ci est toujours mise à mort, et le garçon est conservé. Quelquefois aussi, selon M. Collins, quand leur femme vient à mourir, ils écrasent avec de grosses pierres, sur le corps de la mère, les pauvres orphelins qu'elle délaissa trop jeunes, parce qu'ils ne sauroient les nourrir, ni les traîner dans leurs courses lointaines. Selon M. Whyte, qui étoit en 1788 dans la Nouvelle-Hollande avec le commodore Philipp, on voit à Broken-Bay des femmes jeunes et vieilles, qui ont la première jointure du petit doigt de la main gauche coupée. Elles chantent très-bien; mais elles ont presque toutes une figure ignoble et grossière : leurs formes sont généralement maigres et flétries, leurs mamelles longues et pendantes ; tous les détails, en un mot, de leur constitution physique sont repoussans. Selon M. Péron, il faut excepter de ce tableau deux ou trois jeunes filles de quinze à seize ans, dans lesquelles on distinguoit des formes agréables et des contours gracieux. On a remarqué aussi que les femmes de ces insulaires ont un talent tout particulier pour contrefaire les gestes

deux

Femme de la Nouvelle Calédonie.

Femme de la Nouvelle Hollande. Gabriel Sculpt.

RPJCB

deux ou trois fois le tour de la partie supérieure du bras, un cordon de cheveux qui leur passe autour des reins, des espèces de hausse-cols de

---

et le ton de voix des étrangers : elles montrent beaucoup d'intelligence pour cela.

M. de la Billardière, qui a exploré avec soin, en 1792, tous les environs du port d'Entrecasteaux, dans la terre de Diemen, raconte qu'il remarqua avec surprise la contenance des femmes de cette région, lorsqu'elles étoient assises par terre. Il paroît qu'il est du bon ton parmi ces dames, qui ont alors les genoux très-écartés, de cacher, avec un de leurs pieds, ce qu'il n'est pas de la décence de laisser voir, quoique d'ailleurs elles soient, pour la plupart, entièrement nues. M. de la Billardière leur a vu manger aussi les poux qu'elles ôtoient à leurs enfans.

Selon M. Péron, il faut bien distinguer des peuples de la Nouvelle-Hollande, ceux de la terre de Diemen; ceux-ci sont les plus sauvages, ont la peau plus noire, la tête plus volumineuse et un peu laineuse, le ventre gros et saillant : ils présentent des extrémités foibles, peu musculeuses, sont sans vêtemens, sans habitation fixe, sans autre retraite qu'un toit frêle d'écorces étayées par quelques branches d'arbres, sans autres armes que le casse-tête et la sagaie. Dans le sud de la Nouvelle-Hollande, il y a des sauvages qui se percent la cloison du nez, pour y passer un os ou une baguette de six à sept pouces.

M. Paterson a vu, dans les montagnes Bleues, une race de sauvages extrêmement remarquable par le

coquillages suspendus sur la poitrine : leurs guerriers se font de larges taches rouges sur la

---

caractère de leur constitution physique. Tous les individus de cette race ont les bras et les cuisses d'une longueur démesurée, par rapport au reste du corps. Ils diffèrent encore des naturels du port Jackson et de Botany-Bay, par les mœurs et le langage : ils vivent dans les forêts, et sont connus sous le nom de *be-dia-gal*.

Il est démontré aujourd'hui qu'il faut être bien armé et très-fort sur ses gardes avec tous ces Indiens. M. Campbel, officier de marine anglaise, en parcourant quelques parties de la Nouvelle-Hollande, a trouvé deux de ses compatriotes déportés, morts et mutilés d'une manière effroyable par ces sauvages. Plusieurs autres déportés, et plusieurs Français embarqués avec M. Péron, se sont vus souvent poursuivis et même blessés : s'ils ont échappé à la mort, ce n'est que par la fuite. Tous ces insulaires détestent et repoussent presque toujours les étrangers. En 1802, M. Péron leur a vu mettre le feu à une étendue de terrain assez considérable, pour écarter peut-être les Français de leurs rivages. Ce spectacle étoit horrible. La flamme avoit détruit toute la végétation herbacée : la plupart des arbustes et des arbrisseaux avoient éprouvé le même sort. Les plus grands arbres étoient charbonnés jusqu'à de très-grandes hauteurs, et plusieurs formoient de vastes brâsiers. Ces sauvages redoutent les fusils d'Europe, et les personnes vêtues de rouge, cette couleur étant pour eux celle de leur costume pour la guerre.

1.

2.

3.

RPJCB

poitrine, et des raies blanches; les unes étoient tracées sur les bras, les jambes, les cuisses; les autres larges sur le reste du corps, presque semblables à la croix de saint André, formée par les ceinturons du sabre et de la giberne de nos troupes; le rouge paroît être de l'ocre : le blanc est peut-être une espèce de stéatite (1); ils ont les oreilles percées, et n'y portent point de pendans. Ils estimoient beaucoup leurs ornemens, et ne faisoient aucun cas de nos verroteries et de nos rubans, et cette indifférence fait qu'ils ne volent point. On voit aussi sur leur corps des cicatrices irrégulières, monumens de la douleur qu'ils ressentent en perdant leurs parens (2).

(1) Ou marne roussâtre, feuilletée, dissoluble et savonneuse.

(2) Ces sauvages, étrangers à toute organisation sociale, sans chefs, sans lois, sans vêtemens, sont dans l'usage de brûler leurs morts. On trouve cette coutume établie sur les côtes de l'ouest comme sur celles de l'est de la Nouvelle-Hollande. M. Péron a vu des monumens funèbres sur les plages arides de la rive gauche de la rivière Vasse, qui coule à l'ouest, et en a vu aussi à l'est, dans l'île Maria : on trouve même, dans ces monumens placés souvent auprès des ruisseaux, des écorces d'arbres sur lesquelles il y a des caractères grossièrement gravés, et qui ont bravé l'action de l'atmosphère. Voici la description d'un tombeau découvert par M. Péron,

Ils paroissent n'avoir aucune habitation fixe : leurs huttes sont petites, construites en forme de four, avec des baguettes flexibles dont ils enfoncent en terre les deux extrémités; ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier ou de l'écorce : ils s'y couchent au nombre de trois ou quatre, le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent la tête de l'autre ; l'ou-

---

en 1802, dans l'île Maria, située sur la côte orientale de la terre de Diemen. Sur une large pelouse de verdure, à l'ombre de quelques casaruinas antiques, s'élevoit un cône grossièrement formé d'écorces d'arbres plantées en terre par leur partie inférieure. Quatre perches, fixées aussi en terre par une de leurs extrémités, servoient d'appui à toutes ces écorces. Dans le bas se trouvoit un large cône aplati, formé d'une herbe fine et légère. Mon intérêt, dit M. Péron, s'accroissoit avec mon incertitude. A peine j'eus soulevé une couche de gazon, que j'aperçus un gros tas de cendres blanches, et qui paroissoient avoir été réunies avec soin. Je plongeai ma main au milieu, et je sentis quelqu'objet qui résistoit : je voulus le retirer; c'étoit une mâchoire d'homme à laquelle des lambeaux de chair tenoient encore.... Un sentiment d'horreur me pénétra ; mais, en réfléchissant, je ne tardai pas à éprouver des sensations bien différentes : cette verdure, ces arbres protecteurs, les jeunes herbes qui recouvroient les cendres, tout se réunissoit pour me convaincre que je venois de découvrir un tombeau.

verture est toujours opposée au côté où le vent souffle le plus ordinairement, et vis à vis du feu : une horde errante les construit au lieu qu'elle vient habiter ; elle les abandonne lorsqu'elle le quitte (1). Là où elle ne demeure pas plusieurs jours, elle couche sur les buissons, ou sur l'herbe sèche : leur seul meuble est un vase d'écorce lié avec une baguette pliante, dont le bout sert d'anse. Ils ont encore un sac à mailles qu'ils portent sur le dos, et où ils renferment leurs hameçons, leurs lignes, des coquilles, des pointes de dard. Leurs hameçons sont faits avec art ; leur principale nourriture est le poisson : ils mangent aussi des kanguroos et des oiseaux ; ils

(1) Selon M. Péron, on voit souvent, non loin de ces huttes, plusieurs trous assez profonds, creusés dans la terre, qui leur servent de puits. Au lieu de puiser l'eau comme nous, ils la pompent avec des tubes qui proviennent de quelques pieds d'un céleri rare et sauvage. L'eau en est très-mauvaise et saumâtre. M. de la Billardière, qui a assisté aux repas des sauvages de la terre de Diemen en 1793, a vu plusieurs fois les femmes plonger au fond de la mer, pour prendre des crabes, des coquillages, et aller chercher ensuite de l'eau à leurs maris, avec des vases ou paniers de goémon. Quoique cette eau fut toujours bourbeuse et souvent croupie, les sauvages la buvoient sans répugnance : c'est à peu près leur unique boisson.

font griller tout ce qu'ils mangent : l'igname est le seul végétal dont ils se servent pour aliment ; ils mâchent continuellement de certaines feuilles que nous n'avons pu connoître (1). Ils font des

(1) Selon M. Péron, les hordes sauvages qui peuplent la Nouvelle-Hollande sont peu nombreuses : les plus fortes comptent à peine cent individus, et la plupart en ont moins de cinquante. Ces Indiens mènent une vie misérable qui ne se compose que de privations et de fatigues : ils sont exposés sans cesse au défaut d'alimens et à des courses excessives pour se procurer des vivres et même les substances les plus dégoûtantes. Dans la terre de Diemen, la nature semble avoir traité en marâtre les habitans de cette région : le règne végétal n'y fournit que quelques racines de fougère, une espèce de fucus ou varec, et l'écorce de certains arbres dont ils font usage quand ils sont pressés par la faim. Le règne animal n'offre que le cazoar, le cygne noir au bec rouge, et le kanguroo, devenus très-rares par la chasse continuelle qu'on leur fait : il n'y a donc que les moules et la pêche qui pourroient leur fournir une nourriture plus abondante et plus assurée ; mais d'un côté, l'imperfection de leurs instrumens de pêche, les orages fréquens, les émigrations périodiques des poissons, leur rendent cette ressource insuffisante, et même absolument nulle une partie de l'année. C'est alors que se manifestent les cruelles famines dont le commodore Philipp eut occasion d'observer les tristes effets en 1788, peu de tems après son arrivée dans

entailles aux arbres pour y monter, et peut-être que là ils attendent et surprennent les oiseaux. S'ils veulent allumer du feu, ils tournent promptement et avec force la pointe émoussée d'un

---

la Nouvelle-Hollande. Alors, dit M. Collins, on rencontroit de ces insulaires réduits à un tel excès de maigreur et de foiblesse, qu'on les eût pris pour autant de squelettes ; les productions maritimes ne sont d'ailleurs d'aucun secours pour les peuplades éloignées de la mer : celles-ci font une guerre active aux lézards, aux grenouilles, aux serpens, aux chenilles. Les araignées mêmes, comme à la Nouvelle-Calédonie, font partie de leurs repas dégoûtans. Le besoin les force à manger jusqu'aux fourmis qui dévastent leur sol : ils les pétrissent, ainsi que leurs larves, avec les racines de fougère, et ils en composent une espèce de pâte; usage triste et repoussant dont la famine la plus hideuse peut seule inspirer l'idée, et dont il est difficile de retrouver la moindre trace dans le reste de l'Univers.

Il faut convenir que de pareils alimens ne sont guères propres au développement de la force physique. Aussi M. Péron, voulant mesurer avec un dynamomètre, et comparer la force relative des mains et des reins de ces peuples, avec celle des Français, des Anglais et des insulaires de Timor, a trouvé les habitans de Diemen et de la Nouvelle-Hollande beaucoup moins vigoureux que les Européens. Il a résulté de ces expériences, que les hordes sauvages de la terre de Diemen étoient les plus foibles des

bâton sur un morceau de bois plat ; en un instant ils ont du feu, et le propagent. Leurs armes sont la javeline et différentes espèces de lances ; quelques-unes ont quatre pointes garnies d'un os pointu, barbelées et enduites d'une résine dure : vers le nord, les lances n'ont qu'une pointe ; ce sont des espèces de cannes ou de joncs droits et légers qui ont huit à quatorze pieds de long, composés de pièces enchâssées les unes dans les autres, et qu'on arme d'une pointe de bois dur, ou d'un os de poisson, ou de morceaux aigus de coquilles brisées : ils les lancent avec beaucoup de force et de dextérité avec la main ; pour de grandes distances, ils la mettent

---

habitans des terres Australes : les Malais de Timor soumis aussi à cette épreuve, ont paru plus vigoureux que les naturels de la terre de Diemen et de la Nouvelle-Hollande, mais moins forts que les habitans de l'Europe.

Selon M. de la Billardière, la polygamie est établie chez les sauvages de la terre de Diemen. Telle est aussi la volubilité du parler de ce peuple et de celui de la Nouvelle-Hollande, qu'il est impossible de distinguer aucun son précis dans leur prononciation ; c'est une sorte de roulement qui ne sauroit trouver, dans nos langues européennes, aucune analogie. La Nouvelle-Hollande enfin est le pays de la terre, où l'homme est plongé dans la plus profonde ignorance, et le plus abandonné à l'état d'une nature brute.

au bout d'un morceau de bois façonné qui augmente la force du jet comme la fronde : ils ont pour armes défensives un bouclier ou targe de trois pieds de long, de dix-huit pouces de large, fait d'écorce d'arbre, qu'ils découpent même sur l'arbre avant que de l'enlever ; de sorte qu'ils semblent ne pas ignorer que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse et plus forte lorsqu'on la laisse sur le tronc, après l'avoir entaillée en rond.

Leurs pirogues sont grossières et mal faites : dans la partie méridionale, elles ne sont qu'un morceau d'écorce duquel on maintient l'ouverture par des cerceaux ; elles peuvent porter trois personnes : sur les bords ils la poussent avec une perche, ailleurs avec une rame longue d'un pied et demi ; elles tirent peu d'eau, sont très-légères, et commodes pour la pêche des coquillages : dans la partie septentrionale, les pirogues sont faites d'un tronc d'arbre creusé ; elles ont quatorze pieds de long, et très-peu de largeur ; ce qui leur rend un balancier nécessaire : ils les font avancer avec des pagaies, elles ne portent que quatre hommes ; on ne sait comment ils les font ; le seul instrument qu'on leur ait vu, est une hache de pierre fort mal faite, quelques coins de pierre, un maillet de bois et des fragmens de corail : ils polissent leurs bâtons et les

pointes de leurs lances avec la feuille d'une espèce de figuier.

Les armes qu'ont ces peuples annoncent qu'ils ont des guerres entr'eux, mais nous n'en avons point vu d'exemples, et nous ne pouvons dire si c'est la guerre qui a dépeuplé cette vaste contrée, ou si sa stérilité ou d'autres causes s'opposent à sa population.

Notre seul et unique désir étant de donner au lecteur des notions sûres et vraies sur les différentes contrées du Globe, qu'il nous soit permis d'interrompre un moment le récit du capitaine Cook, et d'insérer ici l'extrait d'un voyage fait à la Nouvelle-Galles méridionale en 1800, 1801 et 1802, par James Grant, commandant le vaisseau de S. M. Britannique, *the lady Nelson*. Il nous donnera de nouveaux détails sur cette cinquième partie de la terre. Nous reviendrons après au journal du capitaine Cook.

La Nouvelle-Hollande est une île immense qui a plus de onze cents lieues de longueur, sur sept cent cinquante de largeur. Les seules côtes du sud et sud-ouest ont une étendue de neuf cents lieues de longueur. Depuis le voyage de Cook, les Anglais y ont fondé une colonie avec

les criminels qu'ils y déportent. C'est le lieu qu'ils ont choisi pour déposer l'écume de leur société, et utiliser tous les mauvais sujets de leur patrie.

En 1788, le commodore Philipp en a transporté près du port Jackson, sept cent soixante-quinze, parmi lesquels il y avoit cent quatre-vingt-douze femmes et dix-huit enfans. Après les avoir débarqués, il leur a adressé une courte harangue, dans laquelle il leur a représenté le mariage, l'honnêteté, le travail et l'obéissance, comme la source de leur bonheur futur. Ce discours a produit peu de fruit au commencement; on a été forcé d'en condamner de nouveau, les uns à être pendus, d'autres à être fouettés et relégués dans des roches désertes; mais peu à peu ces brigands d'Europe, le fléau de leur patrie, se voyant relégués aux extrémités du Globe, soumis à une surveillance active, placés dans ce lieu d'exil, entre la certitude du châtiment et l'espoir d'un avenir plus heureux, ont été contraints de déposer leurs mœurs anti-sociales; quelques-uns d'entr'eux forcés de s'intéresser au bon ordre et à la justice, pour conserver des propriétés acquises par leur travail, sont devenus de bons époux, de bons pères (1). La même ré-

(1) M. Péron cite un exemple de ces heureux

volution s'est remarquée parmi quelques femmes. Plusieurs de ces prostituées devenues stériles en Europe à cause de leur libertinage, sont devenues, par leur changement de vie, des mères fécondes, intelligentes et laborieuses..... Mais

---

changemens dans la personne de Larra, juif français, voleur et faussaire, déporté comme tel au port Jackson, sur la flotte du commodore Philipp. Larra devenu libre et citoyen, après avoir subi le tems de sa condamnation et de son esclavage, se livra courageusement au travail qui seul pouvoit le soustraire à la misère. Ayant obtenu une concession de terrains, il en opéra le défrichement avec un grand succès, et lia son sort à une déportée de sa nation et de son culte. Des récoltes abondantes, devenues le prix de leurs sueurs, ne tardèrent pas à les mettre à l'abri des besoins physiques. Alors M. Larra porta son industrie sur d'autres objets. Quoique, à proprement parler, il ne tienne pas une hôtellerie publique, c'est chez lui que vont descendre toutes les personnes les plus distinguées qui arrivent à Paramatta, et qui désirent être plus libres et mieux servies. La régularité de ses mœurs, l'honnêteté de son caractère actuel, lui ont acquis une considération réelle, et il est généralement regardé aujourd'hui comme l'un des plus riches propriétaires de la Nouvelle-Galles. M. Péron a logé chez lui, et a été servi à la française, de la manière la plus splendide et la plus somptueuse, avec les meilleurs vins de Madère, de Xerès, de Bordeaux, etc.

pour mieux connoître encore la Nouvelle-Hollande, depuis le premier voyage de Cook, laissons parler M. Grant.

Le port Jackson situé à quelques lieues au nord de Botany-Bay est le plus beau, le plus vaste et le plus sûr de l'Univers; mille vaisseaux de ligne pourroient y manœuvrer aisément. Au milieu de son enceinte, s'élève la ville de *Sydney-Town*. Le havre du port Jackson, en approchant de la ville, présente des vues très-pittoresques. Une petite île nommée *Garden-Island* (île du Jardin) et où l'on a bâti une maison, ajoute à la richesse de la perspective. On aperçoit sur le continent, Wallamola, remarquable par une belle maison de campagne, que le commissaire, M. Palmer, y a fait construire. Un arrivant d'Europe ne s'attend pas assurément à trouver un pareil établissement dans une colonie aussi nouvelle.

La ville de Sydney est beaucoup plus grande et plus peuplée qu'on ne l'imagineroit, en réfléchissant à la date de sa fondation. Ses rues sont larges et droites. On y voit déjà des voitures élégantes et belles, des wiskys, des cabriolets. Chaque maison est isolée, ce qui est un excellent préservatif contre le feu : il y en a peu ou même point sans jardin, et beaucoup sont spacieuses et commodes.

Paramatta, qui est le nom donné par les naturels à ce qu'on appela dans le principe *Rose-Hill*, est un très-joli village dont le sol, autant que j'en ai pu juger, me paroît préférable à celui de Sydney. La maison du gouvernement est située à l'extrémité d'une rue qui a près d'un mille de long. A cette maison, d'une très-belle apparence, est joint un excellent jardin, riche en toute sorte de légumes et d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le pêcher et le figuier, qui ont parfaitement réussi. Les autres maisons ont aussi des jardins; la terre en est généralement bonne, et ils sont en outre bien cultivés.

Les maisons des déportés sont, pour la majeure partie, faites de claies et couvertes en essentes ou petites planches. L'intérieur est enduit de plâtre, et l'extérieur de terre, sur laquelle on a étendu une couche de chaux, fabriquée avec des coquillages; ce qui donne à ces habitations un grand air de propreté. Il est rare que deux familles habitent la même maison; chacune a la sienne, et lorsque ses moyens le lui permettent, elle y ajoute quelques ornemens. La plus petite de ces maisons n'a pas moins de deux appartemens. Il en est quelques-unes bâties en briques, et qui paroissent aussi bien construites que celles d'Europe: les appartemens

sont nombreux dans celles-ci. La manière dont ces déportés sont logés seroit enviée de la classe pauvre du peuple anglais. Je ne doute pas qu'elle ne contribue à entretenir cet air de santé qui règne généralement parmi eux. On seroit peut-être même fondé à lui attribuer le désir que beaucoup de ces gens témoignent de rester dans le pays, après que le terme de leur déportation est expiré.

Je fus obligé, peu de tems après mon arrivée, de partir avec un petit détachement pour aller à la recherche d'un de mes canots qui m'avoit été enlevé. Je profitai de cette occasion pour visiter le Pittwater, qui joint le Hawkesbury, et où les naturels viennent quelquefois pêcher. Je pris ma route par terre, accompagné d'un soldat du corps de la Nouvelle-Galles méridionale, d'un de mes hommes, d'un naturel du pays et de sa femme, qui me servoient de guides. Le sentier que nous suivions étoit peu frayé, mais il présentoit des points de vue très-romantiques. Vers le soir, comme il pleuvoit considérablement, nos guides nous firent faire halte dans un endroit voisin d'un bois, et où deux hommes âgés étoient assis auprès d'un feu. Notre gîte se trouvoit situé sous un rocher auquel ces naturels donnoient le nom de *Gablegunnie*, ou de *la Maison du Roc*.

Notre arrivée ne parut faire aucune impression sur les deux vieillards. J'appris qu'ils exerçoient l'un et l'autre la médecine, et c'est ce qui engagea probablement nos guides à les visiter. Le mari avoit une blessure au dos, et souffroit d'une difficulté de respirer. Les docteurs tirèrent d'un filet quelques poissons qu'ils nous offrirent; mais en ôtant à ces poissons leur peau qui sert d'amorce aux naturels pour en attraper d'autres, ils répandirent une odeur si infecte que nous ne pûmes les manger. En retour, je donnai du pain aux deux hommes, et nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Ces naturels nous dirent que nous trouverions un peu plus loin plusieurs de leurs compatriotes occupés à pêcher, et qu'ils avoient deux huttes construites près du rivage. Comme la nuit s'annonçoit pour devoir être très-sombre et pluvieuse, mon intention étoit de la passer dans ces huttes. Notre guide, dont les souffrances ne lui permettoient guères de nous accompagner jusqu'à Pittwater, me promit d'obtenir d'un de ces pêcheurs de le remplacer. Je ne pouvois m'empêcher, chemin faisant, de remarquer combien ces sauvages ont la vue fine; car ils distinguoient les objets même dans l'obscurité. La faculté d'entendre n'est pas moins extraordinaire chez eux.

En

En approchant des huttes, nous trouvâmes deux canots laissés sur le sable. La femme qui étoit avec nous me demanda en même tems si j'apercevois un homme parmi des buissons situés à quelque distance. Je m'arrêtai, et regardai; mais la nuit étoit si noire que je ne pouvois rien distinguer. Nous nous entendîmes bientôt appeler dans la langue du pays. Le soldat qui nous accompagnoit répondit, et nous fûmes aussitôt conduits aux huttes par le naturel qui nous avoit hélés. Il avoit été chercher du poisson dans les canots, et, nous ayant aperçus à son retour, il vint pour reconnoître qui nous étions, après avoir déposé ses poissons; et ce fut dans ce moment que la femme de notre guide le découvrit. Ses camarades, prévenus par lui de notre apparition, avoient pris la précaution de cacher leurs poissons, ainsi qu'ils sont dans l'usage de le faire, lorsqu'ils ne veulent pas être découverts par des étrangers. Ces naturels en général craignent beaucoup de se promener seuls la nuit, à moins qu'ils n'y soient forcés par la faim, ou animés par la jalousie ou la vengeance. Alors ils profitent du sommeil de leurs compatriotes pour les voler, et, avec un instrument appelé *dual*, fait d'un bois dur et qui se termine graduellement en pointe, ils les clouent à terre,

surtout lorsqu'ils sont mus par la jalousie ou la vengeance.

Je trouvai les huttes beaucoup plus grandes et mieux bâties qu'aucune de celles que j'avois eu occasion de voir jusqu'alors, ou dont j'avois entendu faire la description. Elles étoient construites avec des planches provenant d'un petit vaisseau naufragé à quelque distance sur la côte. Il y avoit dans l'une de ces huttes trois hommes, quatre femmes et deux enfans ; l'autre, qui étoit très-petite, contenoit un homme et sa femme. Ces naturels tirèrent obligeamment de leur cachette plusieurs gros et excellens poissons, et les mirent sur le feu qui étoit placé au milieu de la hutte. Ces poissons étoient à peine grillés à moitié, qu'ils commencèrent à les manger, en nous invitant par signes à imiter leur exemple. Exténués de faim et de fatigue, mes compagnons et moi, nous fîmes honneur à l'invitation. Il ne nous manquoit à ce repas que du sel. Nos personnes et tout ce que nous portions sur nous, excitèrent vivement la curiosité de ces bonnes gens. Ils ne se lassoient point d'admirer une tête en argent, gravée au bout d'un pistolet que je portois à ma ceinture. Les femmes et les enfans étoient surtout émerveillés du bruit de ma montre, et s'amusoient à le contrefaire pendant qu'ils la tenoient à leurs oreilles.

Après avoir envoyé mon guide, sa femme et le matelot, reposer dans la petite hutte, je restai dans la grande, avec le soldat. Une des femmes se plaignit beaucoup pendant toute la nuit : on me dit qu'elle éprouvoit des spasmes violens à l'estomac. Le soldat fut réveillé par un des naturels, qui venoit le prier d'aller avec lui chercher de l'eau. Interrogé par le soldat qui entendoit sa langue, pourquoi il n'y alloit pas seul. Vous savez, lui répondit-il, que je suis *murrey-jarrin*, c'est à dire, peureux. Eh ! de quoi avez-vous peur ? lui demanda le soldat, qui ne se soucioit pas trop de se lever. J'ai peur du *bogle*, dit le naturel. *Bogle* est le nom que les sauvages donnent au diable, ce qui prouve que ce peuple est très-superstitieux. Comme je désirois aussi de l'eau, je priai mon homme de se lever et d'aller m'en chercher. Il m'en apporta quelque tems après dans une écorce, à laquelle on avoit donné la forme d'un petit canot. Il étoit accompagné du naturel.

Nous nous mîmes en route avant la pointe du jour, sous la conduite d'un de ces sauvages si hospitaliers. Il étoit plus fort et plus robuste que ne le sont en général les indigènes de cette partie de la Nouvelle-Hollande. Il s'étoit armé d'une lance, et marchoit à notre tête. Le jour

commençoit à peine à poindre, et il étoit difficile de rien distinguer, lorsque, arrivés près d'une petite rivière nommée *Narrowbine* par les naturels, notre guide nous dit qu'il apercevoit quelqu'un de l'autre côté de la rivière. Nous vîmes en effet, bientôt après, une personne sur la rive opposée, mais sans pouvoir reconnoître si c'étoit un naturel du pays, ou non. Notre guide, ayant été à la découverte, revint nous dire que cette personne n'étoit point un naturel, et qu'elle avoit un fusil. Je ne doutai plus que ce ne fût un des déportés qui s'étoient emparés du sloop le Norfolk, dans l'intention de s'échapper du pays, et qui ayant été jetés à la côte, à peu de distance au nord, avoient été assez hardis pour attaquer et enlever un petit bâtiment expédié par un particulier de Botany-Bay, pour Coal-River (la rivière du Charbon). Comme la pluie qui étoit tombée toute la nuit, ainsi que la marée montante, avoient beaucoup grossi et rendu plus rapides les eaux de la Narrowbine, l'homme que je soupçonnois être un déporté paroissoit n'oser risquer de la traverser. Je l'appelai, et lui demandai qui il étoit et où il alloit? Il me répondit qu'il revenoit de chasser le kanguroo, qu'il avoit perdu son chemin, et qu'il étoit presque mort de faim. Cette dernière circonstance acheva de me con-

vaincre qu'il étoit un des déportés en question. Je lui criai que nous allions traverser la rivière, et lui en frayer le passage. Tandis que nous ôtions nos vêtemens, je prescrivis au guide, qui en sa qualité de sauvage n'en portoit aucun, d'arrêter notre homme s'il entreprenoit de s'enfuir, et dans le cas où il feroit quelque résistance, de le percer à coups de lance. La rivière étoit si profonde que notre guide avoit de l'eau jusqu'au menton, et comme il étoit le plus grand de nous, nous nous vîmes forcés de laisser nos hardes derrière nous, et de porter nos fusils sur nos têtes, pour tâcher de les préserver du contact de l'eau. Le fond de la rivière étoit garni par-tout de roches aiguës, qui nous faisoient broncher à chaque instant, et nous coupoient les pieds. L'homme à la poursuite duquel nous étions, se livra à moi sans condition, en m'avouant qu'il faisoit parti des déportés qui s'étoient évadés sur le Norfolk. Le malheureux se mouroit exactement de faim, et s'il eût réussi à traverser la Narrowbine, son extrême foiblesse ne lui auroit jamais permis d'atteindre Sydney. Son fusil, au lieu de lui être de quelque utilité, ne servoit au contraire qu'à l'incommoder davantage par son poids, et la force lui eût manqué pour en faire usage. Ses camarades avoient,

comme lui, souffert excessivement de la faim et de la fatigue. Lorsque nous lui apprîmes que quelques-uns d'entr'eux avoient été repris et exécutés, il fondit en larmes, et dit qu'il étoit sûr que rien ne pourroit le sauver. Il avoit à la jambe une plaie qui provenoit de la piqûre d'une espèce de raie. Il nous raconta qu'au moment où il cherchoit à la tuer, elle lui avoit lancé dans le gras de la jambe son aiguillon qui, chez les plus gros de ces poissons, a huit ou neuf pouces de long, et est dentelé comme une scie.

Dans l'état de foiblesse où se trouvoit ce pauvre homme, je recommandai à mes deux compagnons de l'aider à marcher jusqu'au Pittwater où mon canot devoit nous prendre. Je lui donnai en même tems le peu de pain qui nous restoit, qu'il dévora avec avidité, et j'y ajoutai une petite portion d'eau de vie qui le réconforta. Il me fit voir l'endroit où il avoit passé toute la nuit, couché sous un arbre, sans feu, et exposé à une pluie continuelle. Lui ayant demandé où il avoit laissé ses camarades, il me dit qu'à l'exception de deux qui s'étoient joints à lui, il les avoit laissés tous près du port Stéphens, qui est situé à une assez grande distance au nord du Hawkesbury. Leur projet étoit de s'y établir,

en attendant des circonstances plus heureuses pour eux. Ils avoient semé quelques graines de melon et de citrouille, ainsi qu'un peu de maïs. Le tout étoit très-bien venu, mais ne pouvoit suffire à nourrir sept à huit personnes. Ces déportés avoient été attaqués plus ou moins grièvement d'une fièvre intermittente. L'intention de celui dont nous avions fait la rencontre, et des deux autres qui l'avoient suivi, étoit de retourner à Botany-Bay, et de se livrer à la discrétion du gouverneur; mais l'un de ces derniers étant tombé très-malade de l'autre côté du Pittwater, notre homme l'avoit abandonné aux soins de son compagnon. Ils avoient beaucoup souffert de la faim, étant presque réduits à ne vivre que de choux palmistes. Les naturels qu'ils rencontrèrent, se conduisirent, en général, très-mal envers eux. Quelques-uns leur donnèrent un ou deux poissons, mais les autres, au lieu de les assister, leur enlevèrent leurs vêtemens. Cette dernière circonstance ne me parut pas probable, car les naturels de la Nouvelle-Hollande, à l'exception de nos couvertures, n'attachent aucun prix à nos habits.

Je demandai à notre homme comment il étoit parvenu à traverser le Pittwater? Il me répondit qu'ayant rencontré sur le bord de cette rivière un naturel de sa connoissance, il

avoit obtenu de lui, au moyen du don d'une chemise, de le passer dans son canot. Il m'ajouta qu'il avoit eu ensuite beaucoup de peine à se tirer des mains de quelques sauvages qui lui demandoient du pain, en le menaçant de leurs lances. Il croyoit que le fusil dont il étoit armé, les avoit empêchés de mettre leurs menaces à exécution. Soit que le récit de cet homme fût vrai ou non, il est constant néanmoins que tous les naturels plus ou moins voisins de notre établissement, qui ont goûté du pain, en sont très-friands, et cherchent toujours à s'en procurer.

Après une marche pénible nous fûmes avertis de l'arrivée de notre canot par le son d'un cornet. J'avois apporté d'Angleterre deux de ces instrumens. Ils sont de la plus grande utilité pour tous ceux qui ont à traverser des bois non encore frayés, et où la vue est interceptée par les arbres. Leur usage, en fait de signaux, est préférable à celui des armes à feu, car ils économisent des munitions qu'il est souvent de la dernière importance de conserver. Ces intrumens sont de métal ou de corne; on les fabrique de différentes grandeurs, suivant le son qu'on veut leur faire produire pour servir de signal. Les plus grands peuvent servir encore à contenir une provision d'eau lorsqu'on doit traverser des

bois éloignés d'une rivière. Il avoit été convenu que le canot remonteroit le Pittwater jusqu'à une certaine hauteur, et qu'il m'y attendroit; mais comme ni moi, ni l'officier chargé du commandement du canot, ne connoissions cette rivière, et que mon guide ne savoit trop par où nous y faire aboutir, j'eus recours au cornet dont je m'étois muni, et on me répondit du canot avec l'autre, à la distance d'environ un mille et demi.

Mon officier avoit fait les recherches les plus exactes au sujet du canot qui nous avoit été enlevé à Carden-Island; mais ces recherches étoient demeurées sans succès. La rivière de Pittwater, dans l'endroit où nous la joignîmes, est très-large, et se partage en plusieurs branches. Après en avoir parcouru les bords pendant quelque tems, nous nous décidâmes à retourner à Sydney, dans la crainte de manquer de provisions. Nous avions en même tems l'espoir de retrouver les naturels que nous avions rencontrés près de la Narrowbine, et de nous procurer d'eux du poisson. Malheureusement, en arrivant dans l'endroit où nous les avions laissés, nous trouvâmes qu'ils en étoient tous partis. De Rose-Bay où devoit venir me prendre mon canot que j'avois envoyé reconnoître une petite île, appelée *Mullet-Island* (l'île du

Mulet), sans doute d'après la grande quantité des poissons de ce nom que l'on pêche dans son voisinage, il y avoit encore près de cinq milles jusqu'à Sydney-Cove. Notre guide, pressé par la faim, nous observa qu'en pénétrant à quelque distance dans les bois, nous trouverions d'autres huttes dont les habitans pourroient nous fournir des provisions. En conséquence nous quittâmes le rivage de la mer, le long duquel nous cheminions, pour suivre un sentier qui conduisoit dans l'intérieur. De tems à autre notre guide poussoit une espèce de hurlement, et s'arrêtoit en même tems pour écouter si on lui répondoit. Après plusieurs de ces hurlemens, nous découvrîmes un feu allumé sur une éminence, et bientôt après le guide ayant hurlé de nouveau, il lui fut répondu par le même cri, et nous vîmes alors le feu briller davantage. Il s'établit ensuite un pourparler entre notre guide et les naturels. Le premier me rapporta qu'il avoit dit à ses compatriotes qu'il avoit très-grand'faim, et que ceux-ci lui avoient répondu qu'il trouveroit à peu de distance de l'endroit où nous étions, d'autres naturels qui étoient abondamment pourvus de poissons. D'après cet avis, il se hâta de nous mener au lieu du rendez-vous indiqué à notre canot, et après m'avoir remis mon manteau et quelques autres effets à moi,

dont il s'étoit chargé, il me dit qu'il alloit rejoindre ses compatriotes; et nous quittant aussitôt, il franchit une éminence qui le déroba bientôt à notre vue.

La lune qui avoit été obscurcie par des nuages, venoit de se remontrer, et quoique la grande quantité de pluie tombée dans la journée eût rendu le terrain bien humide, nous nous y étendîmes sur le sable, accablés de lassitude, et en attendant le jour; car, quant à notre guide, nous ne comptions point sur son retour. Environ trois quarts d'heure après qu'il nous eut quittés, nous entendîmes le son de plusieurs voix. C'étoient mon premier guide et sa femme, que leurs compatriotes avoient envoyés à notre secours. Ils nous apportoient un poisson pesant environ quatre livres. Notre ancien guide nous dit qu'on avoit aperçu un peu avant la nuit, et assez près de l'endroit où nous étions, un canot ayant à bord deux blancs qui pêchoient. Un de mes gens partit aussitôt pour aller à la recherche de ce canot, et peu de tems après nous entendîmes le bruit des rames. Il y avoit dans ce canot un homme et un jeune garçon qui alloient à la pêche dans la partie du sud; mais, d'après l'incertitude du tems, ils avoient préféré de se tenir la nuit à l'entrée du port, afin de pouvoir appareiller le lendemain de bonne

heure. Ils consentirent, moyennant une légère rétribution, à nous transporter à Garden-Island, où nous arrivâmes sur les onze heures de la nuit.

L'officier qui commandoit le canot que j'avois envoyé à Mullet-Island, me signala, le lendemain à sept heures du matin, son approche avec son cornet. Ses succès avoient été semblables aux miens. Il amenoit un autre malheureux jeune déporté, faisant partie de ceux qui avoient enlevé le sloop le Norfolk. Ce fugitif étoit dans un état aussi déplorable que l'homme que j'avois rencontré. Il nous raconta qu'il étoit resté auprès d'un de ses camarades jusqu'à ce qu'il expirât. En remettant au gouverneur King ces deux déserteurs, je lui exposai tout le repentir qu'ils nous avoient témoigné, et l'intention où ils étoient de se rendre à lui lorsque nous les trouvâmes. Ces hommes furent jugés pour l'exemple, et condamnés à mort; mais le gouverneur King voulut bien leur faire grace, en faveur de leur soumission et de leurs souffrances. Deux de la même bande avoient été exécutés peu de tems auparavant.

A mon retour au port Jackson, je reçus l'ordre du gouverneur King d'aller visiter de nouveau le détroit de Bass.

J'appareillai le 6 mars de Sydney-Cove, et

mouillai le 10 dans la baie de Jarvis. Le canot que j'avois envoyé reconnoître l'ancrage, m'amena un des naturels habitans de cette baie. C'étoit un homme d'un moyen âge, et plus fortement constitué que ceux que j'avois vus dans les environs de Sydney. Il monta sur le vaisseau avec un air de confiance qui indiquoit qu'il avoit eu déjà des communications avec nos compatriotes. Il répétoit souvent les mots, *blanket* (couverture) et *woman* (femme), voulant parler sans doute de quelque troc qui avoit eu lieu entre lui et des matelots anglais. Il témoigna beaucoup de surprise à la vue de plusieurs des objets que nous avions sur le vaisseau, et principalement de la boussole qui étoit dans l'habitacle ou armoire. Mais je ne saurois décrire l'étonnement dont il fut saisi, ainsi que ses grimaces et ses gestes, en se voyant dans un miroir suspendu dans ma chambre. Il rechercha attentivement si quelqu'un n'étoit pas derrière, et il n'en fut bien dissuadé que lorsque j'eus enlevé le miroir de l'endroit où il étoit attaché. Le bruit d'un de mes cornets lui causa une très-grande impression. Il s'efforça de produire le même son en appliquant l'instrument à sa bouche; mais il ne put y parvenir, ce qui le surprit beaucoup. J'ai oublié de dire que j'avois à bord deux naturels de Sydney, savoir, Eura-

nabie, et Worogan sa femme. Ils excitèrent aussi la curiosité de notre sauvage. Un fait singulier et qui n'a pas encore été rapporté, c'est l'indifférence avec laquelle les naturels de la Nouvelle-Hollande se revoient après avoir été séparés. Quelque liaison qui ait pu exister entr'eux, ils sont, pendant une demi-heure et quelquefois davantage, sans faire la moindre attention les uns aux autres. Lorsqu'un étranger entre dans leur hutte, ils se contentent de lui faire signe avec la main de s'asseoir. Le naturel de la baie de Javis, que j'avois placé près de ceux de Sydney, se tint assis à leurs côtés l'espace de plus d'une demi-heure sans proférer un mot; mais bientôt après ils s'établit entr'eux une grande familiarité. J'observai que, pendant tout le tems qu'ils gardèrent le silence, les yeux de notre homme restèrent fixés sur la femme d'Euranabie, quoiqu'elle fût loin de posséder aucune beauté. Ce n'étoit pas l'opinion de ce sauvage, ni des autres naturels dont nous eûmes la visite, car ils la regardoient comme très-belle. Ce jugement me surprit moins, en la comparant avec plusieurs autres femmes du pays. L'ignorance de la langue me privoit de connoître le sujet de la conversation de nos trois sauvages; mais il me sembla qu'ils ne se comprenoient point entr'eux. Cette remarque, ainsi que plusieurs autres de la même nature que j'ai

eu occasion de faire dans mes entrevues avec divers indigènes de ce pays, me portent à croire que la langue de la Nouvelle-Hollande a différens dialectes.

Les deux hommes se montrèrent respectivement les blessures qu'ils avoient reçues soit à la guerre, soit dans des querelles particulières. Euranabie en avoit qui étoient récemment guéries. Notre sauvage lui fit au sujet de sa femme, dont il paroissoit amoureux, des propositions qu'il rejeta. Il me dit qu'il craignoit que les naturels de cette partie de l'île ne la lui enlevassent; mais je l'assurai que nous les en empêcherions.

Nous étions à peine mouillés que le vaisseau fut entouré de canots. Dans l'un étoit un homme âgé, à qui des cheveux blancs et une longue barbe de la même couleur donnoient un air très-vénérable. Les naturels paroissoient lui témoigner beaucoup de respect et d'obéissance. Lorsque le vaisseau fut bien ancré et que nous eûmes ferlé ou plié nos voiles, j'admis plusieurs des naturels à bord; mais le vieillard ne voulut jamais consentir à y monter. Tous les habitans de cette partie de la Nouvelle-Hollande sont plus forts et plus vigoureux que tous ceux que j'avois vus à Sydney. Ils diffèrent beaucoup des autres naturels dans la conduite de leurs canots.

Cette différence consiste principalement dans leur manière de ramer. Ils font usage à cet effet ou d'un long morceau d'écorce de forme ovale, ou simplement de leurs mains ; mais, avec l'un ou l'autre moyen, ils réussissent à donner une impulsion très-rapide à leurs canots. Lorsque la main leur sert de pagaie, ils rejettent très-adroitement avec le revers de l'autre et sans détourner la tête, l'eau qu'ils introduisent dans leurs embarcations en ramant.

Les naturels ayant remarqué que nous ne laissions pas croître notre barbe, témoignèrent le désir d'avoir aussi la leur rasée; en conséquence, un des hommes de mon équipage leur coupa à tous la barbe avec des ciseaux. Comme aucun de ces sauvages n'avoit le visage peint, ainsi que c'est l'usage parmi les naturels voisins de Sydney, je fus curieux de savoir si ceux-là le pratiquoient quelquefois. Je me fis apporter à cet effet de la peinture rouge ; le premier d'entre eux qui l'aperçut, me demanda avec empressement par signes de peindre son nez. On voit souvent auprès de nos établissemens, des naturels dont le nez est peint avec de la gomme rouge qui est très-abondante aux environs ; ils portent autour des yeux un cercle formé avec une espèce de craie. C'est, dit-on, chez eux un signe de deuil, usité à la mort d'un ami. Ils se peignent

aussi

aussi de rouge lorsqu'ils vont à la guerre. Les femmes se rougissent également le nez, et ont le sein rayé de noir et de blanc. Après m'être absenté un moment du pont, je trouvai à mon retour un de mes jeunes gens occupé à peindre de différentes couleurs et de la tête aux pieds, l'homme dont j'avois peint le nez en rouge. Ce naturel étoit dans le ravissement en se contemplant ainsi bigarré. Ses compatriotes sembloient partager son ravissement, et tous quittèrent le vaisseau parfaitement satisfaits.

Le rivage en face duquel nous étions mouillés se trouvant formé d'un sable très-fin et très-uni, et par conséquent favorable pour haler la seine, je descendis à terre, accompagné de M. Bareillier, enseigne dans le corps de la Nouvelle-Galles méridionale. Nous prîmes avec nous Euranabie, le naturel de Sydney. Les indigènes, à notre débarquement, se rassemblèrent autour de nous dans la plus grande sécurité. Ils entamèrent avec Euranabie une conversation, où ils se servirent de plusieurs mots qui paroissoient appartenir au dialecte de Sydney, tels que *bail*, qui signifie *non*, et *maun*, qui veut dire *enlever, emporter*. Un homme âgé fit présent à Euranabie d'un *waddic* ou massue. Je regardai ce présent de la part du vieillard, comme une marque d'amitié qu'il vouloit donner à notre sauvage;

mais celui-ci, à ma grande surprise, accourut à moi un moment après, ayant la terreur peinte dans ses regards. Il me supplia de l'envoyer à bord du vaisseau, en m'exposant que les naturels de la baie vouloient tuer et *patter* lui, c'est à dire, le manger. J'eus de la peine à ajouter foi à sa dernière assertion; car je n'avois pas la moindre idée que les habitans de la Nouvelle-Hollande fussent cannibales, et je ne saurois encore prendre sur moi d'affirmer qu'ils le soient, quoique, par des circonstances que je rapporterai plus bas, le fait me paroisse aujourd'hui probable. Pour mettre fin aux alarmes du pauvre sauvage, je l'envoyai aussitôt à bord. Sa conduite me surprit d'autant plus qu'il m'avoit demandé avec instance de l'amener à terre; mais, pendant tout le reste de notre séjour dans la baie de Jarvis, il n'offrit plus de m'accompagner sur le rivage, quoique, comme tous ses compatriotes, il aimât la vie errante.

Les naturels nous aidèrent d'eux-mêmes à haler (1) notre seine. Nous prîmes quelques merlans, qui ne différoient de ceux qu'on pêche dans nos mers, qu'en ce qu'ils étoient plus gros. Je les distribuai aux naturels, n'en réservant seulement que trois pour notre dîner. Un plus

(1) Haler ou tirer avec une corde.

grand nombre de sauvages étant survenu, et paroissant désirer d'avoir aussi du poisson, je fis donner un nouveau coup de seine. Elle nous rapporta une plus grande quantité de merlans, que j'abandonnai à toute la troupe indistinctement, pour ne pas exciter de jalousie. Le nombre de ces naturels s'étoit si fort accru, que je commençai à soupçonner qu'il y en avoit beaucoup de cachés parmi les buissons ; mais comme ils se mirent tous à chanter et à danser, je cessai de craindre quelque hostilité de leur part. Ils étoient tous parfaitement nus, à l'exception d'un jeune sauvage qui portoit une touffe d'herbes attachée autour des reins, et relevée par derrière comme la queue d'un kanguroo. Le jeune homme paroissoit fort agile. et autant que je pus juger par ses gestes, il étoit d'une humeur très-enjouée. Il s'amusa à prendre différentes formes et à faire mille tours qui nous divertirent beaucoup. J'ignore si c'étoit un spectacle arrangé en notre honneur ou simplement improvisé.

Après avoir renvoyé la seine à bord, je fus curieux de prendre quelques kanguroos. Je ne doutai point à l'aspect du pays dont l'élévation étoit modérée, et la surface couverte de buissons et de gros arbres, que ces animaux ne dussent être très-abondans. Je fis part de mon désir aux

sauvages par signes ; l'un d'eux s'avança et m'offrit ses services.

Nous nous dirigeâmes pendant quelque tems le long du rivage, et nous entrâmes ensuite dans les bois. Nous vîmes plusieurs perroquets et d'autres oiseaux plus petits, d'un très-beau plumage. M. Bareillier tira l'un de ces derniers, ce qui effraya tellement notre guide qu'il prit la fuite, et courut rejoindre ses compatriotes. En pénétrant un peu dans l'intérieur, nous rencontrâmes une grande quantité de très-beaux arbres, entourés d'une herbe très-épaisse, d'où nous fîmes lever quelques compagnies de perdrix. Elles ressemblent beaucoup aux nôtres, à l'exception qu'elles ne font pas de bruit en se levant. Les arbres que nous vîmes étoient en général de l'espèce des chênes qui croissent dans les environs de Sydney. De retour au rivage, nous nous rendîmes à bord pour dîner ; mais nous redescendîmes à terre dans l'après-midi, emportant notre seine avec nous. Après avoir laissé des ordres pour la pêche, nous entrâmes, M. Bareillier, M. Cayley le botaniste, et moi, avec deux soldats armés, dans les bois, au même endroit par où nous avions pénétré le matin. Mon intention étoit de faire un circuit tout autour du canot. Nous vîmes plusieurs kakatoès qui, à l'exception de la poitrine et de quelques

plumes jaunes aux ailes, étoient parfaitement noirs. Ces oiseaux étoient si défians que nous ne pûmes pas en approcher. Nous aperçûmes une grande quantité de perroquets avec un très-beau plumage; j'en tirai un qui tomba dans l'herbe; mais elle étoit si touffue, qu'il ne me fut pas possible de le trouver. M. Cayley tira un perroquet royal. Nous tuâmes plusieurs autres oiseaux, dont nous trouvâmes à notre retour la chair très-bonne. Le perroquet n'est point désagréable à manger; il a beaucoup du goût de nos pigeons, et je le leur préfère même pour son fumet, qu'il doit probablement aux différentes plantes dont il se nourrit. J'ai trouvé la même saveur à tous les autres oiseaux de la Nouvelle-Hollande, que j'ai été dans le cas de manger. Aucun pays dans le Monde ne contient une plus grande variété d'insectes. Nous en vîmes des essaims qui bourdonnoient autour des arbres, et je regrettai bien de n'avoir pas les moyens de les conserver. Chemin faisant, nous rencontrâmes une vallée marécageuse et garnie de broussailles. Elle étoit traversée par un petit ruisseau qui alloit d'un cours rapide se jeter dans la mer, près de l'endroit où j'avois donné ordre de haler la seine. L'eau en étoit excellente, ainsi que celle de plusieurs sources que renferme cette vallée. M. Cayley, occupé

à la recherche de plantes nouvelles, se trouvoit dans ce moment séparé de nous et hors de la portée de la vue et de la voix, ce qui me donna d'autant plus d'inquiétude que le jour commençoit à baisser. Nous découvrîmes quelques traces des naturels, qui nous conduisirent à plusieurs de leurs *gunnies* ou habitations. Elles étoient construites de branches d'arbres liées ensemble pour opposer plus de résistance au vent; et il y avoit à l'entour, des os de quadrupèdes, d'oiseaux et des arêtes de poissons. Près d'arriver à notre canot, M. Bareillier tua un gros épervier, dont les jambes étoient couvertes de fortes écailles.

Nos gens avoient pris quelques poissons ; et leur pêche eût été plus heureuse sans deux requins qui entrèrent dans la seine, et la déchirèrent en plusieurs endroits. On réussit à les haler tous les deux à terre. J'ordonnai de transporter à bord le plus grand, qui avoit sept pieds de long, et d'en extraire l'huile pour notre lampe. Il étoit nuit lorsque nous arrivâmes sur le vaisseau, où je fus réjoui de trouver M. Cayley, qui nous y avoit précédés. Après avoir recueilli quelques plantes curieuses, il étoit sorti du bois par le même sentier qui nous y avoit introduits.

Je fis, quelques jours après, une nouvelle incursion dans les bois, accompagné des mêmes

personnes qui avoient pris part à la première. Nous pénétrâmes environ huit milles dans l'intérieur. La qualité du sol étoit, en général, sablonneuse. Dans les vallées ou terrains bas, il avoit la couleur noire des terres à tourbe de l'Ecosse et de l'Irlande. Nous rencontrâmes deux petits lagons et plusieurs sources de très-bonne eau, qui couloient à travers la partie la plus épaisse du bois; mais nous n'aperçûmes aucun kanguroo. Nous vîmes une grande quantité d'oiseaux, principalement des kakatoès, des perroquets et l'oiseau rieur. Quoique le soleil fut encore très-chaud, et que l'épaisseur des bois ajoutat à la chaleur de la température, en fermant tout accès à la brise, nous ne découvrîmes point cependant de serpens. J'attribuai leur absence à la saison, qui étoit alors l'hiver de ce pays, et je pensai que ces animaux se tenoient gîtés dans des creux d'arbres. En retournant au canot, nous fîmes rencontre d'un site qui paroissoit avoir été choisi par les naturels pour leurs jours de fête. C'étoit une espèce de tertre découvert, et dans le voisinage duquel on n'apercevoit aucune habitation. Nous comptâmes les emplacemens de quinze feux différens, où on avoit fait cuire du poisson et de la viande. Parmi les ossemens épars sur la terre, nous ramassâmes la partie antérieure d'un crâne humain. Nous décou-

vrîmes à peu de distance une partie de la mâchoire supérieure, à laquelle une des dents molaires étoit encore adhérente. Ces débris contenoient une des vertèbres dorsales, qui seule paroissoit avoir subi l'action du feu. La plupart des ossemens avoient l'air très-frais, et l'herbe étoit très-battue, d'où j'inférai que les naturels avoient récemment visité cette place. J'emportai les ossemens humains, et à mon arrivée à bord, je les montrai à Euranabie. Je lui dis de demander à deux naturels de la baie qui se trouvoient sur le vaisseau, si ces ossemens appartenoient à un homme blanc, et s'ils l'avoient tué et mangé. J'étois d'autant plus impatient d'avoir des éclaircissemens à ce sujet, que le navire le Sydney-Cove, en se rendant de l'Inde au port Jackson, avoit fait naufrage environ un an auparavant dans la partie méridionale de la Nouvelle-Hollande, et qu'on avoit rapporté que quelques personnes de l'équipage avoient été tuées par les naturels voisins de l'endroit où nous étions mouillés. Euranabie fit les recherches que je désirois, et de ce que je pus recueillir, soit par le moyen d'un soldat qui comprenoit le dialecte de Sydney, soit d'Euranabie qui entendoit et parloit assez bien l'anglais, je trouvai que les ossemens appartenoient à un homme blanc qui étoit arrivé dans un canot, venant du sud, où le

vaisseau sur lequel il étoit embarqué avoit *renversé* (ce fut l'expression dont Euranabie se servit pour dire que le vaisseau avoit fait naufrage). Questionnés à diverses reprises sur le même sujet, les deux naturels, dont il a été mention ci-dessus, n'altérèrent en rien leur premier dire.

J'interrogeai aussi Worogan, la femme d'Euranabie, qui parloit anglais; car, si j'étois porté à croire le fait attesté par ces deux hommes, je devois certainement avoir plus de confiance dans son rapport que dans le leur. Elle me dit que les naturels des bois, qui paroissoient être une tribu différente de celle des naturels qui habitent près des côtes, mangeoient quelquefois de la chair humaine; elle m'expliqua même la manière dont ils expédient leurs victimes. Ils commencent par leur assener un coup de *waddic* ou de massue sur la gorge, ensuite ils leur font une incision depuis cette partie jusqu'au dessous du ventre, et une autre à travers la poitrine; ils se servent pour cela d'un instrument qu'ils nomment *womara*, et qui est armé à l'une de ses extrémités d'un coquillage tranchant. La femme d'Euranabie me donna cette explication en décrivant sur ma personne les procédés des naturels. Après m'avoir posé sa main sur le creux de la gorge, elle me fit étendre sur le

pont, et, avec l'instrument que je viens de citer, elle imita le reste de l'opération. La voyant si bien instruite, j'aurois soupçonné qu'elle avoit assisté à quelqu'un de ces meurtres, si depuis notre premier établissement dans le pays, époque à laquelle cette femme étoit très-jeune, elle n'eût toujours résidé près de Sydney, où cet horrible usage n'est pas pratiqué. Quoiqu'il en soit, mon équipage crut, sans hésiter, que les naturels de la Nouvelle-Hollande étoient tous cannibales, et mon premier maître ne manqua pas de les désigner ainsi dans son journal de route. Les deux naturels que nous interrogeâmes, loin de paroître inquiets de nos questions, y répondirent avec empressement et sans avoir l'air de vouloir rien nous cacher.

Le lieutenant colonel Collins (1) dit, dans sa description de la colonie de la Nouvelle-Galles méridionale, que les naturels sont dans l'habitude de brûler leurs morts; mais il n'explique pas si cet usage se borne simplement à leurs parens et à leurs amis. A l'exception de la femme d'Euranabie et de quelques naturels, dont le témoignage n'étoit pas plus imposant,

(1) On a vu page 307 de ce volume, que M. Péron a trouvé de ces monumens funèbres dans l'île Maria et ailleurs.

je n'ai pu, malgré toutes mes recherches, acquérir la certitude que les sauvages de la Nouvelle-Hollande fussent cannibales. Quoique leur proximité de la Nouvelle-Zélande où cette horrible coutume a lieu, semble l'affirmer, la question doit rester indécise jusqu'à ce que nous soyons mieux informés des mœurs et des usages de ce peuple.

Dans une troisième descente que je fis à terre, nous fûmes joints par plusieurs naturels qui paroissoient désirer d'aller à bord de notre vaisseau. Deux d'entr'eux étoient des étrangers qui nous firent entendre qu'ils étoient venus de très-loin pour nous voir, et qu'ils avoient très-grand'faim. Ces sauvages de l'intérieur de l'île étoient jeunes, grands et vigoureux. Ils avoient des cheveux plus longs que ceux des autres naturels que j'avois vus jusque-là. Ces derniers les avoient courts et bouclés, mais point laineux comme ceux des nègres d'Afrique.

De retour à bord, nous nous aperçûmes, en retirant du canot les instrumens que nous avions descendus à terre, qu'une chaîne pour mesurer les distances nous manquoit. Nous jugeâmes, après beaucoup de recherches inutiles, qu'elle avoit été laissée sur le rivage par les soldats qui la portoient à notre suite. En conséquence nous envoyâmes un de nos canots pour la chercher.

Il revenoit sans l'avoir trouvée, lorsqu'il vit déborder de la côte une pirogue, contenant plusieurs naturels, dont l'un tenoit la chaîne dans sa main. Le canot me l'amena à bord. En examinant la chaîne, je trouvai que les naturels en avoient détaché les anneaux de cuivre. C'étoit le premier vol que j'éprouvois de leur part; mais préférant d'user d'indulgence avec eux, je donnai à l'homme de qui j'avois reçu la chaîne, une couverture et du biscuit, et mon maître d'équipage lui fit présent d'un vieux chapeau, dont il parut très-enchanté.

Je le pris avec moi en allant reconnoître une île située à l'entrée du port Jarvis, et que je nommai l'île *Sainte-Anne*, en l'honneur de la femme du gouverneur King. Nous fûmes accostés, en débarquant, par un grand nombre de naturels, qui sembloient très-charmés de voir que leur compatriote avoit été récompensé pour avoir rapporté la chaîne. La couverture, dont ils paroissoient connoître l'usage, attira beaucoup leur attention. L'homme âgé, de qui j'ai fait mention ci-devant, se trouvoit parmi eux. En m'apercevant, il me fit signe de m'asseoir à quelque distance de la compagnie, et portant ensuite la main à sa barbe blanche, il m'exprima le désir que je la lui coupasse; ce que je fis aussitôt avec une paire de ciseaux. L'opé-

ration finie, il me remercia beaucoup de l'avoir délivré de sa barbe. Comme quelques-unes des femmes des naturels se tenoient à l'écart, je fis signe au vieillard que je désirois qu'elles s'approchassent. Il les appela, et aussitôt elles vinrent s'asseoir près de nous. Ces femmes étoient beaucoup plus fortement constituées que celles des environs de Sydney. Je remarquai un des anneaux de notre chaîne suspendu au cou d'un enfant qu'une de ces femmes portoit attaché derrière son dos. Je ne fis pas semblant de m'en être aperçu, trouvant plus important, non seulement pour le bien de mon expédition, mais encore pour celui de toute la colonie, de capter la confiance et l'attachement des naturels. Toutes les femmes qui étoient présentes avoient des enfans. Elles bannirent peu à peu la timidité qu'elles avoient montrée d'abord. Elles examinèrent avec beaucoup de curiosité les boutons de mon habit; mais ce qui parut leur causer le plus d'étonnement et de plaisir, ce furent ma montre et sa sonnerie. Avec l'assistance de quelques personnes de ma suite qui parloient la langue de Sydney, je cherchai à leur faire comprendre l'usage de cette montre. Les naturels, soit hommes ou femmes, avoient jusqu'alors manifesté, par de grandes exclamations et par un rire bruyant, leur surprise et

leur satisfaction à la vue des objets nouveaux pour eux ; mais, quant à la montre, nous les vîmes se parler bas les uns aux autres. J'imaginai qu'ils regardoient cette montre comme un objet de notre adoration.

Dans le nombre des enfans s'en trouvoit un, âgé d'environ douze ans, qui étoit un peu difforme. Il tenoit dans sa main un bâton très-pointu, et c'étoit le seul de tous les naturels qui fût armé ; mais on verra bientôt qu'ils avoient des armes à peu de distance de là. Ayant besoin de renouveler la provision d'eau de mon bâtiment, je le témoignai par signe au vieux chef. Il me comprit aussitôt, et se levant de sa place, il me conduisit vers une petite éminence au pied de laquelle il y avoit de l'eau. Comme elle ne paroissoit pas provenir d'une source, ni devoir suffire à la provision du vaisseau, je demandai qu'on me menât à un ruisseau. Un naturel se mit alors en marche, et je le suivis, pensant qu'il vouloit me servir de guide ; mais bientôt après il revint sur ses pas, et nous quitta. Je jugeai de la direction dans laquelle nous étions, que l'eau que je cherchois ne devoit pas être fort éloignée. En conséquence, je pris un de mes hommes avec moi, et je lui donnai mon fusil de chasse à porter. Chemin faisant, nous rencontrâmes un naturel à qui je

dis par signe ce dont j'avois besoin. A peine l'eus-je accosté, qu'il souleva de terre avec son pied et prit dans sa main une lance, la plus longue que j'eusse vue encore à la Nouvelle-Hollande. Au mouvement subit de cet homme, à la proximité de son arme, entre laquelle et moi il n'y avoit qu'un intervalle de six pouces, je saisis mon fusil des mains de mon compagnon. Le naturel posa alors sa lance sur son épaule, chemina tranquillement vers un roc escarpé, où, après s'être arrêté un moment pour contempler la mer, il fut rejoindre ses compatriotes. Ce sauvage, à ce qu'il paroît, n'avoit aucune intention hostile; mais il aura craint que, par la route que j'avois prise, je ne vinsse à découvrir sa lance et à m'en emparer, et il se sera hâté de l'enlever. Le fait du moins prouve que ces naturels sont dans l'habitude d'avoir des armes cachées, et qu'on ne sauroit assez se mettre à l'abri d'une surprise de leur part.

Parmi les hommes et les femmes que je rencontrai à mes différens débarquemens, beaucoup portoient des marques qui ressembloient à celles de la petite-vérole, et lorsque je leur fis voir quelques personnes de mon équipage, qui avoient des marques semblables, ils me firent entendre par signes que les leurs provenoient

de la même maladie. J'ai appris, après beaucoup de recherches, que ces peuples sont sujets à une maladie qui laisse des traces à sa suite. Comme je n'ai vu aucun naturel qui en fût atteint pendant mon séjour dans l'île, je ne saurois dire si elle est la même que la petite-vérole d'Europe. J'ai néanmoins de fortes raisons pour les assimiler, surtout d'après le témoignage de M. Sharp, qui durant sa résidence à la Nouvelle-Galles méridionale, en qualité de chirurgien sur le vaisseau le Cornwallis, bâtiment de l'Inde, a été dans le cas d'observer la maladie à laquelle les indigènes de ce pays sont sujets, et qu'il a reconnu pour être la petite-vérole. Mais est-elle originaire de l'île, ou y a-t-elle été apportée par le capitaine Cook, ou par quelques-uns des navigateurs suivans? C'est un problême qui reste à résoudre.

Après avoir achevé d'explorer la baie de Jarvis, je remis en mer pour continuer les reconnoissances que j'étois chargé de faire dans le détroit de Bass.

Je rencontrai quelques jours après le capitaine Turnbull, qui venoit d'Angleterre, et se rendoit au port Jackson, pour réparer son bâtiment. Il envoya très-obligeamment à mon bord les provisions qui pouvoient m'être nécessaires.

Par

Par la latitude de 39 degrés 4 minutes dans laquelle, suivant mes observations, est situé le promontoire de Wilson, ou le cap le plus méridional de la Nouvelle-Hollande, nous rangeâmes à la portée du pistolet un très-gros rocher, d'une forme presque circulaire, et fort élevé au dessus de l'eau. L'un de ses côtés présentoit une excavation profonde, tandis que l'autre étoit parfaitement entier. Quand le vent souffle un peu fortement dans le creux de ce rocher, il produit un bruit qui s'entend de plusieurs milles.

Nous vînmes jeter l'ancre dans un port situé entre le promontoire de Wilson et le cap Liptrap. Je m'embarquai dans le plus petit de nos canots avec deux de mes gens pour aller à la recherche d'une rivière décrite par M. Bass. En élongeant la côte, je rencontrai une île qui n'en étoit séparée que par un très-étroit chenal. Le site m'en parut si agréable et le sol si riche, que je me déterminai à y former un jardin. Je lui donnai le nom de *Churchill*, en l'honneur de M. John Churchill, demeurant dans le comté de Dévon, qui, à mon départ d'Angleterre, m'avoit remis une grande quantité de graines, de noyaux et de pepins de toute espèce, avec injonction de les planter pour le bénéfice commun des Européens et des sauvages. Je

trouvai dans l'île de Churchill plusieurs trous creusés assez profondément en terre, qui me parurent être les terriers d'un animal; mais je n'aperçus aucune trace de kanguroo.

Les approches de la nuit ne m'ayant pas permis de donner suite aux recherches que je m'étois proposé de faire de la rivière indiquée par M. Bass, j'envoyai le lendemain un de mes officiers la reconnoître.

Dans ces entrefaites, la femme d'Euranabie, que j'ai dit se nommer *Worogan*, déclara qu'elle étoit enceinte. Elle ne se fit pas scrupule de dire en même tems que son intention étoit de détruire son fruit; et lorsque nous lui en demandâmes la raison, elle répondit qu'elle vouloit éviter la peine de nourrir. Je crois en effet qu'elle a réalisé son horrible projet, car, pendant tout le tems de mon séjour dans la colonie, je ne lui ai pas connu d'enfant. Il est affreux de le dire; mais malheureusement c'est un fait notoire, que les femmes de la Nouvelle-Hollande font périr quelquefois leurs enfans à leur naissance et même après, s'ils sont criards. L'une d'elles demanda un jour à une femme déportée, de lui prêter une bêche pour enterrer son enfant tout vivant, parce qu'il crioit trop, disoit-elle, et qu'il ne valoit pas la peine qu'elle l'élevât. La bêche lui ayant été

refusée, elle disparut, laissant à la femme son enfant, qui périt faute d'alaitement. Il y a tout lieu de croire que les femmes de la Nouvelle-Hollande ont un procédé secret pour se faire avorter. Cet exécrable usage, joint aux guerres presque continuelles qui règnent entre les naturels du pays, explique pourquoi ils sont si peu nombreux.

En attendant le retour de mon officier, j'allai examiner une crique située à l'entrée du port. J'étois encore accompagné par le fidèle Euranabie. Parvenu sur la pointe d'un rocher qui s'avançoit dans la mer, j'observai jouer à l'entour nombre de poissons de l'espèce de ceux à qui on donne le nom de *saumons* dans la Nouvelle-Hollande, sans doute d'après leurs écailles; car d'ailleurs ils n'ont pas la moindre ressemblance avec le poisson qui s'appelle ainsi en Europe. Du reste ils sont excellens à manger, et on les trouve généralement sur les bas-fonds. Je témoignai à Euranabie que je désirois en avoir quelques-uns, et je lui demandai s'ils mordoient facilement à l'hameçon; à quoi il me répondit affirmativement. Je ne lui eus pas plutôt exprimé mon désir, qu'en me détournant je ne le vis plus derrière moi. Comme je ne pouvois deviner la véritable cause de son absence, l'inquiétude s'empara de moi, et je

l'appelai. Je le vis aussitôt sortir du bois, tenant un petit bâton dans sa main. Il me demanda un couteau, et il s'en servit pour faire une pointe à l'un des bouts de ce bâton. S'étant mis ensuite tout nu, il sauta de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'ayant ajusté un poisson, il lui lança son bâton qui perça l'animal de part en part. Il accourut alors me le présenter. La bienveillance semble être une qualité innée chez les naturels de la Nouvelle Hollande : elle étoit remarquable dans l'individu dont je parle. Il ne laissoit échapper aucune occasion d'obliger, ou plutôt il alloit au devant. Quoique je le pressasse à diverses reprises de garder le poisson pour son usage, il le refusa constamment, mais il accepta un peu de tabac à fumer, dont il étoit excessivement passionné.

L'officier que j'avois envoyé à la découverte de la rivière, revint avec la nouvelle qu'il l'avoit trouvée et remontée aussi loin que le canot avoit pu pénétrer. Il me dit qu'il n'avoit point aperçu de naturels, mais qu'il avoit trouvé des traces de plusieurs feux. Je ne tardai pas à aller reconnoître moi-même cette rivière, accompagné de M. Barreillier et de quelques-autres personnes.

Nous suivîmes une branche de la rivière située à droite, jusqu'à une petite distance de

son embouchure. Notre canot n'ayant pas pu la remonter plus haut, nous mîmes pied à terre, et nous côtoyâmes, pendant quelque tems, cette branche qui ne nous parut être alimentée que des eaux de la grande rivière; ses bords étoient couverts de taillis, mais vers son extrémité supérieure le pays paroissoit découvert et riche en pâturages. Le sol en général, noir et uni, présentoit à l'horizon quelques hauteurs couronnées de grands arbres, que les tempêtes sembloient avoir maltraitées, et c'est la raison pour laquelle on a donné à ces hauteurs le nom de *monts Rugged* (les monts tempêtueux). Nous pénétrâmes assez avant dans l'intérieur, où nous découvrîmes des marques de feux qui avoient été faits par les naturels. Le pays n'offroit nulle part de traces d'inondation; il étoit entremêlé de bois et de plaines, et présentoit en tout une apparence très-pittoresque. Le tems étoit extrêmement beau et agréable; mais nous éprouvions dans les bois une chaleur étouffante. Mes gens avoient tué un petit serpent noir qu'ils avoient trouvé dans les prairies, et qui, probablement, étoit sorti de sa retraite pour jouir de la chaleur de la température. Cette espèce de serpent est commune aux environs de Sydney, et on l'y croit venimeuse, quoique l'aplatissement de la tête de l'animal semble contredire

cette opinion. Le nôtre avoit dix-huit pouces de long, le ventre tacheté de rouge et le dos gris.

Nous ne vîmes aucun kanguroo durant le cours de la journée que nous terminâmes à l'endroit de la rivière où notre canot avoit pénétré la première fois. Nous trouvâmes à mer basse l'eau de cette rivière très-bonne, et nous en remplîmes en conséquence nos futailles que nous avions eu la précaution d'apporter avec nous. Les bords de la rivière sont assez élevés pour l'empêcher de sortir de son lit dans les grandes marées. Sur les arbres qui ombragent ses rives, il y avoit une grande quantité d'oiseaux, au nombre desquels étoit celui qu'on appelle *bell-bird* (l'oiseau cloche). Cet animal n'est point remarquable par son plumage; mais son chant ressemble au tintement d'une cloche, de sorte que, lorsqu'il s'en trouve plusieurs de réunis, le bruit qu'ils font imite parfaitement celui que produisent les sonnettes d'un attelage de chevaux. Nous distinguâmes souvent aussi le chant de l'oiseau rieur (*laughing bird*), qui ne peut être comparé qu'aux ha! ha! ha! d'une personne qui rit de bon cœur. Le plumage de cet oiseau est un mélange de noir et de blanc, ou plutôt de gris, et il a la grosseur d'une grive; mais la force de son chant trompe le voyageur, qui n'est pas peu surpris de voir qu'un animal

si petit rende des sons aussi forts. C'étoit ordinairement lui que nous entendions chanter le premier à notre réveil. Nous tuâmes un canard qui différoit de tous ceux que nous avions aperçus jusque-là. Il étoit moins gros que le canard sauvage des îles Britanniques, mais d'ailleurs il lui ressembloit. Cet oiseau produit avec ses ailes une sorte de sifflement qui ne manque jamais d'attirer l'attention lorsque plusieurs volent ensemble. Il n'est connu dans la Nouvelle-Hollande que sous le nom de l'oiseau *siffleur*.

Nous continuâmes le lendemain, M. Barreillier et moi, de suivre le bord de la rivière. Un arbre tombé en travers dans un endroit où sa largeur étoit moins grande, nous servit de pont pour passer sur l'autre rive. Le taillis y étoit aussi fourré que sur celle que nous venions de quitter. La grande humidité qui régnoit dans la température, nous laissa peu d'espoir de rencontrer beaucoup d'oiseaux. Nous fûmes assez heureux cependant pour trouver des kakatoès d'une espèce rare et particulière, et pour en tuer un.

Nous traversâmes le bois, à l'issue duquel nous rencontrâmes une plaine entièrement découverte qui, d'un côté, s'étendoit à perte de vue, et de l'autre, étoit terminée par des hauteurs. Ce fut

dans cette plaine extrêmement fertile, que nous découvrîmes, pour la première fois, des traces de kanguroos. Après l'avoir parcourue jusqu'à une certaine distance, quoique la grandeur et l'épaisseur des herbes qui en couvroient le sol, retardât un peu notre marche, nous retournâmes vers la rivière. Ses bords étoient garnis d'arbres, dont plusieurs pouvoient avoir soixante à soixante-dix pieds de haut, et ne portoient de branches qu'à leur sommet. J'en fis abattre quelques-uns, dont le bois me parut très-léger, et j'en ai apporté au gouverneur King des échantillons, ainsi que d'une espèce de sassafras, que j'avois essayé à mon bord, et qui s'étoit trouvé de la même qualité que celui employé en Europe.

En descendant la rivière, nous nous arrêtâmes à l'endroit où nous avions passé la nuit précédente; notre feu y brûloit encore. Nous laissâmes subsister la hutte que nous avions construite, afin que les sauvages pussent à leur tour y trouver un abri. Nous lui donnâmes le nom de *Halfway-house* (la maison à mi-chemin), parce qu'elle étoit située effectivement à la moitié du chemin que nous avions parcouru le long de la rivière.

A notre retour à l'île de Churchill, je trouvai que mes gens avoient défriché le terrain que je

destinois à former un jardin, et qui consistoit en vingt perches; il ne restoit plus qu'à le mettre en état de recevoir les semences que je me proposois d'y déposer. Malheureusement, nous n'avions apporté ni houes ni bêches. Il fallut nous servir d'une pelle, et comme la terre étoit excessivement légère, cet instrument remplit assez bien notre objet.

Les hommes que j'employois à ce travail, et qui avoient construit sur l'emplacement destiné au jardin une cabane pour s'abriter, m'informèrent qu'une nuit un d'entr'eux avoit été réveillé par un animal qui sembloit ronger ses cheveux ; qu'il l'avoit fait fuir, mais que la nuit étant très-obscure, il n'avoit pu remarquer sa forme ou sa figure. Il supposoit que ce pouvoit être un bandicoot, espèce de rat qui se montre rarement le jour. Comme la colonie de la Nouvelle-Galles méridionale est infestée de ces animaux, et que j'avois aperçu plusieurs terriers dans différentes parties de l'île, j'étois assez porté à partager l'opinion de cet homme. Pour vérifier le fait, j'envoyai chercher à bord un chien de race anglaise que nous avions amené de Sydney. Une des nuits suivantes ce chien, au rapport des gens de la cabane, fut attaqué par un animal qu'on présuma être de la même force que lui, car il le terrassa et le fit hurler. L'animal

s'échappa ensuite à travers le bois. L'obscurité étoit si grande, que personne ne put le reconnoître, et savoir s'il étoit blessé. Le chien avoit reçu quelques égratignures au nez, qui ne pouvoient provenir d'un animal aussi petit qu'un bandicoot. Ce fut la dernière visite de cette espèce que mes gens reçurent pendant le reste de leur séjour dans l'île de Churchill.

Après que notre jardin fut approprié, j'y semai les graines dont j'étois porteur, et j'y joignis un peu de blé, de maïs, du riz, des pois, du plant de pommes de terre et quelques baies de café. Avec les troncs des arbres qui avoient été abattus, je formai une enceinte de vingt-quatre pieds de long sur douze de large, dans laquelle je plantai les noyaux et les pepins de divers fruits, et entr'autres d'une pomme remarquable en ce qu'elle contient rarement plus d'un pepin. Je lui donnai le nom de *Lady-Elizabeth Percy*, en reconnoissance des soins que cette dame avoit bien voulu prendre pour l'arrangement et la conservation des pepins de cette pomme qui, sous un nom aussi respectable, se multipliera, j'espère, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

En continuant d'explorer la côte qui environne le port dans lequel nous étions mouillés, et que l'on a nommé *Western-Port* (le Port-Occi-

dental), nous campâmes sur les bords d'un lagon qui abondoit en canards. Il y avoit dans le voisinage plusieurs *gunnies,* ou habitations des naturels, autour desquelles étoit disséminée une quantité considérable d'os et d'arêtes de poissons, ainsi que des coquilles d'une grandeur extraordinaire. Nous découvrîmes des traces de quadrupèdes, que nous supposâmes appartenir à des chiens du pays. Si nos conjectures sont fondées, ces chiens doivent être beaucoup plus gros que les nôtres. L'empreinte de leurs pas dans le sable étoit profonde, en même tems que très-rondes, et sans aucune marque de griffes.

Le Port-Occidental, ou Western-Port, peut contenir plusieurs centaines de vaisseaux. Il est parfaitement abrité et susceptible d'être bien fortifié. Outre l'avantage de pouvoir y entrer et en sortir en tout tems, il présente encore celui d'être situé dans un pays fertile et sous un excellent climat. Ce sera une relâche commode pour les vaisseaux venant d'Angleterre ou du cap de Bonne-Espérance au port Jackson ; car je ne doute pas qu'avec le tems on ne préfère généralement de traverser le détroit de Bass, plutôt que de doubler le cap Tasman.

Le mauvais tems ne m'ayant pas permis de remplir mes instructions dans toute leur étendue, je retournai au port Jackson, où bientôt

après j'eus ordre du gouverneur de prendre à mon bord le colonel Paterson, et de le conduire dans la rivière Hunter, qui, d'après l'abondance des mines de charbon découvertes dans ses environs, a été surnommée *Coal river* (la rivière du Charbon). Je reçus en même tems sur mon vaisseau le docteur Harris, chirurgien du corps de la Nouvelle-Galles méridionale, l'enseigne Barreillier, un des naturels de Sydney, nommé *Bangarée*, et grand nombre d'ouvriers. L'objet de l'expédition étoit d'examiner la rivière Hunter, de reconnoître les productions naturelles de ses environs, de couper des bois de construction et d'exploiter du charbon.

Le lendemain de notre départ, nous eûmes la vue d'une île, dont j'envoyai faire la reconnoissance par l'un de mes canots, sur lequel le docteur Harris s'embarqua. A son retour le docteur nous amena un naturel qui, en voyant le canot s'approcher de terre, s'étoit écrié à plusieurs reprises, *Whale boat!* et *Budgeric Dick!* ou *Good Dick!* nom que nous supposâmes lui avoir été donné par ceux que l'on avoit envoyés à la poursuite des déportés qui, comme je l'ai dit ci-devant, s'étoient échappés sur le Norfolk. Ce naturel avoit quelques poissons avec lui; il les jeta dans le canot, et ensuite il y sauta lui-même, sans la moindre hésitation.

Aussitôt que notre nouvelle connoissance Dick fut sur le vaisseau, il continua ses cris de *Wale boat!* Afin de découvrir ce qu'il entendoit par ces mots, je l'amenai à Bangarée, que je chargeai de le questionner à ce sujet. Bangarée lui fit signe de s'asseoir, ce qui, chez les sauvages de la Nouvelle-Hollande, ainsi que je l'ai déjà remarqué, indique la bien-venue. Je pressai en vain Bangarée de commencer ses recherches; il avoit une autre étiquette dont il ne pouvoit pas se départir, et qui consistoit à garder quelque tems un profond silence. Après l'avoir observé pendant environ vingt minutes, les deux naturels firent quelques pas l'un vers l'autre, et entrèrent par degrés en conversation. Nous obtînmes néanmoins peu d'informations de Dick, et je soupçonnai que Bangarée ne comprenoit pas mieux son langage que quelques-uns de nos gens qui possédoient parfaitement la langue des naturels de Sydney.

Peu de tems après le retour de notre canot, nous eûmes connoissance de l'entrée de la rivière Hunter, où nous mouillâmes le lendemain à la pointe du jour par trois brasses d'eau. Cette rivière qui a une largeur considérable, et dont les eaux sont d'une excellente qualité, renferme un havre de plusieurs milles d'étendue à l'abri de tous les vents, et susceptible de contenir un grand nombre de vaisseaux.

Nous descendîmes à terre dans la matinée pour examiner les mines de charbon du voisinage. Le docteur Harris et M. Barreillier pénétrèrent un peu dans l'intérieur du pays. Ils aperçurent plusieurs kanguroos, et rencontrèrent un naturel qui les suivit pendant quelque tems. Dick, qui nous avoit accompagnés, jugea à propos aussi de nous quitter; mais nous le vîmes revenir quarante-huit heures après, amenant avec lui deux de ses compatriotes, qu'il nous présenta. L'un d'eux avoit été à Sydney, et étoit connu du colonel Paterson.

En remontant la rivière, nous trouvâmes trois hommes naufragés dans un canot venu de Sydney. Deux étoient morts; l'un avoit été tué par les sauvages, et l'autre étranglé par des arêtes en mangeant trop avidement du poisson. Le troisième se mouroit de faim, ne subsistant depuis trente-deux jours que de ce qu'il pouvoit ramasser le long de la rive. Il fut heureux pour ce pauvre homme, que le hasard nous eût conduits de son côté; car, dans l'état de foiblesse et de dénuement où il étoit, il auroit infailliblement péri avant d'atteindre Sydney. Je le fis transporter à bord de mon vaisseau, et par les bons soins que nous en prîmes, j'eus la satisfaction de le voir bientôt rétabli.

Nous vîmes une grande quantité d'oiseaux

dont beaucoup nous étoient inconnus. Nous remarquâmes parmi eux des *coucous* d'une espèce plus forte que ceux d'Angleterre, et dont le plumage étoit mélangé de gris et de brun. Des *opossum*, des *écureuils volans* s'offrirent aussi à notre vue. Nos gens tuèrent quelques *chats sauvages*, qui sembloient participer de la nature de *la belette*. La rivière abondoit en mulets excellens, et en d'autres poissons de diverses sortes. Nous en prîmes un de l'espèce du *jewfish*, qui pesoit cinquante-six livres, et dont la chair étoit très-délicate.

M. Barreillier nous amena d'une excursion qu'il avoit faite dans les bois, un indigène de la classe de ceux désignés, dans la colonie de la Nouvelle-Galles méridionale, par le nom de *naturels des bois* (1), et que les tribus sauvages qui habitent le long des côtes regardent comme très-inférieurs à elles. Les jambes et les bras de cet homme qui tiroit sur l'âge, n'étoient nullement proportionnés au reste de son corps. La manière dont il monta l'échelle du vaisseau fut remarquable, et prouva évidemment qu'il étoit habitué à grimper. Il étendit d'abord ses bras le plus haut qu'il put, et ensuite, au moyen d'un élan, il fit arriver ses pieds à

(1) *Voyez* ce que nous avons dit page 306 de ce volume.

la même hauteur. Son langage étoit inintelligible pour toutes les personnes sur le vaisseau. Il rendoit plutôt des sons, qu'il ne proféroit des mots. Ces sons, quoique singulièrement discordans et rudes, avoient néanmoins quelque chose de plaintif. Contre l'usage des naturels de la Nouvelle-Hollande, qui se font arracher de bonne heure une des incisives de la mâchoire supérieure, il ne manquoit à notre homme des bois aucune de ses dents de devant. Nous ne pûmes jamais le résoudre à manger ou à boire avec nous. Je lui présentai vainement du sucre, imaginant qu'il n'auroit pas de répugnance à l'accepter, d'après l'habitude où les naturels de la Nouvelle-Hollande ont de vivre beaucoup de miel sauvage. Il n'eut pas la même aversion pour une corneille qu'un de nous avoit tuée, et qui commençoit à tomber en putréfaction. Il témoigna le plus grand désir de l'avoir, et lorsqu'on lui eut donné cette corneille, il la fit cuire un peu au feu de notre cuisine, et la dévora ensuite, entrailles et tout. A son départ du vaisseau, le colonel Paterson lui donna un *tomahawk*, dont il parut connoître l'usage, et qu'il mit sous son bras; mais nous ne pûmes savoir comment il le nommoit dans sa langue. L'équipage du canot qui l'avoit conduit à terre, voulant mettre à l'épreuve son habileté à

se

se servir de sa nouvelle acquisition, lui montra un arbre, pour lui faire entendre le désir qu'il avoit de l'y voir grimper. Il comprit à l'instant ce signe, et faisant aussitôt une entaille dans l'arbre avec son instrument, il y plaça un de ses pieds. Il continua la même opération jusqu'à son arrivée au sommet qu'il atteignit très-agilement, quoique l'arbre fût très-gros et dégarni, jusqu'à la hauteur de quarante pieds, de branches qui l'auroient aidé à monter. Il sauta de cet arbre à un autre, par lequel il descendit, et passant rapidement à travers le taillis, il fut bientôt hors de vue. Les naturels de cette contrée ont des haches de pierre dont ils se servent pour le même usage, et j'ai en effet remarqué des entailles sur beaucoup d'arbres. Le colonel Paterson, qui réside depuis long-tems dans la Nouvelle-Hollande, et qui a fait beaucoup d'observations sur les habitans et les productions de ce pays, n'avoit point encore vu de naturel qui différât autant de ses compatriotes que celui dont je viens de parler. Cet homme étoit parfaitement nu, et il n'avoit point l'ornement décrit par le colonel Collins, qui consiste dans un morceau de bois que les sauvages de l'intérieur de la Nouvelle-Galles méridionale introduisent à travers le cartilage de leur nez. En tout, notre

homme des bois avoit si peu de rapports avec l'espèce humaine, que je ne sais quelle place lui assigner parmi les êtres créés.

Les différentes mines de charbon que nous visitâmes se trouvèrent de la meilleure qualité, et très-abondantes. Il en fut de même des bois de construction. Pendant que nos ouvriers étoient occupés à les exploiter, nous pénétrâmes jusqu'à la distance de soixante et dix milles du vaisseau. Le pays dans le voisinage de la rivière étoit en général marécageux, mais au délà il offroit un aspect délicieux, et presque par-tout il étoit uni. Par les marques que les eaux de la rivière avoient laissées sur les arbres, il paroîtroit qu'elles sont sujettes à de grands débordemens; car nous vîmes des cèdres (qui sont les mahoganis, ou acajous de la Nouvelle-Hollande, que l'eau sembloit avoir couverts à la hauteur de quarante à cinquante pieds. Je pencherois assez à croire que ces inondations proviennent des lacs situés dans le voisinage des montagnes. Nous rencontrâmes sur la rivière beaucoup de rapides ou cataractes, qui nous obligèrent à faire plusieurs portages. Nous passâmes le long de plusieurs canots des naturels, dans lesquels nous laissâmes quelques biscuits. Il y avoit dans quelques-uns du feu, et ce que les sauvages appellent du *cabra*, qui est un mets dont la vue

est très-dégoûtante, mais qui, bien préparé, n'est point un manger désagréable. Le cabra est une espèce de vers, engendré dans le bois recouvert par l'eau, et on en trouve dans tous les endroits de la rivière où des arbres sont tombés. Ce vers croît très-gros, et réduit bientôt le bois à l'état d'un rayon de miel. Sa substance est glutineuse; cuite, elle acquiert la consistance de la moëlle. Les naturels, lorsqu'ils ne sont pas à même de faire du feu, mangent ce vers cru.

Nous apercûmes d'autres naturels sur le bord de la rivière que nous élongions. L'un d'eux sembloit nous engager à descendre. Je lui fis crier par un de mes gens qui parloit la langue du pays, de nous attendre. Il y paroissoit d'abord disposé; mais il finit par aller se cacher derrière un arbre, d'où il ne montroit que sa tête, et sa main qui brandissoit une massue. Voyant que nous débarquions sans armes, il jeta la sienne et vint droit à nous. Il s'adressa à moi, je ne sais trop par quelle raison; car je ne portois aucune marque distinctive, et ôtant de dessus sa tête un petit réseau que les femmes du pays tressent avec le poil de l'opossum, il le mit sur la mienne. A mon tour, je tirai mon mouchoir, et je le lui plaçai sur la tête, ce qui parut lui faire grand plaisir, et dès ce moment nous devînmes

les meilleurs amis du monde. Il accepta l'invitation que je lui fis de nous accompagner à bord de notre canot; et lorsqu'il y fut monté, nous l'entendîmes appeler par quantité de voix qui partoient des bois voisins. Nous fûmes un peu surpris en voyant que le nombre des naturels fût aussi considérable. Notre homme s'empressa de leur répondre, et aussitôt leurs cris cessèrent. J'imaginai qu'ils avoient craint quelque danger pour lui de notre part, et qu'il les avoit rassurés.

En retournant à notre vaisseau, nous rencontrâmes une bande de canards sauvages, dont un de mes hommes en tua deux. Je ne saurois décrire l'étonnement de notre sauvage, lorsqu'il entendit le bruit du fusil, et qu'il vit tomber les deux canards. Son étonnement fut bien plus grand à son arrivée sur le vaisseau. Chaque objet le transportoit d'admiration. Pendant tout le tems qu'il demeura à bord, il resta toujours à mes côtés, et la nuit il dormoit auprès de mon lit. Je lui donnai un petit *tomahawk*, qui parut lui plaire beaucoup, et qu'il appela dans son langage *mogo*, d'où je conclus que c'étoit le nom que ces sauvages donnoient à leurs haches. A l'exception du sel et de la moutarde, notre hôte mangeoit volontiers de tout ce qui étoit devant lui. Il avoit de la répugnance pour

les liqueurs fortes; mais il aimoit beaucoup le sucre. Il s'étudioit à répéter les mots que nous prononçions, et en tout il étoit infiniment plus traitable que le naturel des bois dont j'ai fait mention plus haut. C'étoit un homme d'un certain âge, d'une petite taille, mais bien pris dans sa personne; ses jambes et ses bras étoient longs en proportion de son corps, qui étoit mince et droit. Je profitai de l'occasion d'un canot que j'envoyois au colonel Paterson, qui étoit occupé à reconnoître un bras de la rivière, pour faire mettre à terre ce sauvage, en recommandant de le débarquer dans le même endroit où nous l'avions pris.

L'officier commandant le canot, fut surpris de trouver, en revenant, son passager qui l'attendoit sur le bord de la rivière, pour le prier de le ramener au vaisseau. Il avoit avec lui un jeune garçon qui parut désirer de l'accompagner, et ils nous furent conduits tous deux : ce jeune sauvage pouvoit avoir dix-sept ans. Ses bras, ses cuisses et ses jambes étoient remarquables par leur longueur. Il me fit entendre qu'il seroit charmé d'avoir un *mogo*, et je trouvai bientôt que je ne pouvois pas faire de présent plus agréable à un habitant de la Nouvelle-Hollande. Je fis esquisser les traits de ces deux naturels. Ils étoient entièrement nus, et lors-

qu'ils furent instruits que l'on vouloit faire leurs portraits, ils se prêtèrent très-volontiers à tout ce que le peintre exigea d'eux. J'observerai à ce sujet, que les sauvages de la Nouvelle-Galles méridionale tirent grande vanité de voir leurs personnes ainsi représentées.

Comme nos provisions étoient presque consommées, et que d'ailleurs le petit établissement que nous avions été chargés de former pour l'exploitation des mines de charbon étoit achevé, nous fîmes voile pour Sydney, où nous mouillâmes le troisième jour de notre départ.

Avant de terminer la relation de mon voyage, je présenterai les observations que j'ai pu faire sur la Nouvelle-Hollande, et sur les mœurs et les usages de ses habitans.

Il est reconnu maintenant que la Nouvelle-Hollande est séparée de la terre de Diemen par le détroit de Bass; et le vaisseau le Lady-Nelson, que je commandois, est le premier qui ait traversé ce détroit, en se rendant d'Europe au port Jackson.

La Nouvelle-Hollande, qui comprend la Nouvelle-Galles méridionale, est une île d'une vaste étendue, située entre le dixième et presque le trente-deuxième degré de latitude méridionale. Son climat est varié en raison de son étendue, et ceux qui y formeront par la suite

des établissemens pourront choisir. Cette île paroît susceptible de toutes les productions que l'on recueille par les mêmes degrés de latitude septentrionale, tels que le blé, le vin, l'huile, la soie, etc. etc. Elle a un grand nombre de ports spacieux et sûrs. Les bêtes à cornes qui s'étoient égarées dans les bois ont beaucoup multiplié, et il est bien à regretter que les cochons ne se soient pas perdus de même; car, d'après la nature prolifique de ces animaux, il est très-probable que le nombre en seroit aujourd'hui considérable. Les moutons ont bien réussi, et donnent une très-belle laine. La race des chevaux est bonne et productive. Les bois propres à la teinture sont abondans. On trouve du fer dans le voisinage de Sydney et ailleurs. La salubrité de l'air de la Nouvelle-Galles méridionale se fait remarquer sur les déportés qui y arrivent; ils recouvrent en peu de tems leurs forces d'esprit et de corps. La petite-vérole, ce fléau destructeur de l'espèce humaine, et qui a fait tant de ravages au cap de Bonne-Espérance et dans nos autres colonies, est encore inconnue à la Nouvelle-Galles méridionale, et c'est la raison pour laquelle l'inoculation n'y a jamais été pratiquée. Lorsque la vaccine sera introduite dans ce pays, elle en bannira pour toujours la crainte de la petite-vérole. J'ai dit qu'il avoit

été observé, sur quelques naturels, des marques semblables à celles qu'occasionne cette maladie : il est certain que ces peuples sont sujets à une éruption qui comporte les mêmes symptômes, et il est de plus à remarquer qu'elle est connue parmi eux sous un nom différent de celui qu'ils donnent à toutes les autres éruptions dont ils peuvent être attaqués. Un naturel ayant été amené à l'hôpital de Sydney avec cette maladie, il la donna à un nègre de la côte d'Afrique, qui en mourut, sans qu'aucun Européen la contractât.

L'indigène de la Nouvelle-Hollande est encore l'homme de la Nature. Il va parfaitement nu en hiver comme en été. Ses besoins, qui ne diffèrent pas de ceux des animaux, sont la nourriture et le repos, et il les satisfait facilement. La terre, l'air et l'eau pourvoient au premier ; son repos, il le prend où et quand bon lui semble. Il n'a que la peine, lorsqu'il est seul, de chercher un arbre qui l'abrite. Lorsqu'il est avec sa horde, un *wigwam* ou une hutte formée de quelques branches d'arbre, le défend des injures du tems, et il repose étendu près du feu. Tel est le cours uniforme de toute sa vie.

La somme de ses idées est conséquemment très-petite, et son langage, par le défaut de communication, se réduit à fort peu de mots.

Il résulte de là qu'il n'existe pas et qu'il ne peut point exister encore une langue commune parmi les indigènes de la Nouvelle-Hollande, et souvent il arrive, comme j'en ai rapporté des exemples, que des naturels de ce pays, habitant des cantons différens, mais très-rapprochés les uns des autres, ne s'entendent point entr'eux lorsqu'ils viennent à se rencontrer.

Si ces peuples sont en quelque sorte dépourvus d'idées, ils le sont aussi de tout esprit d'invention, et cela ne doit point surprendre, lorsqu'on considère qu'ils ont peu de besoins à satisfaire. Un bâton pointu, une lance armée à son extrémité d'une pierre ou d'une coquille, sont les seuls instrumens dont ils ont besoin pour entretenir et défendre leur existence. Si par un effet de leur travail, ou par don, ou par une espèce de succession de famille, ils possèdent un mogo, ils sont complétement riches. Avec le secours de cet instrument, ils peuvent grimper sur les arbres les plus élevés, pour se procurer des fruits, du miel sauvage, ou attraper des écureuils; ils peuvent encore couper des branches pour se construire une hutte, ou, lançant avec adresse l'instrument, tuer un opossum ou un kanguroo. Je dois cependant dire que quelques-uns ont des javelines et des hameçons assez ingénieusement faits.

Leurs règles d'équité et de justice sont simples et courtes ; ce n'est que dans l'état de société qu'on a besoin de digestes, de pandectes et de commentaires. L'habitant de la Nouvelle-Hollande se passe de tout cela, et il est connu pour administrer la justice avec la plus stricte impartialité. Un canot a-t-il été maltraité, la réparation suit de près le dommage. Dans le cas de meurtre volontaire, il y a des exemples que la peine de mort a été infligée au coupable.

Le sauvage de la Nouvelle-Hollande est naturellement doux et pacifique; il ne manque point de courage, et il est adroit à se servir de la massue, de la lance et du bouclier : comme les naturels d'O-Taïti et des autres îles de la mer du Sud, il est très-habile dans l'art de contrefaire. Les femmes possèdent le même talent; mais elles ne l'exercent guères qu'envers leur sexe. Une d'entr'elles contrefit devant moi, d'une manière frappante, toutes les dames de ma connoissance; mais je ne pus obtenir d'elle de se donner en spectacle. Elle sentoit probablement que ce seroit offenser ces dames que de les jouer ainsi en public.

Lorsque ces naturels ont reçu des blessures ou des contusions, ils abandonnent leur cure à la Nature; mais ils extraient le venin du

serpent de la manière suivante. Ils font une ligature au dessus de la partie piquée, et la comprimant, ils en expriment le venin avec le sang, en suçant la blessure. Communément, après des fatigues extraordinaires, ils se frottent les membres avec leurs mains couvertes de salive, et il est rare qu'ils n'en éprouvent pas un très-grand délassement. L'amputation se pratique toujours chez eux au moyen d'une ligature. Ainsi que les autres nations sauvages, ils ont des gens qui se prétendent très-habiles dans l'art de la divination, et ils ont une foi implicite aux charmes et aux sortiléges.

Telle est la relation de James Grant, sur la Nouvelle-Hollande. Réunie aux observations de Cook, des MM. Péron et la Billardière, elle répand un nouveau jour sur cette immense région si éloignée de nous.

Revenons au récit du capitaine Cook : nous l'avons laissé dans l'île Booby. Nous quittâmes, dit Cook, cette île le 23 août 1770. Nous perdîmes le lendemain en de vains efforts pour retrouver une ancre perdue; mais le 25, nous reprîmes notre route, jusqu'au moment où un bas-fond nous arrêta : nous nous aperçûmes qu'il nous environnoit de toute part, excepté

dans la ligne qui nous y avoit conduits. Il fallut donc rebrousser par le même chemin. Nous n'étions pas éloignés de terre de quatre lieues, et nous l'apercevions à peine du haut du tillac ; c'est qu'elle est unie et fort basse : nous nous en approchâmes d'une lieue. Elle étoit couverte de bois, et parmi les arbres que nous vîmes, nous crûmes y distinguer le cocotier ; la fumée s'en élevoit de divers endroits : des bas-fonds nous arrêtèrent encore, et nous reprîmes le large après avoir passé devant un golfe qu'une petite île met à couvert des vents. A minuit, nous recouvrâmes une grande profondeur, et revînmes vers la terre que nous aperçûmes être toujours basse et boisée : une écume brune couvroit la mer ; vue au microscope, elle offroit une quantité innombrable de particules longues de demi-ligne, dont chacune sembloit être formée de trente ou quarante tubes : les matelots qui avoient cru d'abord que c'étoit du frai, lui donnèrent ensuite le nom de *sea-saw-dust* (sciure de mer). Nous fîmes plusieurs tentatives inutiles pour approcher de la côte, d'où une brise légère nous amenoit une odeur qui ressembloit un peu au benjoin. Nous parvînmes enfin à la voir à quatre milles de nous : la pinasse fut lancée à la mer, et je m'y embarquai avec onze personnes, parmi

lesquelles étoient MM. Banks et Solander. L'eau étoit si basse, que la pinasse toucha le fond à plus de trente toises de terre; nous y parvînmes à gué : la terre nous y découvrit des pas d'hommes. Près de nous étoit une forêt que nous suivîmes jusqu'à un bois de cocotiers, bordé par un ruisseau d'eau saumâtre ; les arbres étoient petits, mais chargés de fruits : près de là étoit une cabane couverte de feuilles encore en partie, et aux environs des coques de fruits récens. Nous regardions ces fruits avec avidité; cependant la crainte d'un danger inconnu ne nous permit pas de monter sur les arbres pour en cueillir, et nous n'en goûtâmes pas. Plus loin nous rencontrâmes des planes et un arbre à pain, mais ils n'avoient point de fruits; bientôt nous vîmes trois Indiens qui poussèrent un cri horrible, et courant vers nous, l'un d'eux lança quelque chose qui brûloit comme la poudre à canon, et qui ne fit point de bruit; les deux autres nous jetèrent leurs javelines : nous tirâmes à petit plomb sur eux, sans les atteindre et sans les effrayer. Ils nous lancèrent une nouvelle javeline; nous tirâmes à balle, et tous s'enfuirent avec agilité. En nous rapprochant du bateau, nous vîmes les matelots laissés dans la pinasse, qui nous faisoient signe qu'un grand nombre d'insulaires approchoient;

nous les aperçûmes nous-mêmes un instant après : dès qu'ils nous eurent découverts, ils firent halte. Nous revînmes dans notre pinasse, et ramâmes vis à vis d'eux ; ils étoient plus de soixante : ils ressemblent aux habitans de la Nouvelle-Hollande, ils ont leur taille, les cheveux courts comme eux, et sont aussi nus, mais moins bruns. Ils nous défioient, et nous lâchoient des feux dont nous ne connoissions ni la nature ni le but; dans leurs mains étoient des bâtons courts, peut-être creux, qu'ils agitoient de côté et d'autre, et à l'instant nous voyions du feu et de la fumée de la même manière qu'il en part d'un fusil : ils duroient peu, et ne faisoient entendre aucune explosion. Nous fîmes siffler quelques balles parmi les arbres qui étoient dans leur voisinage, et ils s'en allèrent tranquillement ; les javelines qu'ils nous avoient lancées avoient quatre pieds de long : elles étoient mal faites, d'une lame de bambou rouge, garnie d'une pointe de bois dur, barbelée, et ils les lançoient avec roideur.

Cette terre est à soixante-cinq lieues du cap Walche, ou du port de Saint-Augustin; elle est très-basse, couverte d'herbes et de bois épais : le cocotier, le plane, l'arbre à pain y prospèrent. On y trouve beaucoup d'arbres, de plantes, de buissons communs aux pays que

nous venions de parcourir. Dès que nous fûmes sur le vaisseau, nous fîmes voile au couchant; le tems nous pressoit, le vaisseau faisoit beaucoup d'eau, et il falloit incessamment nous rendre à Batavia pour le radouber. D'ailleurs la Nouvelle-Guinée est connue des Hollandais et des Espagnols, et il étoit probable qu'il n'y avoit pas de grandes découvertes à y faire.

L'espace qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Galles méridionale, est semé d'îles qui semblent devoir faciliter la communication entre les deux pays; cependant les végétaux utiles de la première, n'ont point été transplantés dans la seconde : la langue paroît n'y pas être la même, et l'on peut supposer que les peuples y ont une origine différente.

Le 3 septembre, nous nous éloignâmes de cette côte : le 6, nous vîmes deux petites îles; et je serois descendu dans l'une d'elles, si le vent eût été moins fort : ce sont les îles Arrou; elles ne sont point marquées sur les cartes : elles sont sous le 7e degré 6 minutes de latitude méridionale, et le 152e degré 30 minutes de longitude. Les jours suivans nous en vîmes encore une qui doit être Timort-Laoet. Le 9, nous découvrîmes Timor; nous approchâmes de ses côtes : la nuit, nous y vîmes des feux; le jour, de la fumée. La terre étoit haute, par-

tagée en collines couvertes de bois épais ; entr'elles sont des clairières très-étendues qui paroissent être l'ouvrage des hommes : nous vîmes un golfe qui répond à la description qu'on en trouve dans le voyage de Dampier. Près de la grève s'élèvent de grands arbres pyramidaux ; derrière sont des criques d'eau salée, ombragées par le paletuvier et le cocotier : du rivage, au pied de la première colline, la terre est unie dans l'espace d'une lieue, et nous n'y vîmes ni plantations ni maisons ; cependant tout y annonce qu'elle est fort peuplée (1). Nous suivîmes les côtes jusqu'au 15 ; nous y vîmes toujours de la fumée sur les monts, et sur la terre qui est à leur pied, et que la mer borde : les montagnes sembloient diminuer de hauteur. Nous découvrions en divers endroits, de grands bocages de cocotiers ; enfin le dernier jour, nous vîmes des maisons et de nombreuses plantations : celles-ci étoient enfermées de haies jusque sur le sommet des plus hautes collines ; celles-là étoient ombragées par des bois de palmier-éventail, ou *borassus* : cependant nous n'y vîmes ni hommes ni bétail. La navigation le long de ses côtes, y est sans danger. Le 16, nous découvrîmes les îles

(1) Voyez, sur cette île, Tome IV, page 270.

de

de Rotte et de Semau ou Simao, et nous passâmes entr'elles. La première n'est pas si montueuse que Timor, mais elle est agréablement entrecoupée de collines et de vallées; elle fournit au commerce beaucoup de sucre: sur sa côte septentrionale on voit quelques palmiers-éventails, et un grand nombre d'arbres qui y sont sans feuilles. Semau présente à peu près le même aspect. Sur les dix heures du soir, nous vîmes une lueur rougeâtre et obscure, qui s'élevoit de vingt degrés sur l'horizon, et dont l'étendue varioit par intervalles; à travers et en dehors de cette première couleur, passoient des rayons d'une couleur beaucoup plus vive, qui s'évanouissoient et reparoissoient au même instant: le phénomène conserva son éclat jusqu'à minuit que nous cessâmes de le regarder. Nous croyions n'avoir plus d'îles à découvrir jusqu'à Java; cependant le 17 nous en vîmes une encore: nous allâmes à elle, et bientôt nous y remarquâmes des maisons, des cocotiers, de nombreux troupeaux de moutons. Cette vue, le nombre de mes malades, leur regret de ce qu'on n'avoit pas descendu à Timor, me déterminèrent à y aborder, et de commercer avec les habitans: du vaisseau nous remarquâmes deux hommes à cheval, qui examinoient notre navire, et nous com-

prîmes que des Européens y avoient formé quelque établissement. Mon second lieutenant y débarqua, et rencontra quelques insulaires qui, par leur habillement et leur figure, ressembloient aux Malais ; ils étoient honnêtes, mais ne purent l'entendre : enfin il n'y trouva point de mouillage pour le vaisseau. Je l'y renvoyai avec de l'argent pour acheter au moins quelques rafraîchissemens pour les malades ; avant qu'il pût aborder, nous aperçûmes deux autres cavaliers portant un habit bleu, une veste blanche, un chapeau bordé, qui regardoient curieusement le vaisseau : d'autres cavaliers se rassemblèrent autour de nos gens. Nous vîmes qu'on leur apportoit des noix de cocos ; ils revinrent, et nous firent signe qu'il y avoit une baie où nous pourrions mouiller à quelque distance de ce lieu : nous y allâmes jeter l'ancre près d'une grande ville indienne, qui peu après arbora pavillon hollandais, et fit entendre trois coups de canon. J'envoyai M. Gore visiter le gouverneur s'il y en avoit un ; il fut reçu par une trentaine d'Indiens armés de fusils, qui, marchant sans ordre, le conduisirent chez *le raja* ou roi de l'île : il lui dit qui nous étions, et ce dont nous avions besoin. Le raja dit qu'il ne pouvoit commercer avec nous sans l'aveu de l'agent de la com-

pagnie hollandaise qu'il alloit consulter : l'agent vint bientôt lui-même ; c'étoit un Saxon nommé *Lange*. Il consentit à ce que nous désirions, et voulut nous visiter sur le vaisseau ; il y vint avec le raja, et je leur donnai à dîner : le raja parut hésiter si nous lui permettrions de s'asseoir avec nous ; j'eus bientôt dissipé ses scrupules. Ceux d'entre nous qui savoient le hollandais ou le portugais, servoient d'interprètes avec l'agent et le raja, ou avec ses sujets. Le raja nous demanda un mouton ; il ne nous en restoit qu'un, nous le lui donnâmes ; il demanda un chien anglais, M. Banks lui donna son lévrier. M. Lange demanda une lunette, il l'obtint ; ils nous promirent que le lendemain, sur la grève, nous trouverions des buffles, des moutons, des cochons, de la volaille, et que nous pourrions en acheter autant qu'il nous plairoit. Satisfaits de leurs promesses, nous les renvoyâmes ivres, après qu'ils eurent vu faire l'exercice à nos soldats ; nous les saluâmes de neuf coups de canon : MM. Banks et Solander les accompagnèrent, visitèrent les maisons de la ville, qu'ils trouvèrent assez grandes, consistant en un toit de feuilles de palmier, soutenu sur un plancher de bois par des colonnes hautes de quatre pieds : on leur y fit boire du suc de palmier non fermenté ; il est

doux, assez agréable, et on espéra trouver en lui un antiscorbutique. Le lendemain rien ne parut sur la grève où je descendis; le roi, nommé *Madacho Lomi Djara*, nous y donna à dîner : il fut servi dans trente-six paniers qui renfermoient ou du porc ou du riz ; trois vases étoient pleins de bouillon dans lequel le porc avoit été cuit : chacun de nous fut conduit vers un trou fait dans le plancher, où l'on nous versa de l'eau contenue dans un vase de feuille de palmier; nous nous lavâmes, puis nous nous placâmes à terre autour des plats. Le roi avoit disparu, nous le demandâmes; on nous assura que l'usage ne permettoit pas à celui qui donnoit à dîner de s'asseoir avec ses hôtes : le porc, le riz étoient excellens. Après dîner, nous fîmes encore demander le roi pour boire avec lui; l'usage ne lui permettoit pas de s'enivrer dans un repas qu'il donnoit, et pour ne pas s'enivrer il falloit ne point boire. Nos matelots, nos domestiques prirent la place que nous avions quittée, et ne pouvant consommer tout ce que nous y avions laissé, on les obligea à emporter les restes dans leurs poches. Dans le moment de la gaieté, nous voulûmes parler des provisions promises; mais l'agent avoit reçu à propos une lettre du gouverneur de Concordia dans l'île de Timor, qui y mettoit obstacle : c'étoit un

moyen de se les faire acheter plus cher; nous n'emportâmes au vaisseau que quelques volailles et un sirop fait de suc de palmier, meilleur que la melasse et beaucoup moins cher. On éprouva toujours de nouveaux obstacles, de nouvelles défaites de l'agent et du raja, que le gouverneur hollandais faisoit agir. Le 20, nous descendîmes, je marchandai un petit buffle, et parce que je n'en voulus pas donner le double de ce qu'il valoit, nous vîmes arriver une déclaration du roi, qui nous annonçoit que ses sujets ne commerceroient pas avec nous, parce que nous avions refusé d'en payer le prix fixé : on faisoit rétrograder les volailles, le sirop, les buffles, les moutons. Je vis que ce renvoi déplaisoit à un Indien qui jouissoit d'une grande autorité : je lui donnai un sabre, et alors il fit trembler le collègue de l'agent en l'agitant sur sa tête; il lui ordonna de s'asseoir, et bientôt le marché fut approvisionné : nous nous procurâmes toutes les provisions nécessaires, et ne payâmes que les premières à haut prix.

L'île s'appelle *Savu;* quelques cartes l'appellent *Saow :* elle a huit lieues de long, sa largeur m'est inconnue. Le nom du havre où nous mouillâmes est *Seba;* la côte de la mer y est basse; au centre s'élèvent de grandes collines. Quand la saison sèche y dure long-tems, on n'y

trouve plus d'eaux douces que dans de petites sources éloignées de la mer : telle étoit sa situation quand nous y arrivâmes; cependant l'aspect du pays étoit très-beau; le cocotier, le palmier-areca ornent les bords de la mer : les collines sont richement couvertes jusqu'au sommet, de plantations du palmier-éventail, qui y forment des bocages impénétrables à l'ardeur du soleil. Entre ces arbres prospèrent le maïs, le millet, l'indigo; rien n'est plus beau que les arbres et la verdure qui ornent cette terre : le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger, le manguier, sont, avec le palmier-éventail, les principaux de ses arbres; le sol produit aussi du blé sarrasin, du riz, des melons d'eau, des callivances, une espèce de canne à sucre, du céleri, de la marjolaine, du fenouil, de l'ail, quelques autres légumes d'Europe, du betel, des noix d'arec, du tabac, du coton, de la canelle même : on y trouve le fruit du savonnier, le blimbi qui croît sur un arbrisseau, qu'on ne peut manger cru, mais qui est bon mariné, et cuit à l'étuvée. Le buffle, le cheval, le mouton, la chèvre, le cochon, l'âne, le chien, le chat, la poule, le pigeon y sont apprivoisés : les moutons sont couverts de poils, ont les oreilles longues et pendantes, et le museau arqué; leur chair est maigre et sans saveur : les habitans préfèrent

le chien et le chat au mouton et à la chèvre; les cochons y sont gras et succulens; les poulés y sont grosses, et n'y font que de petits œufs.

Les habitans sont petits; leur teint est un brun foncé; leurs cheveux sont noirs, lisses et attachés au haut de la tête avec un peigne; ils sont bien faits, vigoureux, actifs; leurs traits sont variés; ils s'arrachent la barbe. Les femmes ont toutes la même physionomie. L'habillement commun est d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différens bleus, produit une couleur changeante; d'une pièce ils s'enveloppent les reins, d'une autre ils couvrent la partie supérieure du corps : ils ont les bras, les jambes, les pieds nus. Les hommes se couvrent la tête d'une riche étoffe, les femmes ne se la couvrent point; les riches y portent des chaînes d'or à leur cou, des bagues à leurs doigts : les deux sexes y ont les oreilles percées sans pendans, et portent des bracelets de grains de verre; les femmes en font des cordons, avec lesquels elles attachent leurs jupons : des cercles de fil de cuivre, des anneaux d'ivoire autour des bras, y annoncent les enfans des rois. Presque tous les hommes ont leur nom tracé sur leur bras en caractères noirs et ineffaçables : les femmes s'impriment un carré rempli de dessins de fleurs au dessous du pli du coude; ces marques

ressemblent beaucoup au tatouage des îles de la mer du Sud. Leurs maisons ne diffèrent que par l'étendue ; il en est qui ont quatre cents pieds de long, d'autres n'en ont pas plus de vingt : comme elles reposent sur des colonnes élevées de quatre pieds, il y a cette distance entre le plancher et le sol; sur le plancher, d'autres colonnes soutiennent un toit incliné, qui descend jusqu'à deux pieds de sa base, mais le sommet en est élevé de six pieds : au centre est l'appartement des femmes; sur les côtés sont de petites chambres : l'espace entre le plancher et le toit demeure ouvert, et sert à renouveler l'air comme à recevoir la lumière.

Le palmier-éventail donne aux insulaires la liqueur nommée *toddy ;* ils en font aussi un sirop agréable, et un sucre grossier d'un brun-rougeâtre, meilleur que celui des cannes à sucre quand il n'est point raffiné : le sirop leur sert pour engraisser les cochons, les chiens, la volaille; ils en mangent eux-mêmes pendant plusieurs mois : les feuilles de palmier servent pour couvrir les maisons, pour faire des paniers, des vases, des paillassons, des pipes à fumer; le fruit est de la grosseur d'un gros turneps, recouvert d'une enveloppe fibreuse, sous laquelle il y a trois amandes bonnes à manger avant qu'elles soient mûres.

Les Savuens font bouillir leurs alimens : ils creusent horizontalement un trou comme le terrier d'un lapin, long d'environ une toise; l'une des ouvertures est grande, l'autre petite; le feu se place dans la première, la seconde y renouvelle l'air : sur la longueur du trou horizontal, ils font d'autres trous où ils placent leurs vases faits en pointe, et le feu y agit sur une grande surface. Il est étonnant combien il faut peu de feu pour faire bouillir, par cette méthode, une grande quantité d'eau; une feuille de palmier, une tige de plante sèche, suffisent pour le nourrir : c'est ainsi qu'ils font leurs sirops, leurs sucres, et préparent leurs alimens. Les deux sexes mâchent du betel et de l'arec : le premier infecte leur haleine, le second pourrit et noircit leurs dents; les deux sexes encore fument du tabac, ils en avalent la fumée pour en augmenter l'effet.

L'île est divisée en cinq principautés; chaque prince ou raja a un conseil qui termine, avec équité, les différends qui s'élèvent entre leurs sujets : toutes réunies, elles peuvent fournir sept mille trois cents combattans, armés de fusils, de javelines, de lances, de haches d'armes et de boucliers; ils ignorent la discipline militaire. Plus un homme y possède de terre, et plus il y est respectable; au dessous du possesseur des terres

est le pauvre journalier, puis l'esclave; celui-ci est attaché à la glèbe, mais le propriétaire n'a point d'autorité sur sa personne : sa valeur commune est celle d'un cochon gras. Ils accompagnent les hommes de distinction, l'un porte son épée ou son coutelas, l'autre un sac plein de betel, d'arec, ou de tabac : tel homme en possède cinq cents. Une longue suite d'ancêtres y est un grand motif de vanité : les maisons où ces générations se sont écoulées, une pierre sur laquelle elles se sont tour à tour assises, y ont le plus grand prix. De grandes pierres élevées sur les collines y attestent l'existence passée de chaque roi, et servent de table au festin général qu'on donne à ses funérailles.

Ils savent faire une étoffe de coton; ils la filent, la tissent, la teignent. Leur religion est une espèce de fétichisme; chaque homme y a son dieu, dont il en est le prêtre, et qu'il adore à son gré : leur morale est irréprochable. Chaque homme n'y a qu'une femme, et tout commerce illicite entre les deux sexes y est inconnu : le vol y est un crime rare, l'assassinat y est sans exemple. Ils sont propres, et jouissent d'une santé constante : on y traite la petite-vérole comme la peste.

Il y a dix ans que la compagnie hollandaise fit un traité avec les rajas, par lequel elle leur

fournit de la soie, des toiles, de la coutellerie, de l'arack, etc., et en reçoit du riz, du maïs, des callivances; elle seule a le droit d'y commercer: elle y avoit placé trois personnes, un agent avec son substitut, qui veillent à l'exécution du traité, et un instituteur qui enseigne la jeunesse.

Nous partîmes de Savu le 21 septembre 1770; nous aperçûmes deux petites îles dans son voisinage. Le 27, nous découvrîmes la pointe occidentale de Java, puis les îles du Prince et de Crataca : celle-ci est élevée et se termine en pic. Nous prîmes quelques rafraîchissemens sur la côte de Java, surtout pour Tupia, qui étoit très-mal : le pays sembloit être un bois continuel. Un vaisseau hollandais nous apprit que le Swallow y étoit abordé deux ans auparavant; cette nouvelle nous fit plaisir, car on étoit encore incertain de son sort lorsque nous partîmes d'Angleterre: un autre bâtiment vint nous vendre toute sorte de rafraîchissemens. Un pros arriva de Batavia pour nous faire diverses questions, parmi lesquelles il y en avoit d'indiscrètes; nous répondîmes simplement, que nous étions Anglais, et allions en Europe. Nous fîmes long-tems de vains efforts pour arriver à Batavia, dont un courant nous éloignoit; nous parvînmes enfin le 8 octobre à mouiller près d'une des Mille-Iles, qui peut avoir deux cent-cinquante toises de

long et cinquante de large; elle renferme une maison, une petite plantation, où parmi d'autres fruits croissoit le palma-christi : on y tua une chauve-souris qui avoit trois pieds d'envergure. Le 9, nous arrivâmes dans la rade de Batavia. Nous y trouvâmes un vaisseau de la compagnie anglaise, deux bâtimens anglais, treize grands vaisseaux hollandais, et un grand nombre de petits navires. Nous y apprîmes que le Falmouth, vaisseau dont parle le capitaine Wallis, avoit été vendu à l'encan il y avoit six mois, et son malheureux équipage renvoyé en Europe. Mes canons étoient en mauvais état, et par cette raison je ne saluai pas, j'en fis mes excuses. Je m'occupois incessamment du soin de faire réparer mon vaisseau. Nous nous logeâmes dans l'hôtel destiné aux étrangers, puis je rendis visite au gouverneur qui me reçut honnêtement, et me promit tout ce qui nous étoit nécessaire. Ce même jour, un navire hollandais qui étoit près de nous, eut le grand mât de hune et son grand perroquet mis en pièces par le tonnerre; nous aurions partagé son sort, si nous n'avions depuis quelque tems dressé une chaîne électrique qui conduisit la foudre aux côtés du vaisseau. Nous demeurâmes donc à Batavia : M. Banks prit un logement particulier, il y fit venir Tupia et son valet, tous les deux malades; en sortant du

vaisseau il étoit abattu et engourdi, mais en entrant dans la ville, il fut animé d'une nouvelle vie. Les maisons, les voitures, les rues, les habitans, une multitude d'objets nouveaux pour lui, se précipitèrent à la fois dans son imagination, et y produisoient une sorte d'enchantement. Tayeto exprimoit son étonnement en dansant dans les rues, saisi d'une espèce d'extase: la diversité des habillemens frappoit Tupia; nous lui dîmes que chaque nation portoit ici l'habillement de son pays, et il voulut prendre celui de O-Taïti. On reconnut à Batavia qu'il étoit du même pays que Taourou, l'o-taïtien, qu'y avoit amené M. de Bougainville. Mais bientôt nous sentîmes les funestes effets du climat et de la situation basse et marécageuse de cette ville célèbre : presque tout l'équipage tomba malade; le docteur Solander prit la fièvre, d'autres personnes étoient mourantes; Tupia retomba dans sa première langueur, elle empira encore; Tayeto prit une inflammation de poitrine : ils demandèrent à revenir au vaisseau où ils respireroient un air plus libre, mais on le mettoit alors à la bande, et on les conduisit sur l'île Cooper où on leur fit dresser une tente. M. Banks demeura deux jours auprès d'eux, quoiqu'il eut aussi une fièvre violente et intermittente. M. Monkhouse, notre chirurgien,

homme éclairé et sage, en fut la première victime; le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles : nous voyions approcher la mort sans pouvoir l'éviter ni la fuir. Tayeto mourut, Tupia le suivit bientôt après. Il fallut louer une maison de campagne pour sauver MM. Banks et Solander : j'étois alors très-mal; il n'y avoit plus que dix personnes en état de faire le service. Cependant notre vaisseau percé, ébranlé presque dans toutes ses parties, se réparoit avec la plus grande diligence; nous le voyions regréer, équiper de nouveau avec impatience : la saison pluvieuse avoit commencé; le croassement continuel et insupportable des grenouilles se faisoit entendre de toutes parts; les cousins, les mosquites sortoient en foule de dessus les eaux stagnantes des marais, et la maladie et la mort mettoient de la lenteur dans tous nos préparatifs. Le 8 décembre, notre vaisseau fut entièrement radoubé; nous ne pûmes cependant mettre à la voile que le 26; nous avions alors quarante malades et le reste de l'équipage étoit très-foible : un seul n'avoit pas été malade, c'étoit le voilier, vieillard d'environ quatre-vingts ans, qui s'enivroit tous les jours à Batavia. Tupia ne fut pas victime de la seule insalubrité du climat : accoutumé à ne vivre que de végétaux, de fruits mûrs, le changement de

nourriture l'accabla bientôt de toutes les maladies des marins, et il est probable que lors même que nous n'aurions pas relâché à Batavia, il n'auroit pu résister jusqu'en Angleterre.

Batavia est située dans une plaine basse et marécageuse, où plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes Bleues, débouchent dans la mer, sous le 6e d. 10 m. de latitude méridionale et le 124e d. 20 m. de longitude. Elle a peu de rues qui n'aient un large canal où l'eau coule très-lentement, et dont plusieurs se prolongent à plus d'une lieue dans l'intérieur du pays; elle occupe un vaste terrain, parce que les maisons y sont grandes et les rues larges, celles-ci sont belles; les canaux y sont bordés d'arbres, mais ils arrêtent la circulation de l'air: dans la saison des pluies, une partie des maisons est inondée, et l'eau y dépose une quantité inconcevable d'ordure et de vase; on nettoie les canaux, et la boue noire mêlée d'excrémens qu'on en tire, se dessèche sur les bords, et exhale des vapeurs putrides: les charognes abandonnées sur le bord des eaux courantes y en exhalent aussi, et ajoutent à l'insalubrité naturelle de ce climat (1). La plus grande force de Batavia est

(1) *Voyez* ce que nous avons dit de cette ville, tome VI, page 132.

d'être élevée au milieu des marais, où il suffit d'arrêter l'ennemi quelques jours pour l'affoiblir et bientôt le détruire. Les soldats européens qui la défendent, sont aussi, par l'effet de ce climat mal-sain, pâles, foibles, et se traînent avec peine ; tous les blancs qu'elle renferme sont soldats : les plus jeunes sont continuellement sous le drapeau, les autres peuvent toujours y être rappelés. Les Portugais qui l'habitent, sont accoutumés au climat, et sont bons tireurs, parce qu'ils s'exercent à la chasse des porcs sauvages ; Les Chinois, les Indiens libres ou *Mardykers*, sont braves, et savent manier avec adresse le sabre, la lance et la dague ; mais ils ne connoissent point l'usage de l'arme à feu.

Telles sont les principales défenses de Batavia ; car ses murs, ses fossés, sa citadelle sont peu redoutables. Il est presqu'impossible d'en former le siége par mer, parce que l'eau y est trop basse, que le seul canal profond qu'il y ait, est défendu par deux môles, un château, et une chaîne de poutres flottantes. Son havre est un des plus beaux de l'Inde ; le fond en est bon, la mer n'y est jamais incommode pour les vaisseaux, et la plus grande flotte peut être à couvert dans son enceinte. Au dehors et autour du havre sont diverses îles que les Hollandais emploient à différens usages : celle d'Edam

est

est la demeure des coupables européens qui n'ont pas mérité la mort; ils y travaillent comme esclaves pendant un terme plus ou moins long, à faire des cordes, ou à d'autres travaux utiles : dans celle de Purmerent est un hôpital où l'on jouit d'un air plus sain que celui de Batavia. Kuyper renferme des magasins de riz et d'autres denrées; c'est sous la rive de celle d'Onrust que les vaisseaux mettent à la bande, et déposent leurs équipemens et leurs cargaisons.

Les environs de Batavia sont semés de maisons de campagne, et de grands jardins plantés d'autant d'arbres que le terrain en peut porter, usage qui rend les fruits abondans, mais qui nourrit l'humidité de l'air. Ces forêts d'arbres fruitiers occupent un sol entrecoupé par des rivières et des canaux navigables : tous les champs y sont environnés d'un fossé plein d'eau ou de boue; et, au milieu des terres cultivées, on trouve des marais et des fondrières : aussi y est-on familiarisé avec les maladies, et les remèdes qu'on prend se suivent aussi régulièrement que les repas. Tout y a un air malade; la mort n'y cause point d'étonnement, et n'y excite point la sensibilité ni la tristesse : dans une étendue d'une douzaine de lieues, le sol est exactement parallèle, excepté deux hauteurs qui s'élèvent d'environ trente pieds, sur l'une desquelles

s'assemble un marché fréquenté. Au delà de cette vaste plaine sont deux collines élevées où l'air est sain et frais, où les végétaux d'Europe, qui craignent la chaleur, viennent fort bien, où les insulaires sont vigoureux et colorés. Quelques riches habitans y ont des maisons où ils vont une fois par année; les malades s'y guérissent en peu de tems, mais, en s'éloignant de ces hauteurs, on perd rapidement la vigueur qu'on y avoit recouvrée. Le sol est très-fertile dans cette plaine : le riz y croît abondamment, et y reste sous l'eau autant qu'il est nécessaire. Sur les collines on en sème une espèce qui demande moins d'eau; cependant il faut le semer au commencement de la saison pluvieuse, et on le recueille au commencement de la saison sèche : les habitans recueillent le maïs avant qu'il soit mûr, et le grillent en épi. Un de leurs principaux alimens est la lentille, nommée *cadjag* : on y recueille du millet, des ignames fondantes et d'autres, des patates douces, des pommes de terre très-bonnes. Les jardins potagers sont plantés de choux, de laitues, de concombres, de raves blanches de la Chine, de carottes, de persil, de céleri, de pois d'angole, d'un légume semblable à l'épinard, de petits mais excellens oignons, d'asperges, de sauge, d'hysope, etc. On y recueille une quantité immense de belles

cannes à sucre, et beaucoup d'indigo. On y compte trente-sept espèces de fruits : les principaux sont, la pomme à pin (bromelia ananas) qui y est très-abondante, pleine de suc et d'un bon goût; de bonnes oranges douces, des pimplemousses, d'excellens limons, des mangues qui ressemblent à une pêche fondante, différentes sortes de bananes, de médiocres raisins, du tamarin désagréablement apprêté, de bons melons d'eau, de bonnes citrouilles, *le cachiman* ou *cœur de bœuf, l'annona reticulata* de Linnæus, qui est un fruit estimé; la noix de coco, *le mangoustan* qui a un heureux mélange de doux et d'aigrelet, qui le rend aussi sain qu'agréable; des ïambos, des grenades, *le durion* dont la saveur approche d'un mélange de crême, de sucre et d'oignons; *le ramboustan* qui ressemble à la châtaigne par sa forme, et dont le goût acide est très-agréable; *le salach* qui renferme des amandes jaunes dont la saveur ressemble à la fraise. Ces fruits ne sont pas les seuls, mais ils sont les meilleurs; on en consomme une quantité incroyable à Batavia : il y a dans ses environs beaucoup de fleurs différentes, inconnues en Europe. *Le champacka* a quinze pétales d'un jaune plus foncé que la jonquille, à laquelle il ressemble par son parfum; *le cananga* a un parfum agréable qui lui est particulier, il est

vert ; *le mulatti* est le jasmin d'Arabie ; *le combang*, petite fleur très-odoriférante, du genre des apocins ; *le bonja tanjong* a la forme d'une étoile de sept à huit rayons jaunâtres, d'un parfum agréable : ces fleurs sont presque sans odeur durant le jour ; c'est sur le soir qu'on les vend. Il y a beaucoup d'autres fleurs, trop rares pour qu'on en voie au marché ; on en orne ses cheveux, on en répand dans sa chambre, on en couvre son lit, on brûle sans cesse des aromates et des résines, sans doute par luxe, et encore pour affoiblir l'influence des exhalaisons infectes qui s'élèvent des canaux et des fossés.

Java produit du poivre, dont on envoie annuellement en Europe pour de grandes sommes ; elle nourrit des chevaux, des vaches, des buffles, des moutons, des chèvres, des cochons : les chevaux paroissent en être originaires ; ils sont petits et pleins de feu : les bœufs, quoique de la même espèce que ceux d'Europe, ont une figure différente ; on y en trouve de sauvages : les buffles y sont abondans, mais les Javans et les Chinois peuvent seuls en boire le lait, et en manger la chair ; les moutons y ont de grandes oreilles pendantes, du poil au lieu de laine, et une chair dure et coriace : les chèvres n'y sont pas meilleures ; mais les cochons y sont

bons et fort gras. On y voit aussi des chiens, des chats sauvages, et deux espèces de daims : les parties désertes nourrissent encore un grand nombre de tigres, de singes, et quelques rhinocéros. Le poisson est très-abondant à Batavia, et il en est d'excellent; la rareté de quelques-uns en fait le prix, et le mérite auprès des riches, qui dédaignent d'excellens poissons que leur abondance rend la nourriture du peuple : on y trouve des tortues, mais moins tendres et moins grasses que celles des îles de l'Amérique; de grands lézards ou iguans dont quelques-uns, à ce qu'on assure, sont aussi gros que la cuisse d'un homme : la chair en est excellente.

Les poules y sont très-grosses, les canards et les oies y sont à très-grand marché, les pigeons fort chers, le prix des coqs-d'Inde exorbitant; le gibier volant y est rare; les bécassines de deux espèces, sont peut-être les oiseaux de ce genre qu'on y voit le plus communément, c'est aussi l'oiseau le plus généralement répandu sur la terre.

Parmi les habitans de Batavia, il y en a à peine la cinquantième partie qui soit hollandaise : les Portugais en forment le plus grand nombre, mais les Hollandais seuls exercent le pouvoir. Presque toutes les femmes blanches qu'on y voit, descendent de parens européens

de la troisième ou quatrième génération : le climat leur y est moins funeste qu'aux hommes; elles imitent en tout les femmes indiennes, et mâchent du betel comme elles. Le commerce y est facile; chaque manufacture est dirigée par un Chinois qui n'en peut vendre le produit qu'à un négociant batave. On y nomme les Portugais, *Oranseranc* ou *hommes Nazaréens*, et *Caper* ou *Cafir*, nom injurieux donné par les mahométans : ils sont devenus luthériens, ne connoissent plus leur patrie, se servent préférablement de la langue malaise, vivent de chasse, blanchissent le linge, travaillent comme artisans, comme manœuvres; ils ressemblent aux Indiens par leurs mœurs et leurs vêtemens; ils en diffèrent par les traits, et ont le teint plus foncé et le nez plus pointu. Les Indiens sont mélangés d'hommes rassemblés dans les îles voisines, et l'on voit quelle est leur patrie, par les vices et les vertus qui les distinguent : ils cultivent les jardins, vendent des fruits, le betel, l'arec; ils vont à la pêche, voiturent les marchandises par les canaux : le riz est leur principale nourriture, ils mangent aussi beaucoup de fruits; ils sont très-sobres, mais somptueux dans leurs festins : ils sont mahométans, et le mariage est leur cérémonie la plus brillante; les fêtes en durent quinze jours, pendant lesquels les femmes

empêchent le mari de visiter son épouse : leur langue est le malais ; mais elle en est un dialecte corrompu : les femmes y ont beaucoup de cheveux ; ils sont noirs et forment une tresse circulaire sur le sommet de la tête où elle est attachée également avec une aiguille, et surmontée d'une tresse de fleurs. Ils se baignent fréquemment, ont grand soin de leurs dents qu'ils usent et rendent égales avec une pierre à aiguiser, ils y tracent dans le milieu de leur longueur un sillon profond, et les conservent très-saines. Il se passe rarement une semaine sans que l'on voie quelques-uns d'entr'eux s'élancer dans les rues, enivrés d'opium, armés d'un poignard, et tuant tout ce qu'ils soupçonnent vouloir les saisir, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes, ou arrêtés : des outrages, quelques injustices, la jalousie les précipitent dans les excès ; ils sont condamnés à être rompus vifs, et ceux qui les arrêtent en vie sont bien récompensés.

Ces hommes imbus d'opinions absurdes, croient que Satan est la cause de toutes les maladies, et ils lui font des offrandes de tout ce qu'ils estiment le plus ; c'est lui qui leur présente des songes, qui cause leurs insomnies, et ils vont vers les prêtres ou *cawins*, chercher des éclaircissemens : ceux-ci leur font ordinairement entrevoir que le

le diable a besoin de vivres et d'argent, et ils en suspendent aux branches d'un arbre aux bords des rivières, où des passans et sans doute les cawins viennent s'en saisir : ils croient que les femmes accouchent souvent d'un enfant, et d'un jeune crocodile que la sage-femme porte sur-le-champ à la rivière, sur les bords de laquelle la famille, et surtout le jumeau, porte des alimens pour mériter, par ce devoir fraternel, de n'être point puni par des maladies ou par la mort. Cette opinion est répandue dans toutes les îles jusqu'à Timor et Ceram, sans qu'on puisse en découvrir l'origine. On en raconte mille exemples, mille faits dont les circonstances ridicules font sentir la fausseté. Quelques peuples de ces îles, tels que les Bongis et les Macassars, font, en souvenir de ces crocodiles jumeaux qu'on nomme *Sudaras*, une cérémonie périodique : ils se rendent par troupes sur des bateaux fournis de provisions et de musiciens, pour pleurer et chanter alternativement, invoquer leurs parens jusqu'à ce que le crocodile paroisse ; alors la musique s'arrête, et on lance à l'eau les provisions, du betel, du tabac : ils croient ainsi se rendre agréables à leurs parens.

Les Chinois sont nombreux à Batavia; ils sont pauvres, tiennent boutique, vendent des

fruits, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, tailleurs, brodeurs ; plusieurs cultivent des jardins, les champs de riz et de sucre, nourrissent des vaches, des buffles, et en portent le lait à la ville. En général ils sont industrieux et actifs, mais il n'est point de gain déshonnête pour leur avidité; le jeu est leur délassement, et ils s'y adonnent avec fureur : rarement ils sont oisifs. Propres dans leur extérieur, leurs manières sont serviles : sobres, peu somptueux, le riz bouilli est le fondement de leurs repas; mais ils mangent encore des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpens de plusieurs sortes, et beaucoup de poissons, surtout de ceux qui sont méprisés des autres.

Ils renferment leurs morts dans une bière de bois large et épaisse, faite d'un tronc d'arbre creusé comme un canot, sur laquelle ils placent une couche de neuf pouces d'épaisseur, d'un mortier nommé *chinam*, qui devient bientôt aussi dur que la pierre; et jamais, quoiqu'il leur en coûte, ils ne déposent cette bière dans une terre qui ait déjà servi au même usage. La loi veut à Batavia que les morts y soient ensevelis selon leur état, et on prélève les frais de la cérémonie avant de consulter le bien que le mort laisse ou celui qu'il doit.

Les esclaves forment une classe nombreuse

des habitans du pays; on les tire de Sumatra, de Malacca, des îles à l'est : ils sont paresseux, vivent de peu, et diffèrent par la figure comme par le caractère. Les plus voleurs, les plus incorrigibles sont les *papuas*, tirés de l'Afrique; les plus fainéans et les plus vindicatifs sont *les macassars* : les meilleurs et les plus chers viennent de l'île Bali. Les plus belles femmes, bien plus chères que les hommes, sortent de la petite île Nias; mais elles succombent bientôt sous l'air mal-sain de Batavia.

Le maître a le pouvoir d'infliger à son esclave tous les châtimens qui ne le privent pas de la vie; mais s'ils le font mourir, ils sont punis capitalement. Aussi ne punissent-ils pas eux-mêmes leurs esclaves, mais ils les livrent à un officier chargé de leur faire administrer un nombre de coups de fouet proportionné à leur délit.

Les états sont distingués avec soin à Batavia ; les ornemens des voitures, l'habillement des cochers l'indiquent : une subordination exacte y retient tout dans une soumission qui paroît être de l'ordre. Tous les gouverneurs des établissemens hollandais dépendent du gouverneur général de Batavia; il les juge, il les punit à son gré ; sous lui sont les membres du conseil auxquels on donne le titre de nobles : quiconque

rencontre leur voiture s'arrête, se lève, fait la révérence ; on rend les mêmes respects à leurs femmes et à leurs enfans. La justice y est administrée par un corps de magistrats divisés en plusieurs classes; dans les jugemens criminels ils se montrent sévères pour l'Indien, indulgens pour l'Européen : les Malais, les Chinois ont des juges civils qui leur sont particuliers ; ce privilége et celui de porter des cheveux longs, est acheté par des impôts qu'ils paient tous les mois.

Nous partîmes de Batavia le 27 décembre 1770, et bientôt nous eûmes dépassé de petites îles qui ne sont pas loin de la côte : naviguant tantôt vers Sumatra, tantôt vers Java, nous abordâmes le 5 janvier sur les côtes de l'île du Prince pour y faire du bois et de l'eau, pour nous y procurer des rafraîchissemens nécessaires à nos malades qui empiroient. Des Indiens parurent sur la grève, et l'un d'eux sembla être leur roi ; nous l'abordâmes, lui parlâmes sans pouvoir convenir avec lui du prix d'une tortue : nous parûmes le négliger pour parcourir la côte où nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce, et des insulaires qui nous vendirent trois tortues ; le lendemain elles devinrent moins chères et plus abondantes ; nous en achetâmes deux ou trois cents livres par jour : des volailles,

de petits chevreuils, des poissons, quelques végétaux nous furent apportés par les naturels du pays. L'île renferme une ville d'environ quatre cents maisons, coupée en ville vieille et nouvelle par une rivière d'eau saumâtre : les habitans y sont moins nombreux dans le tems des moissons, parce qu'alors ils résident au milieu de leurs champs de riz, pour les défendre des oiseaux et des singes ; et c'est là que M. Banks trouva le roi de l'île, qui le reçut gracieusement, quoiqu'occupé à préparer son souper au milieu de son champ de riz. Cependant nos gens faisoient notre provision d'eau et coupoient du bois : des insulaires les environnoient, et l'un d'eux leur vola une hache : tolérer ce vol eût été les encourager à en commettre de nouveaux ; nous nous plaignîmes au roi, et la hache fut rendue le lendemain.

Rien ne nous retenoit plus à l'île du Prince, située sous le 6e degré 49 m. de latitude méridionale, et nommée *Pulo Selan* par les Malais ; *Pulo Paneitan* par ceux qui l'habitent. Leur principale bourgade se nomme *Samadang*. En prenant congé du roi, nous lui fîmes présent de deux mains de papier qui lui firent plaisir ; le conseil que nous lui donnâmes de nourrir des buffles, des moutons et d'autres bestiaux, pour attirer des vaisseaux vers son île, parut lui en

faire moins, et il n'annonça pas des dispositions à le suivre : cependant il désiroit que les visites des Européens devinssent plus fréquentes.

Nous en tirâmes diverses provisions, parmi lesquelles on peut remarquer deux espèces de daims, l'une de la grosseur d'un mouton, l'autre de celle du lapin; des tortues, de la volaille, des citrons, des fruits du plane, des noix de cocos et divers végétaux : elle est couverte de bois, de champs cultivés ; sa surface est plate, et on n'y distingue qu'une petite éminence. On a préféré quelque tems une baie de Sumatra, ou une petite île voisine de ses côtes, et on a eu tort : l'île du Prince vaut mieux; l'eau n'en est mauvaise que dans la partie du ruisseau qui touche à la mer : les tortues y sont vertes, peu grasses, peu savoureuses. On y trouve encore de grosses poules, de petits chevreuils, plusieurs espèces de poissons, des pommes de pin ou ananas, des melons d'eau, des citrouilles, du riz, des ignames. Le raja ou prince dépend du roi de Bantam; les habitans sont Javans, ils en ont les mœurs, la religion, mais on n'y a point vu de mosquées : ils mangent des noix du palmier appelé *cyas circinalis*, qui, sur les côtes de la Nouvelle-Galles, empoisonnèrent nos porcs, et rendirent

malades plusieurs de nos gens; mais ils les coupent en tranches minces qu'ils font sécher au soleil, puis tremper trois mois dans l'eau douce; après quoi ils en expriment le suc et leur font encore éprouver l'action du soleil: c'est ainsi qu'ils les dépouillent de leur qualité vénéneuse: mais ils ne les mangent que dans des tems de disette.

Leurs maisons sont élevées sur des poteaux de quatre à cinq pieds: le plancher en est à jour et formé de cannes de bambous; le toit est en pente et de feuilles de palmier; l'enceinte est encore une claie de bambous: chacune forme un carré long, a une porte et une fenêtre, et est partagée en deux parties dont chacune l'est en deux chambres; l'une sert de cuisine, la seconde est pour les enfans, la troisième est pour le maître et sa femme, la quatrième pour les étrangers: les maisons des pauvres ne se distinguent de celles des riches que par leur petitesse; telles sont aussi les cabanes élevées dans les champs de riz, mais elles sont sur de plus hauts poteaux.

Le petit peuple ne paroît pas méchant; il montra même de la bonne foi dans le commerce: il parle deux langues, l'une en usage dans les montagnes de Java d'où il paroît sortir, l'autre est la malaise; l'une et l'autre ont des mots qui leur sont presque communs avec celle des

habitans des îles de la mer du Sud; la ressemblance est surtout frappante dans les mots qui expriment les nombres, et elle l'est même avec ceux en usage dans l'île Madagascar: cependant les peuples qui habitent ces îles, paroissent être d'une origine différente. Le Javan, couleur olive, a les cheveux longs; le natif de Madagascar est noir, et sa tête est couverte de laine: cette distinction n'est pas une raison décisive; le climat, les mœurs, les alimens, peuvent à la longue faire passer les hommes de l'un de ces états à l'autre.

Nous désirions ardemment arriver au cap de Bonne-Espérance; les maladies dont nous avions pris les germes à Batavia, se développoient avec violence; les dyssenteries, les fièvres lentes nous enlevèrent, dans l'espace de six semaines, M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle; M. Green, l'astronome; MM. Sporing, Monkhouse, l'officier de poupe, notre vieux voilier, son aide, notre cuisinier, trois charpentiers, neuf matelots, etc., malgré les soins que nous prenions de mêler le jus de citron à l'eau que nous buvions, et de laver toutes les parties du vaisseau avec du vinaigre: nous désespérâmes long-tems de la vie de M. Banks; notre vaisseau devenoit un hôpital, quand enfin, le 15 mars, nous jetâmes l'ancre en travers du Cap que nous

avions désiré d'atteindre si vivement. Nous fîmes peu de remarques utiles dans cette traversée : nous ne trouvâmes le vent alisé général, qu'onze jours après avoir quitté la pointe Java ; jusqu'alors les vents furent variables, le tems brûlant et l'air mal-sain ; le vent alisé nous soulagea.

Peu de jours après notre départ de Java, nous vîmes des boubies voltiger autour de nous : cet oiseau qui se juche tous les soirs à terre, nous annonçoit qu'il y avoit quelque île dans le voisinage ; c'est peut-être celle de *Selam*, dont la situation et le nom sont également incertains dans nos cartes. Les courans ne nous parurent considérables qu'en approchant du méridien de Madagascar, et alors ils faisoient dériver de vingt lieues dans 24 heures. Sous le 27e degré 45 minutes de latitude méridionale, nous fûmes environnés d'oiseaux d'espèces diverses, et ils devinrent d'autant plus nombreux que nous approchâmes davantage de la côte : il en étoit un de la grosseur du canard, d'une couleur obscure, ayant un bec jaunâtre.

Mon premier soin au Cap, fut de louer une maison pour nos malades ; ils étoient en grand nombre, et cependant j'appris que notre état étoit bien moins fâcheux que celui de divers vaisseaux qui avoient paru au Cap, et dont le

voyage

voyage n'étoit pas le tiers du nôtre par sa durée. Je restai près d'un mois sur cette plage, et quand je rembarquai mes malades, plusieurs étoient encore en danger; j'y pris des provisions, j'y réparai mon vaisseau et ses agrêts, et je fus prêt de remettre à la voile le 14 avril.

Je dirai peu de chose du Cap : l'aspect du pays est désert; le sol en est stérile : des montagnes hautes et nues, des plaines couvertes d'un sable léger où croît la bruyère, voilà ce qu'on y trouve; la millième partie du terrain peut-être y est cultivable et cultivée : là, on voit des jardins, des vergers, des vignobles, mais ils sont écartés les uns des autres. On y trouve peu d'arbres, et ils y sont tortus, minces et petits; les plus grands n'y ont que six pieds de haut : le bois de charpente y vient de Batavia; on y dépense autant à se chauffer qu'à se nourrir. On y apporte des provisions de l'intérieur du pays, qui ne paroît pas être plus fertile (1). Nous vîmes un fermier qui venoit de quinze journées de distance apporter des provisions, et amenoit

(1) M. de la Billardière donne des détails sur des familles de France, qui vivoient en 1792 dans les campagnes des environs du Cap. Les navigateurs français ne seront pas fâchés de connoître leurs noms, les voici : *Lombart, Faure, Rotif, Blignant, Marée,*

son jeune enfant; nous lui demandâmes s'il n'auroit pas mieux valu le laisser entre les mains de son voisin : « Un voisin ! répondit cet homme; » pour en trouver un, il faut faire cinq journées » de marche ». Il semble qu'un pays dont les cultivateurs sont si éloignés les uns des autres, n'annonce pas de la fertilité.

La seule ville qu'y aient les Hollandais est appelée la *ville du Cap;* cette ville n'est point close : elle est défendue à l'est, par un château de moyenne force qui domine la campagne et la mer. A l'est et à l'ouest, elle a deux batteries qui défendent la rade; du côté du sud, elle s'appuie sur la montagne : elle a mille maisons, cons-

---

Duplessis, Pontée, Naudé, Cronier, Hugo, Devilliers, Marais, Dubuisson, Leroux, Deprat, Rousseaux, Villiers, Terrons, Hubert.

Tous ces Français d'origine, obligés de parler le hollandais, n'ont conservé de leur langue maternelle que les noms de leurs pères. La seule personne qui sût encore le français en 1792, étoit une femme âgée de quatre-vingts ans. M. de la Billardière fut invité à descendre chez M. Devilliers, et y fut parfaitement reçu. La plupart de ces familles y sont depuis la révocation de l'édit de Nantes. Il observe aussi que la plus grande élévation du thermomètre de Réaumur, pendant son mouillage au Cap, depuis le 20 janvier jusqu'au 16 février 1792, ne fut pas au delà de 25° au dessus de 0.

truites en briques et planches à l'extérieur, mais couvertes de chaume, à cause de la violence des vents. Les rues en sont larges, commodes, coupées à angles droits ; un canal ombragé de chênes assez beaux, traverse la rue principale : les canaux qui la coupent ont une pente si rapide, qu'il a fallu les hérisser d'écluses. Les hommes y ont des coutumes diverses ; mais les femmes s'y asservissent aux modes de la mère-patrie avec tant de fidélité, que toutes font porter encore une chaufferette devant elles, quoiqu'elle leur soit fort inutile : elles sont belles en général, ont la peau fine, et le teint beau ; ce sont des modèles comme femmes, mères et maîtresses de famille.

Le principal commerce du pays consiste dans les rafraîchissemens qu'on y vend aux vaisseaux qui viennent y relâcher.

L'air est sain au Cap ; les maladies apportées d'Europe s'y guérissent promptement, mais celles d'Asie sont plus tenaces : l'industrie y a suppléé à la stérilité du sol, et on y trouve l'abondance des choses nécessaires réunies avec les commodités du luxe : le bœuf et le mouton originaires du pays, y sont excellens ; les derniers sont couverts d'une toison qui tient le milieu entre la laine et le poil, ils traînent de longues et pesantes queues : les vaches y sont petites, leur

taille est élégante, leurs cornes longues et écartées ; leur lait donne du très-bon beurre, et du fromage très-médiocre : les cochons, la volaille y sont abondans. Les lièvres y ressemblent à ceux d'Europe ; les gazelles y sont d'espèces diverses : on y trouve deux sortes de cailles et des outardes. Les jardins y rapportent tous nos végétaux, tous nos fruits, et ceux du plane, des goyaves, des ïambos ; le froment et l'orge prospèrent dans les champs cultivés : parmi les vignobles, celui de Constance donne seul un vin estimé.

A l'extrémité de la rue haute est le jardin de la Compagnie, long de deux tiers de lieue, partagé à angles droits par des allées plantées de chênes qui produisent un ombrage agréable dans celle du milieu ; ces arbres y ont toute leur hauteur : ailleurs ils ne forment que des palissades. On y cultive des légumes ; deux carrés y sont destinés à la botanique : au bout est une ménagerie qui renferme des quadrupèdes et des oiseaux qu'on n'a point vus en Europe ; tel est *le coes-does*, ou *condoma* de Buffon : il est grand comme un cheval, sa tête est ornée de grandes cornes spirales.

Les habitations des Hottentots les plus voisines de la ville, en sont à quatre journées de marche ; ceux qui servent les Hollandais sont

plus maigres que gras, forts, très-vifs, très-actifs : leur taille est ordinaire, leurs yeux sont ternes et sans vie, leur peau est couleur de suie, leurs cheveux sont frisés en boucles pendantes de sept à huit pouces de long. Leur habit est une peau de mouton jetée sur les épaules; une ceinture ornée de verroterie, suspend une petite poche chez les hommes, un large tablier de cuir chez les femmes : tous portent des colliers, plusieurs des bracelets de verre; ils entourent leur cheville du pied d'un cercle de cuir dur, pour la défendre des épines : quelques-uns ont des sandales de bois ou d'écorce; plusieurs vont nu-pieds. Leur langue grossière est distinguée par une espèce de gloussement, qui sert à en marquer les phrases à peine articulées; leur modestie est stupide : leurs danses sont alternativement lentes ou rapides à l'excès. La mesure de leurs chansons est prompte ou lente comme leurs danses. Ils forment des tribus qui se distinguent par leurs usages; elles vivent en paix, excepté l'une d'elles, fixée à l'orient, qui ne vit que de pillages nocturnes, qui est armée de lances et de zagaies empoisonnées : ils lancent une pierre avec tant de force et d'adresse, qu'à cent pas de distance ils frappent plusieurs fois de suite un but de la largeur d'un écu. On se défend de l'attaque de ces voleurs, en dressant

des taureaux qui, à leur approche, se rassemblent et s'opposent à eux, jusqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres, à laquelle ils obéissent avec la docilité d'un chien. Quelques-unes de ces tribus connoissent l'art de fondre, de préparer le cuivre, et de travailler le fer. Leurs chefs sont riches en bétail, et couverts de peaux de lions, de tigres ou de zèbres, bordées de franges ; ils s'oignent souvent le corps d'une graisse quelquefois rance, et quelquefois avec du beurre : l'amputation d'un testicule, le tablier naturel des femmes, nous ont paru exagérés, et n'être que des faits particuliers.

La baie du Cap est large, sûre et commode, ouverte aux vents du nord-ouest, qui rarement y soufflent avec force ; près de la ville est un quai en bois, qui se prolonge assez loin pour servir à la facilité des débarquemens et des embarquemens : des canaux y conduisent de l'eau douce ; on y entretient de grandes chaloupes pour porter des provisions aux vaisseaux : à l'orient de la ville, sur la grève, est un fort carré qui défend la baie, aidé des redoutes et des batteries qui s'étendent le long de la côte; mais ces défenses sont exposées à l'artillerie des vaisseaux : la garnison est de huit cents hommes, et la milice du pays, rassemblée par des signaux, peut assez promptement s'y joindre.

Les Français de l'Ile-de-France tirèrent en 1770, du Cap, cinq cent mille livres de bœuf, quatre cent mille de fleur de farine, autant de biscuit, et douze mille tonneaux de vin.

Nous levâmes l'ancre, et approchâmes de l'île Robe ou Penquin, dont les Hollandais nous interdirent l'entrée, parce que c'est là qu'ils reléguent les criminels, qu'ils y emploient à tirer de la pierre à chaux des carrières, et qu'un vaisseau danois y en avoit enlevé peu de tems auparavant. Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 29, que nous traversâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du Globe du levant au couchant. Le 1er mai 1771, nous découvrîmes l'île Sainte-Hélène, et nous jetâmes l'ancre devant le fort James. L'île est située au milieu de l'océan Atlantique, à quatre cents lieues de l'Afrique, à six cents de l'Amérique : c'est une montagne immense où la mer est sans fond; elle fut le sommet d'un volcan : l'affaissement de la terre qui forma ses vallées profondes, a été l'effet d'un feu souterrain qui a consumé ses pierres, et les a amalgamées avec des corps étrangers, tels que la marcassite. De loin, cette île qui a douze milles de long sur six de large, ne présente qu'un amas confus de rochers bornés par des précipices, composés d'une pierre à moitié

friable et sans indices de végétation. On découvre ensuite la vallée Chapel, où est située la ville : son sol est revêtu d'une herbe clair-semée, mais des rocs nus la bordent ; c'est dans les vallées de l'intérieur qu'on découvre le plus de fertilité.

La ville est sur le bord de la mer ; son église, ses halles tombent en ruines, ses maisons sont la plupart mal bâties : tous les blancs y sont anglais ; la compagnie à qui Sainte-Hélène appartient, ne leur permet pas d'y commercer : c'est des rafraîchissemens qu'ils fournissent aux vaisseaux, qu'ils tirent seuls leur subsistance, et cependant ils ne cultivent pas le sol aussi bien qu'il devroit l'être ; elle pourroit produire les végétaux et les fruits de l'Europe et de l'Inde : sur ses hautes montagnes croît le chou-palmiste ; sur ses côteaux prospèrent le bois rouge et le gommier : ses plaines sont couvertes de plantes d'Europe et des plus communes de celles des Indes ; on n'y entretient des chevaux que pour la selle : tout le travail s'y fait par des esclaves, qui paroissent assez misérables.

Parmi ses productions, on peut compter l'ébène ; il est très-noir, et d'une dureté qui approche de celle du fer, mais il est très-rare : on y trouve peu d'insectes ; sur le sommet des

plus hautes montagnes on voit une espèce de serpent.

Nous sortîmes de cette île avec treize vaisseaux, que le nôtre ne put suivre : nous approchions du terme de notre course, lorsque mon lieutenant Hicks expira; il étoit attaqué de consomption en quittant l'Angleterre, il en fut consumé durant tout notre voyage ; mais depuis notre arrivée à Batavia, il avoit vu la mort s'approcher rapidement. Ce fut seize jours après, que le même matelot qui découvrit la Nouvelle-Zélande, nous annonça les côtes de notre patrie; et le 12 juin 1771, nous jetâmes l'ancre à Douvres.

Fin du huitième Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et Maison des Mathurins, n° 10.

TABLE

Des matières du Tome huitième.

NOTICE sur la vie de Cook. Page 5
Sa naissance. *ib.*
Son goût décidé pour la marine. 6
Il devient maître d'équipage. 7
Il passe au Canada. 8
Il y lève la carte du fleuve Saint-Laurent. 9
Son application à l'étude de l'astronomie. 10
Son mariage. 12
Il est nommé ingénieur de la marine. 13
L'amirauté lui donne ensuite le grade de lieutenant de vaisseau. 16
Description de Terre-Neuve. 10
L'époque de la découverte de cette terre remonte, selon Forster, au commencement du onzième siècle. 11
Cette navigation des Normands ne peut cependant ravir à Colomb la gloire de sa découverte. 12
Savans embarqués avec Cook. 17
Ils arrivent à Madère. 19
Commerce et productions de cette île. 21
Description de Funchal. 22
Chapelle curieuse des franciscains de cette ville. 23
Observations de Barrow sur cette île. 25
Hauteur du pic de Teneriffe. *ib.*
Détails sur la Janthine. 27
— sur la phosphorescence des mers. 28
Divers phénomènes de l'Océan. 29
Leur véritable cause. 30
Description du *pyrosoma* et de la *physale*. 31
Cook vient à Rio-Janeiro. 33
Précautions de ce gouvernement envers les étrangers. 34
Moyens employés par MM. Banks et Solander pour descendre à terre. 35
Observations de Cook sur le Brésil. 36

Les femmes n'y paroissent pas sévères. Page 39
Prix des diamans et des topazes de ces contrées. 41
Cook découvre la Terre-de-Feu. 44
Il trouve des bancs de goémons. 45
Il est dangereux souvent de risquer le passage sur des parties de mer couvertes de ces plantes. 46
Effets du froid joint à la fatigue. 49
Imprudence du docteur Solander. 50
Détails sur les habitans de la Terre-de-Feu. 54
— sur les animaux et les plantes de cette contrée. 56
— sur les îles des *Groupes*. 63
— sur l'île Maitea ou Osnabrug de Wallis. 65
Cook arrive à O-Taïti. *ib.*
Il est parfaitement accueilli par ces insulaires. 66
Mœurs et coutumes des naturels de cette île. 68
Leur penchant au larcin. 69
Leur moraï. 73
Moraï d'Oberea. 105
Leur usage de placer des mets auprès des morts. 74
Leurs funérailles. 93
Cook fait punir sévérement le boucher de son vaisseau. 76
Admiration d'Oberea, ancienne reine de l'île, pour une poupée. 77
Coutume des nobles de l'île quand ils sont à table. 78
On vole à M. Gore ses instrumens d'astronomie. 79
Divertissement donné aux Anglais. 83
Cérémonies singulières. 85
Aventure de M. Banks chez Oberea. 89
Adresse des O-Taïtiens pour lutter contre les vagues. 91
Les Anglais observent le passage de Vénus. 92
Musiciens ambulans dans cette île. 95
La chair du chien y est préférée à celle du cochon. 97
Manière dont ces Indiens préparent leurs alimens. 98
Ahées ou noix d'O-Taïti. 101
Révolution arrivée dans cette île. 106
Trophée élevé à cette occasion. 102
Marques incontestables des volcans dans O-Taïti. 108
Deux Anglais amoureux s'échappent et veulent rester dans cette île. 109

Aventure de Bligh. Page 115
Départ du capitaine Cook. 110
Tupia s'embarque avec les Anglais. *ib.*
Nombre des combattans dans cette île. 112
Ses végétaux précieux. 113
Taille des O-Taïtiens, et leur teint. 114
Leur propreté. 116
Leur tatouage comparé avec celui de différens peuples de la terre. 117
Leur manière de s'habiller. 118
Leur cabane. 119
Leur nourriture. 120
Leur amusement. 121
Leur danse. 122
Leurs étoffes. 123
Manière dont ils les fabriquent. 124
Leurs nattes. 125
Leurs pirogues. 126
Leur langue est douce et harmonieuse. 129
Leur culte. 130
En quoi consiste leur gouvernement. 132
Cook arrive à Hua-Heine. 134
Maison de Dieu qu'on remarque dans cette île. 136
Paresse de ces insulaires. 137
Arrivée de Cook dans Ulietea. 138
Il vient à Bolabola. 140
On y donne un spectacle aux Anglais. 141
Détails sur l'île Oheteroa. 144
Cook célébre l'anniversaire de son départ de Londres. 147
Il arrive dans la Nouvelle-Zélande. 148
Indien tué, et pourquoi. 150
Menaces de ces insulaires. 151 et 159
Nourriture de ces Indiens. 165
Manière dont ils se peignent le visage. *ib.*
Leur goût pour les bouteilles de verre. 167
— pour la chair humaine. 202
Plusieurs Européens égorgés et dévorés par ces sauvages. 168
Leur manière de déplorer la mort d'un parent. 177.

Leurs funérailles. Pages 201 et 233
Combat des Anglais contre ces insulaires. 189
Détails sur les mouettes et goélands. 197
Voracité de ces oiseaux, couleur de la poule du port Egmont. 198
Mélodie admirable de certains oiseaux de cette région. 202
Division de la Nouvelle-Zélande. 219
Ses productions diverses. 220
Végétaux qu'on y trouve. 221
Utilité du *phormium tenax*. 222
Expériences de M. de la Billardière sur la force de cette plante. 223
Manière dont les Zélandais arrangent leur cheveux. 225
Leur tatouage, leur habillement. 226
Réserve des femmes de cette région. 227
Logement de ces insulaires. 228
Leur patou-patou. 229
Leur danse, leurs chansons de guerre. 231
Autorité de leur roi. 232
La langue des Zélandais a de la conformité avec celle des insulaires de la mer du Sud. 233
Cook arrive dans la Nouvelle-Hollande. 234
Il aperçoit des habitans. 237
Il dépose des présens dans leurs huttes. 239
Il vient à Botany-Bay. 243
Fourmis vertes de la Nouvelle-Hollande. 248 et 298
Nids de fourmis blanches. 251 et 278
Détails sur les côtes orientales de ce continent. 252
Difficultés de cette navigation. 277
Cook court le danger d'y faire naufrage. 258 et 283
Kanguroo de la Nouvelle-Hollande. 269
Description de ce quadrupède. 272
Ses variétés. 273
Colère des Indiens contre les Anglais. 274
Ils mettent le feu à l'herbe sèche auprès de la tente et des instrumens que les Anglais avoient à terre. *ib.*
Suites de l'incendie. 275
Etendue de la Nouvelle-Hollande. 290 294 et 314
Direction de ses montagnes. 290.

Il est impossible d'y pénétrer. Page 291
Température de la ville de Sydney. 292
Terre de Diemen, et détroit de Bass. 294
Observations de M. Péron sur les rivières de la Nouvelle-Hollande. *ib.*
— de Cook sur les végétaux qu'on y trouve. 295
Quadrupèdes et oiseaux de ces contrées. 297
Bestiaux d'Europe transportés dans cette région par les Anglais. 300
Fermes et vignes qu'on y admire. 301
Les toisons des bêtes à laine rivalisent déjà avec celles de l'Espagne. *ib.*
Caractère des sauvages de la Nouvelle-Hollande. 303
Il faut se mettre à l'abri d'une surprise de leur part. 351
Barbarie de ces insulaires envers leurs enfans. 304 et 354
Talent singulier des femmes de ce pays pour contrefaire les gestes des Européens. 304 et 378
Distinction à faire parmi les habitans de ce vaste continent. 305
Leur goût pour la chair humaine. 345
Divers exemples de leur férocité. 306, 321 et 345
Leur costume pour aller à la guerre. 307
Leur manie de se peindre le corps. 337
Leurs monumens funèbres. 307
Leurs meubles, leur manière de puiser l'eau. 309
Alimens et misère excessive de ces peuples. 310
Ils mangent les vers. 370
Le besoin les force aussi à manger des fourmis et des araignées. 311
Leur force physique comparée avec celle des Européens. *ib.*
Ils connoissent déjà la petite-vérole. 352
Déportation des criminels de la Grande-Bretagne dans la Nouvelle-Hollande. 315
Exemple d'un déporté qui s'est corrigé de ses vices. 316
Observations de M. Grant sur le port Jackson, et sur la ville de Sydney. 317
— sur *Paramatta* ou *Rose-Hill.* 318
Maisons des déportés. *ib.*
La manière dont ils sont logés seroit enviée de la classe pauvre du peuple anglais. 319

Médecine des sauvages de la Nouvelle-Hollande. P. 320
Leur crainte pendant la nuit. 323
Manière dont ils pansent leurs blessures. 329
Leur étonnement en se voyant dans un miroir. 333
Leur surprise en voyant une montre. 349
Leurs signaux. 330
Leur profond silence quand ils se rencontrent. 334
Leur goût pour nos couvertures. 348
Leur désir d'avoir la barbe rasée. 336 et 348
Sauvage remarquable par son physique. 367
Son adresse. 369
Hache ou *mogo* des naturels de la Nouvelle-Hollande 372
Leur code. 378
Ces peuples sont dépourvus d'idées et de tout esprit d'invention. 377
Ils ont divers idiomes. *ib.*
Le vaisseau de M. Grant est le premier qui ait traversé le détroit de Bass, en se rendant d'Europe au port Jackson. 374
Jardin et plantation de M. Grant. 361
Cornets de métal imaginés par les Anglais, leur usage dans ce pays. 328
Déportés fugitifs arrêtés. 324 et 332
Ils sont condamnés à mort, et obtiennent leur grace. 332
Poissons de la Nouvelle-Hollande. 355
Serpent venimeux de cette région. 357
Oiseau *cloche* et oiseau *rieur*. 358
Mine de fer qu'on trouve dans ce pays. 375
Celles de charbon sont très-abondantes. 370
Cook descend dans une île de la Nouvelle-Guinée. 381
Taille et conduite de ces insulaires. 382
Il arrive à Timor. 383
Puis à Semau ou Simao. 385
Description de Savu. 389
Repas donné à Cook par le roi de cette île. 388
Détails sur ces insulaires. 391
Leur adresse pour faire le feu. 393
Arrivée de Cook à Batavia. 395

85-123

Effets funestes du climat de cette ville. Page 397
Mort des deux O-Taïtiens, et du chirurgien du vaisseau. 398
Autres suites de l'épidémie. 415
Observations de Cook sur Batavia. 401
Fruits et productions de Java. 403
Cook vient dans l'île du Prince. 411
Il loue au Cap une maison pour ses malades. 416
Familles de France qu'on y trouve. 417
Description de Sainte-Hélène. 423

Fin de la Table du huitième Tome.

ERRATA,

DU TOME VII.

Page 369, *ligne* 8, qui; *lisez*, que.
— 412, *ligne* 19, Oman; *lisez*, Omar.
— 424, *ligne* 26, peut; *lisez*, peuvent.
— 451, *ligne* 6, chismatiques; *lisez*, schismatiques.
— 468, *ligne* 26, sa emme; *lisez*, sa femme.

DU TOME VIII.

Page 77, *ligne* 28, *effacez le mot* fut.
— 119, *ligne* 13, tous; *lisez* toutes.
— 147, *ligne* 5, d'étoa; *lisez*, de toa.... *Le toa* est le même arbre que le casuarina.

F808
C697a
vol. 8

E808
C697a
v.8